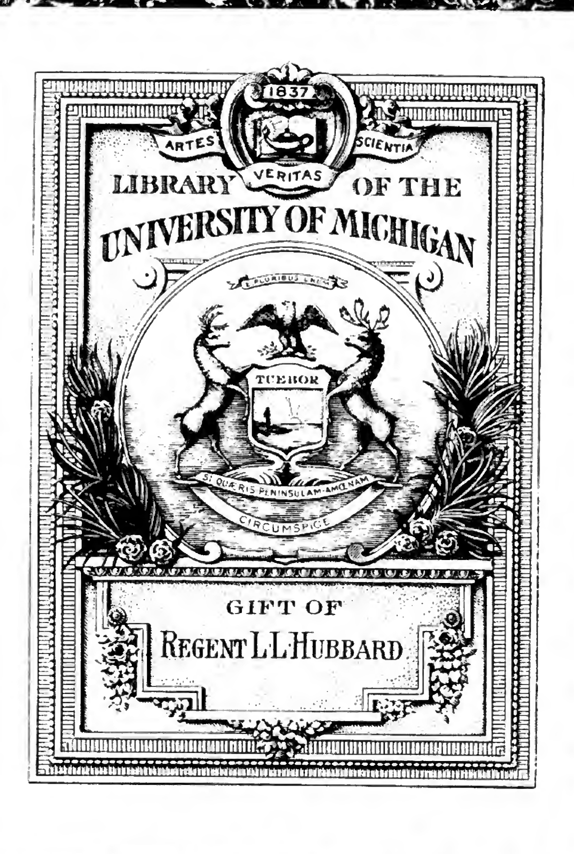
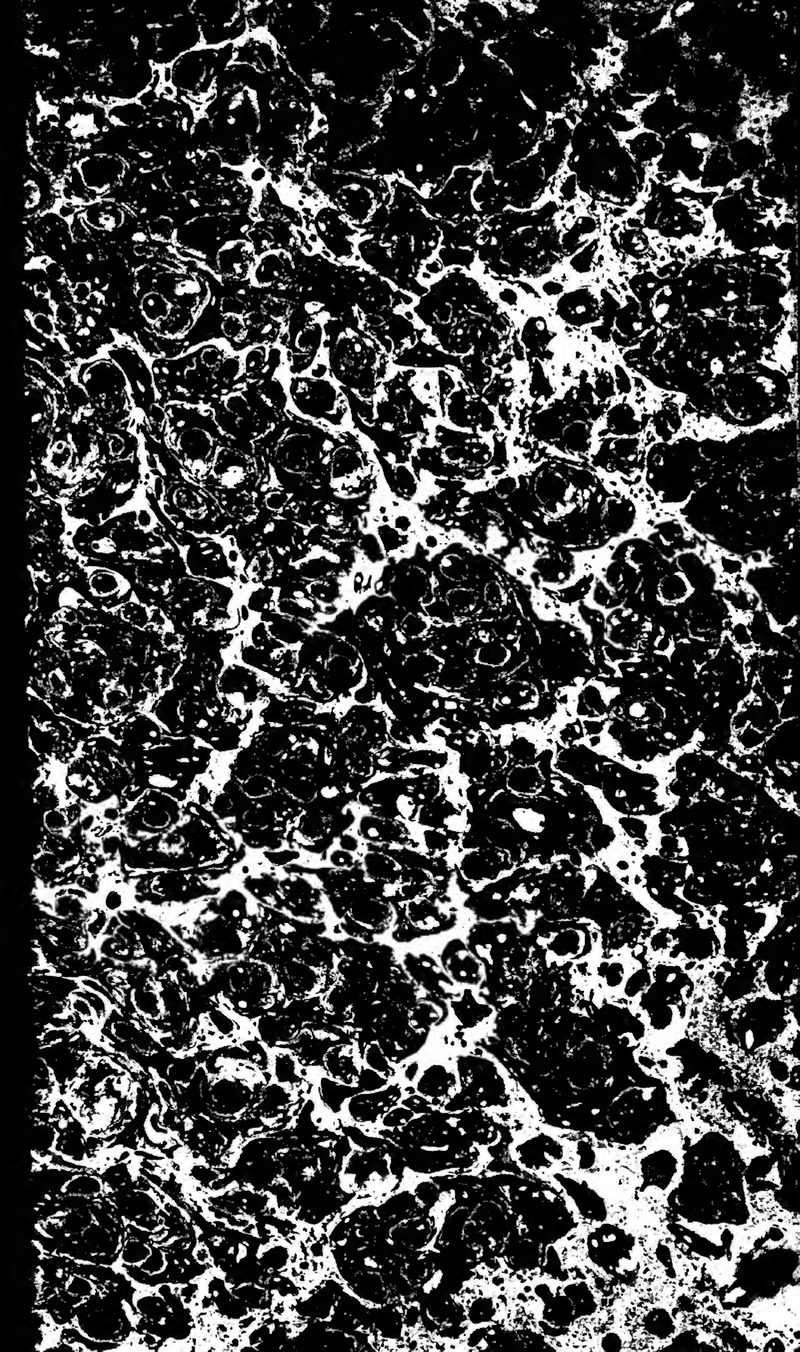


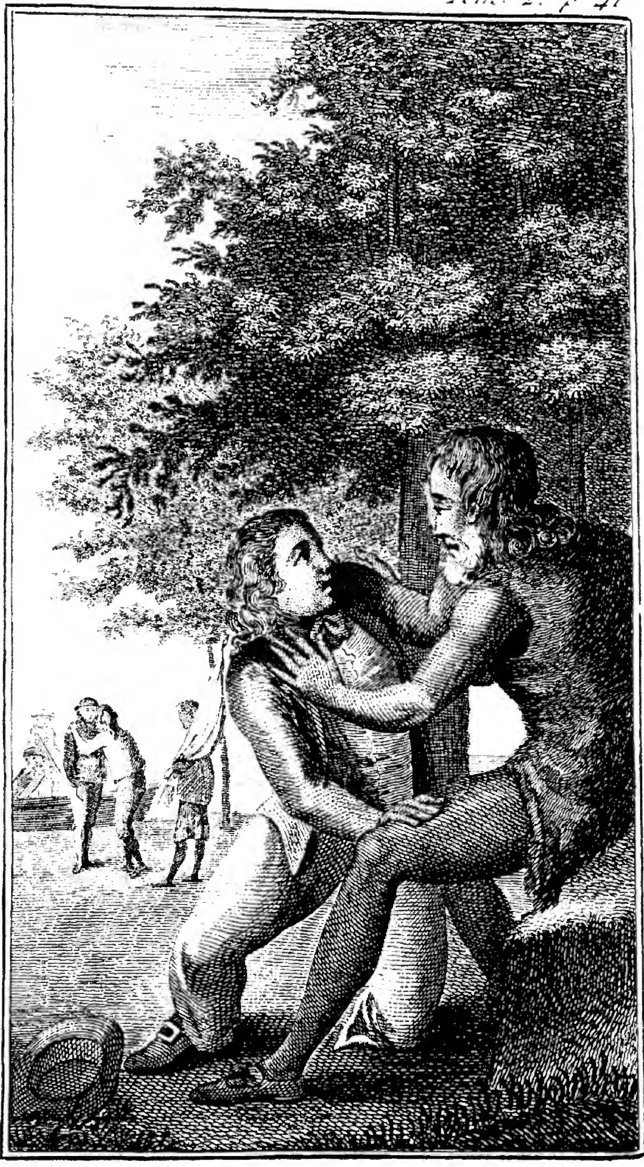


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
GIFT OF
REGENT L.L. HUBBARD



AVENTURES
DE
ROBINSON CRUSOÉ.

TOME SECOND.



LA VIE
ET
LES AVENTURES
SURPRENANTES
DE ROBINSON CRUSOÉ.

ÉDITION ORNÉE DE FIGURES.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez BOSSANGE, MASSON et BESSON.
1808.

AVENTURES
DE
ROBINSON CRUSOÉ.

L'HISTOIRE de ma vie vérifie parfaitement l'ancien proverbe qui dit, qu'*un vase de terre ne perd jamais l'odeur dont il a été d'abord imbu.* Après avoir lutté trente-cinq ans avec une variété de malheurs, dont les exemples sont fort rares, j'avois joui pendant sept ans de tout ce que l'abondance et la tranquillité du corps et de l'esprit ont de plus agréable ; mon âge étoit déjà fort avancé, et j'avois appris par une longue expérience, que rien n'étoit plus propre à rendre l'homme heureux que la médiocrité. Qui n'eût pas cru que, dans cette agréable situation, ce goût né avec moi pour les voyages et pour les aventures, se seroit évaporé avec le feu de ma jeunesse, et qu'à l'âge de soixante-un ans je serois au-dessus de tous les caprices capables de tirer quelqu'un de sa patrie ?

D'ailleurs le motif ordinaire qui nous détermine à ce parti ne pouvoit plus avoir lieu chez moi ; il ne s'agissoit plus de faire fortune ; et, à parler sagement, j'étois dans un état où je ne devois pas me croire plus riche par l'acquisition de cent mille livres de plus ; j'avois du bien suffisamment pour moi et mes héritiers : il s'augmentoit même de jour en jour ; car ma famille

étant petite, je ne pouvois pas dépenser mes revenus, à moins que de me donner des airs au-dessus de ma condition, et de m'accabler d'équipages, de domestiques, et d'autres ridicules mangnificences, dont j'avois à peine une idée, bien loin d'en faire les objets de mon inclination. Ainsi le seul parti qu'un homme sage auroit pris à ma place, eût été de jouir paisiblement des présens de la Providence, et de les voir croître sous ses mains.

Cependant toutes ces considérations n'avoient pas la force nécessaire pour me faire résister long-temps au penchant que j'avois de me perdre de nouveau dans le monde. C'étoit comme une véritable maladie; et sur-tout le desir de revoir mon île, mes plantations, la colonie que j'y avois laissée, ne me laissoit pas un moment de repos; c'étoit l'unique sujet de mes pensées pendant le jour, et de mes rêves pendant la nuit; j'en parlois tout haut, même quand je ne dormois pas, et rien au monde ne me l'ôtoit de l'esprit; tous mes discours se tournoient tellement de ce côté-là, que ma conversation en devenoit ennuyeuse, et je me donnois par-là un ridicule dont je m'appercevois fort bien, sans me sentir en état de l'éviter.

Au sentiment de plusieurs personnes sensées, tout ce que le peuple raconte sur les spectres et sur les apparitions, n'est dû qu'à la force de l'imagination déréglée et destituée du secours de la raison; ces promenades des esprits et des lutins sont de pures chimères. Le souvenir vif qu'on a quelquefois de ses amis et de leurs discours, saisit d'une telle manière l'imagination dans certaines circonstances, qu'on croit les voir réellement, leur parler, et entendre leurs

réponses. C'est ainsi, selon ces habiles gens, que le cerveau frappé peut prendre l'ombre pour la réalité même.

Pour moi je puis dire que jusqu'ici je ne sais point par ma propre expérience s'il y a véritablement des esprits qui apparoissent après avoir été séparés des corps : je ne décide pas non plus que ce ne sont que des vapeurs qui offusquent un cerveau malade ; mais je sais fort bien que dans ce temps-là j'étois la dupe de mon imagination à un tel point, et qu'elle me transportoit si fort hors de moi-même, que quelquefois je pensois être véritablement devant mon château, entouré de toutes mes fortifications, et voir distinctement mon Espagnol, le père de *Vendredi*, et les scélérats anglais que j'avois laissés dans mes domaines : je dis plus, je parlois souvent à ces personnages chimériques, et quoiqu'éveillé, je les regardois fixement comme des gens qui étoient réellement devant mes yeux. Cette illusion alloit plusieurs fois si loin, que ces images fantastiques me jetoient dans des frayeurs réelles. Dans un songe que j'eus un jour, l'Espagnol et le vieux sauvage me firent une relation si particulière et si vive de plusieurs trahisons des trois rebelles anglais, que c'étoit la chose du monde la plus surprenante. Ils me racontèrent que ces perfides avoient fait le projet de massacrer tous les Espagnols, et qu'ils avoient brûlé toutes leurs provisions pour les faire mourir de faim. C'étoient des choses dont je n'avois jamais entendu parler, et qui n'avoient pas une entière réalité; mais que, sur la foi de ce rêve, je ne pus m'empêcher pourtant de croire absolument véritables, jusqu'à ce que je fusse pleinement convaincu du contraire. J'avois rêvé en même temps que,

sensible aux accusations des Espagnols, j'examinois ces scélérats, et je les condamnois à être pendus tous trois. On verra en son lieu ce qu'il y avoit de réel dans cette vision; mais quelle que fût la cause qui me l'offrit à l'imagination, elle n'approchoit que trop de la vérité, quoiqu'elle ne fût pas vraie en tout au pied de la lettre, et la conduite de ces diables incarnés avoit été tellement abominable, que, si à mon retour dans l'île je les avois fait punir de mort, je leur aurois fait justice, sans pouvoir passer pour criminel ni devant Dieu ni devant les hommes.

Quoi qu'il en soit, je vécus plusieurs années dans cette situation, sans trouver le moindre agrément, le moindre plaisir en aucune chose, à moins qu'elle n'eût quelque relation à mon bizarre penchant. Mon épouse voyant avec quelle impétuosité toutes mes idées me portoient vers des projets si déraisonnables, me dit une nuit, qu'à son avis ces mouvemens irrésistibles venoient de la Providence, qui avoit déterminé mon retour dans cette île, et qu'elle ne voyoit rien qui pût m'en détourner que ma tendresse pour elle et pour mes enfans; qu'elle étoit sûre que, si elle venoit à mourir, je prendrois ce parti sans balancer; mais que, la chose étant résolue dans le ciel, elle seroit au désespoir d'y mettre un obstacle elle seule... J'étois si attentif à ce discours, et je la regardois si fixement, qu'elle perdit contenance, et qu'elle s'arrêta tout court. Je lui demandai pourquoi elle ne continuoit pas à me dire tout ce qu'elle pensoit là-dessus: mais je m'apperçus qu'elle avoit le cœur si plein que les larmes commençoient à lui couler des yeux. « Parlez donc, ma chère, » lui dis-je, souhaitez-vous que je m'en aille?

» — Non, répondit-elle, il s'en faut de beau-
» coup; mais si vous y êtes résolu, plutôt que
» de vous en détourner, je suis prête à vous
» accompagner; car, quoique je trouve ce parti
» fort incompatible avec votre âge, et fort mal
» assorti à l'état de votre fortune, si la chose
» doit être absolument, je ne suis pas d'humeur
» à vous abandonner; vous êtes obligé de le
» faire, si ce desir si violent vous vient du ciel;
» vous ne sauriez y résister sans manquer à
» votre devoir, et je manquerois au mien si je
» ne prenois pas le parti de vous suivre ».

Ces tendres paroles de ma femme dissipèrent un peu mes vapeurs, et me firent réfléchir d'une manière plus calme sur la nature de mon dessein, je me mis devant les yeux tout ce qu'il y auroit d'extravagant pour un homme de mon âge, de se précipiter de nouveau, sans aucun motif plausible, dans les hasards dont j'étois sorti si heureusement, et dans des misères qui auroient été suivies d'une vie parfaitement heureuse, pourvu que moi-même j'eusse bien voulu n'y pas répandre de l'amertume.

Je considérai qu'outre qu'il n'y a que la jeunesse et la pauvreté capables d'inspirer de pareils desseins, j'avois une épouse, et un enfant qui alloit bientôt être suivi par un autre, que j'avois tout ce que je pouvois desirer; et j'étois assez vieux pour songer à me séparer pour jamais de ce que j'avois acquis plutôt qu'à l'accumuler. Pour ce qui regarde *l'avertissement intérieur du ciel*, auquel ma femme attribuoit mon dessein, je n'en étois pas trop convaincu; et après avoir lutté pendant long-temps avec la force de mon imagination, j'en devins enfin le maître, comme je crois qu'on peut faire toujours en pareil cas, pourvu qu'on le veuille sé-

rieusement : je réussis peu à peu à me tranquilliser par les raisonnemens dont je viens de faire mention ; mais ce qui y contribua le plus, c'est le dessein que je pris de me donner de l'occupation, et de me chercher quelques affaires propres à ne me pas laisser le loisir de livrer mon imagination à ces idées capricieuses : car je m'étois apperçu que jamais mon cerveau n'en étoit rempli que quand j'étois dans l'oisiveté, et que je n'avois pas sur quoi exercer l'activité naturelle de mon esprit.

Conséquemment à cette nouvelle résolution, j'achetai une métairie dans le comté de Bedford, dans le dessein de m'y retirer : la maison étoit jolie, et les campagnes qui étoient autour étoient fort propres à être améliorées. Rien ne me convenoit mieux, puisque naturellement j'avois beaucoup de goût pour l'agriculture et pour tous les soins qu'il faut se donner pour accroître les revenus d'une terre. D'ailleurs ma maison de campagne étoit éloignée de la mer ; ce qui m'empêchoit de renouveler mes folies par le commerce de gens de mer, et par le récit de tout ce qui regardoit les pays lointains.

M'y étant établi avec ma famille, j'achetai des charrues avec tout ce qu'il faut pour cultiver les terres ; je me fournis de charrettes, d'un chariot, de chevaux, de vaches, de brebis ; et me mettant à travailler avec application, je me vis en six mois de temps un véritable gentilhomme campagnard. Je me donnai tout entier à diriger mes laboureurs, à planter, à faire des enclos, et je crus mener la vie la plus fortunée que la nature puisse fournir à un homme qui, après de longs embarras, cherche un asyle contre de nouvelles infortunes.

Je cultivois ma propre terre ; je n'avois point

de rentes à payer ; j'étois le maître de planter, d'arracher, de bâtir, de jeter bas, comme je le trouvois à propos : tout ce que je recueillois étoit pour moi-même, et toutes mes *améliorations* étoient pour le bien de ma postérité. Je ne songeois plus à reprendre le cours de ma vie errante, et me trouvant exempt de tout chagrin, je croyois véritablement avoir attrapé cette heureuse médiocrité dont mon père m'avoit si souvent fait l'éloge : les douceurs que je goûtois alors dans la vie, me rappeloient souvent dans l'esprit ces vers d'un poëte :

Eloigné des cours et des vices,
Ici, du siècle d'or je trouve le destin.
La jeunesse en nos champs est libre de caprices,
Et la vieillesse est sans chagrin.

Je fus troublé dans cette félicité par un seul coup imprévu de la Providence, dont non-seulement le funeste effet étoit irrémédiable, mais dont les conséquences encore me replongèrent dans mes fantaisies plus profondément que jamais. Cette funeste disposition à courir le monde, ressembloit chez moi à une maladie qui est dans le sang, et qui, retenue pendant quelque temps par les remèdes, s'empare du corps avec une violence irrésistible. Le coup dont je parle étoit la perte de mon épouse.

Mon but n'est pas ici de faire son panégyrique, d'entrer dans le détail de ses bonnes qualités, et de faire la cour au beau-sexe en composant une harangue à l'honneur de ma femme. Je dirai seulement qu'elle étoit le soutien de toutes mes affaires, le centre de tous mes projets, l'auteur de toute ma félicité, puisque par sa prudence elle m'avoit détourné de l'exécution de mes desseins chimériques. Ses tendres

discours avoient fait de plus utiles impressions sur moi, qu'autrefois ma propre raison, les larmes d'une mère, les sages préceptes d'un père éclairé, et les prudens conseils de mes amis n'auroient été capables d'en faire sur mon esprit. Je m'étois félicité mille fois de m'être laissé gagner par sa douceur et par son attachement pour moi : et par sa mort je me considérois comme un homme déplacé dans le monde, privé de tout secours et de toute consolation.

Dans ce triste état, je me voyois aussi étranger dans ma patrie que je l'étois dans le Brésil lorsque j'y abordai : et quoiqu'environné de mes domestiques, je me trouvois presqu'aussi seul que je l'avois été dans mon île. Je ne savois quel parti prendre; je voyois autour de moi tous les hommes occupés, les uns à gagner leur vie par le travail le plus rude, les autres à se perdre dans de ridicules vanités ou à s'abîmer dans les vices les plus honteux sans atteindre les uns et les autres à la félicité que tout le monde se propose pour unique but. Je voyois les riches tomber dans le dégoût du plaisir par l'habitude de s'y livrer, et s'amasser, par leurs débauches, un trésor fatal de douleurs et de remords : je voyois le pauvre, au contraire, employer toutes ses forces pour gagner de quoi le soutenir, et roulant dans un cercle perpétuel de peines et d'inquiétudes, ne travailler que pour vivre, et ne vivre que pour travailler.

Ces réflexions me firent ressouvenir de la vie que j'avois menée autrefois dans mon petit royaume, où je n'avois semé qu'autant de bled qu'il m'en falloit pour un an, et où je n'avois pas daigné ramasser de grands troupeaux, parce qu'ils ne m'étoient pas nécessaires pour ma

nourriture; enfin où je laissois moisir l'argent sans l'honorer d'un seul de mes regards pendant plus de vingt années.

Si de toutes ces considérations j'avois tiré le fruit vers lequel la raison et la réflexion me guidoient, j'aurois appris à chercher une félicité parfaite ailleurs que dans les plaisirs de cette vie; j'aurois tourné mes idées vers une fin fixe où tend tout ce qui nous arrive sur la terre, et à laquelle la vie présente doit servir de préparatif; en un mot, j'aurois dû songer à un bonheur dont il est de notre intérêt de nous assurer la possession, et dont nous pouvons dès à présent goûter les prémices.

Mais avec mon épouse j'avois perdu mon guide; j'étois comme un vaisseau sans gouvernail, que les vents balottent à leur gré; ma tête s'ouvroit de nouveau aux courses et aux aventures; tous mes amusemens innocens, mes terres, mon jardin, ma famille, mon bétail, qui m'avoient donné une occupation si satisfaisante, n'avoient plus rien de piquant pour moi. C'étoit de la musique pour un homme qui n'avoit point d'oreilles, et des mets pour un malade dégoûté et sans appétit. Cette triste insensibilité pour tout ce qui m'avoit procuré, quelque temps auparavant, les plus doux plaisirs, me fit prendre le parti d'abandonner la campagne et de retourner à Londres.

Ce même ennui m'y accompagna: je n'y avois aucune affaire; j'y courois çà et là, sans dessein, comme un homme désœuvré, de qui on peut dire qu'il est absolument inutile parmi tous les êtres créés, et dont la vie et la mort doivent être également indifférentes pour les autres hommes.

C'étoit aussi, de toutes les situations de la

vie humaine, celle pour laquelle j'avois le plus d'aversion, accoutumé comme j'étois depuis ma plus tendre jeunesse à une vie active. A mon avis, les paresseux sont la lie du genre humain; aussi je croyois ma conduite présente infiniment moins conforme à l'excellence de ma nature, que celle que j'avois tenue dans mon île, en employant un mois entier pour faire une planche.

Au commencement de l'année 1693, mon neveu, que j'avois élevé pour la mer, et à qui j'avois donné un vaisseau à commander, revint d'un petit voyage qu'il avoit fait à Bilbao, le premier qu'il eût fait en qualité de *maître*. M'étant venu voir, il me dit que certains marchands lui avoient proposé de faire, pour eux, un voyage dans les Indes et à la Chine: « Eh » bien! mon oncle, continua-t-il, feriez-vous » si mal de venir avec moi? Je me fais fort de » vous faire revoir votre île; car j'ai ordre de » toucher au Brésil ».

Rien, à mon avis, n'est une preuve plus sensible d'une vie à venir et de l'existence d'un monde invisible, qu'un certain concours des causes secondes avec les idées qui nous roulent dans l'esprit, sans que nous les communiquions à personne.

Mon neveu ignoroit parfaitement jusqu'à quel point mon penchant de courir le monde s'étoit ranimé, et je ne savois rien de mon côté de sa nouvelle entreprise. Cependant le même matin, sans que je m'attendisse à sa visite, je m'étois occupé à comparer mes desirs avec toutes les circonstances de la condition où je me trouvois, et j'avois pris à la fin la résolution que voici: Je voulois aller à Lisbonne pour consulter mon vieux capitaine portugais

sur mes desseins, et s'il les trouvoit sensés et praticables, je voulois m'assurer d'une patente qui me permît de peupler mon île, et d'y emmener avec moi une colonie. A peine me fus-je fixé à cette pensée, que voilà précisément mon neveu qui entre et qui me propose d'y aller avec lui.

Sa proposition me jeta d'abord dans une profonde rêverie, et après l'avoir regardé attentivement pendant une minute: « Quel malin » esprit, lui dis-je, vous a envoyé ici pour me » fourrer dans la tête cette malheureuse idée »? Il parut d'abord étonné de ces paroles; mais s'appercevant cependant que je n'avois pas un fort grand éloignement pour ce projet, il se remit: « Comment donc! monsieur, me dit-il, » cette proposition est-elle si fort à rejeter? Il » est assez naturel, ce me semble, que vous » souhaitiez de revoir vos petits états, où vous » avez régné autrefois avec plus de félicité que » n'en goûtent vos frères les autres monarques».

En un mot, le projet répondoit avec tant de justesse à la disposition de mon esprit, que j'y consentis, et que je lui dis que, s'il s'accordoit avec ses marchands, par rapport à ces voyages, j'étois résolu à le suivre, pourvu que je ne fusse pas obligé d'aller plus loin que mon île.

« Mais, monsieur, me dit-il, je n'espère pas » que vous ayez envie d'y être laissé, et d'y » vivre de nouveau à votre vieille manière. » — Pour dire tout, répondis-je, ne pouvez- » vous pas me reprendre en revenant des In- » des»? Il me répliqua, qu'il n'y avoit point d'apparence que ses marchands lui permissent de faire ce détour avec un vaisseau chargé, puisqu'il pouvoit alonger le voyage de plusieurs

mois. « D'ailleurs, dit-il, si j'avois le malheur » de faire naufrage, vous seriez précisément » dans la même et triste situation dont vous » vous êtes tiré avec tant de bonheur ».

Il y avoit beaucoup de bon-sens dans cette objection; mais nous trouvâmes un moyen pour remédier à cet inconvénient: ce fut d'embarquer avec nous toutes les pièces formées d'une grande chaloupe, et quelques charpentiers qui pussent, en cas de besoin, les joindre ensemble, et y donner la dernière main dans l'île; ce qui me faciliteroit de passer de là dans le continent.

Je ne fus pas long-temps à prendre ma dernière résolution; car les importunités de mon neveu s'arrangeoient si bien avec mon inclination, qu'aucun motif au monde ne fut capable de la contrebalancer. D'un autre côté, ma femme étant morte, il n'y avoit personne qui s'intéressât assez dans mes affaires pour me détourner de ce dessein, excepté ma vieille veuve, qui fit tout son possible pour m'arrêter par la considération de mon âge, de ma fortune, de l'inutilité d'un voyage si dangereux, et surtout de mes petits enfans. Mais tous ses discours ne servirent de rien; je lui dis que mon desir de voyager étoit invincible, et que les impressions qu'il faisoit sur mon esprit étoient si peu communes, que, si je restois chez moi, je croirois désobéir aux ordres de la Providence. Me voyant tellement affermi dans ma résolution, elle mit non-seulement fin à ses conseils, mais elle me donna toutes sortes de secours pour faire mes préparatifs et mes provisions, pour régler mes affaires de famille, et l'éducation de mes enfans.

Pour ne rien négliger à cet égard, je fis mon

testament, et laissois mes biens en de si bonnes mains, que j'étois persuadé que mes enfans ne perdroient rien de ce côté-là, quelque accident qui pût m'arriver; et pour la manière de les élever, je m'en remis entièrement à ma bonne veuve, à qui je destinai en même temps un petit revenu suffisant pour vivre à son aise. J'ai vu dans la suite que jamais bienfait ne fut mieux employé, qu'une mère ne pouvoit pas avoir des soins plus tendres pour ses propres enfans, et qu'il n'étoit pas possible de s'y conduire avec plus de prudence. Cette bonne dame vécut assez long-temps pour me voir de retour, et pour sentir de nouveaux effets de ma reconnoissance.

Mon neveu fut prêt à mettre à la voile au commencement de janvier 1694, et je m'embarquai avec mon fidèle *Vendredi* dans les Dunes le 18, ayant avec moi, outre ma *chaloupe démontée*, une cargaison considérable de toutes sortes de choses nécessaires pour ma colonie, dans le dessein de tout garder dans le vaisseau si je ne trouvois pas mes sujets dans un état convenable.

Premièrement, j'avois avec moi quelques valets que j'avois envie de laisser dans mon île, et de les y faire travailler pour mon compte pendant que j'y serois; à eux permis d'y rester ou de me suivre quand je prendrois la résolution d'en sortir. Il y avoit parmi eux deux charpentiers, un serrurier et un autre garçon fort ingénieux, qui, quoique *tonnelier* de son métier, étoit un machiniste universel. Il étoit fort adroit à faire des roues, et des moulins à bras pour moudre le bled: de plus, il étoit *tourneur* et *potier*, et capable de faire dans la perfection toutes sortes d'ouvrages en *bois* ou en

terre; en un mot il méritoit fort bien le nom de *factotum*, que nous lui donnâmes.

Outre ceux-là, je menois avec moi un tailleur, qui s'étant offert d'aller aux Indes avec mon neveu en qualité de passager, consentit ensuite de s'établir dans ma colonie; c'étoit un garçon fort adroit, et que je trouvai, dans l'occasion, d'un fort grand service, par rapport à plusieurs choses même éloignées de son métier; car, comme j'ai déjà dit, rien n'enseigne mieux les mécaniques que la nécessité.

Ma cargaison, autant que je puis m'en souvenir, consistoit dans une assez grande quantité de toiles, et de petites étoffes minces propres à habiller les Espagnols, que je m'attendois de trouver dans mon île; et il y en avoit assez, selon mon calcul, pour les tenir propres pour plus de sept ans. Si l'on y ajoute toutes les autres choses nécessaires pour les couvrir, comme gants, chapeaux, souliers, bas, il y en avoit environ pour trois cents livres sterling, y compris tout ce qu'il falloit pour des lits, et la batterie de cuisine, pots, chaudrons, et du cuivre pour en faire un plus grand nombre. J'y avois joint à-peu-près cinq cents livres pesant de fer travaillé, comme clous, outils de toutes sortes, crochets, gonds, serrures, etc.

Je ne dois pas oublier une centaine d'armes à feu de réserve, mousquets, fusils, pistolets, beaucoup de plomb de tout calibre, et deux pièces de canon de bronze; et comme il m'étoit impossible de prévoir les dangers où ma colonie pouvoit être engagée un jour, j'avois encore chargé le vaisseau d'une centaine de barils de poudre à canon, d'épées, de sabres et de plusieurs fers de piques et de hallebardes. Outre cela, je priai mon neveu de prendre avec lui

deux petits canons de tillac, avec le nombre qu'il lui en falloit, afin de les laisser dans l'île s'il étoit nécessaire d'y bâtir un fort et de se mettre en défense contre quelque ennemi. Cette précaution n'étoit pourtant pas inutile, comme j'eus lieu de le penser en y arrivant, et l'on verra par la suite de cette histoire, qu'il n'en falloit pas moins si l'on vouloit se maintenir dans la possession de l'île.

Ce voyage réussit beaucoup mieux que les autres que j'avois faits par mer, et par conséquent je ne serai pas fort souvent obligé d'arrêter, par le récit de quelques accidens fâcheux, le lecteur impatient apparemment de savoir l'état où se trouvoit ma colonie. Il est vrai cependant que nous eûmes d'abord des vents contraires, et quelques autres contre-temps qui firent durer le voyage plus que je n'avois espéré. Mon voyage de Guinée avoit été jusque-là l'unique dont je fusse revenu comme je l'avois projeté; ce qui me fit croire que je serois toujours malheureux dans mes courses : ma destinée étoit de n'être jamais content à terre, et d'avoir toujours des infortunes en mer.

Les vents contraires, qui nous poussèrent au commencement vers le nord, nous forcèrent à entrer dans le port de *Gollowart* en Irlande, et nous y retinrent pendant vingt-trois jours; mais nous avions cet agrément dans ce petit désastre, que les vivres y étoient abondans et à bon marché; en sorte que, bien loin de diminuer nos provisions, nous eûmes occasion de les augmenter. J'y fis embarquer plusieurs cochons et veaux, avec deux vaches, que j'avois dessein, si nous avions eu un heureux passage, de débarquer dans mon île : mais je fus obligé d'en disposer autrement.

Nous remîmes à la voile le cinq février avec un vent frais qui dura pendant plusieurs jours, sans aucune mauvaise rencontre, excepté un accident qui vaut bien la peine d'être rapporté dans toutes ses circonstances. Le soir du vingt février, nous vîmes entrer le matelot qui étoit en sentinelle ; il nous dit qu'il avoit vu de loin un *éclat de lumière* suivi d'un coup de canon ; et immédiatement après un mousse vint nous dire que le *bosseman* en avoit entendu un second.

Là-dessus nous montâmes tous sur le tillac, où, pendant quelques momens, nous n'entendîmes rien ; mais peu de minutes après nous découvrîmes une grande lumière, et nous conjecturâmes de là que c'étoit un grand incendie.

Nous eûmes d'abord recours à notre *estime*, qui nous fit convenir unanimement qu'il ne pouvoit y avoir de ce côté-là aucune terre dans l'espace de cinq cents lieues ; car le feu paroissoit à l'ouest-nord-ouest de nous. Nous conclûmes de là que le feu devoit avoir pris à quelque vaisseau ; les coups de canon qu'on venoit d'entendre nous persuadèrent que nous n'en étions pas loin, et nous étions sûrs qu'en suivant notre cours nous en approchions, parce que de moment à autre la flamme nous paroissoit plus grande. Cependant le temps se trouvoit nébuleux, nous ne pûmes rien voir que du feu ; mais une demi-heure après, poussés par un vent favorable, quoiqu'assez petit, et le temps s'étant un peu éclairci, nous apperçûmes distinctement un grand vaisseau dévoré par le feu, au beau milieu de la mer.

Je fus sensiblement touché de ce triste spectacle, quoique rien ne m'intéressât aux personnes qui étoient en danger, que les liens or-

dinaires de l'humanité. Ces sentimens de compassion furent extrêmement réveillés en moi par le souvenir de l'état où j'étois lorsque le capitaine portugais me prit dans son bord au milieu de l'océan ; état qui n'étoit pas, à beaucoup près, aussi déplorable que la situation où se devoient trouver ceux du vaisseau en question, s'il n'y avoit aucun autre bâtiment qui allât avec eux de conserve. J'ordonnai dans le moment qu'on fît feu de cinq canons, l'un immédiatement après l'autre, afin de leur faire savoir qu'il y avoit près de là un navire prêt à les secourir, et qu'ils fissent leurs efforts pour se sauver de notre côté dans leur chaloupe; car quoique nous puissions voir leur vaisseau par le moyen de la flamme, il ne leur étoit pas possible de nous appercevoir à cause de l'obscurité de la nuit.

Nous mîmes à la cape pendant quelque temps ; et en attendant le jour, nous laissâmes aller le vaisseau du côté où nous découvrîmes le bâtiment embrasé ; mais pendant cette manœuvre, nous vîmes avec une grande frayeur, quoique nous eussions lieu de nous y attendre, le navire sauter en l'air, et quelques momens après le feu s'éteindre, apparemment à cause que le reste du vaisseau étoit allé à fond. C'étoit un spectacle terrible et affligeant, sur-tout par la compassion qu'il nous donna de ces pauvres malheureux qui devoient être tous détruits par les flammes, ou bien errer avec leur chaloupe dans le vaste océan ; c'est de quoi les ténèbres ne nous permirent pas de juger. La prudence voulut pourtant que je supposasse le second cas ; et pour les guider du mieux qu'il me fût possible, je fis descendre des lanternes de tous les côtés du vaisseau, et tirer le canon

pendant toute la nuit, afin de leur faire connoître qu'ils n'étoient pas loin de nous.

Le lendemain environ à huit heures, nous découvrîmes, par le moyen de nos lunettes d'approche, deux chaloupes accablées de monde, et nous apperçûmes que ces pauvres gens, ayant le vent contraire, faisoient force de rames, et que nous ayant vus, ils faisoient toutes sortes de signaux pour se faire voir de nous.

Nous leur donnâmes à notre tour le signal ordinaire de venir à bord, et en même temps nous fîmes plus de voiles pour nous mettre plus à portée. En moins d'une demi-heure nous les joignîmes et les laissâmes tous entrer dans le vaisseau. Ils étoient pour le moins au nombre de soixante, tant hommes que femmes et petits enfans, et il y avoit parmi eux plusieurs passagers.

Nous apprîmes que le vaisseau sauté en l'air étoit de trois cents tonneaux, allant de Québec dans la rivière de Canada, vers la France; et le maître nous raconta au long toutes les particularités de ce désastre.

Le feu avoit commencé par l'imprudence du timonier dans la gésole ou cabinet où l'on met la boussole, les chandelles, etc. Tout le monde étant accouru au secours, on l'avoit cru absolument éteint; mais on s'apperçut dans la suite que quelques étincelles étoient tombées dans certains endroits du vaisseau, où il étoit impossible d'atteindre. De là il avoit gagné la quille, d'où il s'étoit répandu par tout le corps du bâtiment avec une telle violence, que ni le travail ni l'industrie n'avoient été capables de le maîtriser. Le seul parti qui leur étoit resté à prendre, avoit été d'abandonner le navire: par bonheur ils avoient deux chaloupes assez

grandes et un petit esquif, qui ne leur pouvoit servir qu'à mettre des provisions et de l'eau fraîche. Dans cette situation, toute leur consolation étoit d'être échappés du feu, sans pouvoir espérer raisonnablement de se sauver, étant à une si grande distance de terre. Le seul bonheur dont ils pouvoient se flatter étoit de trouver quelque bâtiment en mer qui voulût bien les prendre sur son bord. Ils avoient des voiles, des rames, une boussole, et ils se préparoient à retourner vers *Terre-Neuve* (1) avec un vent favorable; toute la provision qu'ils avoient n'étoit suffisante tout au plus que pour les empêcher de mourir de faim pendant douze jours, danslequel espace de temps, s'ils avoient le vent favorable, ils espéroient de venir jusqu'au banc de ce pays-là, et de s'y soutenir par le moyen de la pêche jusqu'à ce qu'ils pussent venir à terre; mais ils avoient à craindre tant de hasards, des tempêtes, des vents contraires, des pluies capables de les engloutir, que, s'ils se sauvoient, ce ne pouvoit être que par une espèce de miracle.

Au milieu de leurs délibérations, étant presque tous désespérés, ils avoient entendu avec une joie inexprimable un coup de canon, suivi de quatre autres : leur courage en avoit été tout ranimé, et conformément à mon intention, ils avoient compris par-là qu'ils étoient à la portée d'un vaisseau qui leur offroit du secours.

Là-dessus ils avoient mis bas les mâts et leurs voiles, parce que le vent ne leur permettoit pas de nous approcher, et quelque temps après,

---

(1) Les Anglais l'appellent *Newfound-Land*.

leurs espérances avoient été redoublées par la vue de nos lumières et par nos coups de canon qui se suivoient par intervalles pendant toute la nuit : ils avoient tiré aussi trois coups de mousquet ; mais nous ne les avions point entendus à cause du vent contraire. Ils avoient mis pourtant leurs rames à l'eau pour s'empêcher du moins d'être emportés par les vents, et afin que nous pussions les approcher plus facilement. A la fin ils s'étoient apperçus avec une satisfaction inexprimable que nous les avions en vue.

Il m'est impossible de dépeindre les gesticulations surprenantes, les extases et les postures variées avec lesquelles ces pauvres gens exprimoient la joie qu'ils sentoient d'une délivrance si peu attendue. L'affliction et la crainte peuvent être décrites assez facilement ; des soupirs, des larmes, des cris, quelques mouvemens de la tête et des mains en font toute la variété ; mais un excès de joie, sur-tout d'une joie subite, emporte l'homme à un nombre infini d'extravagances opposées l'une à l'autre.

Quelques-uns de ces pauvres gens étoient noyés de larmes ; d'autres, furieux, déchiroient leurs habits, comme s'ils avoient été dans le plus cruel désespoir ; les uns paroissoient fous à lier, ils couroient çà et là, frappoient du pied et se tordoient les mains ; les autres dansoient, chantoient, faisoient des éclats de rire et poussoient des cris de joie ; ceux-ci étoient tout stupéfaits, étourdis et incapables de prononcer une parole : ceux-là étoient malades, et sembloient prêts à tomber en foiblesse. Enfin le moindre nombre faisoit le signe de la croix, et remercioit Dieu de sa délivrance.

Je ne rapporte pas cette dernière circons-

tance pour donner mauvaise opinion d'eux ; je ne doute pas que dans la suite ils n'aient rendu graces au ciel du fond de leur ame : mais ils étoient au commencement si passionnés, qu'ils n'étoient pas les maîtres de leurs mouvemens et de leurs pensées ; ils étoient plongés dans une espèce de frénésie, et il y en avoit peu parmi eux qui eussent assez de force d'esprit pour être modérés dans leur joie.

Il se peut bien que leur tempérament contribuât à l'excès de leurs transports ; c'étoient des Français, peuple plus vif, plus passionné, et plus propre que tout autre à aller aux extrémités contraires, à cause du feu qui excite leurs esprits animaux. Je ne suis pas assez philosophe pour raisonner là-dessus à fond ; mais je puis dire que je n'avois jamais vu une pareille expression de joie. Rien n'en approche davantage, que les extravagances où se laissa emporter mon fidèle *Vendredi* en trouvant son père(1) lié dans le canot ; j'avoue encore qu'il y avoit quelque chose de semblable dans la surprise du capitaine anglais et de ses deux compagnons que je délivrai (2) autrefois des mains des traîtres qui vouloient les abandonner dans mon île ; mais dans le fond tout cela n'est pas comparable à ce que je remarquai dans cette occasion-ci.

Il faut observer encore que toutes ces extravagances n'éclatoient pas séparément dans ces Français de la manière que je l'ai dépeint. Elles se succédoient rapidement avec toute cette variété dans chaque individu ; celui qui dans un moment paroissoit étourdi et stupide comme un

(1) Premier volume.
(2) Ibid.

homme frappé de la foudre, se mettoit l'instant après à danser, à sauter, et à crier comme un fou ; tantôt il s'arrachoit les cheveux, déchiroit ses habits, et les fouloit aux pieds comme un habitant des petites-maisons ; tantôt il versoit un torrent de larmes, le cœur, lui manquoit, il tomboit en défaillance ; et si on ne l'avoit secouru, la mort auroit suivi la violence de tous ces mouvemens. Il n'en étoit pas ainsi de quelques-uns, ou du moindre nombre, mais de presque tous autant qu'ils étoient ; et, si je m'en souviens bien, notre chirurgien fut obligé d'en saigner une trentaine.

Il y avoit deux prêtres parmi eux, l'un encore jeune, l'autre avancé en âge ; et ce qu'il y a de plus surprenant, le plus vieux étoit le moins sage. Dès qu'il mit le pied sur le bord de notre vaisseau, il tomba tout roide comme s'il étoit mort. Notre chirurgien mit d'abord en œuvre des remèdes propres à le faire revenir à lui, étant le seul dans le vaisseau qui lui crût encore un souffle de vie : ensuite lui ayant frotté le bras pour le réchauffer, et pour lui faire venir le sang, il le saigna. Le sang ne coula d'abord que goutte à goutte ; mais il sortit ensuite avec plus de liberté. Trois minutes après le bonhomme ouvrit les yeux, et dans un quart-d'heure de temps il parla, et fut entièrement rétabli. Dès que le sang fut arrêté, il commença à se promener, en nous assurant qu'il se portoit bien, et le chirurgien trouva bon de lui donner un verre de liqueur cordiale. Après un quart-d'heure d'intervalle, quelques Français vinrent dans la chambre où le chirurgien étoit occupé à saigner une femme, disant que le prêtre avoit absolument perdu l'esprit ; peut-être qu'ayant réfléchi avec trop d'attention sur le changement subit de son état, cette

réflexion l'avoit jeté dans une nouvelle extase de joie, et ses esprits s'étoient mis à couler avec trop de rapidité pour que les vaisseaux fussent capables de les conduire comme il faut : là-dessus son sang étoit devenu chaud et fiévreux, et certainement il avoit acquis en moins de rien toutes les qualités requises pour habiter l'hôpital des fous. Le chirurgien ne trouva pas à propos de redoubler la saignée ; mais il lui donna quelque chose pour l'assoupir, ce qui opéra quelque temps après, et le lendemain il s'éveilla également sain de corps et d'esprit.

Le jeune prêtre modéra ses passions avec une grande fermeté, et nous donna le véritable modèle d'un esprit sensé, et maître de lui-même. Dès qu'il fut à notre bord, il se prosterna pour rendre graces à Dieu de son heureuse délivrance ; je fus assez malheureux de le troubler dans cette louable action, le croyant évanoui. Il leva la tête pour me dire d'un air fort tranquille, qu'il étoit occupé à témoigner sa reconnoissance à Dieu : « Je vous conjure, ajouta-t-» il, de me permettre de continuer encore quel-» ques momens, j'aurai l'honneur ensuite de » vous remercier comme celui à qui, après le » ciel, je suis redevable de la vie ».

J'étois fort mortifié de l'avoir interrompu, et non-seulement je le laissai en repos, mais j'empêchai les autres de troubler sa dévotion.

Après être demeuré dans cette posture pendant quelques minutes, il vint me joindre, et d'une manière tendre et grave en même temps, les yeux pleins de larmes, il me remercia, et rendit graces à Dieu de s'être servi de moi pour sauver la vie à tant d'autres misérables. Je lui répondis que j'étois charmé de lui avoir donné cette occasion de marquer sa reconnoissance

envers Dieu, que je n'avois rien fait que ce que la raison et l'humanité devoient inspirer à tous les hommes, et que je croyois devoir de mon côté remercier Dieu de ce qu'il s'étoit servi de moi, pour conserver tant de créatures faites à son image.

Après cette conversation, cet homme de bien fit tous ses efforts pour calmer les passions de ses compatriotes, par des exhortations, des prières, des raisonnemens, enfin par tout ce qui étoit capable de leur faire renfermer leur joie dans les bornes de la modération. Il réussit assez bien avec quelques-uns; mais la plupart ne se possédoient pas assez pour profiter de ses leçons.

J'ai voulu mettre toutes ces particularités par écrit, parce que le lecteur pourra apprendre par-là à guider ses passions. Un excès de joie emporte l'homme plus loin que les transports de la douleur, de la colère et de la rage; et j'ai vu dans cette occasion combien il faut veiller sur ces mêmes passions, de quelque nature qu'elles puissent être, puisque les emportemens de joie ne sont pas moins dangereux pour nous que les autres mouvemens de cœur, qui passent pour les plus dangereux.

Nous fûmes un peu dérangés le premier jour par l'extravagance de nos hôtes; mais après leur avoir donné des logemens que notre vaisseau étoit en état de fournir, et après qu'ils eurent bien dormi, tout fut tranquille, et nous les vîmes tout autres.

Ils nous donnèrent toutes les marques de reconnoissance, que les sentimens et la politesse sont capables de dicter à un peuple qui naturellement donne dans l'excès de ce côté-là. Le capitaine et un de mes religieux me virent voir le lendemain, pour me dire qu'ils souhaitoient

fort de me parler, aussi bien qu'à mon neveu, qui commandoit le vaisseau, afin de nous consulter sur leur sort. Dès que mon neveu fut venu, ils commencèrent par nous dire, que tout ce qu'ils avoient au monde n'étoit pas capable de nous récompenser du service important que nous leur avions rendu Le capitaine prit alors la parole, et me dit, qu'ils avoient dans leur chaloupe d'autres choses de prix sauvées des flammes à la hâte, et qu'ils avoient ordre de nous offrir tout cela, si nous voulions bien l'accepter; qu'ils nous conjuroient seulement de les mettre à terre en quelque endroit d'où il leur fût possible de regagner la France.

Mon neveu parut d'abord assez porté à accepter leurs présens, quitte à voir après ce qu'il pourroit faire en leur faveur; mais j'eus assez de pouvoir sur lui pour l'en détourner, sachant ce que c'est que d'être abandonné dans un pays étranger sans argent. Je me ressouvins que, si le capitaine (1) portugais en avoit usé de cette manière avec moi, et m'avoit fait acheter son bienfait de tout ce que j'avois au monde, je serois mort de faim, à moins que de rentrer dans un esclavage pareil à celui que j'avois souffert en Barbarie, et peut-être pire, puisqu'il n'est pas trop sûr qu'un Portugais soit un meilleur maître qu'un Turc.

Je répondis donc au capitaine français que, si nous l'avions secouru lui et ses gens dans leur malheur, nous n'avions fait que ce que l'humanité vouloit que nous fissions pour notre prochain, et que nous souhaitions qu'on nous fît de même en pareille extrémité. « Nous sommes

(1) Tome premier.

» persuadés, lui dis-je, que vous nous auriez » donné la même assistance, si vous aviez été » dans notre situation et nous dans la vôtre, et » que vous nous l'auriez donnée sans aucune vue » d'intérêt. Nous vous avons pris à notre bord, » monsieur, poursuivis-je, pour vous conserver, » et non pas pour jouir de vos dépouilles; et je » ne trouverois rien de plus barbare, que de vous » mettre à terre après vous avoir pris les pauvres » restes que vous avez arrachés aux flammes: » ce seroit vous sauver la vie, pour vous tuer » ensuite nous-mêmes; ce seroit vous empêcher » de vous noyer pour vous faire mourir de faim: » ne croyez donc pas que je permette qu'on ac- » cepte la moindre chose de ce que votre recon- » noissance vous porte à nous offrir. Pour ce qui » regarde le parti que vous nous proposez de » vous mettre à terre, la chose est d'une grande » difficulté: notre vaisseau est destiné pour les » Indes orientales, quoique nous soyons détour- » nés considérablement de notre cours du côté » de l'ouest, dirigés sans doute par la Providence » pour vous tirer d'un danger si terrible, nous » ne sommes pas les maîtres de changer notre » route de propos délibéré, pour l'amour de » vous: mon neveu, le capitaine, n'en pourroit » jamais répondre devant les propriétaires, à » qui il s'est engagé de continuer son voyage, » après avoir touché au Brésil. Tout ce qu'il nous » est possible de faire pour vous, c'est de pren- » dre notre route du côté où nous pouvons nous » attendre à rencontrer des navires qui retour- » nent des Indes occidentales, et de vous pro- » curer par-là le moyen de passer en Angleterre » ou en France ».

La première partie de ma réponse était si pleine d'humanité, et de générosité même, que

ces messieurs ne pouvoient qu'en être extrêmement satisfaits ; mais il n'en étoit pas ainsi par rapport au reste, et les passagers sur-tout étoient fort consternés par la crainte d'être obligés d'aller avec nous jusqu'aux Indes orientales. Ils me conjurèrent que, puisque nous étions tellement dérivés du côté de l'ouest avant que de les rencontrer, j'eusse du moins la bonté de suivre le même cours jusqu'aux bancs de Terre-Neuve, où peut-être ils pourroient louer quelque bâtiment pour retourner au Canada, d'où ils étoient partis.

Je trouvois cette proposition raisonnable, et j'étois fort porté à la leur accorder ; je considérois que de traîner cet équipage jusqu'aux Indes, ne seroit pas seulement un parti triste et insupportable pour ces pauvres gens, mais qu'il pourroit entièrement ruiner notre voyage, en faisant une brêche irréparable dans nos provisions. Je ne croyois pas d'ailleurs enfreindre le contrat que mon neveu avoit fait avec ses marchands, en me prêtant à un accident imprévu. Certainement ni les loix de la nature, ni les loix révélées ne pourroient nous permettre d'abandonner à une mort presque inévitable un si grand nombre de gens; et puisque nous les avions pris à notre bord, notre propre intérêt, aussi-bien que le leur, nous obligeoit de les mettre quelque part à terre. Je consentis donc à suivre notre route, comme ils le souhaitoient, et si les vents rendoient la chose impossible, je leur promis de les débarquer à la Martinique, dans les Indes occidentales.

Le temps cependant continua à être beau avec un vent assez vigoureux qui resta quelque temps entre le nord-est et le sud-est ; ce qui nous fit manquer plusieurs occasions d'envoyer nos gens

en Europe. Il est vrai que nous rencontrâmes plusieurs vaisseaux destinés pour l'Europe; mais ils avoient lutté si long-temps avec les vents contraires qu'ils n'osèrent se charger de passagers, de peur de mourir de faim tous ensemble. De cette manière nous fûmes forcés de pousser notre voyage jusqu'à ce qu'une semaine après nous arrivâmes aux banes de *Terre-Neuve.* C'est là que nous mîmes nos Français dans une barque, qu'ils avoient louée en pleine mer, pour les mettre à terre, et pour de là les conduire en France, s'il leur étoit possible de trouver là assez de provisions pour les avitailler.

Le seul passager français qui resta à notre bord, étoit le jeune prêtre qui, ayant appris que notre dessein étoit d'aller aux Indes, souhaita de faire le voyage avec nous, et d'être mis à terre sur la côte de *Coromandel.* J'y consentis avec plaisir.

Cet homme-là me revenoit extraordinairement, et non sans raison, comme on verra dans la suite. D'ailleurs quatre matelots s'engagèrent avec nous; c'étoient de braves gens, qui nous furent d'un grand service.

De là nous prîmes la route des Indes occidentales, en faisant cours du côté du sud et du sud-quart à l'est, sans avoir beaucoup de vent, pendant une vingtaine de jours. Nous étions dans cette situation, quand nous rencontrâmes de nouveau de quoi exercer notre humanité sur un objet tout aussi déplorable que le premier.

Le 19 de mars 1695, nous trouvant dans la latitude septentrionale de 27 degrés 5 minutes, et faisant cours sud-est et sud-est-quart au sud, nous découvrîmes un grand vaisseau venant à nous. Nous ne pûmes pas d'abord le voir distinctement; mais en étant plus près, nous

apperçûmes qu'il avoit perdu le perroquet du grand mât, le mât d'artimon et le beaupré. Il tira d'abord un coup de canon, pour nous faire savoir qu'il étoit en détresse. Nous avions un vent frais nord-nord-est, et en peu de temps nous fûmes à portée de l'arraisonner.

Nous apprîmes qu'il étoit de Bristol, et qu'il revenoit des Barbades; mais qu'aux Barbades même il avoit été jeté hors de la route, par un furieux ouragan, quelques jours avant qu'il fût prêt à mettre à la voile, et dans le temps que le capitaine et le premier contre-maître étoient à terre : de manière qu'outre la violence de la tempête, il avait manqué au vaisseau des gens capables de le conduire. Il avoit été attaqué par un second orage, qui l'avoit absolument dérouté du côté de l'ouest, et réduit dans le triste état où nous le rencontrâmes. L'équipage s'étoit attendu à découvrir les ailes de *Bahama*, mais il s'en étoit vu éloigné et jeté vers le sud-est, par un vent gaillard de nord-nord-est, qui étoit précisément celui que nous avions alors; et n'ayant qu'une voile au grand mât, et une autre quarrée attachée à une espèce de mât d'artimon dressée à la hâte, il n'avoit pas eu le moyen de serrer le vent, de sorte qu'ils avoient fait tous les efforts possibles pour atteindre les îles Canaries.

Ce qui mettoit le comble au malheur de ces gens, c'est qu'outre la fatigue que leur avoient donnée ces deux tempêtes, ils mouroient de faim. Il ne leur restoit pas une seule once de pain ou de viande, depuis plus d'onze jours, et leur seule consolation étoit qu'ils n'avoient pas entièrement consommé leur eau, et qu'ils avoient encore environ un demi-tonneau de farine. Pour du sucre il leur en restoit abondam-

ment, outre sept barils de rum. Ils avoient dévoré une assez grande quantité de confitures.

Il avoit à bord, comme passagers, un jeune homme avec sa mère, et un servante. Croyant le vaisseau prêt à mettre à la voile, ils s'étoient embarqués par malheur le soir avant ce terrible ouragan, et n'ayant plus rien de leurs provisions particulières, ils s'étoient trouvés dans une situation plus déplorables que les matelots, qui, réduits à la dernière extrémité eux-mêmes, n'avoient pas été susceptibles de compassion. On peut juger s'il est facile de décrire la malheureuse situation où s'étoit trouvée cette infortunée famille.

Peut-être n'aurois-je jamais su cette particularité, si, le temps étant doux et la mer calme, ma curiosité ne m'avoit porté à aller à bord de ce malheureux navire. Le second contre-maître, qui étoit forcé, dans cette extrémité, de prendre le commandement du vaisseau, étant venu à notre bord, m'avoit parlé de ces passagers comme de gens qu'il croyoit morts; il n'en avoit pas entendu parler depuis plus de deux jours, parce qu'il avoit eu peur de s'en informer, puisqu'il n'étoit pas en état de les soulager dans leur misère.

Nous fîmes d'abord tous nos efforts pour donner à ce malheureux équipage tout le secours qu'il nous fut possible, et j'avois assez de pouvoir sur l'esprit de mon neveu pour le porter à les avitailler entièrement, quand même nous aurions été par-là dans la nécessité d'aller dans la Virginie, ou sur quelqu'autre côte de l'Amérique, faire de nouvelles provisions pour nous-mêmes. Mais heureusement nous ne fûmes pas obligés de pousser notre charité jusque-là.

Ces pauvres gens étoient alors exposés à un

nouveau danger ; et il y avoit tout à craindre de leur gourmandise. Le contre-maître nous en amena six dans sa chaloupe, qui paroissoient autant de squelettes, et qui avoient à peine la force de remuer leurs rames. Il étoit lui-même à moitié mort, n'ayant rien réservé pour lui, et s'étant contenté de la même portion qui avoit été donnée pour la subsistance du moindre matelot.

En mettant quelques mets devant lui, je l'avertis d'en manger avec lenteur et avec sobriété ; mais à peine en eut-il mangé trois bouchées qu'il commença à se trouver mal. Il fut assez prudent pour s'arrêter d'abord, et notre chirurgien lui prépara un bouillon propre à lui servir de remède et de nourriture en même temps ; il fut mieux dès qu'il l'eut pris. Je n'oubliois pas cependant ses compagnons, à qui je donnois aussi de quoi manger. Ils le dévorèrent véritablement, étant si affamés, qu'ils en avoient contracté une espèce de rage, qui les empêchoit d'être en aucune manière maîtres d'eux-mêmes. Il y en eut même deux qui mangèrent avec tant d'avidité que le jour suivant ils en faillirent mourir.

Ce spectacle étoit extrêmement touchant pour moi, et me rappeloit dans l'esprit la misère à laquelle je m'attendis autrefois, en mettant le pied sur le rivage de mon île, sans avoir la moindre provision, et sans m'appercevoir d'aucun moyen de trouver des vivres pour une seule journée ; exposé d'ailleurs, à ce que je croyois, à servir bientôt moi-même de nourriture aux bêtes féroces.

Pendant tout le temps que le contre-maître étoit occupé à me réciter tout le détail de la misère de l'équipage, mes pensées rouloient sans

discontinuation sur le sort des trois passagers, la mère, le fils et la servante, dont il n'avoit rien entendu dire pendant deux jours, et que la disette extrême de ses propres gens l'avoit forcé à négliger, selon son propre aveu. Je compris par-là qu'à la fin il ne leur avoit donné aucune nourriture, et j'en concluois qu'ils devoient tous trois être morts de faim.

Je retins là-dessus le contre-maître, que nous appellions alors le capitaine, à notre bord, avec ses gens, pour qu'ils reprissent vigueur par de bons alimens; et songeant en même temps à rendre le même service au reste de l'équipage, je fis conduire à leur navire notre contre-maître avec notre chaloupe montée de douze hommes, et chargée d'un sac plein de pain, et de six grosses pièces de bœuf. Notre chirurgien donna ordre à mes matelots de faire bouillir cette viande en leur présence, et de placer des sentinelles dans la chambre du cuisinier, pour détourner ces gens affamés de dévorer la viande toute crue, ou de l'arracher du pot avant qu'elle fût cuite comme il faut, et de ne leur en donner d'abord qu'une petite portion. C'est cette sage précaution qui leur conserva la vie; et si on avoit été négligent à cet égard, ils se seroient tués par le moyen de ces mêmes alimens, qui leur étoient donnés pour les empêcher de mourir.

J'ordonnai en même temps à notre contre-maître d'aller dans la chambre des passagers, pour voir dans quel état ils étoient, et pour leur donner les rafraîchissemens nécessaires, s'ils étoient encore en vie. Le chirurgien l'avoit pourvu pour cet effet d'une grande écuelle pleine de son bouillon préparé, qui avoit fait tant de bien à notre pauvre contre-maître, et qui, se-

lon lui, étoit capable de les rétablir par degrés.

Peu satisfait encore de toutes ces mesures, et ayant grande envie de voir de mes propres yeux le triste spectacle que ce vaisseau pouvoit me fournir d'une manière plus vive que ne pourroit jamais faire aucun récit, je pris avec moi celui que nous appellions alors le capitaine du vaisseau, et je suivis nos gens avec sa chaloupe.

Je trouvai tous ces pauvres affamés dans une espèce de sédition, et prêts à arracher la viande du chaudron par force; mais mon contre-maître, faisant son devoir, avoit placé un garde à la porte de la chambre du cuisinier; et voyant qu'il ne faisoit rien par ses exhortations, il employa la violence pour faire du bien à ces gens en dépit d'eux-mêmes. Il eut pourtant la condescendance de faire tremper suffisamment quelques biscuits dans le pot, et de leur en faire donner à chacun un pour appaiser un peu la fureur de leur appétit; les priant de croire que c'étoit pour leur propre conservation qu'il ne leur en donnoit que peu à-la-fois. Mais tout cela n'avoit pas été capable de les appaiser : si je n'y étois pas surveuu avec leurs propres officiers, et si à mes exhortations je n'avois pas ajouté la terrible menace de ne leur donner rien, s'ils ne se tenoient en repos, je crois en vérité qu'ils auroient forcé la chambre du cuisinier, et qu'ils auroient arraché la viande du chaudron. On pouvoit voir parfaitement bien dans ce cas que *ventre affamé n'a point d'oreilles*. Nous les appaisâmes pourtant, et commençant à les nourrir par degrés, nous leur permîmes à la fin de manger tout leur soûl, et tout alla mieux que je n'eusse pensé.

Pour la misère des passagers, elle étoit tout autrement terrible que celle de l'équipage.

Comme les matelots avoient eu d'abord peu de choses pour eux-mêmes, ils leur avoient donné des portions extrêmement petites; à la fin ils les avoient absolument négligés; de manière que, depuis six ou sept jours, ils n'avoient eu rien du tout à manger, et fort peu de chose les deux ou trois jours qui avoient précédé. La pauvre mère, à ce que l'équipage nous rapporta, étoit une femme de bon sens et très-bien élevée, qui ayant épargné pour son fils, avec une tendresse véritablement maternelle, tout ce qu'elle pouvoit, avoit enfin perdu toutes ses forces. Quand notre contre-maître entra dans sa chambre, il la vit assise à terre, appuyée contre un des côtés du vaisseau, entre deux chaises liées ensemble, la tête enfoncée entre ses épaules, et semblable à un cadavre, quoiqu'elle ne fût pas tout-à-fait morte. Il fit tout ce qu'il put pour la faire revenir à elle; et pour lui fortifier le cœur, il lui mit un peu de bouillon dans la bouche avec une cuiller; elle ouvrit les lèvres, et leva une de ses mains: elle s'efforça enfin de parler. Elle entendit ce qu'il lui disoit; mais en lui faisant signe que ce secours venoit trop tard pour elle, elle lui montra du doigt son fils, comme si elle vouloit le prier d'en avoir soin.

Touché pourtant d'une pitié extraordinaire pour cette tendre mère, il fit tous ses efforts pour lui faire avaler un peu de bouillon, et, à ce qu'il crut, il en fit descendre dans son estomac deux ou trois cuillerées; je doute fort qu'il en fût bien sûr: quoi qu'il en soit, il ne prit que des peines inutiles, puisque la nuit après elle mourut.

Le jeune homme dont elle avoit conservé la vie aux dépens de la sienne, n'étoit pas dans une extrémité tout-à-fait aussi grande, il étoit

cependant étendu roide dans un petit lit, et sembloit à moitié mort. Il avoit dans sa bouche une pièce d'un vieux gant, dont il avoit mangé le reste. Néanmoins étant jeune, et ayant plus de force que sa mère, le contre-maître réussit à lui faire avaler quelque chose, et il sembla se ranimer : mais lorsque quelques momens après il lui en fit avaler trois ou quatre cuillerées, le pauvre garçon en eut mal au cœur, et les rendit immédiatement après.

Pour la pauvre servante elle étoit toute étendue auprès de sa maîtresse, comme si elle étoit tombée en apoplexie; elle luttoit avec la mort. Tous ses membres étoient tors; d'une de ses mains elle avoit saisi le pied d'une chaise, et le tenoit si ferme, qu'on eut bien de la peine à lui faire lâcher prise : son autre bras étoit étendu au-dessus de sa tête, et ses deux pieds étoient appuyés avec force contre une table. En un mot, elle sembloit être à l'agonie; mais elle n'étoit pas morte.

Cette pauvre fille n'étoit pas seulement affoiblie par la famine, et effrayée par la pensée d'une mort prochaine; mais, comme nous apprîmes encore dans la suite par les gens du vaisseau, elle étoit extrêmement inquiette pour sa maîtresse, qu'elle voyoit mourante depuis quelques jours, et pour qui elle avoit tout l'attachement imaginable.

Nous ne savions comment faire avec cette malheureuse fille : car lorsque notre chirurgien, homme savant et expérimenté, lui eut rendu, pour ainsi dire, la vie, il eut une seconde cure à faire par rapport à son cerveau, qui paroissoit pendant plusieurs jours absolument renversé.

Quiconque lira ce tragique accident, doit

songer qu'il n'est pas possible, quelque humanité que l'on ait ; de faire sur mer ce que l'on aurait pu faire sur terre, où l'on reste quelquefois trois semaines. Il s'agissoit ici de donner du secours à ce malheureux équipage, mais non pas de rester avec lui, et quoiqu'il desirât fort d'aller de conserve avec nous pendant quelques jours, cependant nous n'avions pas le loisir d'attendre un vaisseau qui avoit perdu ses mâts. Néanmoins lorsque le capitaine nous conjura de l'aider à dresser un perroquet au grand mât, et un autre à son artimon, nous voulûmes bien mettre à la cape pendant trois ou quatre jours. Ensuite après lui avoir donné cinq ou six tonneaux de bœuf, un de lard, une bonne provision de biscuit, de la farine et des pois, et avoir pris pour paiement trois caisses de sucre, une quantité assez grande de rum, et quelques pièces de huit, nous le quittâmes en prenant dans notre bord, à leur instante prière, un prêtre, avec le jeune homme, la servante, et tout ce qui leur appartenoit,

Le jeune homme étoit un garçon de dix-sept ans, bien fait, modeste, et fort raisonnable. Il paroissoit accablé de la mort de sa mère, ayant encore depuis peu perdu son père dans les Barbades.

Il s'étoit adressé au chirurgien pour me prier de le prendre dans mon vaisseau, et de le tirer d'avec ceux qu'il appeloit les meurtriers de sa mère. Aussi peut-on dire qu'ils l'étoient en quelque sorte ; car ils auroient pu épargner de leur portion quelque petite chose pour soutenir la vie de cette misérable veuve, quand ce n'auroit été que de quoi l'empêcher de mourir de faim : mais la faim ne connoît ni humanité, ni parenté, ni amitié, ni justice. Elle est sans pitié, et incapable de remords.

Ce chirurgien avoit beau lui mettre devant les yeux la longueur du voyage, qui devoit le séparer de tous ses amis, et qui pouvoit le rejeter dans un aussi mauvais état que celui dont il venoit de sortir ; il dit qu'il lui étoit indifférent de quel côté il allât, pourvu qu'il se séparât de ce cruel équipage, et que le capitaine (c'est de moi qu'il entendoit parler, ne connoissant pas encore mon neveu,) seroit trop honnête homme pour lui donner le moindre chagrin, après lui avoir sauvé la vie ; que pour la servante, si elle revenoit dans son bon sens, elle nous suivroit volontiers par-tout, et qu'elle recevroit comme un grand bienfait la permission d'entrer dans notre navire.

Le chirurgien me fit cette proposition d'une manière si pathétique, que je l'acceptai, et que je les pris tous deux avec tout leur bien, excepté onze pièces de sucre, où il étoit impossible d'atteindre : mais comme le jeune homme en avoit une reconnoissance, je fis signer un biller au commandant, par lequel il s'engageoit d'aller, dès qu'il seroit arrivé à Bristol, chez un certain M. Roger, parent du jeune homme et marchand de cette ville, et de lui donner une lettre de ma part, avec tout ce qui avoit appartenu à la défunte veuve. Mais il est apparent que toutes ces précautions ont été inutiles ; car je n'ai jamais appris que ce vaisseau fût arivé à Bristol. Il est très-probable, qu'étant si fort endommagé, et faisant eau de plusieurs côtés, il ait coulé à fond à la première tempête.

Nous étions d'abord à la latitude de dix-neuf degrés trente-deux minutes, et nous avions eu jusqu'alors un voyage assez heureux par rapport au temps, excepté qu'au commencement nous avions eu des vents contraires. Mon des-

sein n'est pas de fatiguer le public du récit de quelques incidens peu considérables, comme changement de vents, ouragans, beau temps et pluies, etc. Pour m'accommoder à l'impatiente curiosité du lecteur; je dirai que je découvris mon île le 10 avril 1695. Ce ne fut pas sans de fort grandes difficultés que je la trouvai; j'y étois entré autrefois; et j'en étois sorti du côté du sud-est vers le Brésil; mais faisant notre route alors entre l'île et le continent, et n'ayant point de carte de ce côte, ni aucune marque particulière à laquelle je pusse la reconnoître, je la vis sans savoir que ce fût elle.

Nous croisâmes pendant long-temps de côté et d'autre; nous mîmes pied à terre dans plusieurs îles situées à l'embouchure du fleuve *Orénoque*, mais sans parvenir à notre but; j'appris seulement, en suivant ces côtes, que j'avois été autrefois dans l'erreur, en croyant que la terre que je découvrois étoit le continent. C'étoit une île fort longue, ou plutôt une longue suite d'îles situées vis-à-vis du grand espace qu'occupe l'embouchure de ce fleuve. Les sauvages qui abordoient de temps en temps à mon île, n'étoient pas proprement des *caribes*, mais des insulaires et d'autres barbares qui habitoient les lieux les plus proches de moi. Je visitai en vain, comme j'ai dit, plusieurs de ces îles; j'en trouvai quelques-unes habitées et d'autres désertes. Dans une entr'autres, je vis quelques Espagnols, et je crus d'abord que c'étoient ceux que j'avois fait venir dans mes *domaines*; mais en leur parlant je sus qu'ils avoient près de là une petite chaloupe dans une petite baie, et qu'ils étoient venus là pour aller chercher du sel et quelques huîtres à perles: en un mot j'appris qu'ils n'étoient point de

mes sujets, et qu'ils appartenoient à l'île de la *Trinité*, qui est plus du côté du nord de dix ou onze degrés de latitude.

Enfin allant d'une île à l'autre, tantôt avec le vaisseau et tantôt avec la chaloupe du vaisseau français, qui étoit parfaitement bonne, et qu'on nous avoit cédée avec plaisir, je vins au côté méridional de mon île, et d'abord j'en reconnus toute la figure. Je mis aussi-tôt mon vaisseau à l'ancre dans une rade sûre vis-à-vis de la petite baie, près de laquelle étoit mon ancienne habitation.

Dès que j'eus fait cette découverte, j'appelai *Vendredi*, et je lui demandai s'il savoit où il étoit. Il se mit à regarder fixement pendant quelque temps, et puis frappant de joie ses mains l'une contre l'autre, il s'écria : « Oui, » oui, oh ! voilà ! oh! voilà »! Et montrant du doigt mon château, il commença à chanter et à faire des gambades comme un fou : j'avois même bien de la peine à l'empêcher de sauter dans la mer, et d'aller à terre à la nage.

« Eh bien ! *Vendredi*, lui dis-je, qu'en dis-tu, » trouverons-nous quelqu'un ou non? ton père » y sera-t-il »? Au nom de son père, le pauvre garçon, dont le cœur étoit si sensible, parut tout troublé, et je vis les larmes couler de ses yeux en abondance. « Qu'y a-t-il donc *Vendredi*, lui dis-je ? es-tu affligé parce qu'il y a » apparence que tu verras ton père? — Non, » non, non, répondit-il en secouant la tête, » moi ne le voir plus, jamais le voir plus. — Eh ! » que sais-tu, mon enfant? lui dis-je. — Oh ! » repartit-il, lui mort long-temps, lui beaucoup » vieux homme. — La chose n'est pas encore » sûre, lui dis-je; mais enfin crois-tu que nous » trouverons quelqu'autre de nos gens »? Il

avoit sans doute les yeux meilleurs que moi ; car quoique nous fussions à une demi-lieue de terre, montrant du doigt la colline qui étoit au-dessus de mon château, il s'écria : « Moi » voir, moi voir beaucoup d'hommes, là, là et » là ». Je tournai les yeux vers cet endroit; mais je ne vis rien, pas même par ma lunette d'approche, ce qui venoit probablement de ce que je ne l'avois pas dirigée avec justesse. Il ne laissoit pas d'avoir raison, comme je compris le lendemain en examinant la chose : ils avoient été cinq ou six en cet endroit pour voir le vaisseau, ne sachant qu'en penser.

Dès que *Vendredi* m'eut dit qu'il voyoit des gens, je fis mettre pavillon anglais et tirer deux coups de canon, pour leur faire entendre que nous étions amis, et un demi-quart d'heure après nous vîmes une fumée s'élever du côté de la petite baie. J'ordonnai en ce moment qu'on mît la chaloupe en mer avec un drapeau blanc en signe de paix, et prenant *Vendredi* avec moi, et le jeune prêtre, je me fis mettre à terre. C'étoit ce prêtre français dont j'ai déjà fait mention plusieurs fois. Je lui avois fait un récit exact de la manière dont j'avois vécu dans cette île, sans oublier aucune particularité, tant par rapport à moi qu'à l'égard de ceux que j'y avois laissés, et cette histoire lui avoit donné une fort grande envie de m'accompagner. J'avois de plus seize hommes bien armés dans ma chaloupe, de peur de rencontrer quelques nouveaux hôtes qui ne fussent pas de mes sujets ; mais heureusement cette précaution se trouva peu nécessaire.

Comme nous allions vers le rivage dans le temps que la marée étoit presque haute, nous entrâmes tout droit dans une petite baie, et le

premier homme sur lequel je fixai mes yeux, étoit l'Espagnol à qui j'avois sauvé la vie ; j'en reconnus parfaitement bien les traits : pour son habit, j'en ferai la description dans la suite. J'ordonnai d'abord que tout le monde restât dans la chaloupe, et que personne ne me suivît à terre ; mais il n'y eut pas moyen de retenir *Vendredi.* Ce tendre fils avoit découvert son père à une si grande distance des autres Espagnols, qu'il ne me fut pas possible de le voir ; et il est certain que, si on avoit voulu l'empêcher d'aller à terre, il se seroit jeté dans la mer pour y aller à la nage. A peine y avoit-il mis le pied, qu'il vola du côté du sauvage avec la vîtesse d'une flèche qu'un bras vigoureux fait sortir d'un arc. L'homme le plus ferme n'auroit pas pu s'empêcher de jeter quelques larmes en voyant les transports de joie où ce pauvre garçon s'abandonna en joignant son père. Il l'embrassa, le baisa, le prit entre ses bras pour le mettre à terre entre le tronc d'un arbre, le regarda fixement pendant plus d'un quart-d'heure comme un homme qui considère avec étonnement un tableau extraordinaire ; ensuite il se mit à terre auprès de lui, le baisa de nouveau, se remit sur ses pieds, et continua à le regarder avec attention comme s'il étoit enchanté de le voir.

Le lendemain ses tendres extravagances prirent un autre cours. Il se promena avec lui plusieurs heures sur le rivage en le tenant par la main, comme si c'étoit une demoiselle, et de temps en temps il lui alloit chercher quelque chose dans la chaloupe, tantôt un morceau de sucre, tantôt un verre de liqueur et tantôt un biscuit ; enfin tout ce qu'il croyoit capable de faire plaisir au bon vieillard.

L'après-dînée il s'y prit encore d'une nou-

velle manière : il mit le bon-homme à terre, et commença à danser autour de lui avec mille postures, les unes plus burlesques que les autres, et en même temps il lui parloit et lui racontoit, pour le divertir, quelques particularités de ses voyages. En un mot, si la même tendresse filiale pouvoit être trouvée parmi les chrétiens, on pourroit dire en quelque sorte qu'il n'y a rien de plus inutile que le quatrième commandement.

Mais laissant là toute digresion, j'en viens à la manière dont je fus reçu par les habitans de l'île. Je n'aurois jamais fait, si je voulois raconter en détail toutes les civilités que me firent les Espagnols. Le premier, que je reconnoissois parfaitement bien, comme j'ai déja dit, s'approcha de la chaloupe portant un drapeau de paix, et accompagné d'un de ses compatriotes. Non-seulement il ne me reconnut pas d'abord, mais il n'avoit pas seulement la pensée que ce pût être moi, avant que je lui eusse parlé. « Comment ! signor, lui dis-je d'abord « en portugais, vous ne me reconnoissez pas »? Il ne me répondit pas un mot; mais donnant son fusil à son compagnon, il ouvrit les bras, et vint m'embrasser en disant plusieurs choses en espagnol dont je n'entendois qu'une partie. Il me serra entre ses bras, et me demanda mille pardons de n'avoir pas reconnu ce visage qu'il avoit considéré autrefois comme celui d'un ange envoyé du ciel pour lui sauver la vie. Il disoit encore un grand nombre d'autres belles choses, que la politesse espagnole fournissoit à son cœur véritablement reconnoissant, et ensuite se tournant vers son compagnon, il lui ordonna de faire venir toute la bande. Il me demanda si j'avois envie de me promener vers mon châ-

teau, afin qu'il eût le plaisir de m'en remettre en possession, sans avoir la satisfaction pourtant de m'y montrer les augmentations et les embellissemens où je devois naturellement m'attendre.

Je le voulus bien; mais il me fut aussi impossible de trouver ma demeure que si je n'y avois jamais été. Ils avoient planté un si grand nombre d'arbres, ils les avoient arrangés d'une manière si bizarre, et les avoient placés si près l'un de l'autre, qu'étant extrêmement crûs pendant les dix années de mon absence, ils rendoient mon château absolument inaccessible. On n'en pouvoit approcher que par des chemins si tortueux, que c'étoit un vrai labyrinthe pour tout autre que pour les habitans.

Quand je lui demandai quelle raison l'avoit porté à faire tant de fortifications, il me dit que j'en verrois assez la nécessité quand il m'auroit donné un détail de tout ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée des Espagnols dans mon île. « Quoiqu'alors, poursuivit-il, je fusse dans » une grande consternation de votre départ, » je ne laissai pas d'être charmé de votre bon- » heur, qui vous avoit procuré si à propos un » bon navire pour vous tirer de ce désert. J'ai » eu fort souvent, continua-t-il, certains mou- » vemens dans l'esprit qui me persuadoient que » vous reviendriez un jour. Mais je dois avouer » que rien ne m'est jamais arrivé dans tout le » cours de ma vie de plus triste et de plus mor- » tifiant que d'apprendre votre départ, quand » j'ai conduit ici mes compatriotes ».

Il me dit encore qu'il avoit une longue histoire à nous conter touchant les trois barbares que j'avois laissés dans l'île. Il entendoit par-là les trois matelots séditieux, et il m'assura que

les Espagnols s'étoient trouvés moins à leur aise avec eux qu'avec les sauvages parmi lesquels ils avoient menés une si triste vie, excepté que les premiers étoient moins à craindre à cause de leur petit nombre. « Mais, dit-il, en faisant » le signe de la croix, s'il avoient été plus nom- » breux, il y a du temps que nous serions dans » le purgatoire. J'espère, monsieur, ajouta-t-il, » que vous apprendrez sans chagrin, qu'une » nécessité absolue, et le soin de notre propre » conservation, nous a forcés à les désarmer et » à nous les assujettir. Vous nous pardonnerez » cette action assurément, quand vous saurez » que non-seulement ils ont voulu être nos maî- » tres, mais encore nos meurtriers ». Je lui répondis que j'avois déjà craint tout de la scélératesse de ces drôles en quittant l'île, et que j'aurois fort souhaité de le voir auparavant de retour avec ses compagnons, et de les mettre en possession de l'île, en leur soumettant les Anglais, comme ils ne l'avoient que trop mérité; que j'étois ravi qu'il y avoit songé pour moi, bien loin d'y trouver à redire, et que je ne savois que trop que c'étoient des coquins opiniâtres, incorrigibles, et capables de toutes sortes de crimes.

Pendant ce discours nous vîmes approcher l'homme qu'il avoit envoyé pour avertir ses compagnons de mon arrivée. Il étoit suivi de onze Espagnols, qu'à leur habillement il étoit impossible de prendre pour tels. Il commença par nous faire connoître les uns aux autres; il se tourna d'abord de mon côté en me disant: « Monsieur, voilà quelques-uns de ces gentils- » hommes qui vous sont redevables de la vie », et ensuite il leur dit qui j'étois, et quelle obligation ils m'avoient. Là-dessus ils s'approchè-

rent tous l'un après l'autre, non comme une troupe de simples matelots qui voudroient faire connoissance avec un homme de mer comme eux, mais comme des ambassadeurs pour haranguer un monarque ou un conquérant. Toutes leurs manières étoient obligeantes et polies, avec un noble mélange de gravité majestueuse, qui donnoit un air de bienséance et de grandeur à leur soumission même. Je puis protester qu'ils savoient beaucoup mieux leur mode que moi, et que j'étois fort embarrassé sur la manière de recevoir leurs complimens, bien loin de me sentir en état de leur rendre la pareille.

L'histoire de leur arrivée et de leur conduite dans l'île est tellement remarquable; il y a tant d'incidens qui ont de la liaison avec ce que j'ai rapporté dans ma première Partie, que je ne saurois m'empêcher de la donner ici toute entière avec toutes les particularités, qui me paroissent extraordinairement intéressantes.

Je m'en vais en lier tous les faits autant que ma mémoire me le permettra, d'une manière historique, sans troubler davantage la tête du lecteur d'un nombre infini de *dis-je, dit-il, repartis-je, répondit-il,* qui ne font que faire languir la narration.

Pour le faire succinctement et clairement, il faut que je fasse quelques pas en arrière, et que je rappelle au souvenir du lecteur des circonstances dans lesquelles se trouvèrent ces gens à mon départ de l'île. On n'aura pas oublié peut-être que j'avois envoyé un Espagnol, et le père de *Vendredi*, que j'avois sauvés tous deux des dents des *cannibales*, pour aller dans un grand canot chercher dans le continent les autres Espagnols, et pour les transporter dans

l'île, afin de les tirer du triste état où ils étoient, et de trouver avec eux le moyen de revenir parmi les chrétiens.

Dans ce temps-là je n'avois pas plus de raisons pour m'attendre à ma délivrance que je n'en avois, vingt ans auparavant, de voir la moindre apparence de l'arrivée d'un vaisseau anglais, par le moyen duquel je pusse me tirer de ma triste situation. Par conséquent, lorsque mes gens revinrent ils ne purent qu'être extraordinairement étonnés en voyant que je m'en étois allé, et que j'avois laissé dans l'île trois étrangers en possession de tout ce qui m'appartenoit; leur surprise fut d'autant plus grande, qu'ils s'attendoient à la partager avec moi.

Pour le voyage qu'avoit fait mon Espagnol avec le père de *Vendredi*, il me dit qu'il n'y avoit rien de fort particulier, le temps s'étant trouvé fort doux et la mer calme. Ses compagnons, comme il est aisé de croire, furent charmés de le revoir; aussi étoit-il le principal d'entr'eux, et leur commandant, depuis que le capitaine du vaisseau dans lequel ils avoient fait naufrage étoit mort. Ils furent d'autant plus surpris de le voir, qu'ils savoient qu'il étoit tombé entre les mains des sauvages, et qu'ils supposoient qu'il en avoit été dévoré, selon leur affreuse coutume.

L'histoire qu'il leur fit de sa délivrance, et de la manière dont je l'avois pourvu, pour le transporter commodément, leur parut un songe: leur étonnement étoit semblable, à ce qu'ils m'ont dit ensuite, à celui des fils de Jacob, quand Joseph se fit connoître à eux, et leur raconta son élévation dans la cour du roi d'Egypte. Mais lorsqu'il leur montra les provisions

qu'il leur apportoit pour le voyage, les armes, la poudre et le plomb, ils furent tirés de leur surprise; ils formèrent une idée juste de leur sort, et firent tous les préparatifs nécessaires pour passer dans mon île.

Leur premier soin fut d'avoir des canots, et étant abligé de passer les bornes de la probité, en trompant leurs amis les sauvages, ils leur empruntèrent deux grandes barques sous prétexte d'aller se divertir en mer ou d'aller à la pêche.

C'est dans ces canots qu'ils s'embarquèrent le lendemain. Il ne leur falloit pas beaucoup de temps pour emballer leurs richesses, n'ayant ni bagage, ni habits, ni vivres, ni rien en un mot que ce qu'ils avoient sur le corps, et quelques racines dont ils étoient accoutumés de se servir au lieu de pain.

Mes deux envoyés ne furent absens en tout que trois semaines, et dans cet intervalle je trouvai l'occasion de me tirer de l'île, comme j'ai rapporté au long dans ma première Partie, laissant mon domaine en proie à trois scélérats, les plus effrontés, les plus déterminés, et les plus difficiles à ménager qu'on auroit pu trouver dans tout le monde. Mes Espagnols ne s'en apperçurent que trop à leurs dépens.

La seule chose équitable que firent ces coquins, ce fut de donner d'abord ma lettre aux Espagnols, et de leur mettre mes provisions entre les mains, comme je leur avois ordonné. Ils leur remirent encore un grand écrit très-circonstancié, contenant mes directions sur la manière dont j'avois songé à ma subsistance et à mes commodités pendant mon séjour dans l'île. Il contenoit la manière dont j'avois fait mon pain, élevé mes chèvres apprivoisées,

semé mon bled, séché mes raisins, fait mes pots; en un mot, toute ma conduite dans cette déplorable situation.

Non-seulement ils livrèrent cet écrit aux Espagnols, dont deux savoient assez d'anglais pour en profiter., mais ils leur donnèrent toutes sortes de secours; et dans le commencement il régna entre mes deux peuples une assez grande union. Ils partagèrent d'abord avec eux mon château, et vivoient en frères avec les Espagnols, dont le chef avoit déjà une idée de ma manière de vivre; ce qui le rendoit capable de ménager toutes les affaires de la colonie avec le secours du père de *Vendredi*.

Pour les Anglais, ils étoient trop grands seigneurs pour se mêler d'une occupation si basse; ils ne songeoient qu'à parcourir l'île, à tuer des perroquets, et à tourner des tortues: et quand le soir ils revenoient au logis, ils trouvoient le souper tout prêt; graces aux soins des Espagnols.

Ceux-ci s'en seroient fort consolés si les autres avoient seulement voulu les laisser en repos; mais ils n'étoient pas gens à vivre longtemps en paix: ils n'avoient pas la moindre envie de songer au bien de cette petite république, et ils ne vouloient pas souffrir que les autres les déchargeassent de ce soin; semblables au chien du jardinier, qui ne vouloit pas manger lui-même, ni permettre que les autres mangeassent.

Leurs différens, d'abord peu considérables, ne valent pas la peine d'être rapportés; mais tout d'un coup la scélératesse de mes coquins éclata le plus extraordinairement qu'il est possible d'imaginer. Ils se mirent à faire une guerre ouverte aux Espagnols avec toute l'insolence

imaginable, d'une manière contraire à la raison, à leurs intérêts, à la justice, et même au sens commun, n'ayant pas seulement le moindre prétexte pour pallier la brutalité de leur conduite. Il est vrai que je n'en ai su d'abord toutes les particularités que des Espagnols, qui étoient, pour ainsi dire, leurs accusateurs, et dont le témoignage pouvoit être suspect; cependant quand j'eus le loisir de les examiner sur tous les points de l'accusation, ils n'en osèrent nier un seul.

Mais avant que d'aller plus loin, il faut que je supplée ici à une négligence, dont j'ai été coupable dans ma première partie, en oubliant d'instruire le lecteur d'une particularité qui a une grande liaison avec ce qui va suivre. Voici ce que c'est.

Dans le moment que nous allions lever l'ancre pour quitter mon île, il arriva une petite querelle dans le vaisseau anglais, et il étoit fort à craindre que l'équipage n'en vînt à une seconde sédition.

La chose en seroit venue là peut-être, si le capitaine, s'animant de tout son courage, et assisté de moi et des autres amis, n'avoit pris par force deux des plus opiniâtres, et s'il ne les avoit fait mettre dans les fers en les menaçant comme des rebelles qui retomboient une seconde fois dans le même crime, et qui excitoient les autres par leurs discours séditieux, de les tenir en prison jusqu'à ce qu'il les fît pendre en Angleterre.

Quoique le capitaine n'eût pas cette intention, il effraya par-là plusieurs matelots coupables de la première mutinerie, et ils persuadèrent à tout le reste qu'on les amusoit seulement par de bonnes paroles, mais qu'on les mettroit

entre les mains de la justice dans le premier port de l'Angleterre où le vaisseau entreroit.

Le contre-maître en eut le vent et nous en avertit ; sur quoi il fut résolu, que moi qui passois toujours pour un homme de conséquence, j'irois leur parler avec le contre-maître, et que je leur assurerois que, s'ils se comportoient bien pendant le reste du voyage, il ne seroit jamais parlé du passé. Je m'acquittai de cette commission, et je leur donnai ma parole d'honneur qu'ils n'avoient rien à craindre du ressentiment du capitaine. Ce procédé les appaisa, sur-tout quand ils virent relâchés à mon intercession les deux mutins à qui on avoit mis les fers aux pieds.

Cependant cette affaire nous empêcha de faire voile pendant cette nuit, et le vent s'étant abattu, nous sûmes le lendemain que les prisonniers qu'on avoit relâchés avoient volé chacun un mousquet et quelques autres armes, comme aussi apparemment de quoi tirer, et que s'étant glissés dans la pinace, ils s'étoient sauvés à terre pour se joindre aux autres mutins leurs dignes compagnons.

Dès que nous eûmes fait cette découverte, je fis mettre la chaloupe en mer, avec le contre-maître et douze hommes, pour chercher ces coquins ; mais ils ne se trouvèrent pas, non plus que les trois autres : car ils avoient tous fui ensemble dans les bois dès qu'ils avoient vu approcher la chaloupe.

Le contre-maître étoit sur le point de les punir, une fois pour toutes, de leurs mauvaises actions, en détruisant la plantation, et en brûlant tout ce qui pouvoit les faire subsister ; mais n'osent pas le faire sans ordre, il laissa tout dans l'état où il l'avoit, trouvé, et se contenta

de revenir au vaisseau en ramenant la pinace.

Par cette nouvelle recrue le nombre des Anglais dans l'île montoit jusqu'à cinq : mais les trois premiers étoient si supérieurs en méchanceté aux nouveaux venus, qu'après avoir vécu deux jours avec eux, ils les chassèrent de la maison pour aller pourvoir à leur propre subsistance, et pendant quelque temps ils poussèrent la dureté jusqu'à leur refuser la moindre nourriture. Tout cela se passa avant l'arrivée des Espagnols.

Quand ceux-ci furent venus dans l'île, ils firent tous leurs efforts pour porter ces trois bêtes féroces à se réconcilier avec leurs compatriotes, et à les reprendre dans leur demeure, pour faire une seule famille ensemble; mais ces scélérats ne voulurent pas seulement en entendre parler.

Ainsi les deux malheureux furent forcés de faire bande à part ; et voyant qu'il n'y avoit que l'industrie et l'application capables de les faire subsister à leur aise, ils établirent leur demeure dans la partie septentrionale de l'île, mais un peu du côté de l'ouest, de peur des sauvages, qui d'ordinaire débarquoient dans l'île du côté de l'est.

C'est là qu'ils construisirent deux cabanes, l'une pour eux, et l'autre pour leur magasin ; et les Espagnols leur ayant donné du blé pour semer, et une partie des pots que je leur avois laissés, ils se mirent à creuser, à planter, et à faire des enclos d'après le modèle que je leur avois prescrit ; et dans peu de temps ils se trouvèrent dans une condition assez supportable. Quoiqu'ils n'eussent d'abord ensemencé qu'une très-petite terre, ils eurent assez de blé pour avoir du pain ; et comme un des deux avoit été

second cuisinier dans le vaisseau, ils étoient fort habiles à faire des soupes, des *puddings* et d'autres mets, autant que leur riz, leur lait et leur viande pouvoient y fournir.

Ils étoient dans cette situation quand les trois coquins, dont j'ai parlé, les vinrent insulter, uniquement pour se divertir. Ils leur dirent que c'étoit à eux que l'île appartenoit, et que le gouverneur leur en avoit donné la possession; que personne n'y avoit le moindre droit qu'eux, et qu'ils ne bâtiroient point de maison sur leur terrein, à moins que de leur en payer les rentes, ou que le diable y auroit part.

Les pauvres gens s'imaginèrent d'abord qu'ils vouloient railler; ils leur demandèrent s'ils vouloient entrer pour voir à leur aise les beaux palais qu'ils avoient bâtis, et pour s'expliquer sur les rentes qu'ils demandoient. L'un, voulant badiner à son tour, leur dit que, s'ils étoient les maîtres du terrein, il espéroit que s'ils faisoient valoir leurs terres comme il faut, ils voudroient bien leur accorder quelques années de franchise, à l'exemple des autres seigneurs, et il les pria de faire venir un notaire pour dresser un contrat Un de mes trois marauds, en jurant et en blasphémant, répondit qu'ils alloient voir si tout ceci n'étoit qu'une raillerie, et s'approchant d'un feu que ces bonnes gens avoient fait pour apprêter leur dîner, il prend un tison, le jette dans une des cabanes, et y met le feu. Elle auroit été consumée si un des propriétaires n'avoit couru à ce coquin, ne l'avoit éloigné par force de sa pauvre hutte, et n'avoit éteint le feu en marchant dessus : encore eut-il bien de la peine à y réussir.

Ce scélérat étoit dans une telle rage en voyant le mauvais succès de sa barbarie, qu'il s'avança

sur celui qui en étoit la cause avec une perche qu'il tenoit dans la main, dont il l'auroit assommé, si celui-ci n'avoit évité le coup adroitement. Son compagnon voyant le danger où il étoit, vint d'abord à son secours. Ils saisirent chacun un fusil, et celui qui avoit été attaqué le premier jeta son ennemi à terre d'un coup de crosse, avant que les deux autres scélérats fussent à portée, et voyant les autres deux se préparer à les insulter, ils se joignirent, et leur présentant les bouts de leurs fusils, ils les menacèrent de leur mettre la bourre dans le ventre s'ils ne se retiroient.

Les autres avoient des armes à feu : mais un des honnêtes gens, plus hardi que son camarade, et désespéré par le danger où il se trouvoit, leur dit que, s'ils faisoient la moindre mine de les coucher en joue, ils étoient morts, et leur commanda, avec fermeté, de mettre bas les armes. Ils n'en firent rien ; mais voyant les autres si déterminés, ils en vinrent à une capitulation, et consentirent à s'en aller, pourvu qu'on leur laissât emporter leur compagnon blessé. Il l'étoit effectivement et dangereusement même ; mais c'étoit sa propre faute. On peut dire que les deux attaqués, voyant leur avantage, avoient eu tort de ne les pas désarmer réellement, comme ils étoient les maîtres de le faire, et de ne pas aller ensuite raconter toute leur aventure aux Espagnols. Car dans la suite les trois malheureux ne songèrent qu'à avoir leur revanche, et ils le dissimulèrent si peu, qu'ils ne voyoient jamais les autres sans les en menacer.

Ils les persécutèrent nuit et jour, et à différentes reprises ils foulèrent aux pieds leur blé, tuèrent à coups de fusil trois boucs et une chè-

vre que ces pauvres gens élevoient pour leur subsistance, en un mot, ils les traitèrent avec tant de cruauté et de barbarie, que ceux-ci, poussés à bout, prirent la résolution désespérée de les combattre à la première occasion. Dans ce dessein ils prirent le parti d'aller au château où les trois coquins demeuroient avec les Espagnols, et de leur livrer le combat en honnêtes gens, en présence des étrangers.

Pour exécuter cette entreprise ils se levèrent le matin avant le jour, et s'étant approchés du château, ils se mirent à appeler les trois scélérats par leurs noms, et dirent à un Espagnol, qui leur répondit, qu'ils avoient à leur parler en particulier.

Il étoit arrivé justement le jour auparavant que deux Espagnols avoient rencontré dans le bois un de ces Anglais honnêtes gens, et qu'ils avoient entendu de terribles plaintes sur les affronts et les dommages qu'ils avoient reçus de leurs barbares compatriotes, qui avoient ruiné leur plantation, détruit leur moisson, et tué leur bétail ; ce qui étoit capable de les faire mourir de faim, si les Espagnols ne les secouroient.

Ces derniers étant de retour au logis, et se trouvant à table avec les scélérats, prirent la liberté de les censurer, quoique d'une manière douce et honnête. L'un d'eux leur demanda comment ils pouvoient être si cruels et si inhumains à l'égard de leurs pauvres compatriotes, qui ne les avoient jamais offensés, et qui ne songeoient qu'à trouver, par leur industrie, de quoi subsister; quelle raison ils pouvoient avoir pour leur en ôter les moyens qui leur avoient coûté des travaux si fatigans ?

Un des Anglais répliqua brusquement que

ces gens n'avoient rien à faire dans l'île, qu'ils y étoient venus sans permission, que la terre ne leur appartenoit pas, et qu'il ne souffriroit absolument pas qu'ils y bâtissent, ou qu'ils y fissent des plantations. « Mais, seigneur anglais, » dit l'Espagnol d'un ton fort modéré, ils ne » doivent pas mourir de faim. — Qu'ils meurent » de faim et qu'ils aillent à tous les diables, ré» pondit l'anglais comme un vrai barbare; ils ne » bâtiront ni ne planteront point ici. — Que » voulez-vous donc qu'ils fassent, seigneur an» glais, répliqua cet honnête homme? — Ce » que je veux qu'ils fassent, dit l'autre animal » féroce, qu'ils soient nos esclaves et qu'ils tra» vaillent pour nous. — Mais quelle raison avez» vous pour attendre cette soumission d'eux? » Vous ne les avez pas achetés de votre argent, » et vous n'avez pas le moindre droit de les » réduire à l'esclavage ». Le même coquin lui répondit que l'île leur appartenoit à eux trois, que le gouverneur la leur avoit laissée, et que personne n'y avoit la moindre chose à dire qu'eux : que, pour le faire voir, ils alloient brûler les huttes de leurs ennemis, et que, quelque chose qu'il pût arriver, ils n'y souffriroient ni leurs cabanes, ni leurs plantations.

« S'il est ainsi, seigneur, dit l'Espagnol, nous » devrions être vos esclaves aussi. — Vous avez » raison, répliqua l'impudent coquin, nous » comptons bien là-dessus, et vous vous en ap» percevrez bientôt ». Cet insolent discours étoit relevé par une centaine d'imprécations placées éloquemment dans les endroits les plus convenables. L'Espagnol se contenta d'y répondre par un souris moqueur, et ne daigna pas seulement lui dire le moindre mot.

Cette conversation cependant avoit échauffé

la bile à ces coquins, et se levant avec fureur, l'un d'entr'eux (nommé Guillaume Atkins) dit aux autres: « Allons, morbleu, finissons avec ces » chiens-là; démolissons leur château, et ne » souffrons pas qu'ils tranchent du maître dans » nos domaines ».

Là-dessus ils s'en allèrent tous trois, chacun armé d'un fusil, d'un pistolet et d'un sabre, en disant à demi-bas mille choses insolentes sur la manière dont ils espéroient de traiter les Espagnols à leur tour, qu'ils en trouveroient l'occasion. Mais ceux-ci ne les entendirent qu'imparfaitement : ils parurent juger seulement qu'ils les menaçoient, pour avoir pris le parti des Anglais honnêtes gens.

On ne sait pas trop bien ce qu'ils firent pendant toute cette nuit; mais il est apparent qu'ils parcoururent tout le pays pendant quelques heures, et qu'enfin fatigués, ils s'étoient mis à dormir dans l'endroit que j'appelois autrefois ma maison de campagne, sans s'éveiller d'assez bon matin pour exécuter leurs projets abominables.

On sut après que leur but avoit été de surprendre les deux Anglais dans le sommeil, de mettre le feu à leur cabane pendant qu'ils y seroient couchés, et de les y brûler, ou de les tuer lorsqu'ils voudroient en sortir pour éviter le feu: La malignité dort rarement d'un profond sommeil, et je m'étonne qu'ils n'eurent pas la force de se tenir éveillés pour exécuter leur barbare dessein.

Cependant les autres ayant en même temps résolu une entreprise contr'eux, mais plus digne de braves gens que l'incendie et le meurtre, il arriva fort heureusement pour les uns et pour les autres, que ceux de la cabane étoient déjà

en chemin avant que ces coquins sanguinaires vinssent à leur demeure.

Quand ils y arrivèrent, ils trouvèrent la hutte vide. Atkins, qui étoit le plus déterminé, cria à ses camarades : « Voici le nid, mais les oiseaux » s'en sont envolés ; que le diable les emporte ». Là-dessus ils s'arrêtèrent pendant quelques instans pour deviner la raison qui pouvoit avoir obligé leurs ennemis de sortir de si bonne heure, et ils convinrent tous que les Espagnols devoient leur avoir donné connoissance du danger où ils alloient être exposés. Après cette conjecture ils se donnèrent la main tous trois, et s'engagèrent par des sermens horribles, à se venger de ceux qui les avoient trahis. Immédiatement après, ils se mirent à travailler sur les huttes des pauvres Anglais, ils les abattirent toutes deux, et n'en laissèrent pas une pièce entière : de manière qu'à peine pouvoit-on connoître la place où elles avoient été ; ils en réduisirent, pour ainsi dire, en poussière tous les meubles, et en répandirent tellement les débris au long et au large, qu'ensuite ces bonnes gens trouvèrent plusieurs de leurs ustensiles à une demi-lieue de leur habitation.

Après cette expédition ils arrachèrent tous les arbres que leurs ennemis avoient plantés, brisèrent l'enclos dans lequel ils tenoient leur bétail et leur blé ; en un mot, ils saccagèrent tout aussi parfaitement qu'auroit pu faire une horde de Tartares.

Pendant ce bel exploit les deux Anglais étoient allés pour les chercher, et pour les combattre par-tout où ils les trouveroient ; et quoiqu'ils ne fussent que deux contre trois, il est certain qu'il y auroit eu du sang répandu ; car ils étoient tous également déterminés, et

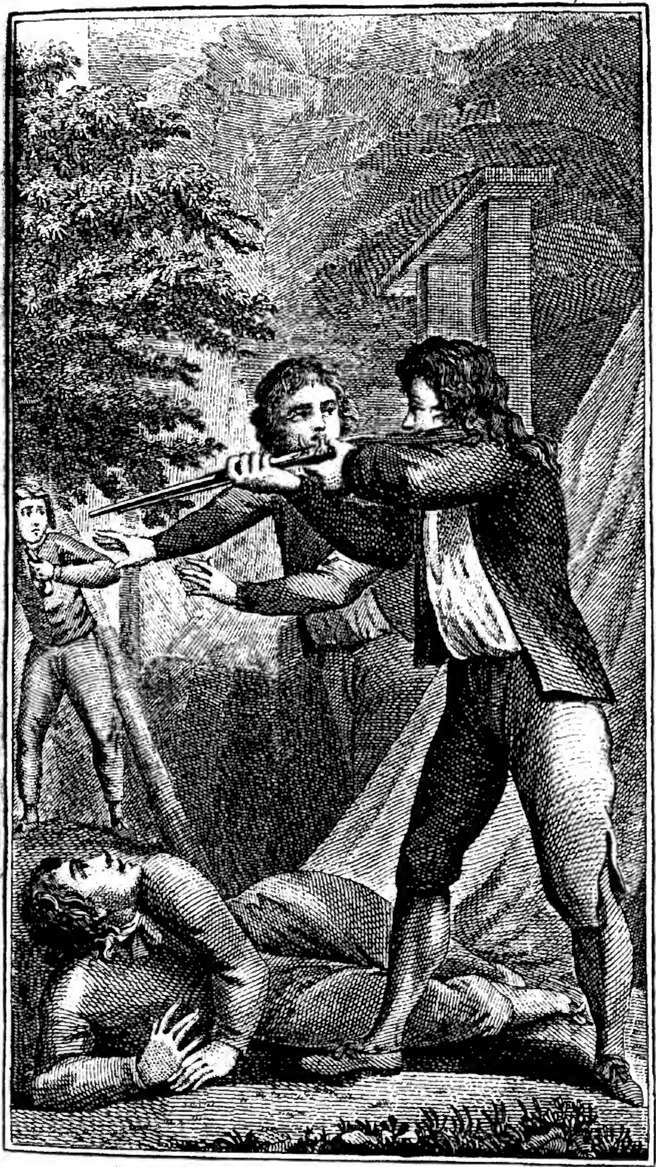
incapables de s'épargner en aucune manière.

Mais la Providence fut plus soigneuse de les séparer, qu'ils n'étoient ardens à se joindre; car comme ils avoient voulu se croiser à dessein, lorsque les trois étoient allés du côté des huttes, les deux marchoient du côté du château; et lorsque ces derniers se furent mis en chemin pour les chercher, les trois étoient revenus du côté de ma vieille demeure. Nous allons voir dans le moment la différence qu'il y eut dans le procédé des uns et des autres.

Les trois revinrent vers les Espagnols la fureur peinte sur le visage, et échauffés de l'expédition qu'ils avoient faite avec tant d'animosité : ils se vantèrent hautement de leur action, comme si elle avoit été la plus héroïque du monde. Et l'un d'entr'eux avançant sur un des Espagnols, d'un air arrogant, il lui saisit le chapeau, et le lui faisant pirouetter sur la tête, il lui dit insolemment en lui riant au nez : « Et » vous, seigneur, nous vous donnerons la même » sauce, si vous n'avez pas soin d'avoir du res» pect pour nous ».

L'Espagnol, quoique doux et fort honnête, étoit un homme aussi courageux qu'on puisse l'être; d'ailleurs il étoit adroit et robuste au suprême degré. Après avoir regardé fixement celui qui venoit de l'insulter avec si peu de raison, il alla vers lui d'un pas fort grave, et du premier coup de point il le jeta à terre comme un bœuf qu'on assomme; sur quoi un autre Anglais aussi insolent que le premier, lui tira un coup de pistolet. Il ne le tua pourtant pas, les balles passèrent au travers de ses cheveux, mais l'une lui toucha le bout de l'oreille et le fit saigner beaucoup.

L'Espagnol voyant couler son sang abondam-



ment, crut être blessé plus dangereusement qu'il n'étoit; et quoique jusque-là il eût agi avec toute la modération possible, il commença à s'échauffer, et crut qu'il étoit temps de montrer à ces scélérats qu'ils avoient tort de se jouer à d'aussi braves gens qu'eux : il arracha le fusil à celui qu'il avoit jeté à terre, et il alloit faire sauter la cervelle au coquin qui l'avoit voulu tuer, quand les autres Espagnols se montrant, le prièrent de ne le point tirer, et se jetant sur mes drôles, les désarmèrent et les mirent hors d'état de leur nuire.

Quand ces marauds se virent sans armes, et les Espagnols autant animés contre eux que les Anglais, ils commencèrent à mettre de l'eau dans leur vin, et à les prier avec assez de douceur de leur rendre leurs armes. Mais considérant l'inimitié qu'il y avoit entr'eux et les deux habitans des huttes, et persuadés que le meilleur moyen d'empêcher qu'ils n'en vinssent aux mains ensemble, étoit de laisser ceux-ci désarmés, ils leur dirent qu'ils n'avoient point intention de leur faire le moindre mal, et qu'ils continueroient à leur donner toute sorte d'assistance, s'ils vouloient vivre paisiblement; mais qu'ils ne trouvoient pas à propos de leur rendre leurs armes pendant qu'ils étoient animés contre leurs propres compatriotes, et qu'ils avoient même déclaré ouvertement leur dessein de faire tous les Espagnols esclaves.

Ces gens abominables, hors d'état d'entendre raison et d'agir raisonnablement, voyant qu'on leur refusoit leurs armes, sortirent de cet endroit la rage dans le cœur, et menaçant qu'ils sauroient bien se venger des Espagnols, quoiqu'on leur eût ôté leurs armes à feu. Mais ceux-ci méprisant leurs bravades, leur dirent de

prendre garde à ne rien entreprendre contre leurs plantations et contre leur bétail ; que s'ils étoient assez hardis pour le faire, ils les tueroient comme des bêtes féroces par-tout où ils les trouveroient; et que, si après une telle hostilité, ils tomboient vifs entre leurs mains, ils les pendroient sans quartier.

Ces menaces ne leur firent rien rabattre de leur fureur; et s'ils s'en allèrent jetant feu et flamme, et jurant de la manière du monde la plus terrible.

A peine les avoit-on perdus de vue que voilà nos deux autres, tout aussi enragés qu'eux, mais à bien plus juste titre; car ayant été à leur plantation, et la voyant détruite de fond, en comble, ils avoient de justes raisons pour s'emporter contre leurs barbares ennemis. Ils ne trouvèrent que difficilement le temps de raconter leur malheur aux Espagnols, tant ceux-ci s'empressoient de les informer de leur propre aventure. Il faut avouer que c'étoit une chose très-extraordinaire de voir ainsi trois insolens insulter dix-neuf braves gens sans recevoir la moindre punition.

Il est vrai que les Espagnols les méprisoient, sur-tout après les avoir désarmés, et rendu par-là leurs menaces vaines. Mais les Anglais étoient plus animés, et résolurent d'en tirer vengeance, quoi qu'il en pût arriver.

Cependant les Espagnols les appaisèrent en leur disant que, puisqu'ils leur avoient ôté leurs armes, ils ne pouvoient pas permettre qu'on les attaquât, et qu'on les tuât à coups de fusil. De plus, l'Espagnol qui étoit alors comme gouverneur de l'île, les assura qu'il leur procureroit une satisfaction entière. Car, dit-il, il ne faut pas douter qu'ils ne reviennent à

nous quand leur fureur aura eu le temps de se ralentir, puisqu'ils ne sauroient subsister sans notre secours, et nous vous promettons en ce cas qu'ils vous satisferont, à condition que, de votre côté, vous vous engagiez à n'exercer aucune violence contr'eux que pour votre propre défense.

Les deux Anglais s'y accordèrent, mais avec beaucoup de peine : les Espagnols leur protestèrent qu'ils n'avoient point d'autre but que d'empêcher l'effusion du sang parmi eux, et de les rendre tous plus heureux. « Car, dirent-ils, » nous ne sommes pas si nombreux, qu'il n'y » ait de la place ici pour nous tous, et c'est une » grande pitié que nous ne puissions être tous » amis. Ces paroles les adoucirent à la fin entièrement : ils s'engagèrent à tout ce que les Espagnols voulurent, et restèrent quelques jours avec eux, à cause que leur propre habitation avoit été détruite.

Environ cinq jours après, les trois vagabonds, las de se promener et à moitié morts de faim, ne s'étant soutenus que par quelques œufs de tourterelles, revinrent vers le château, et voyant le commandant Espagnol avec deux autres se promenant sur le bord de la petite baie, ils s'en approchèrent d'une manière assez soumise, et lui demandèrent en grace et avec humilité d'être reçus de nouveau dans la famille. Mon honnête homme d'Espagnol les reçut gracieusement : mais il leur dit qu'ils avoient agi avec leurs propres compatriotes d'une manière si grossière, et avec ses gens à lui d'une manière si brutale, qu'il lui étoit impossible d'accorder leur demande, sans délibérer là-dessus auparavant avec les Anglais et avec les autres Espagnols : qu'il alloit dans le moment leur en faire

la proposition, et qu'il leur donneroit réponse dans une demi-heure. La faim leur fit paroître la condition d'attendre une demi-heure hors du château extrêmement dure; et n'en pouvant plus, ils supplièrent le gouverneur de leur faire apporter un peu de pain; ce qu'il fit : il leur envoya en même temps une grosse pièce de chevreau et un perroquet rôtis; et ils mangèrent tout avec un très-grand appétit.

Après avoir attendu le résultat de la délibération pendant la demi-heure stipulée, on les fit entrer, et il y eut une grande dispute entr'eux et leurs compatriotes qui les accusoient de la ruine totale de leur plantation, et du dessein de les assassiner. Comme ils s'en étoient vantés auparavant, ils ne purent pas le nier alors. Le chef des Espagnols fit le médiateur, et comme il avoit porté les deux Anglais à ne point attaquer les trois autres pendant qu'ils seroient désarmés et hors d'état de leur nuire, aussi il obligea les trois scélérats d'aller rebâtir les cabanes ruinées, l'une précisément comme elle avoit été, et l'autre plus spacieuse; à faire de nouveaux enclos, à planter de nouveaux arbres, à semer du bled pour remplir celui qu'ils avoient ruiné : en un mot, à remettre tout dans l'état où ils l'avoient trouvé, autant qu'il leur étoit possible; car il n'étoit pas faisable de suppléer exactement au bled qui étoit déjà fort avancé, et aux arbres qui avoient déjà commencé à croître considérablement.

Ils se soumirent à toutes ces conditions : et comme on leur donnoit des vivres en abondance, ils commencèrent à vivre paisiblement, et toute la colonie étoit fort unie. Il n'y manquoit rien, sinon qu'il étoit impossible de porter les trois vagabonds à travailler pour eux-mêmes,

Néanmoins les Espagnols furent assez obligeans pour leur déclarer que, pourvu qu'ils ne troublassent plus le repos de la société, et qu'ils voulussent prendre à cœur le bien général de la plantation, ils travailleroient pour eux avec plaisir, et qu'ils leur permettroient de se promener à leur fantaisie, d'être aussi fainéans qu'ils le trouveroient à propos. Tout alla parfaitement bien pendant un mois ou deux; sur quoi les Espagnols furent assez bons de leur rendre leurs armes, et de leur donner la même liberté dont ils avoient joui auparavant.

Huit jours après cet acte de générosité de la part des Espagnols, ces scélérats, incapables de la moindre reconnoissance, recommencèrent leurs insolences, et se mirent dans la tête le dessein du monde le plus affreux. Ils ne l'exécutèrent pourtant pas alors, à cause d'un accident qui mit toute la colonie également en danger, et força les uns et les autres à renoncer à tout ressentiment particulier, pour songer à leur propre conservation.

Il arriva pendant une nuit que le gouverneur ou le chef des Espagnols ne put fermer les yeux, de quelque côté qu'il se tournât. Il se portoit très-bien par rapport au corps, comme il m'a dit; mais il se sentoit agité par des pensées tumultueuses, quoique parfaitement éveillé; son cerveau étoit plein d'images de gens qui se battoient, et qui se tuoient les uns les autres. En un mot, étant resté quelque temps au lit dans cette inquiétude, et sentant son agitation redoubler de plus en plus, il se leva. Comme ils étoient tous couchés sur des tas de peaux de chèvres, placées dans de petites couches qu'ils avoient dressées pour eux-mêmes, et non pas dans des branles comme moi, ils avoient

peu de chose à faire pour se lever. Il ne leur falloit que se dresser sur leurs pieds, et mettre un juste-au-corps et leurs escarpins, et ils étoient en état de sortir et de vaquer à leurs affaires.

S'étant donc ainsi levé, l'Espagnol sortit; mais l'obscurité l'empêchoit de rien voir d'une manière distincte; d'ailleurs il étoit empêché par les arbres que j'avois plantés, et qui, étant parvenus à une grande hauteur, lui barroient la vue; de sorte qu'il ne pouvoit que regarder en haut et remarquer que le ciel étoit serein et parsemé d'étoiles. Il n'entendoit point le moindre bruit, et là-dessus il prit le parti de se recoucher. Mais c'étoit encore la même chose; il ne pouvoit ni dormir, ni se tranquilliser l'esprit; il sentoit toujours son ame également troublée sans en appercevoir la moindre raison.

Ayant fait quelque bruit en se levant et en se couchant, en sortant et en rentrant, un de ses gens s'éveilla, et demanda qui étoit celui qui faisoit du bruit: sur quoi le gouverneur lui dépeignit la situation où il se trouvoit. Ecoutez donc, lui dit l'Espagnol, de tels mouvemens ne sont pas à négliger, je vous en assure. Il y a certainement quelque malheur qui nous pend sur la tête. Où sont les Anglais? poursuivit-il. Il n'y a rien à craindre de ce côté-là, répondit le gouverneur; ils sont dans leurs huttes. Il est apparent que depuis leur dernière mutinerie les Espagnols s'étoient réservé mon château, et qu'ils avoient logé les Anglais dans un quartier à part d'où ils ne pouvoient pas venir à eux sans qu'ils y consentissent.

N'importe, répondit l'Espagnol, il y a ici quelque chose qui ne va pas bien; j'en suis sûr par ma propre expérience. Je suis très-con-

vaincu, ajouta-t-il, que nos esprits ont de la communication avec les esprits dégagés de la matière qui habitent le monde invisible, et qu'ils en reçoivent des avertissemens avantageux, pourvu qu'ils s'en veuillent servir. Allons, dit-il, sortons d'ici, examinons tout; et si nous n'y trouvons rien qui puisse justifier vos appréhensions, je vous conterai une histoire fort convenable au sujet, et qui vous convaincra de la vérité de mon opinion.

En un mot, ils allèrent ensemble sur la colline, d'où j'avois autrefois reconnu le pays en y montant par le moyen d'une échelle que je tirois après moi, afin de parvenir jusqu'au second étage. Comme ils étoient alors en grand nombre dans l'île, ils ne s'avisèrent pas de toutes ces précautions; ils s'y en furent tout droit par le bois; mais ils furent bien surpris en remarquant de cette hauteur une lumière venant de quelque feu, et en entendant la voix de plusieurs hommes.

Dans toutes les occasions où j'avois vu les sauvages débarquer dans mon île, j'avois pris tout le soin imaginable pour leur cacher que l'île étoit habitée; et quand ils venoient à le découvrir, je le leur faisois sentir d'une manière si rude, que ceux qui s'en échappoient n'en pouvoient pas donner un récit fort exact, et les seuls qui m'avoient vu, et qui s'en étoient allés en état de le raconter, étoient les trois sauvages qui, dans notre dernière rencontre, s'étoient sauvés dans un des trois canots, et dont la fuite m'avoit fort alarmé.

Il n'étoit pas possible à ma colonie de savoir si les sauvages étoient abordés à l'île dans un si grand nombre, portés à quelque dessein contre elle par le rapport de ces trois, ou si c'étoit

par la raison ordinaire qui les y avoit fait venir autrefois. Mais, quoi qu'il en soit, il n'y avoit pour elle que deux partis à prendre, ou de se cacher soigneusement et de prendre toutes les mesures possibles pour laisser ignorer à ces cannibales que l'île étoit habitée, ou de tomber sur eux avec tant de vigueur qu'il n'en échappât pas un seul : ce qui ne se pouvoit faire qu'en leur coupant le chemin de leurs barques. Malheureusement mes gens n'eurent pas cette présence d'esprit ; ce qui troubla leur tranquillité pendant un temps considérable.

On croira facilement que le gouverneur et les deux hommes, surpris de ce qu'ils voyoient, s'en retournèrent dans le moment pour éveiller leurs camarades, et pour les instruire du danger qui les menaçoit. Ils prirent d'abord l'alarme ; mais il fut impossible de leur persuader de se tenir clos et couverts. Ils sortirent d'abord pour voir de leurs propres yeux ce dont il s'agissoit.

Le mal n'étoit pas grand tant qu'il faisoit obscur, et ils eurent tout le loisir pendant quelques heures de considérer les sauvages, par le moyen de la lumière répandue de trois feux qu'il avoient faits sur le rivage, à quelque distance l'un de l'autre. Ils ne pouvoient pas comprendre quel étoit le dessein de ces gens, et ils ne savoient à quoi se résoudre eux-mêmes. Les ennemis étoient en grand nombre ; et ce qu'il y avoit de plus chagrinant, c'est que, bien loin d'être tous ensemble, ils étoient séparés en plusieurs bandes assez éloignées l'une de l'autre.

Ce spectacle jeta les Espagnols dans une terrible consternation ; ils les voyoient rôder partout, et appréhendoient fort que par quelque

accident ils ne vinssent à découvrir leur habitation, ou qu'ils ne fussent assurés par quelque marque que le lieu étoit peuplé. Ils craignoient sur-tout pour leur troupeau, qui ne pouvoit pas être détruit sans les mettre en danger de mourir de faim.

Pour prévenir ce désastre, ils détachèrent d'abord deux Espagnols et trois Anglais, avec ordre de chasser tout le troupeau dans la grande vallée où étoit ma grotte, et de le faire entrer dans la grotte même s'il étoit nécessaire.

Ils résolurent en même temps, s'il arrivoit que les sauvages s'assemblassent tous en une seule troupe, et s'éloignassent de leurs canots, de tomber sur eux quand ils seroient une centaine. Mais c'est à quoi il ne falloit pas s'attendre; il y avoit entre leurs petites bandes la distance d'une grande demi-lieue; et, comme il parut ensuite, elles étoient de deux nations différentes.

Après s'être arrêtés quelque temps pour délibérer sur le parti le plus sûr qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture, ils résolurent d'envoyer le vieux sauvage, père de *Vendredi*, pour aller reconnoître pendant qu'il faisoit encore obscur, et pour se mêler avec eux, afin de savoir leur dessein. Le bon vieillard l'entreprit volontiers; et s'étant mis nu comme la main, il partit dans le moment. Après deux heures d'absence, il vint rapporter qu'il avoit trouvé que c'étoient deux partis différens de deux nations qui étoient en guerre l'une contre l'autre; qu'ils avoient donné une grande bataille dans leur pays, et qu'ayant fait quelques prisonniers de côté et d'autre, ils étoient venus par pur hasard dans la même île pour faire leur festin, et pour

se divertir ; que, dès qu'ils s'étoient découverts mutuellement, leur joie avoit été extrêmement troublée, et qu'ils paroissoient dans une si grande rage, qu'il ne falloit pas douter qu'ils ne se battissent de nouveau à l'approche du jour. Il n'avoit pas vu d'ailleurs la moindre apparence qu'ils soupçonnassent l'île d'être habitée, et qu'ils s'attendissent à y trouver d'autres gens que leurs ennemis. A peine ce bonhomme eut-il fini son rapport, qu'un terrible bruit fit comprendre à nos gens que les deux armées en étoient aux mains, et que le combat devoit être furieux.

Le père de *Vendredi* employa toute son éloquence à persuader à nos gens de se tenir en repos, et de ne se pas montrer. Il leur dit que c'étoit en cela seul que consistoit leur sûreté ; que les sauvages ne manqueroient pas de se tuer les uns les autres, et que ceux qui échapperoient du combat, s'embarqueroient tout aussi-tôt. Cette prédiction fut accomplie dans toutes ses circonstances.

Mes gens cependant ne voulurent point entendre raison, particulièrement les Anglais, qui, sacrifiant leur prudence à leur curiosité, sortirent tous pour aller voir le combat. Ils ne laissèrent pas néanmoins de se servir de quelque précaution ; et au lieu d'avancer à découvert par devant leur habitation, ils prirent un détour par le bois et se placèrent avantageusement dans un endroit où ils pouvoient voir tout ce qui se passoit sans être apperçus, à ce qu'ils pensoient. Mais la suite fit croire qu'ils avoient été découverts par les sauvages.

La bataille cependant étoit aussi terrible qu'opiniâtre, et, si je puis ajouter foi aux Anglais, il paroissoit dans un des partis une bra-

voure extraordinaire, une fermeté invincible, et beaucoup d'adresse à ménager le combat. Il dura deux heures avant qu'on pût voir de quel côté se déclaroit la victoire. Alors la troupe la plus proche des Anglais commença à s'affoiblir, à se mettre en désordre, et à s'enfuir peu de temps après.

Nos gens craignoient fort que quelques-uns des fuyards ne se jetassent, pour se dérober à la fureur de leurs ennemis, dans la caverne qui étoit devant leur habitation, et qu'ainsi ils ne découvrissent involontairement que le lieu étoit habité. Ils craignoient bien plus encore que les victorieux ne les y suivissent, et là-dessus, ils résolurent de se tenir avec leurs armes au-dedans du retranchement, et de faire une sortie sur tous ceux qui voudroient entrer dans la caverne, dans l'intention de les tuer tous, et de les empêcher de donner des nouvelles de leur découverte. Leur dessein étoit de ne se servir pour cet effet que de leurs sabres, ou des crosses de leurs fusils, de peur de faire du bruit et de s'en attirer par-là un plus grand nombre.

La chose arriva précisément comme ils s'y étoient attendus; trois d'entre les vaincus s'enfuyant de toutes leurs forces, et traversant la baie, vinrent directement vers cet endroit, ne songeant à autre chose qu'à chercher un asyle dans ce qui leur paroissoit un bois épais. La sentinelle de mes gens vint aussi-tôt les avertir, en ajoutant, à leur grande satisfaction, que les vainqueurs ne les poursuivoient pas, et sembloient ignorer de quel côté ils s'étoient sauvés: sur quoi le gouverneur espagnol, trop humain pour souffrir qu'on massacrât ces pauvres fugitifs, ordonna à trois de nos gens de passer par-dessus la colline, de se glisser derrière

eux, de les surprendre, et de les faire prisonniers; ce qui fut fait.

Le reste du peuple s'enfuit du côté de leurs canots, et mit en mer. Pour les victorieux, ils ne les poursuivirent pas avec beaucoup d'ardeur, et s'étant tous mis ensemble, ils jetèrent deux grands cris pour célébrer leur triomphe, selon toutes les apparences. Le même jour, à-peu-près à trois heures de l'après-dînée, ils rentrèrent dans leurs barques, et de cette manière ma colonie s'en vit délivrée, sans revoir ces hôtes incommodes de plusieurs années.

Après qu'ils se furent tous retirés, les Espagnols sortirent de leur embuscade pour aller examiner le champ de bataille. Ils y trouvèrent à-peu-près une trentaine de morts, dont quelques-uns avoient été tués par de grandes flèches qu'on leur voyoit encore dans le corps; mais la plupart avoient perdu la vie par des coups terribles de certains sabres de bois, dont mes gens trouvèrent seize ou dix-sept sur la place, avec autant d'arcs et de javelots. Ces sabres étoient d'une grossièreté et d'une pesanteur terrible, et il falloit avoir une force extraordiuaire pour les manier comme il faut. La plupart de ceux qui avoient été tués par ces instrumens avoient la tête brisée, et, comme l'on dit, en marmelade. D'autres avoient les jambes et les bras cassés; ce qui marque clairement qu'ils se battent avec la dernière animosité. Nous n'en trouvâmes pas un qui ne fût roide mort. Car la coutume est parmi eux de faire tête à l'ennemi, quoique blessé, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, et les victorieux ne manquent jamais d'emporter leurs propres blessés, et ceux d'entre les ennemis que leurs blessures empêchent de se sauver par la fuite.

Cet accident apprivoisa mes Anglais pendant quelque temps : ce spectacle leur avoit donné de l'horreur, et ils trembloient à la seule idée de ces cannibales, entre les mains desquels ils ne pouvoient tomber sans être tués comme ennemis, et sans leur servir de nourriture comme un troupeau de bétail. Ils m'avouèrent ensuite que la pensée d'être mangés en guise de bœuf ou de mouton, quoique ce malheur ne pût leur arriver qu'après la mort, avoit alors quelque chose pour eux de si effroyable, qu'ils en avoient horreur ; et que pendant plusieurs semaines, les images affreuses qui leur rouloient dans l'esprit, les avoient presque rendus malades.

Ils furent quelque temps de suite fort traitables, et vaquèrent aux affaires communes de la colonie. Ils plantoient, semoient, faisoient la moisson, comme s'ils avoient vécu dès leur enfance dans ce lieu : mais cette bonne conduite n'eut point de durée, et ils prirent bientôt de nouvelles mesures pour se venger de leurs compatriotes, et se précipitèrent eux-mêmes dans de grands malheurs.

Ils avoient fait trois prisonniers, comme j'ai dit : c'étoient des jeunes gens, alertes et robustes, qui les servirent en qualité d'esclaves, et qui leur furent d'une grande utilité. Mais ils ne s'y prirent pas, pour gagner leur cœur, de la même manière dont j'avois usé avec *Vendredi*. Ils négligèrent de les rendre sensibles à l'humanité avec laquelle ils leur avoient sauvé la vie. Bien loin de leur donner quelques principes de religion, ils ne songèrent pas seulement à les civiliser, et à leur inspirer une conduite raisonnable par des instructions sages et accompagnées de douceur. Ils les nourrissoient,

mais en récompense ils les employoient au travail le plus rude, et ils ne s'en faisoient servir que par force. De cette manière ils ne pouvoient pas compter sur eux quand il s'agiroit de hasarder leur vie pour leurs maîtres; au lieu que *Vendredi* étoit homme à se précipiter dans une mort certaine, pour me tirer du danger.

Quoi qu'il en soit, toute la colonie paroissoit liée alors par une sincère amitié; le péril commun en ayant banni pour un temps toute animosité particulière. Dans cette situation, ils se mirent unanimement à délibérer sur leurs intérêts, et la première chose qui leur parut digne d'attention, c'étoit d'examiner, si, instruits par l'expérience que le côté de l'île qu'ils occupoient étoit le plus fréquenté par les sauvages, ils ne feroient pas bien de se retirer dans un endroit plus éloigné, tout aussi propre à leur fournir abondamment de quoi vivre, et infiniment plus capable de mettre en sûreté leur blé et leur bétail.

Après beaucoup de raisonnemens pour et contre ce projet, on résolut de ne point chanfer de demeure, parce qu'il pourroit arriver un jour que le vieux gouverneur leur envoyât quelqu'un de sa part, qui ne pourroit que les chercher en vain, s'ils s'éloignoient de son ancienne demeure, et qui les croiroit tous péris, s'ils voyoient son château détruit; ce qui les priveroit à jamais de tout le secours que j'aurois la bonté de leur donner. Mais pour leur blé et leur bétail, ils tombèrent d'accord de les reculer dans la vallée où étoit ma grotte, et où il y avoit une grande étendue de fort bonne terre. Cependant après y avoir pensé plus mûrement, ils changèrent de dessein, et

prirent la résolution de n'envoyer dans cette vallée qu'une partie de leur bétail, et de n'y semer que la moitié de leur blé, afin que, si par quelque désastre une partie en étoit détruite, le reste pût être hors d'insulte, et leur fournir le moyen de réparer leur perte.

D'ailleurs ils prirent un parti fort prudent à mon avis, par rapport à leurs prisonniers. C'étoit de leur cacher soigneusement le bétail qu'ils avoient dans cette vallée, et la plantation qu'ils avoient trouvé à propos d'y faire. Sur-tout ils ne les laissèrent jamais approcher de la grotte, qu'ils considéroient comme un asyle sûr, en cas d'extrême nécessité, et où ils avoient caché les deux barils de poudre que je leur avois laissés en partant.

Comme j'avois mis mon château à couvert par un retranchement, et par un bois assez épais, ils virent aussi bien que moi que toute la sûreté consistoit à n'être pas découverts, et conséquemment ils résolurent de rendre leur habitation invisible de plus en plus. Pour cet effet, voyant que j'avois planté des arbres à une assez grande distance de l'entrée de ma demeure, ils suivirent le même plan, et en couvrirent toute l'étendue qu'il y avoit entre mon bocage et le côté de la baie, où autrefois j'étois abordé avec mes radeaux. Ils poussèrent leur plantation jusqu'à l'endroit marécageux que la marée inondoit, sans laisser le moindre lieu commode pour y débarquer, ni la moindre trace qui pût le faire entreprendre.

J'ai déjà dit que les arbres de cette espèce croissent en fort peu de temps, et comme ils les plantoient beaucoup plus grands et plus avancés que je n'avois fait, n'ayant que le dessein de mettre des palissades devant ma fortifica-

tion, à peine avoient-ils été en terre pendant trois ou quatre ans, qu'étant fort près l'un de l'autre, ils firent une haie impénétrable à la vue même. A l'égard de ceux que j'avois plantés, et dont le tronc étoit de la grosseur d'une cuisse d'homme, ils en mirent un si grand nombre de jeunes, et les placèrent si serrés, que pour pénétrer par force dans le château, il auroit fallu une armée entière pour s'y faire une entrée à coups de hache; car à peine un petit chien auroit-il pu passer au travers.

Ils firent la même chose des deux côtés de mon habitation et par-derrière, et couvrirent d'arbres toute la colline, ne se laissant pas à eux-mêmes la moindre sortie, sinon par le moyen de mon échelle qu'ils tiroient après eux pour monter sur le second étage de cette hauteur, précisément comme je m'y étois pris autrefois moi-même. Ainsi, quand l'échelle n'y étoit pas, il falloit des ailes ou du sortilége pour rendre quelqu'un capable de venir à eux.

Il n'y avoit rien là qui ne fût parfaitement bien imaginé; et ils virent ensuite que toutes ces précautions n'avoient pas été inutiles. Je fus convaincu par-là que, comme la prudence humaine est autorisée par la Providence divine, ainsi c'est la direction de la Providence qui la met à travailler; et si nous voulions bien en écouter la voix, je suis sûr que ce seroit le moyen d'éviter un grand nombre de désastres, auxquels notre négligence est accoutumée d'assujettir notre vie.

Ils vécurent de cette manière deux années de suite dans une parfaite tranquillité, sans recevoir la moindre visite de leurs incommodes voisins. Il est vrai qu'un matin ils eurent une alarme bien chaude. Elle leur fut donnée par

quelques Espagnols, qui ayant été de fort bonne heure du côté occidental de l'île, où je n'avois jamais mis le pied de peur d'être découvert, avoient été surpris par la vue d'une vingtaine de canots qui paroissoient sur le point d'aborder le rivage : ils étoient revenus au logis à toutes jambes dans une grande consternation, et ils avoient averti leurs camarades du danger qui paroissoit les menacer.

Là-dessus ils se tinrent clos et couverts pendant tout ce jour et le jour suivant, ne sortant que la nuit pour aller à la découverte ; mais heureusement pour eux l'alarme étoit fausse, les sauvages n'étoient pas débarqués, ils avoient apparemment poussé plus loin pour exécuter quelqu'autre entreprise.

Peu de temps après, ces Espagnols eurent avec les trois Anglais une nouvelle querelle, dont voici la cause. Un d'entr'eux, le plus violent de tous les hommes, enragé contre un esclave de ce qu'il n'avoit pas bien fait quelque ouvrage qu'il lui avoit donné, et qu'il avoit marqué quelque dépit lorsqu'il avoit voulu le redresser, saisit une hache, non pas pour le punir, mais pour le tuer.

Il avoit envie de lui fendre la tête ; mais sa rage ne lui permettant pas de bien diriger son coup, il tomba sur l'épaule du pauvre homme : sur quoi un des Espagnols, croyant qu'il lui avoit coupé un bras, accourut pour le prier de ne pas massacrer ce malheureux, et pour l'en empêcher par force, s'il étoit nécessaire. Ce furieux là-dessus se jeta sur l'Espagnol lui-même, en jurant qu'il le tueroit en la place du sauvage ; mais l'autre évita le coup, et avec une pelle qu'il avoit à la main (car ils étoient [illegible] occupés au labourage) il le terrassa. Un [illegible]

Anglais voyant son compagnon à terre, se rua sur l'Espagnol, et le terrassa à son tour. Deux autres Espagnols vinrent au secours de celui-ci, et le troisième Anglais se rangea du côté des deux autres. Ils n'avoient point d'armes à feu ni les uns ni les autres, mais assez de haches et d'autres outils propres à s'assommer. Il est vrai qu'un des Anglais avoit un sabre caché sous ses habits, avec lequel il blessa les deux Espagnols qui étoient venus pour seconder leurs compagnons. Là-dessus toute la colonie fut en confusion, et les Anglais furent faits prisonniers tous trois. On délibéra d'abord sur ce qu'on en feroit. Ils avoient déjà excité tant de troubles, ils étoient si furieux, et de plus de si grands fainéans, qu'ils étoient pernicieux à cette petite société, sans lui être en aucune manière utiles; d'ailleurs c'étoient des traîtres et des perfides à qui le crime ne coûtoit rien.

Le gouverneur leur déclara ouvertement que, s'ils étoient dans son pays, il les feroit tous pendre sans quartier, puisque les loix de tous les gouvernemens tendent à la conservation de la société, et qu'il est juste d'en ôter tous ceux qui tâchent de la détruire; mais qu'étant anglais, il vouloit les traiter avec la plus grande douceur, en considération d'un homme de leur nation à qui ils devoient tous la vie, et qu'il les abandonneroit au jugement de leurs deux compatriotes.

Là-dessus un de ces derniers se leva, et pria qu'on le dispensât de cette commission, puisqu'ils seroient obligés en conscience à les condamner à être pendus. Ensuite il conta comment Guillaume Atkins leur avoit fait la proposition de se joindre tous cinq pour assassiner les Espagnols pendant leur sommeil.

Le gouverneur entendant une entreprise si horrible, se tourna vers le scélérat qu'on venoit d'accuser : « Comment donc ! seigneur Atkins, lui dit-il, vous nous avez voulu assassiner tous tant que nous sommes ? Qu'avez-vous à répondre à cela » ? Ce malheureux étoit si éloigné de le nier, qu'il en convint effrontément, en jurant qu'il étoit encore dans le même dessein.

« Mais, seigneur Atkins, reprit l'Espagnol, » qu'est-ce que nous vous avons fait pour mériter » un pareil traitement, et que gagneriez-vous » en nous massacrant ? Que faut-il que nous » fassions pour vous en empêcher? Pourquoi » faut-il que vous nous mettiez dans la nécessité, ou de vous tuer ou d'être tués par vous ? » Vous avez grand tort de nous mettre dans » cette cruelle situation ».

La manière calme et douce dont l'Espagnol prononça ces paroles, fit croire à Atkins qu'il se moquoit de lui ; sur quoi il se mit dans une telle fureur, que, s'il avoit eu des armes, et s'il n'avoit pas été retenu par trois hommes, il est à croire qu'il auroit tué le gouverneur au milieu de toute la compagnie.

Cette rage inconcevable les obligea à considérer sérieusement quel parti il prendroit à l'égard de ces furieux. Les deux Anglais, et l'Espagnol qui avoit empêché la mort de l'esclave, opinèrent qu'il en falloit pendre un pour servir d'exemple aux autres ; et que ce devoit être celui qui dans le moment avoit voulu faire deux meurtres avec sa hache. Il est effectivement apparent qu'il avoit eu ce dessein-là ; car il avoit si cruellement blessé le pauvre sauvage, qu'on croyoit impossible qu'il en réchappât.

Le gouverneur néanmoins ne fut pas de cet

avis là ; il répéta encore que c'étoit un Anglais à qui ils étoient tous redevables de la vie, et qu'il ne consentiroit pas à la mort d'un seul, quand ils auroient massacré la moitié de ses gens. Il ajouta que, s'il étoit assassiné lui-même par un Anglais, il emploieroit ses dernières paroles à les prier de lui faire grace.

Il insista là-dessus avec tant de force, qu'il fut inutile de l'en dissuader ; et comme d'ordinaire l'opinion qui tend le plus vers la clémence prévaut dans un conseil, quand elle est soutenue avec vigueur, ils entrèrent tous dans le sentiment de cet honnête homme. Il falloit pourtant songer aux moyens d'empêcher l'exécution de la barbare entreprise des criminels, et de délivrer une fois pour toutes cette petite société de ses appréhensions si bien fondées. On délibéra là-dessus avec beaucoup d'attention, et l'on convint à la fin unanimement de ces articles.

« Qu'ils seroient désarmés, et qu'on ne leur » permettroit pas d'avoir ni fusil, ni poudre, » ni plomb, ni sabre, ni aucune chose capable » de nuire.

» Qu'il seroit défendu, tant aux Espagnols » qu'aux Anglais, de leur parler, ou d'avoir le » moindre commerce avec eux.

» Qu'ils seroient chassés pour toujours de la » société ; permis à eux de vivre où et de » quelle manière ils le trouveroient à propos.

» Qu'ils se tiendroient toujours à une cer- » taine distance du château, et que, s'ils com- » mettoient le moindre désordre dans la plan- » tation, le blé ou le bétail appartenant à la so- » ciété, il seroit permis de les tuer comme des » chiens par-tout où on les trouveroit ».

Le gouverneur, dont l'humanité étoit au-

dessus de tout éloge, ayant réfléchi sur le contenu de cette sentence, se tourna du côté des deux Anglais, et les pria de considérer que ces malheureux ne pouvoient pas avoir d'abord du grain et du bétail ; que par conséquent il falloit leur donner quelques provisions pour ne les pas réduire à mourir de faim. On en convint, et on résolut de leur donner suffisamment du blé pour subsister pendant huit mois, et pour avoir de quoi semer, afin qu'ils en eussent après ce temps-là de leur propre crû. On y ajouta six chèvres, qui donnoient du lait, quatre boucs, et six chevreaux destinés en partie à leur nourriture, et en partie à servir de commencement à un troupeau. On y ajouta encore tous les outils nécessaires, six haches, un maillet et une scie ; mais à condition qu'ils s'engageroient par un serment solennel à ne les employer jamais contre leur compatriotes ou contre les Espagnols, et qu'ils ne songeroient de leur vie à leur causer le moindre dommage.

C'est ainsi qu'ils furent chassés de la société pour aller s'établir à part. Ils s'en allèrent d'un air très-mécontent, sans vouloir prêter le serment qu'on exigeoit d'eux avec tant de justice. Ils dirent qu'ils alloient chercher un endroit pour s'établir et pour y faire une plantation ; et on leur donna quelque peu de vivres, mais point d'armes ni d'outils.

Quatre ou cinq jours après ils revinrent de nouveau pour chercher des provisions, et ils indiquèrent au gouverneur l'endroit qu'ils avoient marqué pour y demeurer et pour y planter. C'étoit un lieu fort convenable, dans l'endroit le plus éloigné de l'île, du côté du nord-est, peu éloigné de la côte où j'étois abordé dans mon premier voyage, après avoir

été emporté par les courans en pleine mer.

C'est là qu'ils se bâtirent deux jolies cabanes sur le modèle de mon château, au pied d'une colline déjà environnée de quelques arbres de plusieurs côtés; de manière qu'en y plantant un petit nombre d'autres, ils se mettoient entièrement à couvert, à moins qu'on ne les cherchât avec beaucoup de soin. Ils demandèrent quelques peaux de chèvres pour leur servir de lits et de couvertures, et elles leur furent données. Etant alors d'une humeur plus pacifique, ils s'engagèrent solennellement à ne rien entreprendre contre la colonie; et à cette condition, on leur donna tous les outils dont on pouvoit se passer. On y ajouta des pois, du millet et du riz, pour semer; en un mot tout ce dont ils pouvoient avoir besoin, excepté seulement des armes et des munitions.

Ils vécurent dans cet état environ six mois, et ils firent leur moisson, qui étoit peu considérable, parce qu'ayant tant d'autres choses à faire, ils n'avoient eu le loisir que de défricher un fort petit terrein.

Quand ils se mirent à faire des planches et des pots, ils furent terriblement embarrassés, et ils ne firent rien qui vaille. Ce fut une nouvelle peine pour eux quand la saison pluvieuse vint, n'ayant point de cave pour mettre leur grain à couvert et pour le tenir sec; ce qui faillit à le gâter absolument. Cet inconvénient les humilia assez pour leur faire demander le secours des Espagnols, qui le leur accordèrent très-volontiers. Dans l'espace de quatre jours ils en creusèrent une dans un des côtés de la colline, suffisamment grande pour mettre leur grain et leurs autres provisions à l'abri; mais c'étoit peu de chose comparée à la mienne;

sur-tout dans l'état où elle fut lorsque les Espagnols l'eurent élargie considérablement, et qu'ils y eurent ajouté plusieurs appartemens.

Environ neuf mois après cette séparation, il prit un nouveau rat à ces coquins, dont les suites, jointes à celles de leurs crimes passés, les mirent dans un grand danger aussi bien que toute la colonie. Fatigués de leur vie laborieuse, sans voir le moindre jour d'une plus heureuse situation pour l'avenir; il se mirent en tête de faire un voyage dans le continent d'où les sauvages étoient venus : et cela pour essayer de faire quelques prisonniers propres à les décharger du travail le plus rude.

Ce projet n'étoit pas si mauvais, s'ils s'y étoient pris avec modération; mais ces malheureux ne faisoient rien sans qu'il y eût quelque crime, ou dans le projet ou dans l'exécution. A mon avis, ils étoient sous une espèce de malédiction du ciel qui, pour les punir de leurs crimes, leur en laissoit faire de nouveaux, dont il les châtioit par de nouvelles catastrophes. Du moins mon sentiment est que, si l'on ne veut pas admettre que des crimes visibles s'attirent dans le monde des châtimens visibles, il est difficile d'accorder ce qui arrive dans le monde avec la justice divine. Dans l'occasion dont il s'agit ici, la chose parut évidemment; leur criminelle mutinerie les engagea dans leurs autres forfaits, et les réduisit dans le triste état où ils se trouvèrent dans la suite. Au lieu d'avoir quelques remords du premier crime ils y en ajoutèrent d'autres, comme par exemple, la monstrueuse cruauté de blesser un pauvre esclave, qui peut-être n'avoit pas fait ce qu'on lui avoit ordonné, parce que la chose lui étoit impossible, et de le blesser d'une ma-

nière à l'estropier pour toute sa vie. Je laisse-là l'intention de le tuer, dont il est difficile de douter quand on considère leur affreux projet de tuer de sang-froid tous les Espagnols pendant qu'ils seroient endormis.

Pour reprendre le fil de mon histoire, ces trois compagnons en scélératesse vinrent un matin à mon château, en demandant, avec beaucoup d'humilité, qu'il leur fût permis de parler aux Espagnols. Ceux-ci le voulant bien, les trois Anglais leur dirent qu'ils étoient fatigués de leur manière de vivre, qu'ils n'étoient pas assez adroits pour faire les choses qui leur étoient nécessaires, et que n'ayant aucun secours pour en venir à bout, ils mourroient de faim indubitablement; que si les Espagnols leur vouloient permettre de prendre un des canots qui avoient servi à les transporter, et leur donner des armes et des munitions pour pouvoir se défendre, ils iroient chercher fortune dans le continent, et qu'ainsi ils les délivreroient de l'embarras de leur fournir des provisions.

Les Espagnols n'auroient pas été fâchés d'en être défaits; mais ils ne laissèrent pas de leur représenter charitablement qu'ils alloient se perdre de propos délibéré, et qu'ils savoient par leur propre expérience, sans avoir besoin d'un esprit de prophétie, qu'ils devoient s'attendre à mourir de pure misère dans le continent.

Ils répondirent, d'une manière déterminée, qu'ils périroient tous dans l'île, car ils ne pouvoient ni ne vouloient travailler; et que s'ils avoient le malheur d'être massacrés, ils mettroient par-là fin à toutes leurs misères; que dans le fond ils n'avoient ni femmes ni enfans qui perdissent quelque chose par leur mort; en

un mot, qu'ils étoient résolus de partir, quand on leur refuseroit des armes.

Les Espagnols leur répliquèrent avec beaucoup d'honnêteté que, s'ils vouloient suivre ce dessein absolument, ils ne permettroient pas qu'ils le fissent sans avoir de quoi se défendre, et que, malgré la disette d'armes à feu où ils étoient eux-mêmes, ils leur donneroient deux mousquets, un pistolet, un sabre et trois haches; ce qui étoit tout ce qui leur falloit.

Les trois aventuriers acceptèrent l'offre. On leur donna du pain pour plus d'un mois; autant de chevreau frais qu'ils en pouvoient manger pendant qu'il seroit bon; un grand panier rempli de raisins secs, un pot rempli d'eau fraîche et un jeune chevreau en vie. Avec ces provisions ils se mirent hardiment dans un canot, quoique le passage fût du moins large de quarante mille d'Angleterre.

Il est vrai que la barque étoit assez grande pour porter une vingtaine d'hommes; et, par conséquent, elle étoit plutôt embarrassante dans cette occasion, que trop petite; mais comme ils avoient un vent frais et la marée favorable, ils la manièrent assez bien. Ils avoient mis en guise de mât, une grande perche avec une voile de quatre peaux de chèvres séchées et cousues ensemble. De cette sorte ils quittèrent le rivage de fort bonne grace, et les Espagnols leur souhaitèrent un bon voyage sans s'attendre à les revoir jamais.

Ceux qui étoient restés dans l'île, Anglais et Espagnols, ne pouvoient s'empêcher de se féliciter de temps en temps de la manière paisible dont ils vivoient ensemble depuis que ces gens intraitables s'en étoient allés; et leur retour étoit la chose du monde à laquelle ils s'attendoient le

moins, quand, après une absence de vingt-deux jours un des Anglais, s'occupant dans se plantation, apperçut tout d'un coup trois étrangers avançant de leur côté avec des armes à feu.

D'abord l'Anglais se mit à fuir comme le vent, et tout effrayé il fut dire au gouverneur espagnol que c'en étoit fait d'eux, et qu'il y avoit des étrangers qui étoient débarqués dans l'île, sans qu'il pût dire quelles gens c'étoient. L'Espagnol, après avoir réfléchi pendant quelques momens, lui demanda ce qu'il vouloit dire par-là, *qu'il ne savoit pas quelles gens c'étoient*, et que ce devoient être assurément des sauvages. « Non, non, répondit l'Anglais, ce » sont des gens habillés, avec des armes à feu. — » Eh bien! dit l'Espagnol, de quoi vous troublez-» vous donc, si ce ne sont pas des sauvages? Ils » sont donc nos amis; car il n'y a point de na-» tion chrétienne au monde qui ne soit plutôt » portée à nous faire du bien que du mal ».

Pendant qu'ils étoient dans cette conversation, voilà les Anglais qui, se tenant derrièr les arbres nouvellement plantés, se mettent à crier de toutes leurs forces. On reconnut d'abord leur voix, et la première surprise fit aussitôt place à une autre.

On commença à s'étonner d'un si prompt retour, dont il étoit impossible de deviner la cause.

Avant de les faire entrer, on trouva bon de les questionner sur l'endroit où ils avoient été, et ce qu'ils y avoient fait. Ils répondirent en peu de mots qu'ils avoient fait le passage en deux jours de temps; qu'ils avoient vu sur le rivage où ils avoient dessein d'aborder, une prodigieuse quantité d'hommes qui paroissoient alarmés de les voir, et qui se préparoient à les recevoir à coups de flèches et de javelots s'ils

avoient osé mettre le pied à terre ; qu'ils avoient rasé les côtes du côté du nord l'espace de six ou sept lieues, et qu'ils s'étoient apperçus que ce que nous prenions pour le continent, étoit une île ; que bientôt après ils avoient découvert une autre île à main droite, du côté du nord, et beaucoup d'autres du côté de l'ouest ; et qu'étant résolus d'aller à terre à quelque prix que ce fût, ils étoient passés du côté d'une de ces îles occidentales, et y avoient débarqué hardiment ; qu'ils avoient trouvé le peuple fort honnête et fort sociable, et qu'ils en avoient reçu plusieurs racines et quelques poissons secs ; les femmes paroissant disputer aux hommes le plaisir de leur fournir des vivres, qu'elles étoient obligées de porter sur leur tête pendant un assez long chemin.

Ils restèrent-là quatre jours, et demandèrent par signes, du mieux qu'ils purent, quelles nations il y avoit là aux environs. On leur fit entendre que c'étoient des peuples cruels, habitués à manger les hommes ; mais que pour eux ils ne mangeoient ni hommes ni femmes, excepté les prisonniers de guerre, dont la chair leur fournissoit un festin de triomphe.

Les Anglais leur demandèrent de la même manière quand ils avoient eu un pareil festin. Ils firent comprendre qu'il y avoit deux mois, en étendant la main du côté de la lune et montrant deux de leurs doigts. Ils y ajoutèrent que leur grand roi avoit deux cents prisonniers qu'il avoit faits dans une bataille, et qu'on les engraissoit pour le festin prochain. Les Anglais parurent là-dessus fort curieux de voir ces prisonniers ; mais les sauvages les entendant mal, s'imaginèrent qu'ils souhaitoient d'en avoir quelques-uns pour les manger ; et mon-

trant du doigt le couchant et ensuite l'orient, ils leur firent entendre qu'ils leur en apporteroient le lendemain.

Ils tinrent leur parole, et leur amenèrent cinq femmes et onze hommes, dont ils leur firent présent ; de la même manière que nous amenons, vers quelque port de mer, des bœufs et des vaches pour avitailler un vaisseau.

Quoique mes scélérats eussent donné dans notre île les plus grandes marques de barbarie, l'idée seule de manger ces prisonniers leur fit horreur. Le grand nombre de ces pauvres gens étoit embarrassant : cependant ils n'osèrent refuser un présent de cette valeur ; ç'auroit été faire un cruel affront à cette nation sauvage, Ils se déterminèrent enfin à l'accepter, et donnèrent en récompense à ceux qui les en avoient gracieusés, une de leurs haches, une vieille clef, un couteau et cinq ou six balles de fusil, qui leur plaisoient fort, quoiqu'ils en ignorassent l'usage. Ensuite les sauvages liant les pauvres captifs les mains au dos, les portèrent eux-mêmes dans le canot.

Les Anglais furent obligés de quitter le rivage dans le moment, de peur que, s'ils étoient restés à terre, la bienséance ne les eût forcés à tuer quelques-uns de ces pauvres gens, à les mettre à la broche, et à prier à dîner ceux qui avoient eu la générosité de les pourvoir de cette belle provision.

Ayant donc pris congé des gens de l'île, avec toutes les marques de reconnoissance qu'il est possible de faire par signes, ils remirent en mer, et s'en retournèrent vers la première île, où ils donnèrent la liberté à huit de leurs prisonniers, trouvant le nombre qu'ils en avoient trop grand pour ne leur être pas à charge.

Pendant le voyage, il firent de leur mieux pour lier quelque commerce avec leurs sauvages ; mais il fut impossible de leur faire comprendre quelque chose. Ces gens s'étoient si fortement mis dans l'esprit qu'ils alloient bientôt servir de pâture à leurs possesseurs, qu'ils croyoient que tout ce qu'on leur donnoit, tendoit uniquement à ce triste but.

On commença d'abord par les délier ; ce qui leur fit pousser des cris terribles, sur-tout aux femmes, comme si elles avoient déjà le couteau sous la gorge. Car, à s'en rapporter aux coutumes de leur pays, ils ne pouvoient qu'en conclure qu'on les alloit égorger dans le moment.

Leurs appréhensions n'étoient guère moindres, quand on leur donnoit à manger. Ils s'imaginoient que c'étoit dans le dessein de conserver leur embonpoint pour les manger avec plus de volupté. Si les Anglais fixoient les yeux particulièrement sur quelqu'une de ces misérables créatures, celui sur qui ces regards tomboient s'imaginoit tout aussi-tôt qu'on le trouvoit le plus gras et le plus propre à être mis en pièces le premier. Lors même qu'ils furent arrivés à notre île, et qu'on les traitoit avec beaucoup de douceur, ils s'attendoient tous les jours, pendant quelque temps, à servir de dîner ou de souper à leurs maîtres.

Lorsque les trois aventuriers eurent fini le merveilleux journal de leur voyage, le gouneur leur demanda où étoient leurs nouveaux domestiques. Et ayant appris qu'ils les avoient amenés dans une de leurs cabanes, et qu'ils venoient exprès pour demander des vivres pour eux, il résolut de s'y transporter avec tous les Espagnols, et les deux Anglais honnêtes, en un

mot avec toute la colonie, sans oublier le père de *Vendredi*.

Ils les trouvèrent dans la hutte, tous liés, car leurs maîtres avoient jugé nécessaire de se servir de cette précaution, de peur que, pendant leur absence, ils ne prissent le parti de se sauver avec le canot. Ils étoient assis à terre, tout nus comme la main. Il y avoit trois hommes âgés d'environ trente à trente-cinq ans, tous bien tournés, et ayant la mine d'être adroits et robustes. Le reste consistoit en cinq femmes, parmi lesquelles il y en avoit deux de trente ou quarante ans, deux de vingt-cinq ou vingt-six, et une grande fille bien faite de seize ou dix-sept ans : elles étoient toutes fort bien proportionnées pour la taille et pour les traits, mais d'une couleur un peu tannée : il y en avoit deux, qui, si elles avoient été parfaitement blanches, auroient pu passer pour de belles femmes à Londres même ; elles avoient quelque chose d'extrêmement gracieux dans l'air du visage, et toute leur contenance étoit fort modeste : ce qui fut sur-tout remarquable après qu'on les eut habillées, quoique dans le fond leurs habits ne fussent guère propres à relever les agrémens du beau sexe.

La vue de toutes ces nudités parut pécher extrêmement contre la bienséance, particulièrement aux Espagnols, qui, outre leur modération, leur intégrité et la douceur de leur naturel, se distinguoient encore par leur modestie ; d'ailleurs ils avoient toute la pitié possible de ces pauvres gens, les voyant dans la plus triste situation, et dans la plus mortelle inquiétude qu'on puisse s'imaginer, puisqu'ils s'attendoient à chaque moment à être traînés hors de la cabane pour être assommés, et

pour servir d'un mets délicat à leurs maîtres.

Pour tâcher de les tranquilliser, ils ordonnèrent aux vieux sauvage, père de *Vendredi*, d'aller voir s'il en connoissoit quelqu'un, et s'il entendoit quelque chose de leur langage. Le bonhomme le fit, les regarda fort attentivement, mais n'en reconnut pas un seul. Il avoit beau parler, personne ne comprit rien à ses paroles et à ses signes, excepté une des femmes.

C'en étoit assez pour répondre au but des Espagnols, et pour les assurer que leurs maîtres étoient chrétiens; qu'ils avoient en horreur les festins de chair humaine, et qu'ils pouvoient être sûrs qu'on ne les égorgeroit pas.

Dès qu'ils en furent instruits, ils marquèrent une joie extraordinaire par mille postures comiques toutes différentes; ce qui faisoit voir qu'ils étoient de différentes nations.

La femme qui faisoit l'office de l'interprète eut ordre de leur demander s'ils vouloient bien être esclaves, et travailler pour les hommes qui les avoient amenés pour leur sauver la vie : sur quoi ils se mirent tous à danser, et à prendre l'un une chose, l'autre une autre, et à les porter vers la cabane, pour marquer qu'ils étoient prêts à rendre à leurs maîtres toutes sortes de services.

Le gouverneur, craignant que ces femmes ne donnassent occasion à de nouvelles querelles, et peut-être à quelque effusion de sang, demanda aux trois Anglais ce qu'ils avoient résolu de faire de ces personnes, et s'ils avoient intention de les employer comme servantes, ou comme femmes : « L'un et l'autre », répondit un d'eux. « Je ne prétends pas vous en empêcher, repartit l'Espagnol; vous en êtes les

» maîtres; mais je crois qu'il est juste, pour » éviter des désordres, que vous n'en preniez » chacun qu'une seule, et que vous vous y te- » niez sans avoir aucun commerce avec les au- » tres. Je sais bien que je ne suis pas qualifié » pour vous marier légitimement; mais il me » paroît raisonnable que, pendant que vous se- » rez ici, vous viviez avec la femme qui vous » sera tombée en partage, et comme si elle étoit » réellement votre épouse, et que vous la main- » teniez comme telle, en l'empêchant de son » côté d'avoir aucun commerce scandaleux avec » tout autre homme ». Cette proposition leur parut à tous si juste et si équitable, qu'ils l'acceptèrent sans la moindre difficulté.

Les trois Anglais se trouvèrent même d'une humeur assez douce alors; ils demandèrent aux Espagnols s'ils n'avoient pas envie d'en prendre quelques-unes pour eux. Ils répondirent tous que non. Les uns dirent qu'ils avoient des femmes en Espagne; et les autres, qu'ils n'avoient pas envie de se joindre à des femmes qui n'étoient pas chrétiennes; en un mot, ils déclarèrent tous qu'ils avoient la conscience trop délicate pour avoir le moindre commerce avec elles; ce qui est un exemple d'une vertu si rigide, que je n'en ai pas rencontré un pareil dans tous mes voyages.

Enfin, les cinq Anglais convinrent d'en prendre chacun une, et ainsi ils vécurent d'une manière toute nouvelle. Les Espagnols et le père de *Vendredi* continuèrent à demeurer dans ma vieille habitation, qu'ils avoient élargie considérablement en dedans. Ils avoient avec eux les trois esclaves, qui avoient été pris lorsque les sauvages s'étoient donné bataille: c'étoit là, pour ainsi dire, la capitale de la colonie, dont

les autres tiroient des vivres, et toutes sortes de secours, selon que la nécessité l'exigeoit.

Peut-être n'y a-t-il rien de plus merveilleux dans toute cette histoire, que la facilité avec laquelle se fit le choix des femmes dont j'ai parlé, parmi ces cinq compagnons presque tous également insolens, et difficiles à gouverner. Il est étonnant sur-tout qu'il n'arrivât pas que deux s'attachassent à la même personne, puisqu'il y en avoit deux beaucoup plus aimables que les autres. Il est vrai qu'ils trouvèrent un assez bon biais pour éviter les querelles; car ayant mis les cinq femmes ensemble dans une des huttes, ils s'en furent tous dans l'autre, et tirèrent au sort à qui choisiroit le premier.

Ce qu'il y a encore de plus particulier, c'est que celui à qui il échut de choisir avant tous les autres, étant entré dans la cabane où se trouvoient ces femmes toutes nues, il prit celle qui passoit avec raison pour la moins agréable de toutes, puisqu'elle étoit la plus laide et la plus vieille; ce qui excita de grands éclats de rire parmi les quatre autres, aussi bien que parmi les Espagnols. Mais il raisonnoit mieux qu'eux tous, et comprit que dans ce choix il ne falloit pas seulement avoir égard à l'agrément, mais encore au secours qu'ils pouvoient tirer de leurs femmes dans l'économie de leurs affaires; et effectivement le succès le justifia, et sa femme fit voir qu'elle étoit la meilleure et la plus utile de toute la troupe.

L'affaire n'étoit pas tout-à-fait aussi divertissante pour les pauvres prisonnières; car lorsqu'elles se virent de cette manière toutes ensemble, et qu'on les venoit chercher une à une. leurs anciennes frayeurs se renouvelèrent avec plus de force, et elles crurent fermement que

le moment d'être dévorées étoit venu alors. Conformément à cette terrible prévention, lorsque le premier matelot entra pour emmener la plus vieille, les autres poussèrent les cris les plus lamentables, et environnèrent leur pauvre compagne pour l'embrasser, et prendre congé d'elle. Elles le firent avec de si grands transports de douleur, qu'elles auroient touché le cœur le plus dur; et il fut impossible aux Anglais de les tirer de l'opinion qu'on les alloit tuer sans délai, jusqu'à ce qu'on eût fait venir le père de *Vendredi*, qui leur apprit que les cinq hommes avoient volonté d'en prendre chacun une pour en faire sa femme.

Lorsque cette cérémonie fut faite, et que la frayeur des nouvelles mariées fut un peu appaisée, les Anglais se mirent à travailler; et aidés par les Espagnols, ils bâtirent en peu d'heures cinq nouvelles cabanes pour y loger, les autres étant, pour ainsi dire, toutes remplies de leurs meubles, de leurs outils et de leurs provisions. Les trois vauriens avoient choisi l'endroit le plus éloigné, et les deux autres le plus voisin de mon château; mais les uns et les autres vers le nord de l'île; de manière qu'ils continuèrent à faire bande à part, et qu'il y avoit dans mon île le commencement de trois villes différentes.

Pour remarquer ici combien il est difficile aux hommes de pénétrer les secrets de la Providence divine, il arriva justement que les deux honnêtes gens eurent en partage les femmes qui avoient le moins de mérite: au lieu que les trois scélérats, qui n'étoient bons à rien, incapables de faire du bien aux autres et à eux-mêmes, en un mot, qui ne valoient presque pas la peine d'être pendus, échurent à des femmes adroites,

diligentes, industrieuses, et parfaitement bonnes ménagères : je ne veux pas dire par-là que les autres fussent d'un mauvais naturel ; elles étoient toutes cinq également douces, patientes, tranquilles et soumises, plutôt comme esclaves que comme femmes. Je veux seulement faire entendre que les deux dont il s'agit ici, éttoient moins habiles que les autres, moins laborieuses et moins propres.

Je dois faire ici encore une remarque à l'honneur d'un esprit appliqué, et à la honte d'un naturel paresseux et négligent. Lorsque j'allai voir les différentes plantations, et la manière dont chaque petite colonie les ménageoit, je trouvai que celle des Anglais honnêtes gens surpassoit tellement celle des trois vauriens, qu'il n'y avoit pas la moindre comparaison à faire. Il est vrai que les uns et les autres avoient cultivé autant de terre qu'il étoit nécessaire pour y semer du blé suffisamment ; mais d'ailleurs rien n'étoit plus aisé que de remarquer une très-grande différence dans la manière dont chaque petite colonie s'y étoit prise pour rendre les terres fertiles, et pour les enfermer dans des enclos.

Les deux honnêtes gens avoient planté autour de leur cabane une quantité prodigieuse d'arbres, qui la rendoient inaccessible, et qui en cachoient la vue ; et quoique leur plantation eût été deux fois ruinée, la première fois par leurs propres compatriotes, et la seconde par les sauvages, comme on va le voir, tout étoit rétabli déjà et aussi florissant que jamais. Leurs vignes étoient arrangées comme si elles étoient nées dans le pays où elles sont d'ordinaires, et les raisins en étoient aussi bons que ceux de l'île, quoique leurs vignes fussent beaucoup plus

jeunes que celles des autres, pour les raisons que je viens d'alléguer. De plus ils s'étoient fait une retraite dans le plus épais du bois, où par un travail assidu ils s'étoient creusé une cave, qui leur servit extrêmement dans la suite pour y cacher leur famille, quand ils furent attaqués par les barbares. Ils avoient planté tout autour un si grand nombre d'arbres, qu'elle étoit inaccessible, sinon par de petits chemins, qu'ils étoient seuls capables de trouver.

Pour les trois vauriens, quoique leur nouvel établissement les eût fort civilisés, en comparaison de leur brutalité passée, et qu'ils ne donnassent plus de si fortes marques de leur humeur mutine et querelleuse, il leur restoit toujours un des caractères d'un cœur vicieux, je veux dire la paresse. Il est vrai qu'ils avoient semé du blé, et qu'ils avoient fait des enclos; mais ils avoient parfaitement vérifié ces paroles de Salomon : « *J'ai passé dans la vigne du paresseux, et elle étoit toute couverte d'épines* ». Quand les Espagnols vinrent pour voir la moisson de ces trois Anglais, ils ne la purent découvrir qu'à peine à travers les mauvaises herbes. Il y avoit dans leur haie plusieurs trous, que les boucs sauvages y avoient faits pour manger les épis, et quoiqu'ils les eussent bouchés tellement quellement, cela s'appeloit « *Fermer l'écurie après que le cheval a été volé* ».

La plantation des deux autres, au contraire, avoit par-tout un air d'application et de succès. On ne découvroit pas une mauvaise herbe entre leurs épis, ni la moindre ouverture dans leur haie. Ils vérifioient cet autre passage de Salomon : « *La main diligente enrichit* » : tout germoit, tout croissoit chez eux; ils jouissoient d'une pleine abondance; ils avoient plus de

bétail que les autres, plus de meubles, plus d'ustensiles, et en même temps plus de moyens de se divertir.

Il est vrai que les femmes des trois premiers étoient très-propres, très-adroites, qu'elles ménageoient parfaitement tout ce qui regardoit l'économie intérieure, et qu'ayant appris la manière anglaise de faire la cuisine, d'un des deux autres Anglais qui avoit été second cuisinier du vaisseau, elles donnoient fort proprement à manger à leurs maris; au lieu qu'il avoit été impossible d'y dresser les deux autres femmes; mais en récompense le second cuisinier s'en acquittoit très-bien lui-même, sans négliger aucune de ses autres occupations. Celle des trois autres n'étoit que d'aller rôder par toute l'île, de chercher des œufs de tourterelles, de pêcher et de chasser; en un mot ils s'occupoient à tout, excepté à ce qui étoit nécessaire. En récompense ils vivoient comme des gueux; au lieu que la manière de vivre des autres étoit agréable et aisée.

J'en viens à présent à une scène tragique différente de tout ce qui étoit arrivé auparavant à la colonie et à moi-même; en voici le récit fidèle et circonstancié.

Il arriva un jour, de fort bon matin, que cinq ou six canots pleins de sauvages abordèrent, sans doute dans la vue ordinaire de faire quelque festin. Cet accident étoit devenu si familier à la colonie, qu'elle ne s'en mettoit plus en peine, et qu'elle ne songeoit qu'à se tenir cachée, persuadée que, si elle n'étoit pas découverte par les sauvages, ils se rembarqueroient dès qu'ils auroient mangé leurs provisions, puisqu'ils n'avoient pas la moindre idée des habitans de l'île. Celui qui avoit fait une pareille

découverte se contentoit d'en donner avis à toutes les différentes plantations, afin qu'on se tînt clos et couvert, en plaçant seulement une sentinelle pour les avertir du rembarquement des sauvages.

Ces mesures étoient justes, sans doute : mais un désastre imprévu les rendit inutiles, et faillit être la ruine de toute la colonie en la découvrant aux barbares. Dès que les canots des sauvages eurent remis en mer, les Espagnols sortirent de leurs niches, et quelques-uns d'entr'eux eurent la curiosité d'aller examiner le lieu du festin. A leur grand étonnement ils y trouvèrent trois sauvages étendus à terre, et ensevelis dans un profond sommeil ; apparemment ils s'étoient tellement remplis de leurs mets horribles, qu'ils s'étoient mis à dormir comme des bêtes, sans vouloir se lever lorsque leurs compagnons avoient été prêts à partir : ou bien ils s'étoient peut-être égarés dans les bois, et ils n'étoient pas venus assez à temps pour se rembarquer avec les autres.

Quoi qu'il en soit, les Espagnols étoient fort embarrassés, et le gouverneur, consulté sur cet accident, étoit tout aussi embarrassé que les autres. Ils avoient des esclaves autant qu'il leur en falloit, et ils n'étoient pas d'humeur à tuer ceux-ci de sang-froid. Les pauvres gens ne leur avoient pas fait le moindre tort, et ils n'avoient aucun sujet de guerre légitime contre eux qui pût les autoriser à les traiter en ennemis.

Je dois rendre ici cette justice à ces Espagnols, que, malgré tout ce qu'on raconte des cruautés que cette nation a exercées dans le Mexique et dans le Pérou, je n'ai de ma vie vu, dans aucun pays, dix-sept hommes, de quelque nation que ce fût, si modestes, si modérés, si vertueux, et

si civils et d'un si bon naturel. Ils n'étoient pas susceptibles de la moindre inhumanité, ni d'aucune passion violente; et cependant ils avoient tous une valeur extraordinaire, et une noble fierté.

La douceur de leur tempérament, et l'empire qu'ils avoient sur leurs passions, avoient suffisamment paru dans la manière dont ils s'étoient conduits avec les trois Anglais; et dans ce cas-ci, ils donnèrent la plus belle preuve imaginable de leur humanité et de leur justice.

Le parti le plus naturel qu'il y avoit à prendre, c'étoit de se retirer, et de donner par-là le temps à ces Indiens de s'éveiller et de sortir de l'île; mais une circonstance rendoit ce parti inutile. Ces pauvres gens n'avoient point de barque, et s'ils se mettoient à rôder par l'île, ils pouvoient découvrir les plantations, et par-là causer la ruine de la colonie.

Là-dessus, voyant que ces malheureux sauvages continuoient toujours à dormir, ils résolurent de les éveiller et de les faire prisonniers. Ces pauvres gens furent extrêmement surpris quand ils se virent saisis et liés, et ils furent agités d'abord par les mêmes craintes qu'on avoit remarquées dans les femmes de nos Anglais; car il semble que ces peuples s'imaginent que leur coutume de manger les hommes est généralement répandue par toutes les nations. Mais on les délivra bientôt de ces frayeurs, et on les mena, dans le moment même, à une des plantations.

Par bonheur, on ne les conduisit pas à mon château; ils furent d'abord menés à ma maison de campagne, qui étoit la ferme principale, et ensuite on les transporta à l'habitation des deux Anglais.

Là, on les fit travailler, quoiqu'ils n'eussent pas grand'chose à faire pour eux : et n'y prenant pas garde de si près, parce qu'ils n'en avoient guère besoin, ou qu'ils les trouvoient incapables de bien apprendre le labourage, ils apperçurent un jour qu'un des trois s'étoit échappé; et quelque recherche qu'on en fît, on n'en entendit plus parler dans la suite.

Tout ce qu'ils purent croire quelque temps après, c'est qu'il avoit trouvé le moyen de revenir chez lui avec les canots de quelques sauvages, qui, par les motifs ordinaires, avoient fait deux mois après quelque séjour dans l'île.

Cette pensée les effraya extrêmement; ils en conclurent, avec beaucoup de raison, que si ce drôle revenoit parmi ses compatriotes, il ne manqueroit pas de les informer que l'île étoit habitée. Par bonheur il n'avoit jamais été instruit du nombre des habitans, et de leurs différentes plantations. Il n'avoit jamais vu ni entendu l'effet de leurs armes à feu, et ils n'avoient eu garde de lui découvrir aucune de leurs retraites, telle que ma grotte dans la vallée, et la cave que les Anglais s'étoient creusée eux-mêmes.

La première certitude qu'ils eurent de n'avoir que trop bien conjecturé, c'est que deux mois après six canots remplis chacun de sept, huit, ou dix sauvages, vinrent raser la côte septentrionale de l'île, où ils n'étoient jamais venus auparavant, et qu'ils y débarquèrent une heure après le lever du soleil, à un mille de distance de l'habitation des deux Anglais, où avoit demeuré l'esclave en question.

Si toute la colonie s'étoit trouvée de ce côté-là, le mal n'auroit pas été grand; et, selon toutes les apparences, aucun des ennemis n'auroit

échappé. Mais il n'étoit pas possible à deux hommes d'en repousser une cinquantaine, et de les combattre avec succès.

Les deux Anglais les avoient découverts en mer à une lieue de distance, et par conséquent il se passa une grosse heure avant qu'ils fussent à terre; et comme ils avoient débarqué à un mille de leur habitation, il leur falloit du temps pour revenir jusque là. Nos pauvres Anglais, ayant toute la raison imaginable de se croire trahis, prirent d'abord le parti de garrotter les deux qui leur restoient, et d'ordonner à deux des trois autres qui avoient été emmenés avec les femmes, et qui avoient donné à leurs maîtres des marques de leur fidélité, de conduire dans la cave susdite les deux nouveaux venus avec les femmes, et tous les meubles dont ils pouvoient se charger. Ils leur commandèrent encore de tenir là ces deux sauvages pieds et poings liés jusqu'à nouvel ordre.

Ensuite voyant tous les sauvages débarqués venir droit du côté de leurs huttes, ils ouvrirent leur enclos, où leurs chèvres apprivoisées étoient gardées: ils les chasserent toutes dans les bois aussi-bien que les chevreaux, afin que les ennemis s'imaginassent qu'ils avoient été toujours sauvages. Mais l'esclave qui étoit leur guide les avoit trop bien instruits pour en être les dupes, car ils continuèrent leur marche directement vers la demeure des deux Anglais.

Après que ceux-ci eurent mis de cette manière en sûreté leurs femmes et leurs ustensiles, ils envoyèrent le troisième esclave qui étoit venu dans l'île avec les femmes, vers les Espagnols, pour les aller avertir au plus vîte du danger qui les menaçoit, et pour leur demander un prompt secours. En même temps ils prirent leurs

armes et leurs munitions, et se retirèrent dans le même bois où étoit la cave qui servoit d'asyle à leurs femmes. Ils s'arrêtèrent à quelque distance de là, pour voir, s'il étoit possible, le chemin que prendroient les sauvages.

Au milieu de leur retraite, ils virent d'une colline un peu élevée toute la petite armée de leurs ennemis approcher de leurs cabanes, et un moment après ils les virent dévorées des flammes de tous côtés; ce qui leur donna la plus cruelle mortification. C'étoit pour eux une perte irréparable, du moins pour fort long-temps.

Ils s'arrêtèrent pendant quelque temps sur cette petite colline, jusqu'à ce qu'ils virent les sauvages se répandre par-tout comme une troupe de bêtes féroces, et rôdant pour trouver quelque butin; sur-tout pour déterrer les habitans, dont il étoit aisé de voir qu'ils avoient connoissance.

Cette découverte fit sentir aux Anglais qu'ils n'étoient pas en sûreté dans le lieu où ils se trouvoient, parce qu'il étoit fort naturel que quelques-uns des ennemis enfileroient cette route; et dans ce cas, ils auroient pu y venir en trop grand nombre pour pouvoir leur résister.

Pour cette raison, ils trouvèrent à propos de pousser leur retraite une demi-lieue plus loin, s'imaginant que plus les sauvages se répandroient au long et au large, et plus leurs pelotons seroient petits.

Ils firent leur première halte à l'entrée d'une partie du bois fort épais, où se trouvoit le tronc d'un vieux arbre fort touffu et entièrement creux. Ils s'y mirent l'un et l'autre, résolus d'attendre là l'événement de toute cette triste aventure.

Ils ne s'y étoient pas tenus long-temps, quand

ils apperçurent deux sauvages s'avancer tout droit de ce côté-là, comme s'ils les avoient découverts, et les alloient attaquer ; et à quelque distance ils en virent trois autres, suivis de cinq autres encore, et tenant tous la même route. Outre ceux-là, ils virent à une plus grande distance sept autres sauvages, qui prenoient un chemin différent : car toute la troupe s'étoit répandue dans l'île, comme des chasseurs qui battent le bois pour faire lever le gibier.

Les pauvres Anglais se trouvèrent alors dans un grand embarras, ne sachant pas s'il valoit mieux s'enfuir, ou garder leur poste ; mais après une courte délibération, ils considérèrent que, si les ennemis continuoient à rôder par-tout de cette manière, avant l'arrivée du secours, ils pourroient bien découvrir la cave, ce qu'ils regardoient comme le dernier des malheurs. Ils résolurent donc de les attendre, et s'ils étoient attaqués par une troupe trop forte, de monter jusqu'au haut de l'arbre, d'où ils pouvoient se défendre tant que leurs munitions dureroient, quand même ils se trouveroient environnés de tous les sauvages qui étoient débarqués, à moins qu'ils ne s'avisassent de mettre le feu à l'arbre.

Ayant pris ce parti, ils considérèrent encore s'il seroit bon de faire d'abord feu sur les deux premiers, ou s'ils attendroient la venue des trois, pour séparer ainsi les premiers d'avec les cinq qui suivoient les trois du milieu. Ce parti leur parut le meilleur, et ils résolurent de laisser passer les deux premiers, à moins qu'ils ne vinssent les attaquer. Ils furent confirmés dans cette résolution par le procédé de ces deux sauvages, qui prirent un peu du côté de l'arbre, en avançant vers une autre partie du bois ; mais les trois et les cinq qui les suivoient continuèrent

leur chemin directement vers eux, comme s'ils avoient été instruits du lieu de leur retraite.

Comme ils se suivoient tous l'un après l'autre, les Anglais qui trouvoient bon de ne tirer qu'un à un, crurent qu'il n'étoit pas impossible d'abattre les trois premiers d'un seul coup. Là-dessus celui qui devoit tirer le premier, mit trois ou quatre balles dans son mousquet, et le plaçant dans un trou de l'arbre très-propre à assurer le coup, il attendit qu'ils fussent venus à trente verges de distance, pour ne les pas manquer.

Pendant que l'ennemi avançoit, ils virent distinctement, parmi les trois premiers, leur esclave fugitif, et ils résolurent qu'il n'échapperoit pas, quand ils devroient tirer l'un immédiatement après l'autre. Ainsi l'un se tint prêt pour ne le pas manquer, si par hasard il ne tomboit pas du premier coup.

Mais le premier savoit viser trop juste pour perdre sa poudre ; il fit feu, et en toucha deux de la bonne manière. Le premier tomba roide mort, la balle lui ayant passé tout au travers de la tête. Le second, qui étoit l'esclave fugitif, avoit la poitrine percée d'outre en outre, et tomba par terre, quoiqu'il ne fût pas tout-à-fait mort ; pour le troisième, il n'avoit qu'une légère blessure à l'épaule, causée apparemment par la même balle qui étoit passée par le corps du second. Cependant effrayé mortellement, il s'étoit jeté à terre, en poussant des cris et des hurlemens épouvantables.

Les cinq qui les suivoient, plus étonnés du bruit qu'instruits du danger, s'arrêtèrent au commencement. Les bois avoient rendu le bruit mille fois plus terrible par les échos qui le rendoient de toutes parts, et les oiseaux se levant de tous

côtés, y mêloient toutes sortes de cris, chacun selon sa différente espèce. En un mot, c'étoit précisément la même chose que lorsque la première fois de ma vie j'avois tiré un coup de fusil dans l'île.

Cependant, voyant que tout étoit rentré dans le silence, et ne sachant pas de quoi il s'agissoit, ils s'avancèrent sans doute sans donner la moindre marque de crainte; mais quand ils furent venus à l'endroit où leurs pauvres compagnons avoient été si maltraités, ils se pressèrent tous autour du sauvage blessé, et lui parloient apparemment, en le questionnant touchant la cause de son malheur, sans savoir qu'ils étoient exposés au même danger.

Il leur répondit sans doute, qu'un éclat de feu, suivi d'un affreux coup de tonnerre, descendu du ciel, avoit tué deux de ses camarades, et l'avoit blessé lui-même. Cette réponse du moins étoit fort naturelle: car, comme il n'avoit vu aucun homme près de lui, et qu'il n'avoit jamais entendu un coup de fusil, bien loin d'en connoître les terribles effets, il lui étoit difficile de faire quelqu'autre conjecture là-dessus. Ceux qui le questionnoient étoient certainement aussi ignorans que lui; sans cela ils ne se seroient pas amusés à examiner, d'une manière si tranquille, la destinée de leurs compagnons, sans s'attendre à un sort pareil.

Nos deux Anglais étoient bien fâchés, comme ils m'ont dit, de se voir obligés de tuer tant de pauvres créatures humaines, qui n'avoient pas la moindre idée du péril qui les menaçoit de si près; cependant, y étant forcés par le soin de leur propre conservation, et les voyant tous, pour ainsi dire, sous leur pouvoir, ils résolurent de leur lâcher une décharge générale; car

le premier avoit eu tout le temps nécessaire pour recharger son fusil. Ils convinrent ensemble des différens côtés où ils viseroient pour rendre l'exécution plus terrible, et faisant feu en même temps, ils tuèrent et blessèrent quatre de leur troupe, et le cinquième, quoiqu'il ne fût touché en aucune manière, tomba à terre, avec le reste, comme mort de peur ; de manière que nos gens s'imaginèrent les avoir tous tués.

Cette opinion les fit sortir hardiment de l'arbre sans avoir rechargé ; ce qui étoit une démarche fort imprudente ; et ils furent bien étonnés en approchant de l'endroit d'en voir quatre en vie, parmi lesquels il y en avoit deux blessés assez légèrement, et un autre sain et sauf. Cette découverte les obligea à donner dessus avec la crosse du fusil. Ils dépêchèrent d'abord l'esclave qui étoit la cause de tout ce désastre, et un autre qui étoit blessé au genou. Ensuite le sauvage qui n'avoit pas reçu la moindre blessure, se mit à genoux devant eux, tendant ses mains vers le ciel, et par un murmure lamentable, et d'autres signes aisés à comprendre, il demanda la vie : pour les paroles qu'il prononçoit, elles leur étoient absolument inintelligibles.

Ils lui répondirent par signes, de s'asseoir au pied d'un arbre, et un des Anglais ayant par hasard sur lui une corde, lui lia les pieds et les mains, et le laissant-là dans cette situation, ils se mirent l'un et l'autre aux trousses des deux premiers avec toute la vivacité possible, craignant qu'ils ne découvrissent la cave qui cachoit leurs femmes, et tout le bien qui leur restoit. Ils les eurent en vue une fois, mais à une grande distance. Ce qui leur plaisoit fort pourtant, c'étoit de les voir traverser une vallée du

côté de la mer, par un chemin qui étoit tout-à-fait à l'opposite de la cachette pour laquelle ils craignoient si fort. Satisfaits de cette découverte, ils s'en retournèrent vers l'arbre où ils avoient laissé leur prisonnier ; mais ils ne l'y trouvèrent point. Les cordes dont il avoit été lié, étoient à terre au pied du même arbre, et ils crurent qu'il avoit été trouvé et délié par les autres sauvages.

Ils étoient alors dans un aussi grand embarras qu'auparavant, ne sachant quelle route prendre, ni où étoit l'ennemi, ni en quel nombre. Là-dessus ils prirent le parti de s'en aller vers la cave pour voir si tout y étoit en bon état, et pour calmer la frayeur de leurs femmes, qui, quoique sauvages elles-mêmes, craignoient mortellement leurs compatriotes, parce qu'elles connoissoient parfaitement leur naturel.

Y étant arrivés, ils virent que les Indiens avoient été dans les bois, et fort près de l'endroit en question, mais qu'ils ne l'avoient pas déterré. Il ne faut pas s'en étonner ; les arbres y étoient si touffus et si serrés, qu'il n'étoit pas possible d'y pénétrer sans un guide qui connût les chemins ; et, comme nous avons vu, celui qui conduisoit les Indiens étoit là-dessus aussi ignorant qu'eux.

Nos Anglais trouvèrent donc toutes choses comme ils le souhaitoient ; mais leurs femmes étoient dans une terrible frayeur : dans le même temps ils virent arriver à leur secours sept Espagnols : les dix autres avec leurs esclaves et le père de *Vendredi*, avoient fait un petit corps pour défendre la ferme, que j'appelle ma maison de campagne, et où ils avoient leur blé et leur bétail ; mais les sauvages ne s'étoient pas étendus jusque là. Ces sept Espagnols étoient ac-

compagnés de l'esclave que les Anglais leur avoient envoyé, et du sauvage qu'ils avoient laissé lié au pied de l'arbre. Ils virent alors qu'il n'avoit pas été délié par ses compagnons, mais bien par les Espagnols, qui avoient été dans cet endroit, où ils avoient vu sept cadavres, et ce pauvre malheureux, qu'ils avoient trouvé bon d'emmener avec eux. Il fut pourtant nécessaire de le lier de nouveau, et de lui faire tenir compagnie aux deux qui étoient restés, lorsque le troisième, auteur de tout le mal, avoit fait son escapade.

Les prisonniers commencèrent alors à leur être à charge, et ils craignoient si fort qu'ils n'échappassent, qu'ils résolurent une fois de les tuer tous, persuadés qu'ils y étoient contraints par l'amour qu'il se devoient à eux-mêmes. Le gouverneur espagnol ne voulut pourtant pas y consentir, et ordonna, en attendant mieux, qu'on les envoyât à ma vieille grotte, dans la vallée, avec deux Espagnols pour les garder et pour leur donner la nourriture nécessaire. On le fit, et ils restèrent là toute la nuit suivante, liés et garrottés.

Les deux Anglais voyant les troupes auxiliaires des Espagnols, en furent si fort encouragés, qu'ils ne voulurent pas en rester là; ils prirent avec eux cinq Espagnols, et ayant à eux tous cinq mousquets, un pistolet, et deux bâtons à deux bouts, ils partirent aussi-tôt pour aller à la chasse des sauvages. Ils s'en furent du côté de l'arbre, où ils avoient d'abord fait tête aux sauvages, et ils virent sans peine qu'il en étoit venu d'autres depuis ce temps-là, et qu'ils avoient fait quelques efforts pour emporter leurs compagnons qui y avoient perdu la vie, puisqu'en ayant traîné deux assez loin de là, ils

avoient été obligés de se désister de leur entreprise. De là ils avancèrent vers la colline, qui avoit été leur premier poste, et d'où ils avoient eu la mortification de voir leurs maisons en feu. Ils eurent le déplaisir de les voir encore toutes fumantes, mais ils ne découvrirent aucun de leurs ennemis.

Ils résolurent alors d'aller, avec toute la précaution possible, vers leurs plantations ruinées; mais en chemin faisant, étant à portée de voir le rivage de la mer, ils virent distinctement les sauvages empressés à se jeter dans leurs canots, pour se retirer de cette île qui leur avoit été si fatale.

Ils furent d'abord fâchés de les laisser partir sans les saluer encore d'une bonne décharge; mais en examinant la chose avec plus de sang-froid, ils furent ravis d'en être quittes.

Ces pauvres Anglais étant ruinés alors pour la seconde fois, et privés de tout le fruit de leur travail, les autres s'accordèrent tous à les aider à relever leurs habitations, et à leur donner tous les secours possibles. Leurs trois compatriotes même, qui jusque là n'avoient pas marqué la moindre inclination pour eux, et qui n'avoient rien su de toute cette affaire, parce qu'ils s'étoient établis du côté de l'est, vinrent offrir leur assistance, et travaillèrent pour eux pendant plusieurs jours avec beaucoup de zèle. De cette manière, en fort peu de temps, ces pauvres Anglais furent de nouveau en état de subsister par eux-mêmes.

Deux jours après, la colonie eut la satisfaction de voir trois canots des Indiens portés sur le rivage, et près de là deux hommes noyés; ce qui fit croire, avec beaucoup de fondement, que les ennemis avoient eu une tempête en

mer, et que quelques-unes de leurs barques avoient été renversées ; cela étoit confirmé par un vent violent qu'on avoit senti dans l'île la nuit même après le départ des ennemis.

Cependant si quelques-uns étoient péris par la tempête, il en restoit assez pour informer leurs compatriotes de ce qu'ils avoient fait, et de ce qui leur étoit arrivé, et pour les porter à une seconde entreprise, où ils pourroient employer assez de forces pour n'en avoir pas le démenti.

Il est vrai qu'ils n'étoient pas en état d'ajouter des particularités fort essentielles au récit que leur guide avoit fait des habitans. Ils n'avoient vu eux-mêmes aucun homme ; et leur guide étant mort, il n'étoit pas impossible qu'ils ne commençassent à révoquer en doute la fidélité de son rapport. Du moins rien ne s'étoit offert à eux, capable d'en confirmer la vérité.

Cinq ou six mois se passèrent avant qu'on entendît parler dans l'île de quelque nouvelle entreprise des sauvages ; et mes gens commençoient à espérer que les Indiens avoient oublié leurs malheureux succès, ou bien qu'ils désespéroient de les réparer, quand tout-à-coup ils furent attaqués par une flotte formidable de tout au moins vingt-huit canots remplis de sauvages armés d'arcs et de flèches, de massues, de sabres de bois, et d'autres pareilles armes. Leur nombre étoit si grand, qu'il jeta toute la colonie dans la plus terrible consternation. Comme ils débarquèrent vers le soir dans la partie orientale de l'île, nos gens eurent toute cette nuit pour consulter sur ce qu'ils avoient à faire. Sachant que leur sûreté avoit consisté entièrement à n'être pas découverts, ils crurent qu'ils y étoient portés alors par des motifs d'autant plus forts,

que le nombre de leurs ennemis étoit plus grand.

Conformément à cette opinion, ils résolurent d'abord d'abattre les cabanes des deux Anglais, et de renfermer le bétail dans la vieille grotte, car ils supposoient que les sauvages tireroient tout droit de ce côté-là, pour jouer encore le même jeu, quoiqu'ils fussent abordés à plus de deux lieues de l'habitation de ces deux Anglais infortunés.

Ensuite ils emmenèrent tout le bétail qui étoit dans ma vieille maison de campagne, et qui appartenoit aux Espagnols; en un mot ils ôtèrent, autant qu'il fut possible, tout ce qui étoit capable de faire croire l'île habitée. Le jour après, ils se postèrent de bon matin, avec toutes leurs forces, devant la plantation des deux Anglais, pour y attendre l'ennemi de pied ferme.

La chose arriva précisément comme ils l'avoient conjecturé. Les sauvages laissant leurs canots près de la côte orientale de l'île, s'avancèrent sur le rivage, directement vers le lieu en question, au nombre d'environ deux cents cinquante, selon que nos gens en pouvoient juger.

Notre armée étoit fort petite en comparaison; et, ce qui étoit le plus fâcheux, il n'y avoit pas de quoi lui fournir suffisamment d'armes.

Voici le compte des hommes.

17	Espagnols.
5	Anglais.
1	Le père de *Vendredi*.
3	Esclaves venus dans l'île avec les femmes sauvages, et qui s'étoient montrés fort fidèles.
3	Autres esclaves qui servoient les Espagnols.
29	Nombre total.

Pour armer ces combattans, il avoit

11	mousquets.
5	pistolets.
3	fusils de chasse.
5	fusils que j'avois ôtés aux matelots mutins en les désarmant.
2	sabres.
3	vieilles hallebardes.
29	Nombre total.

Pour en tirer tout l'usage possible, ils ne donnèrent point d'armes à feu aux esclaves; mais ils les armèrent chacun d'une hallebarde, ou d'un bâton à deux bouts, avec une hache. Chaque combattant européen en prit une aussi. Il y avoit encore deux femmes, qu'il ne fut pas possible de détourner d'accompagner leurs maris au combat. On leur donna les arcs et les flèches que les Espagnols avoient prises des sauvages à la bataille qui s'étoit donnée dans l'île, il y avoit quelque temps, entre deux différentes troupes d'Indiens. On donna encore une hache à chacune de ces Amazones.

Le gouverneur espagnol, dont j'ai déjà parlé si souvent, étoit généralissime; et Guillaume Atkins, qui, quoiqu'un terrible homme quand il s'agissoit de commettre quelque crime, étoit cependant plein de valeur, commandoit sous lui. Les sauvages avancèrent sur les nôtres comme des lions; et ce qu'il y avoit de fâcheux, c'est que nos gens ne pouvoient pas tirer le moindre secours du lieu où ils étoient postés, excepté que Guillaume Atkins, qui dans cette occasion rendit de grands services, étoit caché

avec six hommes derrière quelques broussailles, en guise d'une garde avancée, ayant ordre de laisser passer les premiers des ennemis, de faire feu ensuite au beau milieu de la troupe, et de se retirer après avec toute la promptitude possible, en faisant un détour dans les bois pour se placer derrière les Espagnols, qui avoient une rangée d'arbres devant eux.

Les sauvages s'avançant par petits pelotons sans aucun ordre, Atkins en laissa passer une cinquantaine, et voyant que le reste faisoit une troupe aussi épaisse que dérangée, il fit faire feu à trois de ses gens, qui avoient chargé tous leurs fusils de six ou sept balles, à-peu-près du calibre d'un pistolet. Il n'est pas possible de dire combien ils en tuèrent et blessèrent; mais leur surprise et leur consternation n'est pas exprimable. Ils étoient dans un étonnement et dans une frayeur terrible d'entendre un bruit si inoui, et de voir les gens tués et blessés sans en pouvoir découvrir la cause, quand Atkins lui-même et les trois autres firent une nouvelle décharge dans le plus épais de leur bataillon; et en moins d'une minute, les trois premiers ayant eu le temps de charger de nouveau leurs fusils, leur donnèrent une troisième décharge.

Si alors Atkins et ses gens s'étoient retirés immédiatement, comme on lui avoit ordonné, ou si les autres avoient été à portée de continuer le feu, les sauvages étoient défaits indubitablement; car la consternation dans laquelle ils étoient, venoit principalement de ce qu'ils s'imaginoient que c'étoient les dieux qui les tuoient par le tonnerre et par la foudre. Mais Guillaume s'arrêtant là pour recharger de nouveau, les tira d'erreur. Quelques-uns des enne-

mis les plus éloignés, le découvrirent et le vinrent prendre par-derrière, et quoiqu'Atkins fît encore feu sur ceux-là deux ou trois fois, et qu'il en tuât une vingtaine, il fut cependant blessé lui-même ; un de ses gens anglais fut tué à coup de flèches, et le même malheur arriva quelque temps après à un Espagnol et à un des esclaves qui étoient venus dans l'île avec les épouses des Anglais. C'étoit un garçon d'une bravoure étonnante ; il s'étoit battu en désespéré, et il avoit dépêché lui seul cinq ennemis, quoiqu'il n'eût d'autres armes qu'un bâton à deux bouts et une hache.

Nos gens étant pressés de cette manière-là, et ayant souffert une perte si considérable, se retirèrent vers une colline dans le bois, et les Espagnols, après avoir fait trois décharges, firent la retraite aussi.

Le nombre des ennemis étoit terrible, et ils se battoient tellement en désespérés, que, quoiqu'il y en eût une cinquantaine de tués et autant de blessés, au moins, ils ne laissoient pas d'enfoncer nos gens sans se mettre en peine du danger, et leur envoyoient continuellement des nuées de flèches. On observa même que leurs blessés, qui étoient encore en état de combattre, en devenoient plus furieux, et qu'ils étoient plus à craindre que les autres.

Lorsque nos gens commencèrent leur retraite, ils laissèrent leurs morts sur le champ de bataille, et les sauvages maltraitèrent ces cadavres de la manière du monde la plus cruelle, leur cassant les bras, les jambes et la tête avec leurs massues et leurs sabres de bois, comme de vrais barbares qu'ils étoient.

Voyant que nos gens s'étoient retirés, ils ne songèrent pas à les suivre ; mais s'étant ran-

gés en cercle, selon leur coutume, ils poussèrent deux grands cris en signe de victoire. Leur joie fut pourtant modérée peu après par plusieurs de leurs blessés, qui tombèrent à terre, et qui perdirent la vie à force de perdre du sang.

Le gouverneur ayant retiré sa petite armée sur un tertre un peu élevé, Atkins, tout blessé qu'il étoit, fut d'avis qu'on marchât et qu'on donnât de nouveau avec toutes les forces unies. Mais le gouverneur lui répliqua : « Seigneur » Atkins, vous voyez de quelle manière désespérée leurs blessés combattent ; laissons-les » en repos jusqu'à demain ; tous ces malheureux » seront tous roides de leurs blessures, ils seront » trop affoiblis par la perte de leur sang pour en » venir aux mains de nouveau, et nous aurons » meilleur marché du reste ».

— « C'est fort bien dit à vous, seigneur, ré» pliqua Atkins avec une gaîté brusque ; mais » parbleu il en sera de moi précisément comme » des sauvages, je ne serai bon à rien demain ; » et c'est pour cela que je voudrois recommen» cer la danse pendant que je suis encore » échauffé. — Vous parlez en brave homme, » seigneur Atkins, repartit l'Espagnol, et vous » avez agi de même ; vous avez fait votre de» voir, et nous nous battrons pour vous demain » si vous n'êtes pas en état d'être de la partie. » Attendons jusqu'à demain, je crois que ce » sera le parti le plus sage ».

Néanmoins comme il faisoit un fort beau clair de lune, et que nos gens savoient que les sauvages étoient dans un grand désordre, courant confusément de côté et d'autre près de l'endroit où étoient leurs morts et leurs blessés, ils résolurent ensuite de tomber sur eux

pendant la nuit, persuadés que s'ils pouvoient donner une seule décharge avant que d'être découverts, leurs affaires iroient bien. L'occasion étoit merveilleuse pour le faire; car un des Anglais, près l'habitation duquel le combat avoit commencé, savoit un moyen sûr pour les surprendre. Il fit faire à nos gens un détour dans le bois, du côté de l'ouest, et puis tournant du côté du sud, il les mena si près du lieu où étoit le plus grand nombre des sauvages, qu'avant d'avoir été vus ou entendus, huit d'entr'eux firent une décharge sur les ennemis avec un succès terrible. Une demi-minute après, huit autres les saluèrent de la même manière, et répandirent parmi eux une si grande quantité de grosse dragée, qu'il y en eut un grand nombre de tués et de blessés; et pendant tout ce temps-là il ne leur fut pas possible de découvrir d'où venoit ce carnage, et de quel côté ils devoient fuir.

Les nôtres ayant chargé leurs armes de nouveau avec toute la promptitude possible, se partagèrent en trois troupes, résolus de tomber sur les ennemis tous à-la-fois. Dans chaque petite troupe il y avoit huit personnes; car ils étoient en tout vingt-quatre, si l'on compte les deux femmes, qui, pour le dire en passant, combattirent avec toute la fureur imaginable.

Ils partagèrent les armes à feu également à toutes les troupes, comme aussi les hallebardes et les bâtons à deux bouts. Ils vouloient laisser les femmes derrière; mais elles dirent qu'elles étoient résolues de mourir avec leurs maris. S'étant mis ainsi en bataille, ils sortirent du bois en poussant un cri de toutes leurs forces. Les sauvages tinrent tous ferme; mais ils

étoient dans la dernière consternation en entendant nos gens pousser leurs cris de trois différens côtés. Ils étoient assez courageux pour nous combattre, s'ils nous avoient vus, et effectivement dès que nous approchâmes ils tirèrent plusieurs flèches, dont l'une blessa le pauvre père de *Vendredi*, mais pas dangereusement. Nos gens ne leur donnèrent guère de temps; et se ruant sur eux, après avoir fait feu de trois côtés différens, ils se mêlèrent avec eux, et à coups de crosses, de sabres, de haches et de bâtons à deux bouts, ils remuèrent si bien les mains, que les ennemis se mirent à hurler affreusement et à s'enfuir l'un d'un côté et l'autre de l'autre, ne songeant plus qu'à se dérober à des ennemis si terribles.

Nos gens étoient fatigués de les assommer, et il ne faut pas en être surpris, puisque dans lès deux actions ils en avoient tué ou blessé mortellement cent quatre-vingt, tout au moins. Les autres, saisis d'une frayeur inexprimable, couroient par les collines et les vallées avec toute la rapidité que la peur pouvoit ajouter à leur vîtesse naturelle.

Comme nous ne nous mettions guère en peine de les poursuivre, ils gagnèrent tous le rivage sur lequel ils s'étoient débarqués. Mais ce n'étoit pas là encore la fin de leur malheur; car il faisoit cette nuit un terrible vent qui, venant du côté de la mer, les empêchoit de quitter le rivage. La tempête continua pendant toute la nuit, et quand la marée monta, leurs canots furent poussés si avant sur le rivage, qu'il auroit fallu une peine infinie pour les remettre à flot, et quelques-uns en heurtant contre le sable, ou les uns contre les autres, avoient été mis en pièces.

Nos gens, quoique charmés de leur victoire, eurent peu de repos tout le reste de la nuit; mais s'étant rafraîchis du mieux qu'il leur étoit possible, ils prirent le parti de marcher vers cette partie de l'île où les sauvages s'étoient retirés. Ce dessein les força de passer au travers du champ de bataille, où ils virent plusieurs de leurs malheureux ennemis encore en vie, mais hors d'espérance d'en revenir : spectacle désagréable pour des cœurs bien placés; car une ame véritablement grande, quoique forcée par les loix naturelles à détruire ses ennemis, est fort éloignée de se réjouir de leurs malheurs.

Il ne leur fut pas nécessaire de s'inquiéter à l'égard de ces pauvres sauvages; car leurs esclaves eurent soin d'en finir les misères à grands coups de haches.

Ils parvinrent enfin à un endroit où ils virent les restes de l'armée des sauvages, qui consistoit encore dans une centaine d'hommes. Ils étoient assis à terre, le menton appuyé sur les genoux, et la tête soutenue par les deux mains.

Dès que nos gens furent éloignés d'eux de la distance de deux portées de mousquet, le gouverneur ordonna qu'on tirât deux mousquets sans balles, pour leur donner l'alarme et pour voir leur contenance. Il avoit envie de découvrir par-là s'ils étoient d'humeur à se battre encore, ou s'ils étoient entièrement découragés par leur défaite. C'est selon ce qu'il découvriroit, qu'il vouloit prendre ses mesures.

Ce stratagême réussit; car dès que les sauvages eurent entendu le premier coup, et qu'ils virent le feu du second, ils se levèrent sur leurs pieds avec toute la frayeur imaginable, et ils

s'enfuirent vers le bois, en faisant une sorte de hurlement que nos gens n'avoient pas encore entendu jusque là, et dont ils ne purent pas deviner le sens. D'abord nos gens auroient mieux aimé que le temps eût été tranquille, et que leurs ennemis eussent pu se rembarquer; mais ils ne considéroient pas alors que leur retraite auroit pu être la cause d'une nouvelle expédition, et qu'ils seroient peut-être revenus avec des forces auxquelles il n'auroit pas été possible de résister; ou bien qu'ils auroient pu revenir si souvent, que la colonie, uniquement occupée à les repousser, auroit été obligée de périr de faim.

Guillaume Atkins, qui, malgré sa blessure, n'avoit pas voulu quitter la partie, donna le meilleur conseil de tous; il étoit d'avis de se servir de la frayeur des ennemis pour les couper d'avec leurs barques, et pour les empêcher de regagner jamais leur patrie.

Ils consultèrent long-temps là-dessus; quelques-uns s'opposoient à cette opinion, craignant que l'exécution de ce projet ne poussât les barbares désespérés à se cacher dans le bois; ce qui forceroit les nôtres à leur donner la chasse comme à des bêtes féroces, les empêcheroit de travailler, pour ne s'occuper qu'à garder leur bétail et leurs plantations, et les feroit vivre dans des inquiétudes continuelles.

Atkins répondit, qu'il valoit mieux avoir affaire à cent hommes qu'à cent nations; et qu'il falloit absolument détruire, et les canots et les ennemis, s'ils vouloient n'être pas détruits eux-m mes; en un mot, il leur montra si bien l'utilité de son sentiment, qu'ils y entrèrent tous. Ils mirent aussi-tôt la main à l'œuvre, et ayant ramassé du bois sec, ils essayèrent de

mettre quelques-uns des canots en feu ; mais ils étoient trop mouillés. Néanmoins le feu en gâta tellement les parties supérieures, qu'il n'étoit plus possible de s'en servir.

Quand les Indiens eurent remarqué le dessein de nos gens, quelques-uns d'entr'eux sortirent du bois, et s'approchant, ils se mirent à genoux, en criant : *Oa, Oa, Waramoka,* et en prononçant quelques autres paroles, dont les nôtres ne purent rien entendre ; mais comme ils étoient dans une posture suppliante, les cris qu'ils poussoient étoient destinés, sans doute, à prier que l'on épargnât leurs canots et de leur permettre de s'en retourner.

Mais nos gens étoient alors absolument persuadés que l'unique moyen de conserver la colonie, étoit d'empêcher qu'aucun des sauvages ne retournât chez lui ; persuadés que s'il en échappoit un seul, pour aller raconter la triste aventure de ses camarades, c'étoit fait d'eux. Ainsi, faisant signe aux barbares qu'il n'y avoit point de quartier pour eux, ils poussèrent leur pointe, en détruisant toutes les barques que les tempêtes avoient épargnées. A la vue de ce spectacle, les sauvages qui étoient dans le bois firent des hurlemens épouvantables, que les nôtres entendirent distinctement ; et ensuite ils se mirent à courir dans l'île comme des hommes qui auroient perdu l'esprit ; ce qui troubla beaucoup nos gens, indéterminés sur ce qu'ils devoient faire pour se délivrer de ces misérables.

Les Espagnols même, malgré toute leur prudence, ne considéroient pas, qu'en portant ces sauvages au désespoir, ils devoient placer des gardes auprès de leurs plantations. Il est vrai qu'ils avoient mis leurs troupeaux en sûreté, et qu'il étoit impossible aux Indiens de trouver

la capitale de l'île, je veux dire, mon vieux château, non plus que ma grotte dans la vallée; mais malheureusement ils déterrèrent *la grande ferme*, la mirent toute en pièces, ruinèrent l'enclos, et la plantation qui étoit à l'entour, foulèrent le bled aux pieds, arrachèrent les vignes, et gâtèrent les raisins qui étoient déjà en maturité; en un mot, ils firent des dommages inestimables, quoiqu'ils n'en profitassent pas eux-mêmes.

Nos gens étoient, à la vérité, en état de les combattre par-tout où ils les trouveroient, mais ils étoient fort embarrassés sur la manière de leur donner la chasse Quand ils les trouvoient un à un, ils les poursuivoient en vain; ils trouvoient aisément leur sûreté dans la vîtesse extraordinaire de leurs pieds; et d'un autre côté nos gens n'osoient pas aller un à un pour les surprendre, de peur d'être environnés et accablés par le nombre.

Ce qu'il y avoit de meilleur, c'est que les sauvages n'avoient point d'armes; leurs arcs leur étoient inutiles, faute de flèches et de matériaux pour en faire de nouvelles, et ils n'avoient aucune arme tranchante parmi toute leur troupe.

L'extrémité à laquelle ils étoient réduits étoit certainement déplorable; mais la situation dans laquelle ils avoient mis la colonie, n'étoit guère meilleure. Car quoique nos retraites fussent conservées, nos provisions étoient ruinées pour la plupart, notre moisson étoit détruite, et la seule ressource qui restoit étoit le bétail qui étoit dans la vallée, près de la grotte, un petit champ de bled qui étoit aussi de ce côté-là, et les plantations de Guillaume Atkins et de son camarade; car l'autre avoit perdu la vie

dans la première action par une flèche qui lui avoit percé la tête sous la tempe. Il est à remarquer que c'étoit le même scélérat inhumain qui avoit donné cet affreux coup de hache au pauvre esclave, et qui avoit projeté ensuite de faire main-basse sur tous les Espagnols.

A mon avis, ces gens furent alors dans un cas plus triste que je n'avois été jamais depuis le moment que j'avois trouvé le moyen de semer du millet et du riz, et que je commençois à réussir à apprivoiser des chèvres. Ils avoient dans les Indiens une centaine de loups dans l'île, qui dévoroient tout ce qu'ils pouvoient trouver, et qu'il étoit impossible d'atteindre.

La première chose dont ils purent convenir dans cet embarras, c'étoit de pousser les ennemis vers le sud-ouest, dans l'endroit le plus reculé de l'île, afin que si d'autres sauvages abordoient dans ces entrefaites, ils ne pussent pas découvrir ceux-ci. Ils résolurent encore de les harasser continuellement, d'en tuer autant qu'ils pourroient pour en diminuer le nombre, et s'ils pouvoient réussir à la fin de les apprivoiser, de leur enseigner à semer, et de les faire vivre de leur propre travail.

Conformément à ces résolutions, ils les poursuivirent avec tant de chaleur, et les effrayèrent tellement par leurs armes à feu, dont le seul bruit faisoit tomber les Indiens à terre, qu'ils s'éloignoient de plus en plus; leur nombre diminuoit de jour en jour, et enfin ils furent réduits à se cacher dans les bois et dans les cavernes, où plusieurs périrent misérablement de faim, comme il parut dans la suite, par leurs cadavres qu'on trouva.

La misère de ces pauvres gens remplit les

nôtres d'une généreuse compassion, sur-tout le gouverneur espagnol, qui étoit l'homme du monde qui avoit le cœur le mieux placé et le plus digne d'un homme de naissance. Il proposa aux autres de tâcher de prendre un des sauvages pour lui faire entendre l'intention de la colonie, et pour l'envoyer parmi les siens, afin de les faire venir à une capitulation qui assurât les sauvages de la vie, et la colonie du repos qu'ils avoient perdu depuis la dernière invasion.

Ils furent assez long-temps avant de pouvoir parvenir à leur but; mais enfin la disette les ayant affoiblis, on en saisit un. Il étoit au commencement tellement accablé de son malheur, qu'il ne voulut ni manger ni boire; mais voyant qu'on le traitoit avec douceur, et qu'on avoit l'humanité de lui donner ce qu'il falloit pour sa subsistance, sans lui faire le moindre chagrin, il revint de ses frayeurs et se tranquillisa peu à peu.

On lui amena le père de *Vendredi*, qui entroit souvent en conversation avec lui, et qui l'assuroit de l'intention qu'on avoit, non-seulement de sauver la vie à lui et à tous ses compagnons, mais encore de leur donner une partie de l'île, à condition qu'ils se tiendroient dans leurs propres limites, sans en sortir jamais pour causer le moindre dommage à la colonie. Il lui promit aussi qu'on leur donneroit du grain pour ensemencer des terres, et qu'on leur fourniroit du pain en attendant qu'ils fussent en état d'en faire pour eux-mêmes. De plus, il lui ordonna d'aller parler à ses compatriotes, et de leur déclarer que, s'ils ne vouloient pas accepter des conditions si avantageuses, ils seroient tous détruits.

Les malheureux sauvages, extrêmement humiliés par leur misère, et réduits au nombre d'environ trente-sept, reçurent cette proposition sans balancer, et demandèrent qu'on leur donnât quelques alimens. Là-dessus douze Espagnols et deux Anglais bien armés, marchèrent vers l'endroit où les Indiens se trouvoient alors, avec trois esclaves et le père de *Vendredi*. Ces derniers leur portoient une bonne quantité de pain, quelques gâteaux de riz séché au soleil, et trois chevreaux en vie. On leur ordonna de se placer au pied d'une colline pour manger ensemble ; ce qu'ils firent avec toutes les marques possibles de reconnoissance, et dans la suite ils se montrèrent les observateurs les plus religieux de leur parole qu'il est possible de trouver parmi les hommes. Ils ne sortoient jamais de leur territoire que quand ils étoient obligés de venir demander des vivres et des conseils pour diriger leur plantation.

C'est encore dans ce même endroit qu'ils vivoient quand je suis rentré dans l'île, et que je leur ai rendu une visite.

On leur avoit enseigné à semer du bled, à faire du pain, à traire des chèvres, etc. et rien ne leur manquoit que des femmes pour faire bientôt un peuple dans les formes. On leur avoit assigné une partie de l'île bordée de rochers par-derrière, et de la mer par-devant. Elle étoit située du côté du sud-est, et ils avoient autant de terres fertiles qu'il leur en falloit ; elles étoient étendues d'un mille et demi en largeur, et d'environ quatre en longueur.

Nos gens leur enseignèrent ensuite à faire des pelles de bois, comme j'en faisois autrefois pour moi-même, et firent présent à toute la troupe de douze haches et de trois

couteaux ; avec ces outils ils facilitoient leur travail et vivoient avec toute la tranquillité et avec toute l'innocence qu'on pouvoit desirer.

Après la fin de cette guerre, la colonie jouit d'une tranquillité parfaite, par rapport aux sauvages, jusqu'à ce que je revins la voir deux années après. Les canots des sauvages ne laissoient pas d'y aborder de temps en temps pour faire leurs repas inhumains; mais comme ils étoient de différentes nations, et qu'ils n'avoient apparemment jamais entendu parler de ce qui étoit arrivé aux autres, ils ne firent aucune recherche dans l'île pour trouver nos sauvages ; et quand ils l'auroient fait, ç'auroit été un grand hasard s'ils les avoient trouvés.

C'est ainsi que j'ai donné un récit fidèle et complet de tout ce qui étoit arrivé de considérable à ma colonie pendant mon absence. Elle avoit extrêmement civilisé les Indiens, et leur rendoit de fréquentes visites ; mais elle leur défendoit, sous peine de la vie, de la venir voir à leur tour, de peur d'en être trahie.

Ce qu'il y a de remarquable encore, c'est que nos gens avoient enseigné aux sauvages à faire des paniers et d'autres ouvrages d'osier : mais bientôt ils avoient surpassé leurs maîtres. Ils savoient faire en ce genre les choses du monde les plus curieuses, des tamis, des cages, des tables, des garde-mangers, des chaises, des lits, etc. étant extrêmement ingénieux dès qu'on leur avoit une fois donné l'idée de quelque chose.

Mon arrivée fut d'un grand secours à ces pauvres gens, puisque je les pourvus abondamment de couteaux, de ciseaux, de pelles, de bêches, de pioches, en un mot, de tous les outils dont ils pouvoient avoir besoin. Ils s'en ser-

virent bientôt avec beaucoup d'adresse, et ils eurent assez d'industrie pour se faire des maisons entières d'un tissu d'osier ; ce qui, malgré son air comique, étoit d'une grande utilité contre la chaleur et contre toutes sortes de vermines.

Cette invention plut tant à mes gens, qu'ils firent venir les sauvages pour faire la même chose pour eux ; et quand je fus voir la colonie des deux Anglais, leurs huttes parurent de loin à mes yeux être de grandes ruches. Pour Guillaume Atkins, qui commençoit à devenir sobre, industrieux, appliqué, il s'étoit fait une tente d'ouvrage de vanier, qui passoit l'imagination. Elle avoit cent vingt pas de circuit ; les murailles en étoient aussi serrées que le meilleur panier ; elles consistoient en trente-deux compartimens fort épais, et de la hauteur de sept pieds. Il y avoit au milieu une autre hutte qui n'avoit pas au-delà de vingt-deux pas de contour. Elle étoit beaucoup plus forte et plus épaisse que la tente extérieure : la figure en étoit octogone, et chacun des huit coins étoit soutenu d'un bon poteau. Sur le haut de ces poteaux il avoit posé de grandes pièces de même ouvrage, jointes ensemble par des chevilles de bois ; ces pièces servoient de bases à huit solives qui faisoient le dôme de tout le bâtiment, et qui étoient parfaitement bien unies, quoiqu'au lieu de clous, il n'eût que quelques chevilles de fer qu'il avoit trouvé moyen de faire de la vieille ferraille que j'avois laissée dans l'île.

Certainement ce drôle faisoit voir une grande industrie dans plusieurs choses où il n'avoit jamais eu occasion de s'appliquer. Il se fit non-seulement une forge, avec deux soufflets de

bois et de fort bon charbon, mais encore une enclume de médiocre grandeur, dont il avoit trouvé la matière dans un levier de fer ; ce qui lui donna le moyen de forger des crochets, des gâches de serrures, des chevilles de fer, des verroux et des gonds.

J'en reviens à son bâtiment : après avoir dressé le dôme de sa tente intérieure, il remplit les vides entre les solives, d'ouvrages de vanier aussi bien tissus qu'il fût possible. Il le couvrit d'un second tissu de paille de riz, et sur le tout il mit encore des feuilles d'un certain arbre, fort larges, ce qui rendoit tout le toit aussi impénétrable à la pluie, que s'il avoit été couvert de tuiles ou d'ardoises : il fit tout cela lui-même, hormis l'ouvrage de vanier, que les sauvages avoient tissu pour lui.

La tente extérieure formoit comme une espèce de galerie couverte, et de ses trente-deux angles de solives s'étendoient les poteaux qui soutenoient le dôme, et qui étoient éloignés du circuit, de l'espace de vingt pieds ; de manière qu'il y avoit entre les murailles extérieures et intérieures une promenade large de vingt pieds à-peu-près.

Il partagea tout l'intérieur en six appartemens, par le moyen de ce même ouvrage de vanier, mais plus proprement tissu et plus fin que le reste. Dans chacune de ces six chambres de plain-pied, il y avoit une porte par laquelle on entroit par la tente du milieu, et une autre qui donnoit dans la galerie extérieure, qui étoit aussi partagée en six pièces égales, non-seulement propres à servir de retraite, mais encore de décharge. Ces six espaces n'emportoient pas toute la circonférence, et les autres appartemens qu'il y avoit dans la tente extérieure

étoient arrangés de la manière que voici. Dès qu'on étoit entré par la porte de dehors, on avoit tout droit devant soi un petit passage qui menoit à la porte de la maison intérieure ; à chaque côté du passage il y avoit une muraille d'ouvrage de vanier, avec une porte par où l'on entroit dans une espèce de magasin large de vingt pieds et long de quarante, et de là dans un autre un peu moins long. De manière que dans la tente extérieure il y avoit dix belles chambres, dans six desquelles on ne pouvoit entrer que par les appartemens de la tente intérieure, dont elles étoient, pour ainsi dire, les cabinets. Les autres quatre, comme je viens de dire, étoient de grands magasins, deux d'un côté, et deux de l'autre, du passage qui menoit de la porte de dehors à celle de la maison intérieure.

Je crois qu'on n'a jamais entendu parler d'un pareil ouvrage de vanier, ni d'une hutte faite avec tant de propreté et d'arrangement. Cette grande ruche servoit de demeure à trois familles ; savoir, à celle d'Atkins, de son compagnon et de la femme du troisième Anglais qui avoit perdu la vie dans la dernière guerre, et qui avoit laissé sa veuve avec trois enfans sur les bras.

Les autres en usèrent parfaitement bien avec cette famille, et lui fournirent avec une charité libérale tout ce dont elle avoit besoin, du grain, du lait, des raisins secs, etc. S'ils tuoient un chevreau, ou s'ils trouvoient une tortue, elle en avoit toujours sa part ; de manière que tous ensemble ils vivoient assez bien, quoique, comme j'ai déjà dit, il s'en fallût beaucoup qu'ils n'eussent la même application que les Anglais qui faisoient une colonie à part.

Il y avoit une particularité dans la conduite de tous les Anglais que je ne dois pas passer sous silence. La religion étoit une chose absolument inconnue parmi eux. Il est vrai qu'ils se faisoient souvenir assez souvent les uns les autres qu'il y avoit un Dieu, en jurant à la manière des gens de mer; mais cette espèce d'hommage qu'ils rendoient à la Divinité étoit fort éloigné d'être un acte de dévotion, et leurs femmes, pour être mariées à des chrétiens, n'en étoient pas plus éclairées. Ils étoient fort ignorans dans la religion eux-mêmes, et par conséquent fort incapables d'en donner quelque idée à leurs femmes. Toutes les lumières qu'elles avoient acquises par le mariage, c'est que leurs maris leur avoient enseigné à parler l'anglais passablement, comme aussi à leurs enfans, qui étoient environ au nombre de vingt, et qui apprenoient à s'énoncer en anglais dès qu'ils étoient en état de former des sons articulés, quoiqu'ils s'en acquittassent d'abord d'une manière assez burlesque, aussi bien que leurs mères.

Parmi tous ces enfans, il n'y en avoit pas un qui passât l'âge de six ans quand j'arrivai. A peine y en avoit-il sept que les Anglais avoient mené ces dames sauvages dans l'île. Elles étoient toutes fécondes, l'une plus, l'autre moins; celle qui étoit tombée en partage au second cuisinier du vaisseau, étoit grosse alors pour la sixième fois; il n'y en avoit pas une qui ne fût douce, modérée, laborieuse, modeste et prompte à secourir ses compagnes; elles étoient sur-tout extrêmement soumises à leurs maîtres, que je ne puis appeler leurs maris que très-improprement. Il ne leur manquoit plus rien que d'être instruites dans le christianisme,

et mariées légitimement : elles y parvinrent bientôt par mes soins, ou du moins par une conséquence de mon arrivée dans l'île.

Ayant donné ainsi l'histoire générale de la colonie, et pareillement des cinq rebelles Anglais, il me reste d'entrer en quelque détail touchant les Espagnols, qui constituoient le corps le plus puissant de mes sujets, et dont l'histoire est remarquable par des particularités dignes d'attention.

Ils m'informèrent dans plusieurs de nos conversations de la situation où ils s'étoient trouvés parmi les sauvages. Ils me dirent naturellement qu'ils n'avoient pas songé seulement à chercher dans l'industrie quelque secours contre la misère, et que quand même ils auroient été en état de se mettre à l'aise, ils avoient été si fort accablés par le fardeau de leurs infortunes, si abîmés dans le désespoir, qu'ils s'étoient abandonnés nonchalamment à la résolution de se laisser mourir de faim.

Un homme fort grave et fort sensé d'entr'eux me dit qu'il sentoit bien qu'ils avoient eu tort, puisqu'un homme sage, au lieu de se laisser entraîner à sa misère, doit tirer du secours de tous les moyens que lui offre la raison pour adoucir le malheur présent, et pour se préparer une délivrance entière pour l'avenir. « La douleur, continua-t-il, est la passion du » monde la plus insensée et la plus inutile; » elle ne roule que sur des choses passées, qu'on » ne peut rappeler, et qui, d'ordinaire, sont » sans remède; elle ne se tourne presque jamais » du côté de l'avenir; et bien loin de nous faire » réfléchir sur les moyens de finir nos malheurs, » elle y met le comble, au lieu de les rendre » supportables ». Là-dessus il m'allégua un pro-

verbe espagnol qu'il m'est impossible de citer mot à mot, mais dont j'ai fait le proverbe que voici :

Etre troublé dans le trouble,
C'est rendre le trouble double.

Il porta ensuite ses réflexions sur toutes les commodités que je m'étois autrefois procurées dans ma solitude, et sur les soins infatigables, par lesquels, d'un état plus triste que le leur n'avoit jamais été, j'en avois su faire un plus heureux que n'étoit le leur dans le temps même qu'ils se trouvoient tous ensemble dans l'île.

Il me dit encore qu'il avoit remarqué avec étonnement, que les Anglais avoient plus de présence d'esprit dans l'infortune que tout autre peuple qu'il eût jamais rencontré, et que sa nation et la portugaise étoient les gens du monde les plus malheureux quand il s'agissoit de lutter contre l'adversité, puisqu'après avoir fait inutilement leurs efforts ordinaires pour se tirer du malheur, leur premier pas étoit toujours le désespoir, sous lequel ils restoient affaissés sans avoir la force d'esprit de former le moindre dessein propre à mettre fin à leurs calamités.

Je lui répondis qu'il y avoit une grande différence entre leur cas et le mien, puisqu'ils avoient été jetés à terre sans aucune chose nécessaire pour subsister. Qu'en effet mon malheur avoit été accompagné de ce désavantage, que j'étois seul ; mais, qu'en récompense les secours que la Providence m'avoit mis entre les mains en poussant les débris du vaisseau si près du rivage, auroient été capables de ranimer le courage de l'homme du monde le plus foible.

« Seigneur, repartit l'Espagnol, si nous avions
» été dans votre situation, nous n'aurions ja-
» mais tiré du vaisseau la moitié des choses
» utiles que vous sûtes en tirer, nous n'aurions
» jamais eu l'esprit de faire un radeau pour les
» porter à terre, ou de le faire aborder à l'île
» sans voiles et sans rames. Nous ne nous en
» serions pas avisé tous ensemble, bien loin
» qu'un seul d'entre nous eût été capable de
» l'entreprendre et de l'exécuter ». Je le conjurai là-dessus de mettre des bornes à ses complimens, et de continuer le récit de leur embarquement dans l'endroit où ils avoient si mal passé leur temps. Il me dit que malheureusement ils étoient abordés dans une île où il y avoit du peuple sans provisions; et que s'ils avoient été assez sensés pour remettre en mer, et aller vers une île peu éloignée de là, ils auroient trouvé des provisions sans habitans. Que les Espagnols de l'île de la Trinité y ayant été fréquemment, n'avoient rien négligé pour la remplir de boucs et de cochons; que d'ailleurs les tourterelles et les oiseaux de mer y étoient dans une si grande abondance, que s'ils n'y avoient pas trouvé du pain, du moins ils n'auroient jamais pu manquer de viande. Dans l'endroit où ils avoient abordé, au contraire, ils n'avoient eu que quelques herbes et quelques racines sans goût et sans suc, dont la charité des sauvages les avoit pourvus, encore fort sobrement, parce que ces bonnes gens n'étoient pas en état de les nourrir mieux, à moins qu'ils n'eussent voulu avoir part à leurs festins de chair humaine.

Les Espagnols me firent encore le récit de tous les moyens qu'ils avoient employés pour civiliser les sauvages, leurs bienfaiteurs, et

pour leur donner des sentimens et des coutumes plus raisonnables que ceux qu'ils avoient hérités de leurs ancêtres ; mais tous leurs soins avoient été inutiles. Les sauvages avoient trouvé fort étrange que des gens qui étoient venus là pour trouver de quoi vivre, voulussent se donner les airs d'instruire ceux qui leur donnoient de quoi subsister ; selon eux, il ne falloit se mêler de donner des idées aux gens que quand on pouvoit se passer d'eux.

Les Espagnols avoient été exposés souvent à de terribles extrémités, étant quelquefois absolument sans vivres. L'île où le malheur les avoit portés, étoit habitée par des sauvages indolens, et par conséquent plus pauvres et plus misérables que d'autres peuples de cette même partie du monde. En récompense ceux-ci étoient moins barbares et moins cruels que ceux qui étoient plus à leur aise.

Mes Espagnols trouvoient pourtant dans la triste situation où ils avoient été une démonstration évidente de la sagesse, de la bonté de la Providence qui dirige les événemens ; car si, animés par la misère et par la disette qui les accabloient, ils avoient cherché un pays plus abondant, cette précaution même les auroit détournés de la route de se délivrer par mon moyen.

Les sauvages, à ce qu'ils me racontèrent encore, avoient voulu, pour prix de leur hospitalité, les conduire avec eux à la guerre. Il est vrai qu'ils avoient des armes à feu, et s'ils n'avoient pas eu le malheur de perdre leurs munitions, non-seulement ils auroient été en état de rendre des services considérables à leurs hôtes, mais encore de se faire respecter par leurs amis et par leurs ennemis. Mais n'ayant

ni poudre ni plomb, obligés pourtant de suivre leurs bienfaiteurs dans les combats, ils y étoient plus exposés que les sauvages eux-mêmes. Ils n'avoient ni arcs ni flèches, et ils ne savoient pas faire usage de ces sortes d'armes, que leurs amis auroient pu leur fournir. Ainsi ils étoient forcés à rester dans l'inaction, en butte aux dards des ennemis jusqu'à ce que les deux armées se serrassent de près. Alors effectivement ils étoient d'un grand service. Avec trois hallebardes qu'ils avoient, et avec leurs mousquets, dans le canon desquels ils mettoient des morceaux de bois pointus, au lieu de bayonnettes, ils rompoient quelquefois des bataillons entiers. Il ne laissoit pas d'arriver fort souvent qu'environnés par une grande multitude d'ennemis, ils ne se sauvoient d'une grêle de flèches que par une espèce de miracle. Mais enfin ils avoient su se garantir de ce danger, en se couvrant tout le corps de larges boucliers de bois, couverts de peaux de certains animaux sauvages, dont ils ne savoient pas le nom. Un jour cependant le malheur avoit voulu que cinq d'entr'eux avoient été jetés à terre par les massues des sauvages, ce qui avoit donné occasion à l'ennemi d'en faire un prisonnier; c'étoit précisément l'Espagnol que j'avois eu la satisfaction d'arracher à la cruauté de ses vainqueurs. Ses compagnons l'avoient cru mort dans le commencement; mais en apprenant qu'il avoit été pris, ils auroient hasardé volontiers leur vie tous tant qu'ils étoient pour le délivrer.

Dans le temps que ces Espagnols avoient été terrassés, les autres les avoient renfermés au milieu d'eux, sans les abandonner, jusqu'à ce qu'ils fussent revenus à eux-mêmes. Alors fai-

sant tous ensemble un petit bataillon, ils s'étoient fait jour au travers de plus de mille sauvages, renversant tout ce qui s'opposoit à eux, et procurant à leurs amis une victoire entière, mais peu satisfaisante pour eux-mêmes par la perte de leur compagnon.

On peut juger par-là quelle avoit été leur joie en revoyant leur ami qu'ils avoient cru dévoré par les sauvages, la plus mauvaise espèce d'animaux féroces. Cette joie étoit parvenue au plus haut degré, par la nouvelle qu'il y avoit près de là un chrétien assez humain pour former le dessein de finir leur malheur, et capable de l'exécuter.

Ils me firent encore la description la plus pathétique de la surprise que leur avoit donnée le secours que je leur avois envoyé ; le pain, sur toute chose, qu'ils n'avoient pas vu depuis tant d'années. Ils l'avoient béni mille et mille fois comme un aliment descendu du ciel, et en le goûtant ils y avoient trouvé le plus restaurant de tous les cordiaux. Plusieurs autres choses que je leur avois envoyées pour leur subsistance, leur avoient causé à-peu-près le même ravissement.

Mes Espagnols, en me faisant ce récit, trouvoient des termes pour exprimer leurs sentimens; mais ils n'en avoient point pour donner une idée de la joie qu'avoit excitée dans leur ame la vue d'une barque et de pilotes tout prêts à les tirer de cette île malheureuse, et à leur faire voir le lieu et la personne desquels ce secours leur étoit venu. Ils me dirent seulement que les extravagances où les avoit portés une délivrance si peu attendue, n'avoient été guère éloignées d'une véritable frénésie ; que leur passion, qui étouffoit presque toutes les

facultés de leur ame, s'étoit frayé plusieurs routes différentes, pour éclater dans l'un d'une telle manière, dans l'autre d'une manière toute opposée; que les uns s'étoient évanouis, que les autres avoient pleuré, et que quelques-uns étoient devenus pour un temps absolument fous.

Ce portrait me toucha beaucoup, et me rappela les transports de *Vendredi* en rencontrant son père ; ceux des Français qui s'étoient sauvés à bord de leur navire embrasé ; ceux de cet équipage que mon secours avoit empêché de mourir de faim, et sur-tout la manière dont j'avois été saisi moi-même en quittant le désert dans lequel j'avois vécu pendant vingt-huit ans. C'est ainsi que d'ordinaire nous nous intéressons dans les sentimens d'autrui à proportion que nous y reconnoissons nos propres sentimens.

Ayant donné ainsi une idée de l'état où je trouvai ma colonie, il est temps que j'entre dans le détail que je fis pour elle, et de la situation où je la laissai en sortant de l'île. Ces gens étoient du sentiment, aussi bien que moi, qu'ils ne seroient plus importunés par les visites des sauvages, et que s'ils revenoient, ils étoient en état de les repousser quand ils seroient deux fois plus nombreux qu'auparavant. Ainsi il n'y avoit rien à craindre de ce côté-là. Un point plus important que je traitai avec l'Espagnol, que j'appelle gouverneur, c'étoit leur demeure dans l'île. Mon intention n'étoit pas d'en emmener un seul avec moi : aussi n'étoit-il pas juste de faire cette grace à quelques-uns, et de laisser là les autres, qui auroient été au désespoir d'y rester, si je diminuois leur nombre.

Je leur dis donc à tous que j'étois venu pour

les établir dans l'île, et non pour les en faire sortir ; que dans ce dessein j'avois fait des dépenses considérables, afin de les pourvoir de tout ce qui étoit nécessaire pour leur subsistance et pour leur sûreté : que de plus je leur amenois des personnes non-seulement propres à augmenter avantageusement leur nombre, mais encore à leur rendre de grands services, étant artisans, et capables de faire pour la colonie mille choses nécessaires, qui lui avoient manqué jusqu'ici.

Avant que de leur livrer tout ce que j'avois apporté pour eux, je leur demandai à chacun, l'un après l'autre, s'ils avoient absolument banni de leur cœur leurs anciennes animosités, et s'ils vouloient bien se toucher dans la main les uns aux autres pour se promettre une amitié étroite, et un attachement sincère pour l'intérêt commun de toute la société.

Guillaume Atkins répondit d'une manière gaie et cordiale, qu'ils avoient eu assez de malheurs pour devenir modérés, et assez de discordes pour devenir amis ; que pour sa part il promettoit de vivre et de mourir avec les autres ; que, bien loin de nourrir quelque haine contre les Espagnols, il avouoit qu'il avoit mérité de reste tout ce qu'ils avoient fait à son égard, et que s'il avoit été à leur place, et eux dans la sienne, ils n'en auroient pas été quittes à si bon marché ; qu'il étoit prêt à leur demander pardon, s'ils le vouloient, de ses folies et de ses brutalités ; qu'il souhaitoit leur amitié de tout son cœur, et qu'il ne négligeroit aucune occasion de les en convaincre ; qu'au reste il étoit content de ne pas revoir encore sa patrie de vingt ans.

Pour les Espagnols, ils dirent qu'en effet ils

avoient dans le commencement désarmé et exilé Atkins et ses compagnons, à cause de leur mauvaise conduite, et qu'ils s'en rapportoient à moi s'ils l'avoient fait sans raison : mais qu'Atkins avoit montré tant de bravoure dans la grande bataille contre les sauvages, et qu'ensuite il avoit donné tant de marques de l'intérêt qu'il prenoit dans toute la société, qu'ils avoient oublié tout le passé, et qu'ils le croyoient aussi digne d'être fourni d'armes et de tout ce qui lui étoit nécessaire que tout autre ; qu'ils avoient déjà fait voir jusqu'à quel point ils étoient satisfaits de lui en lui confiant le commandement sous leur gouverneur ; qu'ils avoient parfaitement, lui et ses compagnons, mérité leur confiance par tout ce qui peut porter les hommes à se fier les uns aux autres ; enfin, qu'ils embrassoient avec plaisir l'occasion de m'assurer qu'ils n'auroient jamais d'autre intérêt que celui de toute la colonie.

Sur ces déclarations qui paroissoient pleines de franchise et d'amitié, je les priai tous à dîner pour le lendemain ; et véritablement je leur donnai un repas magnifique. Pour le faire préparer, je fis venir à terre le cuisinier du vaisseau et son compagnon ; et je leur donnai pour aide le second cuisinier qui étoit dans l'île. On apporta du vaisseau six pièces de bœuf, et quatre de porc, une grande jatte de porcelaine pour y faire du punch, avec les ingrédiens nécessaires ; dix bouteilles de vin rouge de Bordeaux, et dix bouteilles de bière d'Angleterre. Tout cela fut d'autant plus agréable à mes convives, qu'ils n'avoient tâté rien de pareil depuis bien des années.

Les Espagnols ajoutèrent à nos mets cinq chevreaux entiers, que les cuisiniers firent

rôtir, et dont on en envoya trois bien couverts dans le vaisseau, afin que l'équipage se régalât de viande fraîche, dans le temps que mes insulaires feroient bonne chère des provisions salées du vaisseau.

Après avoir goûté avec eux tous les plaisirs innocens de la table, je fis porter à terre toute la cargaison que j'avois destinée à mes gens, et pour empêcher qu'il n'y eût des disputes sur le partage, j'ordonnai que chacun prît une portion égale de tout ce qui devoit servir à les vêtir pour lors. Je commençai par leur distribuer autant de toile qu'il leur en falloit pour avoir quatre chemises, et j'augmentai ensuite le nombre jusqu'à six, à l'instante prière des Espagnols. Rien au monde n'étoit capable de leur faire plus de plaisir; il y avoit si longtemps qu'ils n'en avoient porté, que l'idée même leur en étoit presque sortie de la mémoire.

Je destinai les étoffes minces d'Angleterre, dont j'ai parlé ci-dessus, à leur en faire faire à chacun un habit en forme de fourreau, croyant cet habillement libre et peu serré, le plus propre pour la chaleur du climat. J'ordonnai en même temps qu'on leur en fît de nouveaux dès que ceux-ci seroient usés. Je donnai à-peu-près les mêmes ordres pour ce qui regardoit les escarpins, les souliers, les bas et les chapeaux.

Il m'est impossible d'exprimer la joie et la satisfaction qui éclatoient dans l'air de tous ces pauvres gens, en voyant le soin que j'avois pris de leur fournir tant de choses utiles et commodes. Ils me dirent que j'étois leur véritable père, et que, tandis que dans un endroit si éloigné de leur patrie ils auroient un correspondant comme moi, ils oublieroient qu'ils

étoient dans un désert. Là-dessus ils déclarèrent tous qu'ils s'engageoient à ne jamais abandonner l'île sans mon consentement.

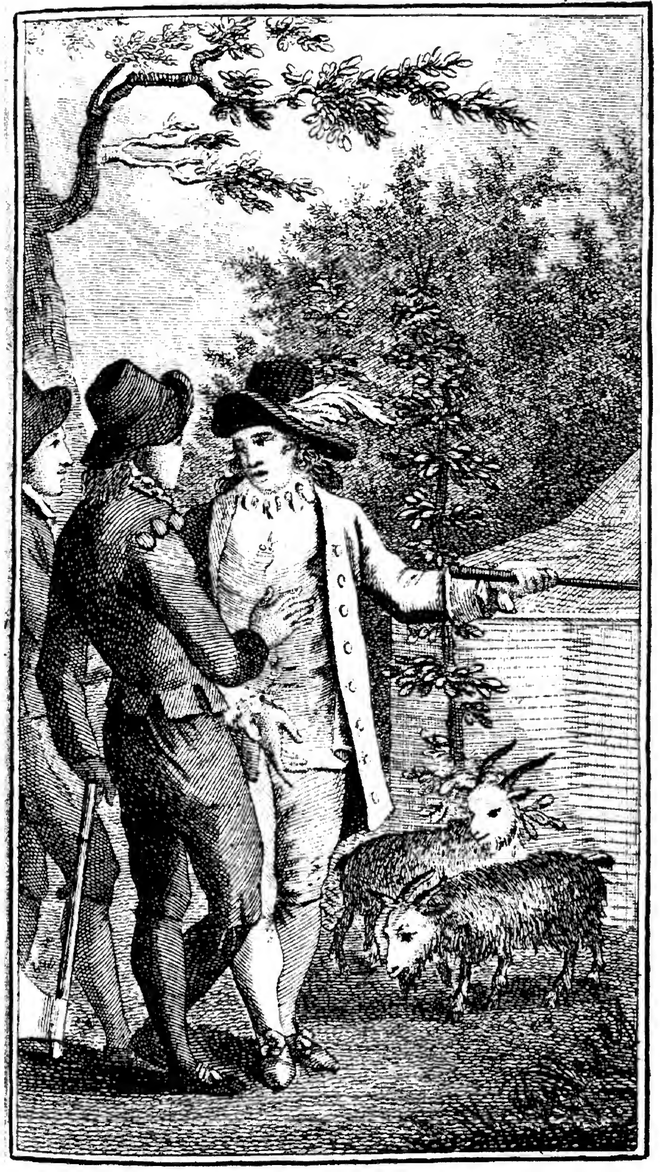
Je leur présentai ensuite les gens que j'avois amenés avec moi, sur-tout le tailleur, le serrurier, les deux charpentiers, et mon artisan universel, qui leur étoit d'une plus grande utilité qu'aucune chose au monde. Le tailleur, pour leur marquer le zèle qu'il avoit pour eux, se mit d'abord à travailler, et avec ma permission, il commença par leur faire à chacun une chemise. En même temps il enseigna aux femmes la manière de manier l'aiguille, de coudre et de piquer, et les employa même sous lui à faire les chemises de leurs maris et de tous les autres.

Pour les charpentiers, il n'est pas nécessaire de dire de quelle utilité ils furent à ma colonie. Ils mirent d'abord en pièces tous mes meubles grossiers, et firent en leur place, en moins de rien, des tables fort propres, des chaises, des châlits, des buffets, etc.

Pour leur faire voir de quelle manière la nature avoit produit mes artisans, je menai mes charpentiers voir la maison d'Atkins. Ils m'avouèrent tous deux qu'ils n'avoient jamais vu un pareil exemple de l'industrie humaine; l'un des deux même, après avoir rêvé pendant quelques momens, se tournant de mon côté: « En vérité, dit-il, cet homme n'a pas besoin » de nous; il ne lui manque rien que des ou- » tils ».

Ce mot me fit souvenir de produire ceux que j'avois apportés; je distribuai à chaque homme une bêche, une pelle et un râteau, afin de suppléer par-là à la charrue et à la herse. Je donnai encore à chaque petite colonie à part, une pio-

Tom. 2 p. 138



che, un levier, une grande hache, et une scie, en leur permettant d'en prendre de nouveaux du magasin général, dès qu'ils seroient usés ou rompus.

J'avois mené avec moi à terre le jeune homme dont la mère étoit morte de faim, et la servante aussi. C'étoit une jeune fille douce, bien élevée, et pieuse; et sa conduite charmoit tout le monde. Elle avoit vécu sans beaucoup d'agrément dans le vaisseau, où il n'y avoit point d'autre femme qu'elle: mais elle s'étoit soumise à son sort avec beaucoup de résignation. Quand elle vit l'ordre qui régnoit dans mon île, et l'air florissant qui y éclatoit par-tout, considérant qu'elle n'avoit aucune affaire dans les Indes orientales, elle me pria de la laisser dans l'île, et de l'agréger comme un membre de ma famille. Le jeune homme me fit la même prière, et j'y consentis avec plaisir. Je leur donnai un petit terrein, où on leur fit trois tentes, entourées d'ouvrages de vanier, construites à la manière de la maison d'Atkins.

Ces tentes étoient liées ensemble d'une telle manière, que chacun avoit son appartement, et que celle du milieu pouvoit servir de magasin et de salle à manger pour l'usage de l'un et de l'autre. Les deux Anglais trouvèrent à propos de changer de demeure, et d'approcher davantage de ces nouveaux venus. C'est ainsi que l'île resta toujours partagée en trois colonies.

Les Espagnols, avec le père de *Vendredi*, et les premiers esclaves, étoient toujours dans mon vieux château sous la colline, lequel devoit passer pour la capitale de mon empire, à fort juste titre. Ils l'avoient tellement étendu, qu'ils y pouvoient vivre fort au large, quoiqu'entiè-

rement cachés, et je suis sûr qu'il n'y eut jamais au monde une petite ville dans un bois si parfaitement à l'abri de toute insulte. Mille hommes auroient parcouru toute l'île pendant un mois entier sans la trouver, à moins que d'être avertis qu'elle y étoit réellement. Les arbres qui l'entouroient étoient si serrés, et leurs branches étoient tellement entrelacées les unes dans les autres, qu'il auroit fallu les abattre pour voir le château : d'ailleurs, il étoit presqu'impossible de découvrir les deux petits chemins par lesquels les habitans eux-mêmes entroient et sortoient. L'un étoit tout au haut de la petite baie, à plus de deux cents verges derrière l'habitation; l'autre, encore plus caché, menoit par-dessus la colline, par le moyen d'une échelle, comme je l'ai déjà dit plus d'une fois. Ils avoient planté encore au-dessus de la colline un bois fort épais, d'une acre d'étendue, où il n'y avoit pas la moindre ouverture, excepté une fort petite entre deux arbres, par laquelle on entroit de ce côté là.

La seconde colonie étoit celle de Guillaume Atkins, de son compagnon, et de la famille de leur camarade défunt, du jeune homme et de la servante. Dans celle-là demeuroient encore les deux charpentiers, et le serrurier, qui étoit d'autant plus utile à tous les habitans, qu'il étoit encore bon armurier, et capable par conséquent de tenir toujours en bon état les armes à feu. Ils avoient avec eux mon artisan universel, qui valoit vingt autres ouvriers lui seul. Ce n'étoit pas seulement un garçon fort industrieux, mais encore fort gai et divertissant; en sorte qu'on trouvoit chez lui l'agréable et l'utile. Avant que de sortir de mon royaume, j'eus la satisfaction de le marier avec la servante, qui

étoit une fille de mérite. Enfin, la troisième colonie étoit celle des deux Anglais honnêtes gens.

A propos de mariage, je ne dois pas négliger de rapporter ici les conversations que j'eus dans l'île avec mon religieux français sur les mariages des Anglais.

Il est certain que c'étoit un catholique romain, et il est à craindre que je ne choque les protestans en parlant avantageusement de son caractère et de sa piété. Non-seulement c'étoit un papiste, mais un prêtre, et un prêtre français. Ces qualités pourtant ne doivent pas m'empêcher de lui rendre justice; c'étoit un homme sobre, grave, et, du côté de la morale, véritablement chrétien. Sa charité étoit exemplaire, et toute sa conduite propre à servir de modèle aux gens de bien. Personne ne doit trouver à redire, je crois, aux éloges que je lui donne malgré sa profession et ses principes, sur lesquels il se trompoit à mon avis, et peut-être encore au sentiment de plusieurs de mes lecteurs.

La première conversation que j'eus avec lui, après qu'il eut consenti à me suivre dans les Indes, me plut extraordinairement. La religion en étoit le sujet, et il m'en parla avec toute la modération et la politesse imaginables.

« Monsieur, me dit-il, en faisant le signe de » la croix, vous ne m'avez pas seulement sauvé » la vie par la bénédiction du ciel; mais vous » m'avez permis encore de faire ce voyage avec » vous. Vous avez été assez obligeant pour me » considérer comme votre ami, et pour me per- » mettre de vous parler avec franchise. Vous » voyez par mon habit de quelle religion je suis, » et je puis deviner la vôtre par votre patrie.

» Mon devoir est sans doute de faire en toute
» occasion tous les efforts possibles pour porter
» les hommes dans le sein de l'église catholique,
» et de leur donner la connoissance de la reli-
» gion que je crois la seule véritable. Mais comme
» je me considère ici comme un de vos domes-
» tiques, vos bienfaits, les règles de la civilité
» et de la justice même me forcent à ne rien faire
» sans votre permission. Ainsi, monsieur,
» je ne prendrai jamais la liberté d'entrer en
» dispute sur quelque point de la religion, tou-
» chant lequel nous n'avons pas les mêmes sen-
» timens, à moins que vous ne le trouviez à
» propos ».

Je lui répondis que je trouvois dans sa conduite autant de prudence que de modération; qu'il étoit vrai que j'étois de ceux qu'on traite d'hérétiques dans son église; mais qu'il n'étoit pas le premier catholique romain avec lequel j'avois lié conversation, sans m'emporter à ces transports de zèle, qui ne peuvent que rendre ces sortes d'entretiens grossiers et inutiles; qu'il pouvoit être persuadé que ses sentimens n'altéreroient jamais rien dans l'estime que ses bonnes qualités m'avoient donnée pour lui, et que, s'il arrivoit que nos conversations sur ces sortes de matières produisissent quelque mécontentement, j'aurois soin que ce ne fût pas ma faute.

Il me repartit que, selon lui, il étoit aisé de bannir la dispute de toutes nos conversations; que ce n'étoit pas son affaire de vouloir convertir ceux avec qui il parloit, et qu'il me prioit de le considérer dans nos entretiens plutôt comme un honnête homme, que comme un religieux; que si je voulois lui permettre quelquefois de parler avec moi sur des matières de religion, il le feroit très-volontiers, et qu'alors

il étoit persuadé que je souffrirois avec plaisir qu'il défendît ses opinions le mieux qu'il lui seroit possible, mais que sans mon consentement il ne tourneroit jamais la conversation de ce côté-là.

Il me dit encore, qu'il étoit résolu de ne rien négliger, et en qualité de prêtre, et en qualité de simple chrétien, de tout ce en quoi il pourroit contribuer à l'utilité de l'équipage, et à l'intérêt général du vaisseau, et que s'il ne pouvoit pas prier peut-être avec nous, ni nous avec lui, il auroit du moins la consolation de prier pour nous dans toutes sortes d'occasions.

C'étoit-là le tour de nos entretiens ordinaires; et je trouvois dans ce religieux non-seulement un homme bien élevé, mais encore un cœur bien placé, et, si j'ose le dire, du bon sens, et une grande érudition.

Il me fit un récit très-divertissant de sa vie, et des événemens extraordinaires dont elle avoit été comme *tissue*. Parmi les aventures nombreuses qu'il avoit eues pendant les deux années qu'il avoit employées à voyager, la plus remarquable, à mon avis, étoit sa dernière course, dans laquelle il avoit été forcé cinq fois de changer de vaisseau, sans que jamais aucun des cinq fût parvenu à l'endroit pour lequel il avoit été destiné.

Son premier dessein avoit été d'aller à Saint-Malo, dans un vaisseau prêt à faire ce voyage: mais forcé par les mauvais temps d'entrer dans le Tage, le navire avoit donné contre un banc, et l'on avoit été obligé d'en ôter toute la cargaison. Dans cet embarras il avoit trouvé un vaisseau prêt à faire voile pour les îles Madères. Il s'y étoit embarqué; mais le maître n'étant pas un fort excellent marinier, et s'étant trompé

dans son estime, avoit laissé dériver son navire jusqu'à Fial, où, par un heureux hasard, il avoit trouvé une bonne occasion de se défaire de sa marchandise, qui consistoit en grains. Ce bonheur l'avoit fait résoudre à ne point aller aux Madères, mais à charger du sel dans l'île de Mai, et à s'en aller de là vers Terre-Neuve.

Dans cette conjoncture, mon religieux n'avoit pu que suivre la destinée du vaisseau, et le voyage avoit été heureux jusqu'aux bancs, où l'on prend le poisson. Rencontrant là un vaisseau français, destiné pour Quebec, dans la rivière du Canada, et de là pour la Martinique, pour y apporter des vivres, il avoit cru trouver l'occasion d'exécuter son premier dessein. Mais après être arrivé à Quebec, le maître du vaisseau étoit mort, et le vaisseau n'étoit pas allé plus loin. Se voyant traversé de cette manière, il s'étoit mis dans le vaisseau destiné pour la France, qui avoit été consumé en pleine mer, et nous l'avions reçu à bord d'un vaisseau destiné pour les Indes orientales. C'est ainsi qu'il avoit échoué tout de suite en cinq voyages, qui étoient, pour ainsi dire, les parties d'une seule course, sans parler de ce qui lui arriva dans la suite.

Pour ne pas faire de trop longues digressions sur les aventures d'autrui, qui n'ont point de relation avec les miennes, je reviens à ce qui se passa dans mon île, par le moyen de mon religieux. Comme il étoit logé avec nous pendant tout le temps que je fus dans l'île, il me vint voir un matin que j'avois résolu d'aller visiter la colonie des Anglais, qui étoit dans l'endroit le plus éloigné de l'île. Il me dit avec beaucoup de gravité, que depuis quelques jours il avoit attendu avec impatience l'occasion de m'en-

tretenir, espérant que ce qu'il avoit à me dire ne me déplairoit pas, parce qu'il tendoit à mon dessein général, la prospérité de ma colonie, et pour y attirer les bénédictions du ciel, dont jusqu'ici elle ne jouissoit pas autant qu'il l'auroit souhaité.

Surpris de la fin de son discours, je lui répondis d'une manière assez précipitée : « Comment pouvez-vous avancer, monsieur, que » nous ne jouissons pas des bénédictions du ciel, » nous à qui il a accordé des secours si merveilleux et une délivrance si peu attendue, » comme vous avez pu voir par le récit que je » vous en ai fait »?

« S'il vous avoit plu, me répliqua-t-il d'une » manière aussi prompte que modeste, d'attendre la fin de mon discours, vous n'auriez point » eu lieu de vous fâcher contre moi, et de me » croire assez dépourvu de sens pour douter de » l'assistance miraculeuse dont Dieu vous a » favorisé. J'espère, par rapport à vous, que » vous êtes en état de jouir des faveurs du ciel, » parce qu'effectivement votre dessein est extrêmement bon ; mais quand il seroit encore » meilleur, il peut y en avoir parmi vos gens » dont les actions n'ont pas la même pureté. » Vous savez que dans l'histoire des enfans d'Israël, un seul Achan éloigna la bénédiction » de Dieu de tout le peuple, et l'irrita tellement, que trente-six Israélites, quoiqu'ils » n'eussent point de part dans le crime, furent » l'objet de sa colère et de sa vengeance ».

Son discours me toucha fort, et je lui dis que son raisonnement étoit juste, et que son dessein me paroissoit si sincère et si plein de piété que, mortifié de l'avoir interrompu, je ne pouvois que le prier de vouloir bien continuer.

Persuadé que ce qu'il avoit à me dire demandoit quelque temps, je l'avertis de mon intention d'aller voir les plantations des Anglais, et je lui proposai de m'y accompagner, et de m'expliquer ses vues en chemin faisant. Il me répondit qu'il y consentoit avec d'autant plus de plaisir, que ce qu'il avoit à me dire regardoit ces mêmes Anglais. Là-dessus nous nous mîmes en chemin, et je le conjurai de me parler avec toute la franchise possible.

« Avant que d'en venir à mon sujet, me » dit-il, vous me permettrez bien, monsieur, » de poser ici quelques principes, comme la » base de tout mon discours. Quoique nous dif- » férions dans quelques sentimens particuliers, » tout ce que j'ai à vous dire seroit sans fruit si » nous ne nous accordions point dans les prin- » cipes généraux. Je sais bien que malheureu- » sement nous n'admettons pas tous les mêmes » dogmes, dans le cas même dont il s'agit; mais » il est certain que nous ne pouvons que tom- » ber d'accord de certaines vérités primitives. » Nous croyons l'un et l'autre qu'il y a un » Dieu, et que ce Dieu nous ayant donné des » règles pour y conformer notre culte et notre » conduite, nous ne devons pas nous hasarder » de propos délibéré à l'offenser en négligeant » ce qu'il nous commande, ou en faisant ce qu'il » nous défend. D'ailleurs, quels que soient les » points particuliers de nos religions, nous ad- » mettons tous, comme une vérité incontes- » table, que d'ordinaire la bénédiction du ciel » ne suit point la transgression volontaire et au- » dacieuse de ses loix. Tout bon chrétien, par » conséquent, est obligé de faire tous ses efforts » pour tirer de leur léthargie criminelle tous » ceux qui vivent sans se mettre en peine de

» connoître Dieu et ses loix. Vos Anglais sont » protestans ; mais quoique je sois catholique, » leurs opinions différentes des miennes ne me » déchargent pas du soin que je dois avoir de » leurs ames, et je suis obligé en conscience de » ne rien épargner pour les faire vivre aussi » éloignés qu'il est possible d'une inimitié ou- » verte avec leur Créateur, sur-tout si vous me » permettez de me mêler d'une affaire qui vous » regarde directement ».

Il me fut impossible jusque-là de deviner sont but ; je ne laissai pas pourtant de lui accorder ses principes, de le remercier de l'intérêt qu'il vouloit bien prendre à ce qui nous regardoit, et de le prier d'entrer dans un plus grand détail, afin que je pusse, comme un autre Josué, éloigner de nous la chose maudite.

« Eh bien ! monsieur, dit-il, je prendrai donc » la liberté que vous voulez bien me donner. » Il y a ici trois choses, ce me semble, qui doi- » vent mettre une barrière entre vos efforts et » les bénédictions du ciel, et que je voudrois » voir éloignées pour l'amour de vous et de vos » sujets. Je suis sûr, monsieur, que vous serez » de mon sentiment dès que je les aurai nom- » mées, sur-tout quand je vous aurai con- » vaincu qu'il est aisé de venir à bout de tous » ces obstacles, à votre grande satisfaction. » Premièrement, monsieur, continua-t-il, vous » avez ici quatre Anglais qui se sont ch[illegible]é » des femmes parmi les sauvages, et qui en ont » eu plusieurs enfans, sans s'être mariés selon » les loix de Dieu et des hommes : par consé- » quent ils doivent être considérés comme vi- » vant jusqu'ici dans l'impureté. Vous me ré- » pondrez, monsieur, que dans cette occasion » il n'y avoit aucun ecclésiastique pour prési-

» der à la cérémonie requise pour un mariage
» légitime, et qu'il n'y avoit pas même de l'en-
» cre, du papier et des plumes pour dresser un
» contrat de mariage et pour le signer; je suis
» instruit même de ce que le gouverneur espa-
» gnol vous a raconté des conditions sous les-
» quelles il a permis que cette liaison se fît.
» Mais la précaution qu'il a prise de les faire
» choisir et de les obliger à s'en tenir chacun à
» une seule et même femme, n'établit point un
» mariage légitime, puisque le consentement
» des femmes n'y est point entré, et que les
» hommes se sont accordés seulement pour évi-
» ter les inimitiés et les querelles.

» D'ailleurs, l'essence du mariage, poursui-
» vit-il, ne consiste pas seulement dans le con-
» sentement mutuel de l'homme et de la femme,
» mais encore dans une obligation formelle et
» légale, qui force l'une et l'autre des parties
» contractantes à se reconnoître toujours dans
» la qualité d'époux et d'épouse. Elle engage
» l'homme à s'abstenir de toute autre femme
» tandis que le premier contrat subsiste, et de
» pourvoir la sienne, aussi bien que ses enfans
» de tout ce qui est nécessaire, autant que ses
» facultés peuvent le permettre. Ce contrat
» oblige la femme à remplir de son côté les
» mêmes ou de semblables conditions.

» Pour les hommes en question, rien ne les
» empêche de se servir de la première occasion
» pour abandonner leurs femmes et leurs en-
» fans, pour les laisser dans la misère, et pour
» en épouser d'autres. Peut-on dire, monsieur,
» continua-t-il, avec une grande chaleur, que
» la gloire de Dieu ne souffre pas d'une liberté
» si peu légitime? Croyez-vous que tant que
» cette licence subsiste, la bénédiction du ciel

» accompagnera vos efforts, quelque bons qu'ils » puissent être en eux-mêmes, et dans votre » intention? N'est-il pas toujours certain que » ces gens qui sont vos sujets, et entièrement » soumis à votre volonté, vivent par votre per- » mission dans une fornication ouverte »?

J'avoue que je fus frappé de la chose dès que les argumens de mon religieux m'eurent ouvert les yeux sur son énormité; je compris d'abord qu'il auroit été aisé de la prévenir, malgré l'absence de toute personne ecclésiastique. Il ne s'agissoit que de faire de vive voix un contrat, devant des témoins, de le confirmer par quelque signe, dont on auroit pu convenir unanimement, et d'engager et les hommes et les femmes à ne s'abandonner jamais, et à veiller conjointement sur leurs enfans communs: et aux yeux de Dieu ç'auroit été sans doute un mariage légitime; par conséquent il y avoit eu une négligence impardonnable à ne pas songer à un expédient si facile.

Je crus fermer la bouche à mon prêtre en lui disant que tout cela s'étoit passé pendant mon absence, et que ces gens avoient déjà vécu si long-temps ensemble, que si leur liaison mutuelle ne méritoit que le nom de fornication, la chose étoit sans remède.

« Je vous demande pardon de ma franchise, » me répliqua-t-il; je vois bien que vous avez » raison de soutenir que vous ne sauriez être » coupable de tout ce qui s'est fait ici pendant » votre absence; mais ne vous flattez pas, je » vous prie, de ne point être dans une obliga- » tion absolue de réformer tout ce qu'il y a » d'indécent et illégitime. Que le passé soit im- » puté à qui il vous plaira; tout ce qu'il y aura » de défectueux pour le futur sera à votre

» charge, parce que vous êtes le maître vous
» seul de mettre fin à tout ce qu'il y a de crimi-
» nel dans cette affaire ».

J'avoue à ma honte que je fus assez stupide pour ne pas encore comprendre mon religieux, et pour m'imaginer que son dessein étoit de m'obliger à les séparer ; et je lui répondis que si je prenois de pareilles mesures, ce seroit le vrai moyen de bouleverser toute la colonie.

» Non, non, monsieur, me repartit-il, étonné
» de ma méprise ; mon dessein n'est pas que
» vous sépariez ces couples, mais que vous les
» fassiez épouser légitimement ; et puisqu'il se-
» roit difficile de leur faire goûter ma manière
» de les marier, quoique valable selon les loix
» de votre patrie, je vous crois qualifié devant
» Dieu et devant les hommes pour vous en
» acquitter vous-même par un contrat écrit,
» signé par les hommes et par les femmes, de-
» vant tous les témoins qui peuvent se trouver
» dans l'île. Je ne doute pas qu'un pareil ma-
» riage ne passât pour légitime chez tous les
» peuples de l'Europe ».

J'étois surpris de trouver dans son discours tant de véritable piété, un zèle si sincère et une impartialité si généreuse pour les intérêts de son église, enfin une si grande ardeur pour le salut de ces personnes qu'il ne connoissoit pas seulement, bien loin d'avoir la moindre relation avec elles. Je puis dire que je n'ai jamais vu une charité plus grande et plus délicate. Prêtant sur-tout attention à ce qu'il avoit dit touchant l'expédient de les marier moi-même, dont je connoissois toute la validité, je lui dis que je tombois d'accord de tout ce qu'il venoit de dire, que je le remercois de sa charité généreuse, et que je ferois la proposi-

tion de cette affaire à mes Anglais : mais que je ne voyois pas qu'ils dussent trouver le moindre scrupule à se faire marier par lui-même, sachant que la chose seroit aussi valable en Angleterre que s'ils étoient mariés par un prêtre anglican. On verra dans la suite comment se passa toute cette affaire.

Je le pressai ensuite de m'expliquer son second grief, en le remerciant de mon mieux sur les lumières qu'il m'avoit données sur le premier article.

Il me dit qu'il le feroit avec la même candeur, persuadé que je ne le trouverois pas mauvais.

Cette seconde censure avoit pour objet la négligence inexcusable des Anglais, qui ayant vécu avec leurs femmes l'espace de sept années, leur ayant enseigné à parler et à lire l'anglais, et leur voyant de la pénétration et du jugement, n'avoient pas songé à leur toucher un mot de la religion chrétienne, de l'existence d'un seul Dieu, et de la manière de le servir, bien loin de les en instruire à fond, et de les désabuser de la grossière absurdité de leur idolâtrie.

Il traita cette négligence de crime atroce, dont non-seulement ils auroient à rendre compte devant le tribunal de Dieu, mais que peut-être par une juste punition ils ne trouveroient plus occasion de réparer; Dieu leur pouvant arracher ces femmes, dont, pour ainsi dire, il leur avoit commis le salut.

« Je suis persuadé, continua-t-il avec beau-
» coup de ferveur, que s'ils avoient été obli-
» gés de vivre parmi les sauvages, d'entre les-
» quels ils ont tiré leurs femmes, ces idolâtres
» auroient pris plus de peines pour les engager

» dans le culte du diable, qu'ils n'en ont pris
» pour donner à leurs prisonnières la connois-
» sance de Dieu. Quoique nous ne soyons pas
» de la même religion, monsieur, poursuivit-il,
» cependant en qualité de chrétien, nous de-
» vons être ravis de voir les esclaves du démon
» instruits des principes généraux du christia-
» nisme, de les voir admettre un Dieu, un ré-
» dempteur, une résurrection et une vie à ve-
» nie; dogme où nous souscrivons tous. Ils se-
» roient du moins alors plus près de la vérita-
» ble église qu'à présent, qu'ils font une pro-
» fession ouverte de l'idolâtrie et du culte du
» diable ».

Ne pouvant plus résister à la tendresse que la vertu éclairée de cet honnête homme m'inspiroit pour lui, je le serrai entre mes bras avec passion. « Combien n'ai-je pas été éloigné, lui
» dis-je, de bien connoître ce qu'il y a de plus
» essentiel dans les vertus chrétiennes, qui con-
» siste à aimer l'église de Jésus-Christ et le salut
» du prochain! En vérité j'ai ignoré jusqu'ici le
» caractère d'un vrai chrétien. — Ne parlez pas
» ainsi, mon cher monsieur, me répondit-il, vous
» n'êtes point coupable de toutes ces négligences.
» — Il est vrai, répliquai-je, mais je n'ai pas
» pris ces sortes de choses à cœur comme vous.
» — Il est temps encore de remédier à tous ces
» inconvéniens, repartit-il; ne soyez pas si
» prompt à vous condamner vous-même. — Mais
» que ferai-je, lui dis-je? vous savez que mon
» départ ne sauroit être différé. — Eh bien!
» me répondit-il, voulez-vous me permettre de
» parler à ces pauvres gens? — De tout mon
» cœur, lui dis-je, et je ne négligerai rien pour
» appuyer de mon autorité tout ce que vous
» leur direz. — Par rapport à cela, répliqua-

» t-il, nous devons les abandonner à la grace
» de Jésus-Christ. Notre devoir se borne à les
» instruire, à les exhorter, à les encourager;
» si vous voulez bien me laisser faire, et si le
» ciel daigne bénir mes foibles efforts, je ne
» désespère pas de porter ces ames ignorantes
» dans le sein du christianisme, et de leur faire
» embrasser les articles fondamentaux dont
» nous convenons tous; j'espère même d'y réus-
» sir pendant que vous serez encore dans l'île ».

Je le priai alors de passer au troisième article, sur lequel il s'étoit offert de m'éclaircir.
« Cet article est de la même nature, me dit-il.
» Il s'agit de vos pauvres sauvages, qui sont
» devenus vos sujets, pour ainsi dire, par le
» droit de la guerre. C'est une maxime qui de-
» vroit être reçue de tous les chrétiens, de
» quelque secte qu'ils puissent être, que la con-
» noissance de notre sainte religion doit être
» étendue par tous les moyens possibles, et
» dans toutes les occasions imaginables.

» C'est sur ce principe que notre église en-
» voie des missionnaires dans la Perse, les In-
» des, la Chine, et que nos prélats même s'en-
» gagent à des voyages dangereux, et à demeu-
» rer parmi des barbares et des meurtriers pour
» leur donner la connoissance de Dieu, et pour
» les porter dans le sein de l'église chrétienne.
» Vous avez ici toute prête l'occasion d'une
» pareille charité; vous pouvez détourner de
» l'idolâtrie trente-six ou trente-sept pauvres
» sauvages, et les conduire à la connoissance
» de Dieu, leur créateur et leur rédempteur.
» Pourriez-vous négliger un pareil moyen
» d'exercer votre piété, et de faire une bonne
» œuvre, qui vaut la peine qu'un chrétien y
» emploie tout le temps de sa vie »?

Ces paroles me rendoient muet d'étonnement, et j'étois charmé de voir devant mes yeux un véritable modèle du zèle chrétien, quels que pussent être les sentimens particuliers de cet homme de bien. J'avoue que jamais pareille pensée ne m'étoit venue dans l'esprit, et sans lui j'aurois été peut-être incapable toute ma vie d'en avoir de semblables. Je regardois ces sauvages comme de vils esclaves, dont nous aurions pu nous servir en cette qualité si nous avions eu de quoi les employer, et dont, faute de cela, nous ne devions songer qu'à nous défaire en les transportant ailleurs, quand ils n'auroient jamais revu leur patrie.

La confusion de mes pensées dura long-temps sans que je fusse en état de répondre un mot à son discours; il remarqua mon désordre; et me regardant d'un air sérieux : « Je serois au dé» sespoir, me dit-il, d'avoir lâché la moindre » expression qui pût vous offenser. — Effecti» vement, lui répondis-je, je suis en colère, » mais c'est contre moi-même. Je suis confus » de n'avoir jamais formé quelque idée là-des» sus, et de ne savoir pas à quoi pourra servir » la notion que vous m'en donnez à présent.

» Vous savez, continuai-je, dans quelles cir» constances je me trouve. Le vaisseau dans » lequel je suis est destiné pour les Indes : il est » équipé par des marchands particuliers, et ce » seroit une injustice criante de l'arrêter plus » long-temps ici, sachant que les provisions que » consume l'équipage, et les gages qu'il tire, » jettent les marchands dans des dépenses inu» tiles. Il est vrai que j'ai accordé de pouvoir » demeurer douze jours ici, et si j'y demeure » plus long-temps, de payer trois livres ster» ling par jour. Il ne m'est permis même d'alon-

» ger de cette manière-là mon séjour dans l'île,
» que de huit jours. Il m'est impossible par con-
» séquent d'entreprendre un dessein si louable;
» à moins que de souffrir qu'on me laisse de
» nouveau dans l'île, et de m'exposer, si le
» vaisseau réussit mal dans le voyage, à rester
» ici toute ma vie à-peu-près dans le même état
» dont la Providence m'a tiré d'une manière si
» miraculeuse ».

Il m'avoua qu'il m'en coûteroit beaucoup si je voulois exécuter cette entreprise; mais il s'en rapportoit à ma conscience, si le salut d'un si grand nombre d'ames ne valoit pas la peine que j'y hasardasse tout ce que j'avois dans le monde. N'ayant pas le cœur aussi touché de cette vérité que lui: « Je conviens, monsieur,
» lui dis-je, que c'est quelque chose de très-
» glorieux d'être un instrument dans la main
» de Dieu pour convertir trente-sept païens à
» la connoissance de Jésus-christ. Mais vous
» êtes un ecclésiastique, votre vocation par-
» ticulière vous porte naturellement de ce côté-
» là, et je m'étonne qu'au lieu de m'y exhorter,
» vous ne songiez pas vous-même à l'entre-
» prendre ».

A ce discours il s'arrêta tout court, se plaça devant moi, et me faisant une profonde révérence: « Je rends graces à Dieu et à vous, mon-
» sieur, me dit-il, de me donner pour une
» œuvre si excellente, une vocation si mani-
» feste. Si vous croyez être dispensé d'y mettre
» la main par la situation où vous vous trouvez,
» et si vous voulez bien vous en fier à moi, je m'y
» mettrai avec la plus grande satisfaction, et je
» me croirai dédommagé de tous les malheurs
» de mon triste voyage en me voyant employé
» dans un dessein si glorieux ».

Pendant qu'il disoit ces choses je découvrois dans l'air de son visage une espèce d'extase ; ses yeux brilloient d'un feu nouveau, ses joues étoient rouges, et cette couleur alloit et venoit, comme on le voit arriver à un homme agité par différentes passions. Je me tus pendant quelque temps, faute de trouver des termes propres à exprimer mes sentimens ; j'étois extraordinairement surpris de voir dans un homme tant de zèle et tant de candeur, et un zèle qui s'élevoit si fort au-dessus de la sphère du zèle ordinaire des gens de sa profession, et même de tous les autres chrétiens.

Après avoir rêvé quelque temps, je lui demandai sérieusement s'il parloit tout de bon, et s'il étoit réellement résolu de s'enfermer dans ce désert pour le reste de sa vie, peut-être uniquement pour entreprendre la conversion de ces gens, et s'il étoit capable de s'y hasarder, sans aucune espérance certaine de réussir dans cette entreprise.

« Qu'appelez-vous se hasarder, me répliqua-» t-il vivement ? dites-moi, je vous prie, dans » quelle vue croyez-vous que j'aie pris la réso-» lution de vous suivre dans les Indes ? — Je » n'en sais rien, lui dis-je, à moins que ce ne » soit pour aller prêcher l'évangile aux Indiens. » — Vous devinez juste, me répondit-il, et si » je puis convertir ces trente-sept hommes à » la foi de Jésus-Christ, pensez-vous que je » n'aurois pas bien employé mon temps, quand » je devrois être enterré ici ? Le salut de tant » d'ames ne vaut pas seulement toute ma vie, » mais encore celle de vingt autres de ma pro-» fession. Oui, oui, monsieur, je bénirois tou-» jours Jésus-Christ et la sainte Vierge si je » pouvois être le moindre instrument du salut

» de tant d'ames, quand je ne devrois jamais
» revoir ma patrie. Mais puisque vous voulez
» me faire l'honneur de m'employer dans ce
» saint ouvrage, ce qui me portera à prier pour
» vous tous les jours de ma vie, j'espère que
» vous ne me refuserez pas une seule grace que
» je vous demanderai ; c'est de me laisser *Vendredi*, afin de me seconder, et de me servir
» d'interprète ; car vous savez que sans un pareil secours il m'est impossible d'entrer en
» conversation avec ces pauvres gens ».

Je fus fort troublé à cette demande, ne pouvant pas me résoudre à me séparer de ce fidèle domestique, pour plusieurs raisons. Il avoit été mon compagnon dans tous mes voyages, non-seulement il étoit plein de franchise, mais il m'aimoit avec toute la tendresse possible, et j'avois résolu de faire quelque chose de considérable pour sa fortune, s'il me survivoit, ce qui étoit fort apparent. D'ailleurs, comme je lui avois fait embrasser la religion protestante, il auroit couru risque de ne savoir plus à quoi s'en tenir, si l'on avoit tâché de lui donner d'autres idées ; bien persuadé que, quelque chose qu'on pût lui dire, il ne se mettroit jamais dans l'esprit que son bon maître étoit un hérétique, et devoit être damné. De nouvelles instructions auroient pu être le vrai moyen de le faire renoncer à ses principes, et de le rejeter dans l'idolâtrie.

Une pensée, qui me vint tout d'un coup, me tranquillisa ; je déclarai à mon religieux que je ne pouvois pas dire avec sincérité que j'étois prêt à me défaire de *Vendredi*, par quelque motif que ce pût être, quoique naturellement je ne dusse pas me faire une affaire de sacrifier un domestique à cette charité à laquelle il sacri-

fioit sa vie même ; que ce qui m'en détournoit le plus étoit la persuasion que *Vendredi* ne consentiroit jamais à me quitter, et que je ne pouvois pas l'y forcer sans une injustice criante, puisqu'il y auroit une dureté affreuse à éloigner de moi un homme qui avoit bien voulu s'engager solennellement à ne m'abandonner jamais.

Cette réponse l'embarrassa fort ; il lui étoit impossible de communiquer ses pensées à ces pauvres sauvages, pour qui son langage étoit aussi barbare que le leur l'étoit pour lui. Pour remédier à cet inconvénient, je lui dis que le père de *Vendredi* avoit appris l'espagnol, qu'il entendoit aussi lui-même, et que par conséquent ce vieillard pouvoit lui servir d'interprète.

Il fut fort satisfait de cette ouverture, et rien n'étoit désormais capable de le détourner de ce dessein ; mais la Providence donna un autre tour à cette affaire, et la fit réussir par un autre moyen.

Quand nous fûmes venus à l'habitation des Anglais, je les fis tous assembler ; et après leur avoir mis devant les yeux tout ce que j'avois fait pour leur rendre la vie agréable, dont ils témoignèrent une grande reconnoissance, je commençai à leur parler de la vie scandaleuse qu'ils menoient ; je leur dis qu'un ecclésiastique de mes amis y avoit déjà fait réflexion, et qu'il traitoit leur conduite de criminelle et d'impie. Je leur demandai ensuite si, en contractant ces infâmes liaisons, ils étoient déjà mariés ou non ? Ils me répondirent que deux d'entr'eux étoient veufs, et que les trois autres étoient encore garçons. Je continuai à leur demander s'ils avoient pu en conscience avoir un commerce avec ces femmes, les appeler leurs

épouses, et procréer des enfans d'elles sans être mariés légitimement?

Ils me répondirent, comme je m'y étois bien attendu, qu'il n'y avoit eu personne pour les marier; mais qu'ils s'étoient engagés devant le gouverneur à les prendre en qualité d'épouses légitimes, et que, selon eux, dans les circonstances où ils se trouvoient alors, ce mariage étoit aussi légitime que s'il avoit été contracté devant un prêtre, et avec toutes les formalités requises.

Je leur répliquai que, sans doute, ils étoient mariés réellement par rapport à Dieu, et qu'ils étoient obligés en conscience de regarder leurs prisonnières comme leurs légitimes épouses: mais que n'étant pas mariés selon les loix humaines, ils pouvoient, s'ils vouloient, se moquer d'un pareil mariage, et abandonner leurs femmes et leurs enfans; ce qui mettroit leurs malheureuses familles dans un état déplorable, destituées de bien et d'amis. Que pour cette raison je ne pouvois rien faire pour eux, à moins que d'être convaincu de la bonté de leurs intentions; que je serois obligé de tourner toute ma charité du côté de leurs enfans. Je leur dis encore que s'ils ne m'assuroient pas qu'ils étoient prêts à épouser ces femmes, je ne pouvois pas les laisser ensemble dans une liaison criminelle et scandaleuse, qui devoit indubitablement éloigner d'eux la bénédiction de Dieu.

Atkins, prenant alors la parole pour tous les autres, me répondit qu'ils avoient autant d'amour pour leurs femmes que si elles étoient nées dans leur patrie, et que rien ne les porteroit jamais à les abandonner; que pour lui en particulier, si on lui offroit de le ramener

en Angleterre, et de lui donner le commandement du plus beau vaisseau de guerre de l'armée navale, il le refuseroit, à moins qu'on ne lui permît de prendre sa famille avec lui; et que s'il y avoit un ecclésiastique dans le vaisseau, il se marieroit dans le moment de tout son cœur.

C'étoit-là justement où je l'attendois; le prêtre n'étoit pas avec moi alors, mais il n'étoit pas loin Je répondis à Atkins qu'effectivement j'avois un homme d'église avec moi, et que je les voulois faire marier le lendemain, et qu'il n'avoit qu'à délibérer là-dessus avec ses camarades. « Pour moi, je n'ai que faire de délibération; je suis prêt, si le ministre est prêt de » son côté, et je suis sûr que tous mes compa» gnons sont de mon sentiment ». Je lui dis que mon ami, le ministre, étoit français, et qu'il ne savoit pas un mot de la langue anglaise; mais que je m'offrois à servir d'interprête. Il ne songea pas seulement à me demander s'il étoit papiste ou protestant; ce que j'avois extrêmement craint. Là-dessus nous nous séparâmes, je fus rejoindre mon prêtre, et Atkins alla délibérer sur cette affaire avec ses camarades.

Je communiquai au religieux la réponse que mes gens m'avoient donnée, et je le priai de ne leur en parler que quand l'affaire seroit en état d'être conclue.

Avant que je pusse encore m'éloigner de leur plantation, ils vinrent me trouver tous en corps, et me dirent qu'ils avoient mûrement considéré ma proposition; qu'ils étoient ravis que j'eusse un homme d'église avec moi, et qu'ils étoient prêts, dès que je le trouverois bon, à me donner la satisfaction de se marier

formellement ; car ils étoient fort éloignés d'avoir la moindre envie de quitter leurs femmes, et ils n'avoient eu que des intentions droites en les choisissant. Là-dessus je leur ordonnai de me venir trouver tous le lendemain, et d'instruire leurs femmes, en attendant, de la nature d'un mariage légitime, qui devoit les assurer de leurs maris, et leur ôter la crainte d'en être abandonnées, quelque chose qui pût arriver.

Il ne fut pas difficile de faire comprendre cette affaire aux femmes, et de la leur faire goûter. Ils ne manquèrent pas de venir le lendemain à mon appartement ; et je trouvai à propos alors de produire mon homme d'église. Il n'avoit ni l'habit d'un ministre anglican, ni celui d'un prêtre français. Il étoit habillé d'une soutane noire, liée d'une espèce d'écharpe, ce qui lui donnoit assez l'air d'un ministre habillé à la légère.

D'ailleurs ils n'en doutèrent point dès qu'ils virent sa gravité, et le scrupule qu'il se faisoit de marier ces femmes avant qu'elles fussent baptisées et qu'elles eussent embrassé la religion chrétienne. Cette délicatesse de conscience leur donna un respect extraordinaire pour lui.

Pour moi je commençai à craindre qu'il ne poussât ses scrupules assez loin pour ne les pas marier du tout ; j'avois beau l'en vouloir détourner, il me résista avec fermeté, quoiqu'avec modestie ; et enfin il refusa absolument d'aller plus loin, avant d'avoir pressé là-dessus les hommes et les femmes. J'avois peine d'abord à y consentir ; mais enfin j'en tombai d'accord, parce que je voyois la sincérité de son intention.

Il leur dit d'abord que je l'avois instruit de leur situation et de leur dessein; qu'il desiroit fort de l'accomplir, et de les marier comme ils le souhaitoient; mais qu'avant que de le faire, il devoit absolument avoir une sérieuse conversation avec eux. « Selon les loix formel- » les de la société, leur dit-il, vous avez vécu » jusqu'ici dans un commerce illicite, et il n'y » a qu'un mariage légitime, ou une séparation » qui puisse mettre fin à votre conduite cri- » minelle. Mais il y a encore une autre diffi- » culté qui regarde les loix du christianisme; » et il ne m'est pas permis de marier des chré- » tiens à des sauvages, à des idolâtres, à des » païennes, qui n'ont point reçu le baptême: » je ne vois pas que vous ayez le temps de persua- » der vos femmes de se faire baptiser, et d'em- » brasser le christianisme, dont elles n'ont ja- » mais peut-être entendu parler; ce qui rend » leur baptême impossible.

» Je crois, continua-t-il, que vous êtes d'as- » sez mauvais chrétiens vous-mêmes, que vous » avez peu de connoissance de Dieu et de ses » voies: par conséquent, je crains fort que » vous n'ayez pas dit grand'chose là-dessus à » vos pauvres femmes. Il m'est impossible, cela » étant, de vous marier, si vous ne me promet- » tez que vous ferez tous vos efforts pour per- » suader vos femmes d'embrasser notre sainte » religion, et de les instruire selon votre pou- » voir; car il est absolument contraire aux » principes de l'évangile de lier des chrétiens à » des sauvages; et je serois au désespoir de me » charger la conscience d'une pareille affaire ».

« Bon Dieu! dit Guillaume Atkins, com- » ment enseignerions-nous la religion à nos » femmes? nous n'y entendons rien nous-mê-

» mes. D'ailleurs si nous leur allions parler de » Dieu, de Jésus-Christ, du ciel et de l'enfer, » nous les ferions rire seulement, et elles nous » demanderoient si nous croyons tout cela nous-» mêmes ? Si nous leur répondions que nous » sommes persuadés que le ciel est pour les gens » de bien, et que l'enfer doit être le partage » des méchans, elles nous demanderoient quel » seroit notre sort, de nous qui croyons toutes » ces choses, et qui sommes de si grands vau-» riens. Eh ! monsieur, en voilà plus qu'il n'en » faut pour les dégoûter de notre religion, » aussi-tôt qu'elles en entendront parler. Il » faut avoir de la religion, si l'on veut instruire » là-dessus les autres. — Atkins, lui répon-» dis-je, je crains bien que tout ce que vous » venez de dire ne soit que trop vrai; mais » cela n'empêche pas que vous ne puissiez don-» ner quelques idées de religion à votre femme; » vous pouvez lui dire qu'il y a un Dieu et une » religion meilleure que la sienne; qu'il y a un » *Etre souverain*, qui a fait tout et qui peut » détruire tout; qu'il récompense les bons, » qu'il punit les méchans, et qu'il nous jugera » tous selon notre conduite. Quelque ignorant » que vous soyez, la nature elle-même doit » vous avoir enseigné ces vérités, et je suis sûr » que vous en êtes pleinement convaincu ».

« Vous avez raison, dit Atkins; mais de quel » front dirai-je tout cela à ma femme ? Elle me » dira d'abord qu'il n'y a pas un mot de vérité » en tout cela ».

« Pas un mot de vérité ! lui répliquai-je brus-» quement; que prétendez-vous dire par-là ? » — Oui, monsieur, répliqua-t-il, elle me dira » que tout cela ne sauroit être, et qu'il est im-» possible que Dieu soit juste dans ses récom-

» penses et dans ses punitions, puisque je ne
» suis pas puni et livré au diable depuis long-
» temps, moi qui ai donné tant de marques de
» méchanceté à ma femme même, et à toutes
» les personnes avec qui j'ai eu quelque com-
» merce. Elle ne comprendra jamais comment
» Dieu peut me laisser vivre encore, après
» avoir toujours agi d'une manière directement
» opposée à ce que je lui dois représenter,
» comme la vertu et comme la règle de mes
» actions ».

« Certainement, Atkins, lui dis-je, je crains
» bien que vous n'ayez raison ». Et en me tournant alors du côté de mon ecclésiastique, fort impatient de savoir le résultat de notre entretien, je lui communiquai les réponses de Guillaume.

« Ecoutez donc, monsieur, me dit-il, dites
» à Atkins que je sais un moyen sûr de le ren-
» dre un excellent prédicateur pour sa femme,
» c'est de se convertir lui-même; car il faut
» être véritablement repentant pour prêcher
» avec fruit la repentance. S'il peut regarder
» ses péchés passés avec une véritable contri-
» tion, il sera mieux qualifié pour convertir sa
» femme que qui que ce puisse être. Il sera pro-
» pre alors à lui persuader, que Dieu est un
» juste juge par rapport au bien et au mal; mais
» que c'est un être miséricordieux, dont la
» bonté et la patience infinie diffère la punition
» du coupable, pour lui donner le temps d'avoir
» recours à sa grace; qu'il ne veut pas la mort
» du pécheur, mais qu'il se repente et qu'il
» vive; qu'il souffre même que les scélérats les
» plus abominables prospèrent long-temps dans
» leurs mauvais desseins, et qu'il en réserve le
» châtiment jusqu'à la vie à venir; que c'est

» une preuve évidente d'une vie future ; que » souvent les gens vertueux ne reçoivent leur » récompense, ni les méchans leur punition, » que dans l'autre monde. Cette réflexion lui » donnera une occasion naturelle d'enseigner à » sa femme le dogme de la résurrection et du » dernier jugement. Encore un coup, qu'il se » repente lui-même, et je lui suis garant de la » conversion de sa femme ».

J'expliquai tout ce discours à Atkins, qui l'écouta d'un air fort sérieux, et qui en parut extrêmement touché, ne pouvant souffrir qu'avec peine que j'allasse jusqu'à la fin. « Je sais » tout cela, monsieur, me dit-il, et je sais plus » encore ; mais je n'ai pas l'effronterie de parler » là-dessus à ma femme, sachant que Dieu, » ma conscience, et ma femme même, témoi- » gneront que j'ai vécu jusqu'ici comme si je » n'avois jamais entendu parler de Dieu, d'une » vie future, ou de quelqu'autre matière sem- » blable. Pour ce que vous dites touchant ma » conversion, hélas!... ». Là-dessus il poussa de profonds soupirs, et je voyois ses yeux se remplir de larmes.

« Ah ! monsieur, reprit-il, c'est une affaire » faite, il n'en faut plus parler. — Une affaire » faite, Atkins, lui dis-je! Qu'entendez-vous » par-là? — Je sais bien ce que j'entends par-là, » me répondit-il ; je veux dire qu'il n'en est » plus temps ; et cela n'est que trop vrai ».

Je traduisit au prêtre mot à mot ce qu'Atkins venoit de dire, et ce religieux zélé, qui, malgré les opinions particulières de son église, avoit taut de soin du salut d'autrui, qu'il seroit absurde de croire qu'il fût indifférent sur le sien propre, ne put s'empêcher de verser quelques larmes. Mais s'étant remis, il me pria de de-

mander à Atkins, s'il étoit bien aise que le temps de sa conversion fût passé, ou bien s'il en étoit touché, et s'il souhaitoit sincèrement de se tromper là-dessus. « Quelle demande, dit » Atkins avec beaucoup de passion ! Comment » est-il possible qu'un homme soit content de » se trouver dans un état qui ne peut finir que » par des peines éternelles ? Je suis si éloigné » d'en avoir de la joie, que je crains bien que » le désespoir ne me porte un jour à me couper » la gorge pour mettre fin à la crainte qui me » donne de si mortelles inquiétudes ».

Le religieux, à qui je rapportai les tristes paroles du pauvre Atkins, demeura pensif pendant quelques momens; mais revenant bientôt de sa méditation : « S'il se trouve véritablement » dans cette situation, me dit-il, assurez-le » qu'il a encore le temps de se convertir, et » que Jésus-Christ répandra la repentance dans » son ame. Dites-lui, en même temps, que personne n'est sauvé que par le mérite et par » la mort de Jésus-Christ, qui lui donne accès » au trône de la grace, et que par conséquent » il n'est jamais trop tard pour ceux qui y re- » courent sincèrement. Pense-t-il qu'un pé- » cheur soit jamais capable de se mettre, par » ses crimes, hors de la portée de la miséricorde » divine ? Dites-lui encore, je vous prie, que » quand il seroit vrai, que la grace de Dieu » lassée, pour ainsi dire, de s'offrir si souvent » en vain, se retire quelquefois entièrement » d'un pécheur obstiné, il n'est jamais tard » pourtant pour l'implorer, et que les ministres » de l'évangile ont un ordre général de prêcher » la grace au nom de Jésus-Christ, à tous ceux » qui se repentent sincèrement ».

Atkins m'ayant écouté avec attention, et

d'une manière très-sérieuse, ne répondit rien; mais il me dit qu'il alloit parler à sa femme, et il se retira dans le moment même. J'adressai cependant les mêmes discours aux autres, et je remarquai qu'ils étoient tous ignorans jusqu'à la stupidité dans les matières de la religion, comme je l'étois lorsque je quittai mon père pour aller courir le monde. Cependant ils m'écoutèrent tous d'un air très-attentif, et ils me promirent fortement de parler à leurs femmes, et de ne négliger rien pour leur faire embrasser le christianisme.

Quand je rapportai leur réponse au prêtre, il me regarda en souriant, et en secouant la tête : « Nous qui sommes les serviteurs de Jé» sus-Christ, dit-il, nous ne pouvons qu'ins» truire et exhorter; et quand les gens reçoi» vent nos instructions et promettent de les » suivre, nous avons fait tout ce que nous som» mes capables de faire, et nous sommes obligés » de nous contenter de leurs promesses. Mais » croyez-moi, monsieur, continua-t-il, quels » que puissent être les crimes passés de cet » Atkins, je pense que c'est le seul de la troupe » qui se repent sincèrement. Je ne désespère » pas des autres; mais je crois cet homme-là » véritablement touché des égaremens de sa vie » passée. Je suis sûr que quand il parlera de » religion à sa femme, il commencera par se » convertir lui-même : car on n'apprend ja» mais mieux, que quand on s'efforce d'ensei» gner aux autres; et j'ai connu un homme » d'une très-mauvaise conduite, et qui n'avoit » qu'une notion très-superficielle de la religion, » qui devint un parfaitement bon chrétien, en » s'attachant à la conversion d'un juif. Si ce » pauvre Atkins commence une fois à parler à

» sa femme de Jésus-Christ, je parierois ma
» vie qu'il sera sensiblement touché de ses pro-
» pres discours, et se repentira réellement ; ce
» qui pourroit avoir de parfaitement bonnes
» suites ».

Cependant sur la promesse que les autres Anglais lui firent, de travailler à la conversion de leurs femmes, il les maria, en attendant qu'Atkins vînt avec la sienne. Il étoit fort curieux de savoir où ce dernier s'en étoit allé; et se tournant vers moi : « Je vous conjure, me dit-
» il, sortons de votre labyrinthe pour nous pro-
» mener ; je suis persuadé que nous trouverons
» quelque part ce pauvre Atkins en conversa-
» tion avec sa femme, et occupé à lui enseigner
» quelques dogmes de la religion ». Je le voulus bien, et je le menai par un chemin qui n'étoit connu qu'à moi, où les arbres étoient tellement épais, qu'il étoit difficile de voir de dehors ce qui se passoit où nous étions. Quand nous fûmes venus au coin du bois, nous vîmes Atkins et sa femme assis à l'ombre, et engagés dans la conversation la plus sérieuse. J'en avertis mon religieux, et nous les considérâmes pendant quelque temps avec attention, pour juger de leurs discours par leurs attitudes.

Nous vîmes qu'il lui montroit du doigt successivement le soleil, tous les côtés du ciel, la terre, la mer, les bois, lui-même et sa femme. « Vous le voyez, me dit le prêtre, il lui fait
» un sermon ; il lui dit, selon toutes les appa-
» rences, que notre Dieu a fait le ciel, la terre,
» la mer, etc. »

Immédiatement après, nous le vîmes se lever, se jeter à genoux, et tendre ses deux mains vers le ciel; nous supposâmes qu'il parloit tout haut ; mais nous étions trop loin pour en

rien entendre. Après avoir resté dans cette posture une demi-minute, il se remit auprès de sa femme et recommença à l'entretenir. Nous la vîmes fort attentive, sans savoir si elle parloit à son tour ou non. Pendant que son mari avoit été à genoux, j'avois vu de grosses larmes couler sur les joues du prêtre, et moi-même j'avois eu toutes les peines du monde à m'empêcher de pleurer. Ce qui nous chagrina beaucoup, c'étoit l'impossibilité d'entendre quelques expressions de sa prière.

Néanmoins nous ne voulûmes pas approcher davantage, de peur de l'interrompre, et nous nous contentâmes de certains gestes, qui nous faisoient assez comprendre le sens de la conversation. S'étant assis de nouveau auprès d'elle, comme j'ai déjà dit, il continua à lui parler d'une manière très-pathétique; il l'embrassoit de temps en temps avec passion. D'autres fois nous le voyions tirer son mouchoir, essuyer les yeux de sa femme, et la baiser de nouveau avec un transport extraordinaire. Nous le vîmes ensuite se lever tout d'un coup, lui donner la main pour se lever aussi; et l'ayant menée à quelques pas de là, se mettre à genoux avec elle, et y demeurer pendant quelques minutes.

A ce spectacle, mon ami ne fut plus le maître de son zèle. Il s'écria à haute voix : « O saint » Paul, saint Paul, les voilà qu'ils prient Dieu » ensemble »! J'eus peur qu'Atkins ne l'entendît, et je le conjurai de se modérer pendant quelques momens, afin que nous puissions voir la fin d'une scène si touchante. Jamais je n'en avois vu de plus propre à émouvoir le cœur, et en même temps de plus agréable. Mon prêtre se retint en effet; mais il marqua par son air, une extase de joie, de voir cette pauvre

païenne prête à entrer dans notre sainte religion. Tantôt il pleuroit, tantôt il levoit les mains vers le ciel, tantôt il faisoit le signe de la croix, tantôt il faisoit des prières jaculatoires, pour rendre graces à Dieu d'une preuve si manifeste du succès merveilleux de nos desseins; quelquefois il parloit tout doucement et quelquefois haut, et ses actions de graces étoient tantôt en latin et tantôt en français, et souvent les pleurs étouffoient sa voix, de manière que ce qu'il disoit ne ressembloit pas à des sons articulés.

Je le conjurai de nouveau de se tranquilliser, afin que nous pussions examiner ensemble avec attention tout ce qui se passoit à nos yeux. La scène n'étoit pas encore finie, et après qu'ils se furent relevés, nous vîmes encore Atkins adresser la parole à sa femme avec toutes les marques d'une très-grande ferveur.

Nous conjecturâmes par ses gestes qu'elle étoit fort touchée de ses discours; elle levoit les mains, les croisoit sur sa poitrine, et se mettoit dans plusieurs autres attitudes convenables à un cœur touché et à un esprit attentif. Tout cela continua pendant un demi-quart d'heure, et ensuite ils s'en allèrent, de sorte qu'il fallut mettre là des bornes à notre curiosité.

Je me servis de cet intervalle pour parler à mon religieux, et pour lui dire que j'étois charmé de ce que nous venions de voir; que bien que je ne fusse pas fort crédule sur ces conversions subites, je croyois pourtant qu'il n'y avoit ici que de la sincérité, quelle que pût être l'ignorance et de l'homme et de la femme, et que j'attendois une heureuse fin d'un si heureux commencement. « Que sait-

» on, dis-je, si ces deux sauvages, par la voie » de l'instruction et de l'exemple, n'influeront » pas sur la conversion de quelques autres »?

« De quelques autres, me répondit-il précipitamment; oui, de tout autant qu'il y en a. » Fiez-vous-en à moi, si ces deux sauvages (car » le mari ne l'étoit guère moins que la femme) » se rendent à Jésus-Christ, ils ne cesseront » jamais de s'attacher à la conversion des au- » tres. Car la véritable religion est communi- » cative, et celui qui est devenu réellement » chrétien, ne laissera pas un seul païen dans » l'erreur, s'il espère l'en pouvoir tirer ». Je lui avouai que son sentiment étoit fondé sur un principe très-chrétien, et que c'étoit une preuve d'un grand zèle et d'un cœur fort généreux. « Mais, mon cher ami, lui dis-je, voulez-vous » bien me permettre de vous faire ici une seule » difficulté? Je ne trouve rien à dire contre la » ferveur que vous marquez, pour transporter » ces gens du sein du paganisme dans celui de » la religion chrétienne; mais quelle consolation » en pouvez-vous tirer, puisque, selon vous, » ils seront toujours hors des limites de l'église » catholique, sans laquelle vous croyez qu'il » n'y a point de salut? Convertis à la religion » protestante, ils passeront chez vous pour hé- » rétiques aussi damnables que les païens eux- » mêmes ».

Il me répondit ainsi avec beaucoup de candeur et de charité chrétienne: « Monsieur, je » suis catholique, prêtre de l'ordre de Saint- » Benoît, et j'admets tous les dogmes de l'é- » glise romaine; mais je vous dis sans la moin- » dre envie de vous complimenter, et sans con- » sidérer la situation dans laquelle je me trouve » ici, que je ne vous regarde pas comme un

» homme absolument exclu de la grace de
» Dieu. Je ne dirai jamais, quoique je sache
» qu'on le croit généralement parmi nous, que
» vous ne sauriez être sauvé; je n'ai garde de
» borner assez la miséricorde de Jésus-Christ,
» pour m'imaginer que vous ne sauriez être
» porté dans le sein de l'église par des voies qui
» nous sont inconnues, et je suis sûr que vous
» avez la même charité pour nous : je prie con-
» tinuellement que vous puissiez rentrer dans
» l'église par des chemins dont je laisse le choix
» à l'Etre infiniment sage. En attendant, vous
» confesserez, je crois, qu'en qualité de catho-
» lique, je puis faire une différence considé-
» rable entre un protestant et un païen; entre
» quelqu'un qui invoque le nom de Jésus, quoi-
» que d'une manière que je ne juge pas con-
» forme à la véritable foi, et un sauvage, un
» barbare, qui ne connoît ni Dieu, ni Christ,
» ni Rédempteur. Si vous n'êtes pas dans les
» limites de l'église, vous en êtes plus près, du
» moins, que ceux qui n'en ont jamais entendu
» parler. C'est par cette raison que je me ré-
» jouis en voyant cet homme qui s'étoit livré
» à toutes sortes de crimes, adresser ses prières
» au sauveur, quoique je ne le croie pas parfai-
» tement éclairé; persuadé que Dieu, dont
» toute bonne œuvre procède, achevera celle-
» ci en le menant un jour à la connoissance en-
» tière de la vérité; et s'il réussit à inspirer la
» religion chrétienne à sa pauvre femme, je ne
» saurois jamais croire qu'il périra lui-même.
» Ma joie est donc fondée quand je vois quel-
» qu'un approcher de la véritable église, quoi-
» qu'il n'y entre pas aussi-tôt que je le souhai-
» terois. Il faut s'en fier de la perfection de cet
» ouvrage, à Dieu qui l'achevera lorsqu'il le

» trouvera à propos. Je serois charmé, je vous » proteste, si tous les sauvages ressembloient à » cette bonne femme, dussent-ils être d'abord » tous protestans; et je croirois fermement que » Dieu, ayant commencé à illuminer leur es» prit, leur accorderoit de plus en plus les » lumières d'en-haut, et les feroit entrer à la » fin dans le sein de son église ».

J'étois surpris de la sincérité de ce pieux papiste à mesure que j'étois convaincu par la force de son raisonnement, et je me mis d'abord dans l'esprit que si une pareille modération étoit générale parmi les hommes, nous pourrions être tous chrétiens catholiques, quelle que pût être la différence de nos sentimens particuliers, et que cet esprit de charité nous conduiroit bientôt tous aux mêmes principes. Comme il croyoit qu'une pareille tolérance nous rendroit tous catholiques, je lui dis que je m'imaginois que si tous les membres de son église étoient capables d'une charité pareille, ils seroient bientôt tous protestans; nous brisâmes là, car nous n'entrions jamais dans la controverse.

Je voulus pourtant l'embarrasser un peu sur sa tolerance; et le prenant par la main : « Mon » cher ami, lui dis-je, j'approuve fort ce que » vous venez de dire; mais certainement si vous » prêchiez une pareille doctrine en Espagne ou » en Italie, vous n'éviteriez jamais les griffes » de l'inquisition ».

« Cela pourroit bien être, me dit-il; mais je » ne crois pas qu'une pareille sévérité rende » ces peuples meilleurs chrétiens : un excès de » charité ne passera jamais chez moi pour hé» résie ».

Comme Atkins et sa femme n'étoient plus

dans cet endroit, nous n'avions aucune raison pour nous y arrêter. Nous revînmes donc sur nos pas, et nous les trouvâmes déjà qui nous attendoient. Quand je les vis, je demandai au prêtre s'il trouvoit à propos que nous leur découvrissions que nous les avions vus dans le bosquet? Ce n'étoit pas là son avis, il vouloit lier conversation avec Atkins, pour voir ce qu'il nous diroit de son propre mouvement. Là-dessus nous les fîmes entrer, sans permettre que personne y fût que nous trois, et voici quel fut notre entretien :

Robinson Crusoé. Je vous prie, Atkins, dites-moi quelle éducation avez-vous eue? de quelle profession étoit votre père ?

Guillaume Atkins. Un plus honnête homme que je ne serai de ma vie ; c'étoit un ecclésiastique, monsieur.

R. Cr. Quelle éducation vous a-t-il donnée?

G. At. Il n'a rien négligé pour me porter à la vertu ; mais j'ai méprisé ses préceptes et ses réprimandes, comme une véritable bête féroce que j'étois.

R. Cr. Salomon dit effectivement que celui qui méprise la correction est semblable aux bêtes.

G. At. Hélas! monsieur, je n'ai été que trop semblable aux bêtes les plus cruelles, puisque j'ai assassiné mon propre père. Ah! mon Dieu! monsieur, ne parlons plus de cela, j'ai tué mon propre père.

Le prêtre, à qui j'interprétois tout mot à mot, recula à ces dernières paroles ; et devenant pâle comme la mort, s'écria tout haut : *O ciel ! un parricide !*

R, Cr. J'espère, Atkins, qu'il ne faut pas

prendre à la lettre ce que vous venez de dire : auriez-vous tué votre père réellement ?

G. At. Il est bien vrai que je ne lui ai pas plongé un poignard dans le sein; mais j'ai abrégé ses jours en lui ôtant toute sa consolation, et en empoisonnant tous ses plaisirs. Je l'ai tué, monsieur, par la plus noire ingratitude par laquelle j'ai répondu à la tendresse la plus forte que jamais père eut pour son fils.

R. Cr. Tranquillisez-vous, Atkins, je ne vous ai pas fait cette question pour vous arracher l'aveu que vous venez de faire; je prie Dieu de vous en donner un sincère repentir, comme aussi de tous vos autres péchés. Je vous l'ai faite seulement parce que je m'apperçois que, quoique vous ne soyez pas extrêmement éclairé, vous ne laissez pas d'avoir une idée de la religion et de la morale, et que vous en savez davantage que vous n'en avez pratiqué.

G. At. Ce n'est pas vous qui m'avez arraché cet aveu, monsieur, c'est ma conscience. Quand nous commençons à jeter la vue sur nos péchés passés, il n'y en a point qui nous touchent plus sensiblement que ceux que nous avons commis contre des parens pleins d'indulgence pour nous. Il n'y en a point qui fassent des impressions si profondes et qui nous accablent davantage.

R. Cr. Il y a dans votre discours quelque chose de si pathétique, Atkins, que je ne saurois l'entendre sans me troubler.

G. At. Et pourquoi vous troubleriez-vous, monsieur ? des sentimens comme les miens vous doivent être absolument étrangers.

R. Cr. Non, non, Atkins, tout ce rivage, chaque arbre, chaque colline de toute cette île, est un témoin des inquiétudes affreuses

que m'a causées le souvenir de l'ingratitude que j'ai eue dans ma première jeunesse, pour les soins d'un père aussi tendre que paroît avoir été le vôtre. J'ai tué mon père, aussi bien que vous, mon pauvre Atkins ; mais je crains fort que votre repentir ne surpasse beaucoup le mien.

J'en aurois dit davantage si j'avois été maître de ma douleur ; le repentir d'Atkins me paroissoit si fort l'emporter sur le mien, que je n'étois plus en état de soutenir cette conversation. Je voyois que cet homme, que j'avois appelé pour lui donner des leçons, m'en donnoit à moi de fort touchantes, où naturellement je ne devois pas m'attendre.

Le jeune prêtre, à qui je communiquai tout ce discours, en fut fort ému. « Eh bien ! me dit-» il, ne vous ai-je pas averti d'avance, que dès » que cet homme-là seroit converti, il devien-» droit notre prédicateur? Je vous assure, mon-» sieur, que s'il persévère dans sa repentance, » je serai inutile ici, et qu'il fera des chrétiens » de tous les habitans de l'île ».

Me tournant alors de nouveau du côté d'Atkins : « Mais, Guillaume, lui dis-je, d'où vient » que, précisément dans ce moment-ci, vos » péchés vous touchent d'une si grande force » ?

G. At. Hélas ! monsieur, vous m'avez mis à un ouvrage qui m'a percé le cœur. Je viens de parler avec ma femme, de Dieu et de la religion, afin de lui faire goûter le christianisme ; elle m'a fait un sermon, elle-même, qui ne me sortira jamais de l'esprit tant que je vivrai.

R. Cr. Ce n'est pas votre femme qui vous a prêché, mon cher Atkins ; mais votre conscience vous a inspiré à vous-même les argumens dont vous vous êtes servi.

G. At. Il est vrai, monsieur, ma conscience

me les a inspirés avec une force à laquelle il m'a été impossible de résister.

R. Cr. Informez-nous, Guillaume, de ce qui vient de se passer entre vous et votre femme ; j'en sais déjà quelque chose.

G. At. Ah ! monsieur, il ne m'est pas possible de vous en donner un compte exact ; quoique j'en sois pénétré, je ne saurois pourtant trouver des termes pour m'expliquer comme il faut ; mais qu'importe dans le fond ? il suffit que j'en sois touché, et que j'aie pris une ferme résolution de réformer ma vie.

R. Cr. Mais encore, Atkins, dites-nous-en quelque chose ; par où avez-vous entamé la conversation ? Le cas est tout-à-fait extraordinaire certainement ; si votre femme vous a porté à une résolution si louable, elle vous a fait effectivement un excellent sermon.

G. At. J'ai débuté par la nature de nos loix sur le mariage, qui tendent à lier l'homme et la femme par des nœuds indissolubles. Je lui ai fait entendre que sans de pareilles loix, l'ordre ne pouvoit pas être maintenu dans la société ; que les hommes abandonneroient leurs familles, et qu'ils se mêleroient confusément avec d'autres femmes ; ce qui embrouilleroit toutes les successions, et rendroit tous les héritages incertains.

R. Cr. Comment ! Guillaume, vous parlez comme un docteur en droit. Mais avez-vous pu lui faire comprendre ce que c'est qu'*héritages et familles ?* Les sauvages n'en ont pas seulement une idée, à ce qu'on dit, et se marient sans aucun égard pour l'alliance. On m'a assuré même que parmi eux les frères se marient avec leurs sœurs, les pères avec leurs filles, et les fils avec leurs mères.

G. At. Je crois, monsieur, que vous êtes mal informé; ma femme m'a dit au moins que sa nation abhorre de pareils mariages, et que dans les degrés de parenté dont vous venez de faire mention, ils ne se marient jamais, quoiqu'ils ne soient pas si scrupuleux que nous, peut-être par rapport aux degrés plus éloignés.

R. Cr. Eh bien ! que vous répondit-elle ?

G. At. Elle me dit qu'elle trouvoit ces loix fort bonnes, qu'elles étoient meilleures que celles de son pays.

R. Cr. Mais lui avez vous expliqué ce que c'étoit proprement que le mariage ?

G. At. Oui, et c'est par-là qu'a commencé notre dialogue. Je lui demandai si elle vouloit ête mariée avec moi à notre manière ? Quelle manière ; me dit-elle? Je veux dire, répliquai-je, la manière que Dieu a établie pour le mariage. Cette réplique donna lieu à la conversation la plus particulière que jamais mari eut avec sa femme.

(1) *Voici le dialogue d'Atkins et de sa femme, précisément de la manière que je l'ai écrit sur le champ, à mesure qu'il me le communiquoit.*

La Femme. *Etablie par Dieu ?* Comment? vous avez donc aussi un Dieu dans votre pays?

Guillaume Atkins. Sans doute, ma chère, Dieu est dans tous les pays.

---

(1) Tout ce que dit la femme dans ce dialogue est de fort mauvais anglais ; j'aurois pu l'imiter en français, comme j'ai fait dans le premier volume, en pareil cas ; mais je ne l'ai pas trouvé à propos, parce que la matière est sérieuse, et que ce mauvais langage y répandroit quelque chose de trop badin.

La F. Point du tout, votre Dieu n'est pas dans mon pays; nous n'avons que le grand dieu *Bénamuchée.*

G At. Hélas! ma pauvre enfant, je ne suis pas assez habile pour vous expliquer ce que c'est que Dieu. Il est dans le ciel, il a fait le ciel et la terre, et tout ce qui s'y trouve.

La F. Comment! vous avez le grand Dieu dans votre pays, et vous ne le connoissez pas, vous ne l'adorez pas? cela n'est pas possible.

G. At. Cela est pourtant certain, quoique nous vivions souvent comme s'il n'y avoit point de Dieu dans le ciel, et que son pouvoir ne s'étendit point jusqu'à la terre.

La F. Mais pourquoi Dieu le permet-il? pourquoi ne vous fait-il pas vivre mieux?

G. At. C'est notre propre faute.

La F. Mais vous dites qu'il est grand, qu'il a un grand pouvoir, qu'il peut vous tuer s'il veut; pourquoi ne vous tue-t-il pas quand vous ne le servez pas et que vous faites du mal?

G. At. Il est vrai qu'il auroit pu me tuer il y a long-temps, et que je devrois m'y attendre; car j'ai été un homme indigne de vivre; mais il est miséricordieux, et il ne nous punit pas toujours quand nous le méritons.

La F. Eh bien! n'avez-vous pas remercié votre Dieu de sa bonté pour vous?

G. At. Hélas, je l'ai remercié aussi peu de sa miséricorde, que je l'ai craint pour son pouvoir.

La F. Si cela est, votre Dieu n'est pas Dieu; je ne saurois le croire. Il est grand, il a du pouvoir, et il ne vous tue pas quand vous le fâchez?

G. At. Faut-il donc, ma chère, que ma mauvaise conduite vous empêche de croire en Dieu?

Que je suis malheureux ! Je suis chrétien, et mes crimes empêchent les païens de le devenir !

La F. Mais comment puis-je croire que vous ayez là-haut un Dieu grand et fort, et que cependant vous ne faites point de bien. Il faut donc qu'il ne sache pas ce que vous faites.

G. At. Vous vous trompez : il sait tout, il nous entend, il voit ce que nous faisons, il connoît nos pensées, quoique nous ne parlions pas.

La F. Cela ne se peut pas, il ne vous entend pas jurer et dire à tout moment, *Dieu me damne.*

G. At. Il entend tout cela assurément.

La F. Mais où est donc son grand pouvoir?

G. At. Il est miséricordieux ; c'est tout ce que je puis vous dire, et c'est cela qui prouve qu'il est le véritable Dieu. Il n'a point de passions comme les hommes, et c'est pour cette seule raison que sa colère ne nous consume pas, dès que nous péchons contre lui.

Atkins nous dit qu'il étoit rempli d'horreur en disant à sa femme que Dieu voit et entend tout, et qu'il connoît nos pensées les plus secrètes, en songeant que, malgré cette vérité, il avoit osé faire un si grand nombre de mauvaises actions.

La F. Miséricordieux ! que voulez-vous dire par-là ?

G. At. Il est notre créateur et notre père. Il a pitié de nous, et nous épargne.

La F. Quoi ! il n'est pas en colère contre vous ; il ne vous tue pas quand vous faites du mal ? Il n'est donc pas bon lui-même, ou il n'a pas beaucoup de force.

G. At. Il est infiniment bon, ma chère fem-

me, infiniment grand, et capable de nous punir. Fort souvent même il donne des exemples de sa justice et de sa vengeance, en faisant périr les pécheurs au milieu de leurs crimes.

LA F. Il ne vous a pas tué pourtant ; il faut donc qu'il vous ait averti qu'il ne vous tueroit pas, et que vous ayez fait un accord avec lui de pouvoir faire le mal, sans qu'il soit en colère contre vous, comme contre les autres hommes.

G. AT. Bien loin de là, mon cœur, j'ai péché hardiment par une fausse confiance en sa bonté, et il auroit été infiniment juste, en me détruisant, comme il a souvent détruit d'autres pécheurs.

LA F. Il est donc bien bon à votre égard : qu'est-ce que vous lui avez dit pour l'en remercier ?

G. AT. Rien, ma pauvre femme ; je suis un indigne scélérat, rempli de la plus noire ingratitude.

LA F. Mais vous dites qu'il vous a fait : que ne vous a-t-il fait meilleur ?

G. AT. Il m'a fait comme il a fait tous les autres hommes ; mais je me suis corrompu moi-même, j'ai abusé de sa bonté, et je suis parvenu à ce comble de scélératesse par ma propre faute.

LA F. Je voudrois que vous fissiez en sorte que Dieu me connût ; je ne le fâcherois pas, je ne ferois point de mauvaises choses.

G. AT. Vous voulez dire, ma chère, que vous souhaiteriez que je vous fisse connoître Dieu ; car Dieu vous connoît déjà, et il n'y a pas une seule pensée qui lui soit inconnue.

LA F. Il sait donc aussi ce que je vous dis

à présent? Il sait que je souhaite de le connoître? Hélas! qui pourra faire en sorte que je connoisse celui qui m'a faite?

G. At. Ma chère, je suis au désespoir de n'être pas en état de vous éclairer là-dessus; c'est lui seul qui doit se faire connoître à vous; je m'en vais le prier de vous enseigner lui-même, et de me pardonner de m'être rendu indigne et incapable de vous instruire.

C'est là-dessus qu'Atkins, pénétré de douleur de ne pouvoir pas satisfaire au desir ardent qu'avoit sa femme de connoître Dieu, s'étoit jeté à genoux pour prier l'Esprit saint d'illuminer cet esprit ténébreux par la connoissance salutaire de l'évangile, de lui pardonner ses péchés à lui-même, et de vouloir bien se servir d'un aussi indigne instrument pour la conversion de cette malheureuse païenne. Après avoir été prosterné en terre pendant quelques momens, il s'étoit remis auprès de sa femme, et la conversation recommença de la manière suivante.

La F. Pourquoi vous êtes-vous mis à genoux? pourquoi avez-vous parlé? que signifie tout cela?

G. At. Je me suis mis à genoux, ma chère femme, pour m'humilier devant celui qui m'a fait; je lui ai dit: *Oh*, comme vos vieillards font au faux dieu *Bénamuchée*; je veux dire que je lui ai adressé mes prières.

La F. Et pourquoi lui avez-vous dit *Oh*?

G. At. Je l'ai prié d'ouvrir les yeux de votre entendement, afin que vous puissiez le connoître et lui être agréable.

La F. Peut il faire cela encore?

G. At. Sans doute, il peut faire tout; rien ne lui est impossible.

La F. Et il entend tout ce que vous lui dites?

G. At. Certainement. Il nous a ordonné de le prier, avec promesse de nous écouter, et de nous accorder ce que nous lui demanderions.

La F. Il vous a ordonné de le prier. Quand vous l'a-t-il ordonné? où vous l'a-t-il ordonné? Il vous a donc parlé lui-même?

G. At. Non, ma chère, il ne nous a point parlé lui-même; mais il s'est révélé à nous de différentes manières. Il a parlé autrefois à quelques saints hommes en termes fort clairs, et il les a dirigés par son esprit pour rassembler toutes ses loix dans un livre.

La F. Je ne vous comprends pas. Où est ce livre?

G. At. Hélas! ma pauvre femme, je n'ai pas ce livre; mais j'espère que je le trouverai un jour et que je vous enseignerai à le lire.

(C'est dans cette occasion que nous l'avions vu embrasser sa femme avec beaucoup de tendresse, mais en même temps avec beaucoup de chagrin de se voir sans bible.)

La F. Mais comment me ferez-vous comprendre que Dieu lui-même a enseigné à ces hommes à faire ce livre?

G. At. Par la même règle par laquelle nous savons qu'il est Dieu.

La F. Eh bien! par quelle règle, par quel moyen savez-vous qu'il est Dieu?

G. At Parce qu'il ne nous ordonne et ne nous commande rien qui ne soit bon et juste, rien qui ne tende à nous rendre parfaitement bons et parfaitement heureux, et parce qu'il nous défend tout ce qui est mauvais en soi-même, ou mauvais dans ses conséquences.

La F. Ah! je voudrois bien comprendre tout cela; je voudrois bien voir tout ce que vous

venez de dire. Il enseigne tout ce qui est bon, il défend tout ce qui est mauvais, il récompense le bien et il punit le mal, il a fait tout, il donne tout, il m'entend quand je lui dis : *Oh!* il ne me tuera pas si je souhaite d'être bonne ; si je veux faire du mal il peut me tuer, mais il peut m'épargner aussi, et il est pourtant le grand Dieu. Eh bien ! je crois qu'il est le grand Dieu ; je veux lui dire : *Oh !* avec vous, mon cher.

C'est ce discours qui sur-tout avoit touché le cœur d'Atkins. Il s'étoit mis à genoux avec sa femme pour prier Dieu tout haut de l'illuminer de son saint Esprit, et de faire en sorte, par sa Providence, qu'il pût trouver une bible, afin de la lire avec sa femme, et de la faire parvenir par-là à la connoissance de la véritable religion.

Parmi les autres discours qu'ils eurent ensuite de cette prière, sa femme lui fit promettre, puisque, de son propre aveu, toute sa vie n'avoit eté qu'une suite de péchés propres *à provoquer la colère de Dieu*, de la réformer et de ne plus irriter Dieu, de peur qu'il ne fût ôté du monde, et qu'elle ne perdît par-là le moyen de connoître mieux la Divinité; enfin de peur qu'il ne fût éternellement misérable lui-même, comme il lui avoit dit que les méchans seroient après leur mort.

Ce récit nous toucha beaucoup l'un et l'autre, mais sur-tout le jeune religieux. D'un côté il étoit extasié de joie ; mais de l'autre il étoit cruellement mortifié de n'entendre pas l'anglais, pour pouvoir parler lui-même à cette femme, qui avoit de si excellentes dispositions. Revenu de ses réflexions, il se tourna vers

moi en me disant qu'il y avoit plus à faire avec cette femme que de la marier. Je ne le compris pas d'abord ; mais il s'expliqua, en me disant qu'il croyoit qu'il falloit la baptiser.

J'y consentis ; et lui, voyant que je me hâtois d'en ordonner les préparatifs : « Patience, mon-» sieur, me dit-il, mon sentiment est qu'il faut » la baptiser absolument ; son mari l'a fait ré-» soudre à embrasser le christianisme, il lui a » donné des idées justes de l'existence d'un » Dieu, de son pouvoir, de sa justice et de sa » clémence ; mais il faut que je sache, avant » que d'aller plus loin, s'il lui a dit quelque » chose de Jésus-Christ, du salut qu'il nous a » procuré par sa mort, de la foi, du saint-Es-» prit, de la résurrection, du dernier jugement » et de la vie à venir ».

J'appelai là-dessus Atkins, et je le lui demandai. Il se mit à pleurer en disant qu'il en avoit dit quelque chose, mais fort superficiellement ; qu'il étoit un homme si criminel, et que sa conscience lui reprochoit avec tant de force sa conduite impie, qu'il trembloit à la seule idée que la connoissance que sa femme avoit de sa mauvaise vie ne lui donnât du mépris pour tous ces dogmes sacrés et importans : mais qu'il étoit sûr que son esprit étoit tellement disposé à recevoir les impressions de toutes ces vérités, que si je voulois bien lui en parler je viendrois facilement à bout de l'en persuader, et que je n'y perdrois pas mon temps ni mes peines.

Là-dessus je la fis venir, et m'étant placé entre elle et le prêtre, pour servir de truchement, je le priai d'entrer en matière. Il le fit, et je suis persuadé que dans ces derniers siècles jamais prêtre papiste ne fit un pareil ser-

mon ; aussi lui dis-je que je lui trouvois toutes les lumières, tout le zèle et toute la sincérité d'un vrai chrétien, sans aucun mélange des erreurs de son église, et qu'il me paroissoit semblable aux évêques de Rome, avant que l'église romaine eût usurpé la souveraineté sur les consciences.

Pour abréger, il réussit à porter cette pauvre femme à embrasser la connoissance du sauveur et de la rédemption, non-seulement avec surprise et avec étonnement, comme elle avoit reçu d'abord les notions de Dieu et de ses attributs, mais encore avec joie, avec foi et avec un degré de lumière qu'on auroit de la peine à s'imaginer, bien loin de pouvoir en donner une idée juste.

Quand il se prépara à la baptiser, je le priai de s'acquitter de cette cérémonie avec quelques précautions, afin qu'on ne remarquât pas qu'il fût catholique ; ce qui auroit pu avoir de mauvaises conséquences, et causer des divisions parmi tous ces gens qui n'avoient encore que de foibles idées de ces sortes de matières. Il me répondit que, comme il n'avoit point là de chapelle consacrée, ni les autres choses nécessaires aux formalités de son église, il s'y prendroit d'une telle manière que je ne remarquerois pas moi-même qu'il étoit catholique, si je n'en avois pas été instruit auparavant. Il tint sa parole, et après avoir prononcé à moitié bas quelques paroles latines, il jeta tout un plat d'eau sur la tête de la femme, en disant tout haut en français : « Marie (car en qualité de son par» rein je lui donnai ce nom-là, à la prière de son » mari) ; je te baptise au nom du Père, du Fils » et du Saint-Esprit ».

Il n'étoit pas possible de deviner par-là de

quelle religion il étoit. Il est vrai qu'il lui donna ensuite la bénédiction en latin; mais Atkins s'imagina que c'étoit du français, ou bien il n'y prit pas garde du tout.

Cette cérémonie étant achevée, il la maria, et se tournant ensuite du côté d'Atkins, il l'exhorta d'une manière très-pathétique, non-seulement à persévérer dans ces bonnes dispositions, mais encore à répondre par une sainte vie aux lumières qui venoient d'être répandues dans sa conscience. Il lui dit qu'il feroit en vain profession de se repentir, si actuellement il ne renonçoit à tous ses crimes. Il lui représenta que, puisque Dieu lui avoit fait la grace de se servir de lui comme d'un instrument à la conversion de sa femme, il devoit bien prendre garde de ne pas déshonorer cette faveur du ciel; et que s'il se négligeoit là-dessus, il pourroit voir une païenne se sauver, et l'instrument de son salut rejeté.

Il y ajouta un grand nombre d'autres excellentes leçons, et les recommandant l'un et l'autre à la bonté divine, il leur donna sa bénédiction de nouveau, se servant toujours de moi comme de son interprète: c'est ainsi que finit toute la cérémonie. Je puis dire que ce jour-là a été le plus agréable que j'aie passé de ma vie.

Pour mon religieux, il n'étoit pas encore à bout de tous ses pieux desseins; ses pensées continuoient toujours à rouler sur la conversion des trente-sept sauvages, et il seroit resté de tout son cœur dans l'île pour y travailler; mais je lui fis voir que son entreprise étoit impraticable, et que je trouverois peut-être un moyen de la faire réussir sans qu'il fût besoin qu'il s'en mêlât.

Ayant ainsi réglé les affaires de mon île, je me préparois à retourner à bord du vaisseau, quand le jeune Anglais que j'avois tiré du bâtiment affamé vint me dire qu'il avoit appris que j'avois un ecclésiastique avec moi; que, par son moyen, j'avois marié les Anglais formellement avec les femmes sauvages; il ajouta qu'il savoit un autre mariage à faire entre deux chrétiens, qui pourroit bien ne m'être pas désagréable.

Je vis d'abord qu'il s'agissoit de la servante de sa défunte mère, qui étoit la seule femme chrétienne qui fût dans l'île. Là-dessus je l'exhortai à ne pas faire une chose de cette importance précipitamment, et seulement pour adoucir la solitude où il se devoit trouver dans l'île. Je lui dis que j'avois su de lui-même, et de la servante, qu'il avoit du bien considérablement, et des amis capables de le pousser dans le monde; que d'ailleurs cette fille n'étoit pas seulement une pauvre servante, mais que son âge n'étoit pas proportionné au sien, puisqu'elle pouvoit bien avoir vingt-sept à vingt-huit ans, au lieu qu'il en avoit à peine dix-huit; que par mes soins il pouvoit bientôt sortir de ce désert et revenir dans sa patrie, où certainement il se repentiroit de son choix précipité; ce qui les rendroit dans la suite malheureux l'un et l'autre.

J'allois en dire davantage quand il m'interrompit en souriant, pour me dire avec modestie que je me trompois dans ma conjecture, et qu'il n'avoit rien de tel dans l'esprit, se trouvant dans des circonstances assez tristes pour n'y pas mettre encore le comble par un mariage mal assorti; qu'il étoit charmé de mon dessein de le faire retourner dans sa pa-

trie; mais que mon voyage devant être de longue haleine, selon toutes les apparences, et très-hasardeux, il ne me demandoit pour toute grace, par rapport à lui, que de lui donner quelques esclaves et tout ce qui étoit nécessaire pour établir une plantation; que de cette manière-là il attendroit avec patience l'occasion de retourner en Angleterre; persuadé que, quand j'y serois revenu, je ne l'oublierois pas. Enfin il me dit qu'il avoit envie de me donner des lettres pour ses parens, afin de les informer des bontés que j'avois eues pour lui et de l'endroit où je l'avois laissé, et il me promit que, dès que je le ferois sortir de l'île, il me céderoit sa plantation, de quelque valeur qu'elle pût être.

Ce petit discours étoit fort bien arrangé pour un garçon de cet âge, et il m'étoit d'autant plus agréable, qu'il m'assuroit possitivement que le mariage en question ne le regardoit pas lui-même. Je lui donnai toutes les assurances possibles de rendre ses lettres, si je revenois sain et sauf en Angleterre, de n'oublier jamais la fâcheuse situation dans laquelle je le laissois, et d'employer tous les moyens possibles pour l'en tirer.

J'étois fort impatient cependant de savoir de quel mariage il avoit voulu parler, et il m'apprit qu'il sagissoit de Susanne (c'étoit le nom de la servante) et de mon artisan universel.

J'en fus charmé au pied de la lettre, parce que le parti me paroissoit très-bon de côté et d'autre. J'ai déjà donné le caractère du jeune homme. Pour la fille, elle étoit modeste, douce et pieuse; elle avoit du bon sens et assez d'agrément; elle parloit bien et à propos, d'une ma-

nière décente et polie, toujours prête à répondre quand il falloit, et jamais elle n'étoit précipitée à se mêler de ce qui ne la regardoit pas; elle avoit beaucoup d'adresse pour faire toutes sortes d'ouvrages, et elle étoit si bonne ménagère, qu'elle auroit pu être la femme de charge de toute la colonie. Elle savoit parfaitement bien se conduire avec des personnes d'un certain rang, et par conséquent il ne lui étoit pas malaisé de plaire à tous les habitans de l'île.

Nous les mariâmes ce même jour, et comme je lui tenois lieu de père dans cette cérémonie, je lui donnai aussi sa dot; car je lui assignai à elle-même et à son époux un espace de terre assez considérable pour en faire une plantation. Ce mariage, et la proposition que le jeune homme m'avoit faite de lui donner en propre une petite étendue de terrein, me firent penser à partager toute l'île aux habitans, afin de leur ôter toute occasion de querelles.

J'en donnai la commission à Atkins, qui étoit devenu grave, modéré, bon ménager; en un mot, qui étoit alors un parfait honnête homme, très-pieux, fort attaché à la religion, et, si j'ose décider d'une affaire de cette nature, véritablement converti.

Il s'acquitta de cette commission avec tant de prudence, que tout le monde en fut satisfait, et qu'ils me prièrent tous de ratifier le partage par un écrit de ma main. Je le fis dresser tout aussi-tôt, et en spécifiant les limites de chaque plantation, je leur donnai à chacun un droit de possession pour eux et pour leurs héritiers, ne me réservant que le *haut domaine* de toute l'île et une redevance pour chaque plantation, payable en onze ans, à moi ou à

celui de mes héritiers qui, venant la demander, produiroit une copie authentique du présent écrit.

A l'égard de la forme du gouvernement et des loix, je leur dis qu'ils étoient aussi capables que moi de prendre des mesures utiles là-dessus, et que je souhaitois seulement qu'ils me promissent de nouveau de vivre ensemble comme bons amis et bons voisins.

Il y a encore une particularité que j'aurois tort de passer sous silence. Comme tous les habitans de mon île vivoient comme dans une espèce de république, et qu'ils avoient beaucoup à faire, il paroissoit ridicule qu'il y eût trente-sept sauvages relégués dans un coin de l'île, à peine capables de gagner leur vie, bien loin de contribuer à l'utilité générale. Cette considération me fit proposer au gouverneur espagnol d'y aller avec le père de *Vendredi*, et de leur offrir de se joindre aux autres habitans, afin de planter pour eux-mêmes, ou bien de servir les autres, pour la nourriture et l'entretien, en qualité de domestiques, et non pas en qualité d'esclaves. Car je ne voulois pas absolument permettre qu'on les réduisît à l'esclavage; ce qui auroit été contraire à la capitulation qu'ils avoient faite en se rendant.

Ils acceptèrent la proposition de grand cœur, et quittèrent leurs habitations dans le moment même. Il n'y en eut que trois ou quatre qui prirent le parti de cultiver leurs propres terres; tous les autres aimèrent mieux être distribués dans les différentes familles que nous avions établies.

Toutes les colonies se réduisoient alors à deux. Il y avoit celle des Espagnols qui demeuroient dans mon château, et qui étendoient

leur plantation du côté de l'est, tout le long de la petite baie jusqu'à ma maison de campagne. Les Anglais vivoient dans le nord-est de l'île, où Atkins et ses camarades s'étoient établis dès le commencement, et ils s'étendoient du côté du sud et sud-ouest derrière la plantation des Espagnols. Chaque colonie avoit encore à sa disposition une assez grande étendue de terres en friche, qu'elle pouvoit cultiver en cas de besoin ; en sorte que de ce côté il n'y avoit aucun sujet de jalousie et de discorde.

On avoit laissé déserte la partie orientale de l'île, afin que les sauvages pussent y aller et venir à leur ordinaire, et on avoit résolu de ne se point mêler de leurs affaires, s'ils ne se mêloient pas de celles des habitans. Il ne faut pas douter qu'ils n'y vinssent souvent, comme ils avoient fait autrefois ; mais je n'ai jamais entendu dire qu'ils aient entrepris la moindre chose contre mes colonies.

Il me vint alors dans l'esprit, que j'avois fait espérer à mon religieux que la conversion des trente-sept sauvages pouvoit se faire sans lui, d'une manière dont il seroit satisfait. Je lui fis sentir que cette affaire étoit en bon train, et que ces gens étant ainsi distribués parmi les chrétiens, il seroit facile de leur faire goûter les principes de notre religion, pourvu que chacun de leurs maîtres voulût bien faire tous ses efforts pour y réussir.

Il en convint ; « mais, dit-il, comment les porterons-nous à y travailler avec application » ? Je lui répondis qu'il falloit les y engager, en les assemblant tous, ou bien en leur allant parler à chacun en particulier. Ce second parti lui parut le plus convenable, et là-dessus nous partageâmes l'ouvrage entre nous. Il entreprit

d'aller voir les Espagnols, qui étoient tous papistes, dans le temps que j'irois adresser mes exhortations aux Anglais, qui étoient tous protestans. Nous leur recommandâmes aux uns et aux autres, très-fort, de ne point faire entrer dans les instructions qu'ils donneroient aux sauvages, aucune distinction entre les catholiques et les protestans, et de se contenter de leur apprendre les principes généraux de la religion chrétienne, comme l'existence de Dieu, le mérite de Jésus-Christ, etc. Ils nous le promirent, et ils s'engagèrent même à ne parler jamais ensemble de controverse.

En venant à la maison ou à la ruche d'Atkins, je vis, avec plaisir, que la jeune femme de mon machiniste et l'épouse d'Atkins étoient devenues amies intimes, et que cette personne pieuse avoit perfectionné l'ouvrage que l'époux avoit commencé. Quoiqu'il n'y eût que quatre jours écoulés depuis le baptême de la femme d'Atkins, elle étoit devenue si bonne chrétienne, que je n'ai de ma vie entendu parler d'une conversion si subite, et poussée si loin en si peu de temps.

Il m'étoit venu justement dans l'esprit, le même matin que je méditois cette visite, qu'en leur laissant tout ce qui leur étoit nécessaire, j'avois oublié de leur donner une bible; en quoi je confesse que j'avois moins de soin pour eux que ma *bonne veuve* n'avoit eu autrefois pour moi, en m'envoyant trois bibles et un livre de *communes prières*, avec la cargaison de cent livres sterling, qu'elle eut le soin de me faire tenir dans le Brésil.

La charité de cette pauvre femme eut un effet plus étendu qu'elle n'avoit prévu; car ces bibles servirent alors d'instruction et de con-

solation à des gens qui en faisoient un meilleur usage que je n'en avois fait alors moi-même.

J'avois une de ces bibles dans ma poche en arrivant à la maison d'Atkins, où je remarquai que les deux femmes venoient de parler ensemble sur des matières de religion. « Ah! monsieur, dit Atkins, dès qu'il me vit, quand » Dieu veut se réconcilier avec des pécheurs, » il en sait bien trouver les moyens. Voilà ma » femme qui a trouvé un prédicateur nouveau; » je sais que j'étois aussi indigne qu'incapable » de mettre la main à un pareil ouvrage, et » voilà cette jeune femme qui paroît nous être » envoyée du ciel. Elle est en état de convertir » toute une île pleine de sauvages ».

La jeune femme rougit à ces mots, et se leva pour s'en aller; mais en la priant de demeurer, je lui dis qu'elle avoit entrepris un dessein excellent, et que je souhaitois de tout mon cœur que le ciel voulût bénir ses soins.

Nous continuâmes sur ce sujet pendant quelque temps, et ne voyant pas qu'ils eussent aucun livre, je tirai ma bible de ma poche. « Voici du secours que je vous apporte, Atkins, dis-je, et je ne doute point que vous » ne le receviez avec plaisir ». Le pauvre homme étoit si surpris de ce présent, que pendant quelques minutes il fut incapable de prononcer un seul mot. Mais s'étant remis de son trouble, il prit le livre avec respect, et se tournant du côté de sa femme: « Ne vous ai-je » pas dit, ma chère, lui dit-il, que quoique » Dieu soit là-haut dans le ciel, il peut entendre nos prières? Voici le livre que je lui ai » demandé quand nous nous sommes mis à ge» noux ensemble dans le bosquet. Dieu nous a

» entendus, il nous l'a envoyé ». Après avoir fini ce discours il tomba dans de si grands transports de joie, qu'au milieu des actions de graces qu'il adressoit au ciel, il versoit un ruisseau de larmes.

Sa femme étoit dans une surprise extraordinaire, et elle étoit prête à tomber dans une erreur, où personne de nous ne s'étoit attendu. Elle croyoit fermement que Dieu avoit envoyé ce livre directement du ciel, à la prière de son mari, et elle prenoit pour un présent immédiat, ce qui n'étoit qu'un effet équivalent de la Providence. Il ne tenoit qu'à nous de la confirmer dans cette pensée; mais la matière me parut trop sérieuse pour permettre que la bonne personne tombât dans une illusion semblable. Je m'adressai donc à la jeune femme, en lui disant qu'il n'en falloit point imposer là-dessus à notre nouvelle convertie, et je la priai de faire sentir à son amie qu'on peut dire avec vérité que Dieu répond à nos prières quand nous recevons de sa Providence, d'une manière naturelle, ce que nous lui avons demandé, et que nos prières ne tendent jamais à exiger de Dieu des miracles.

La jeune femme s'acquitta parfaitement bien, et avec un heureux succès, de cette commission; par conséquent il n'y eut aucune fraude pieuse dans toute cette affaire; et dans le fond, en employer dans une telle occasion, me paroîtroit la chose du monde la plus inexcusable.

J'en reviens à la joie d'Atkins, qui étoit inexprimable; certainement jamais homme ne fut plus reconnoissant de quelque présent que ce puisse être, qu'il l'étoit du don que je lui fis de cette bible, et jamais homme ne se réjouit

d'un don pareil par un meilleur principe. Après avoir été un des plus grands scélérats de l'univers, il établit par son changement cette maxime certaine ; que les pères ne doivent jamais désespérer du succès des instructions qu'ils donnent à leurs enfans, quelqu'insensibles qu'ils y paroissent être. Si jamais Dieu trouve bon dans la suite de toucher le cœur de ces sortes de gens, la force de l'éducation se saisit de nouveau de leur ame, et les instructions qu'ils ont reçues dans leur première jeunesse, opèrent sur eux avec tout le succès imaginable. Les préceptes qui ont été endormis, pour ainsi dire, pendant long-temps, se réveillent alors, et produisent des effets merveilleux.

Il en étoit ainsi du pauvre Atkins. Il n'étoit pas des plus éclairés ; mais voyant qu'il étoit appelé à instruire une personne plus ignorante que lui, il ramassoit toutes les leçons de son père qu'il pouvoit se rappeler, et il s'en servoit avec beaucoup de fruit.

Il se ressouvenoit sur-tout avec force de ce que son père lui avoit dit sur l'excellence de la bible, qui répandoit sur des familles et sur des nations entières les bénédictions du ciel ; vérité dont il n'avoit jamais compris l'évidence que dans cette occasion, où voulant instruire des païens et des sauvages, il ne pouvoit se passer du secours des oracles divins.

La jeune femme étoit bien aise aussi de voir cette bible, pour le grand besoin qu'elle en avoit alors. Elle en avoit une, comme aussi son jeune maître, à bord du vaisseau, parmi les autres hardes, qu'on n'avoit pas encore portées à terre ; mais il lui en falloit une pour s'en servir d'abord.

J'ai déjà tant dit de choses touchant cette

jeune femme, que je ne saurois m'empêcher d'en rapporter encore une particularité fort remarquable et fort instructive.

J'ai raconté ci-dessus à quelle extrémité elle avoit été réduite quand sa maîtresse mourut de faim dans le malheureux vaisseau que nous avions rencontré en pleine mer.

Causant un jour avec elle sur la fâcheuse situation où elle s'étoit trouvée alors, je lui demandai si elle pouvoit me donner une idée de ce qu'elle avoit senti dans cette occasion, et me faire comprendre ce que c'est que mourir de faim. Elle me dit qu'elle croyoit qu'oui; et voici comme elle me détailia tout cette description.

« Après avoir souffert beaucoup pendant » presque tout le voyage, par la disette de vi- » vres, il ne nous resta rien à la fin qu'un peu » de sucre, un peu de vin et un peu d'eau. Le » premier jour que je n'avois pris aucune nour- » riture, je me trouvai vers le soir un grand » vide dans l'estomac, avec de grandes dou- » leurs, et à l'approche de la nuit je me sentis » fort endormie, et je ne cessai de bâiller; » ayant pris un verre de vin, je me mis sur un » lit, et ayant dormi environ trois heures, je » me trouvai un peu rafraîchie. Après avoir » veillé trois autres heures, environ les cinq » heures du matin, je sentis les mêmes dou- » leurs d'estomac, et je voulus dormir de nou- » veau; mais il me fut impossible de fermer » les yeux, étant fort foible et ayant de grands » maux de cœur : ce qui continua pendant le » second jour avec beaucoup de variété; tantôt » j'avois faim, et tantôt j'avois mal au cœur, » avec des nausées, comme une personne qui a » pris un vomitif. Je me remis sur le lit vers le

» soir, ayant pris un verre d'eau pour toute
» nourriture ; m'étant endormie, je rêvois que
» j'étois dans les Barbades, que j'y trouvois le
» marché rempli de toutes sortes de vivres,
» que j'en achetois copieusement, et que je
» dînois avec ma maîtresse avec un grand appé-
» tit. A la fin de ce rêve, je crus mon estomac
» aussi rempli que si j'avois dîné réellement ;
» mais quand je fus réveillée, je me trouvai
» dans une extrême inanition, et comme sur
» le point de rendre l'ame. Je pris alors notre
» dernier verre de vin, j'y mis du sucre, parce
» qu'il y a quelque chose de nourrissant ; mais
» n'ayant rien dans mon estomac sur quoi le
» vin pût opérer, tout l'effet que j'en tirois
» consistoit dans quelques désagréables fumées
» qu'il m'envoyoit au cerveau ; et l'on m'a dit
» qu'après avoir vidé ce verre, j'avois été pen-
» dant long-temps comme une personne qui ne
» sent rien par un excès d'ivresse.

» Le troisième jour, après avoir passé toute
» la nuit dans des songes sans liaison, en som-
» meillant, plutôt qu'en dormant, je m'éveil-
» lai en sentant une faim enragée, et je ne sais
» pas, si j'avois été mère, et que j'eusse eu un
» de mes enfans avec moi, si j'aurois eu assez
» de force d'esprit pour n'y pas mettre les
» dents.

» Cette rage dura environ trois heures, pen-
» dant lesquelles j'étois aussi furieuse, à ce que
» m'a dit ensuite mon jeune maître, que ceux
» qui le sont le plus dans l'hôpital des fous.

» Dans un des accès de frénésie, soit par un
» mouvement extraordinaire du vaisseau, ou
» que le pied me glissât, je tombai à terre, et
» je me heurtai le visage contre le lit de ma
» maîtresse, ce qui me fit sortir le sang abon-

» damment du nez ; à mesure que le sang cou-
» loit, ma rage diminuoit, aussi bien que la
» faim qui en étoit la cause.

» Mes maux de cœur et mes nausées revin-
» rent ensuite ; mais il me fut impossible de
» rendre, puisque je n'avois rien du tout dans
» l'estomac. Affoiblie par la perte du sang, je
» m'évanouis, et l'on me crut morte ; mais je
» revins bientôt à moi, souffrant des douleurs
» d'estomac, dont il m'est impossible de vous
» donner une idée. A l'approche de la nuit je
» ne sentis qu'une faim terrible, avec des desirs
» de manger, que je m'imagine avoir été sem-
» blables aux envies d'une femme grosse.

» Je pris encore un verre d'eau avec du su-
» cre ; mais mon estomac, incapable de retenir
» cette douceur, rendit le tout dans le moment
» même ; ce qui me fit prendre de l'eau pure
» qui me resta dans le corps. Là-dessus je me
» mis au lit, en priant Dieu de toute mon
» ame qu'il lui plût de me délivrer d'une vie
» si malheureuse ; et me tranquillisant par l'es-
» pérance d'être bientôt exaucée, je parvins
» à sommeiller pendant quelque temps. M'étant
» réveillée, je me crus mourante, ayant la
» tête tout accablée par les vapeurs qui s'éle-
» voient de mon estomac vide. Je recomman-
» dai alors mon ame à Dieu, en souhaitant fort
» que quelqu'un abrégeât mes souffrances et
» me jetât dans la mer.

» Pendant tout ce temps ma maîtresse étoit
» couchée auprès de moi comme une personne
» expirante ; mais elle soutint sa misère avec
» plus de courage et de patience que moi, et
» dans cet état elle donna sa dernière bouchée
» de pain à son fils, qui ne voulut la prendre
» qu'après des ordres redoublés de sa mère, et

» je suis persuadée que ce peu de nourriture lui
» a sauvé la vie.

» Vers le matin je me rendormis, et mon
» sommeil étant dissipé de nouveau, je sentis
» une envie extraordinaire de pleurer, qui fut
» suivie par un autre violent accès de faim. Je
» me levai toute furieuse, et dans le plus dé-
» plorable état qu'on puisse s'imaginer : si j'a-
» vois trouvé ma maîtresse morte, je crois fort
» que j'aurois mangé un morceau de sa chair
» avec autant d'appétit que la viande de quel-
» que animal destiné à nous servir de nourri-
» ture. Deux ou trois fois je voulus arracher
» un morceau de mon bras; et voyant le bassin
» dans lequel j'avois saigné le jour auparavant,
» je me jetai dessus, et j'avalai le sang avec
» précipitation, comme si j'avois craint qu'on
» ne me l'arrachât des mains.

» Cependant dès que je l'eus dans l'estomac,
» la seule pensée m'en remplit d'horreur, et
» elle bannit ma faim pour quelques momens.
» Je pris alors un autre verre d'eau, qui me
» rafraîchit et me tranquillisa pendant quel-
» ques heures. C'étoit-là le quatrième jour, et
» je restai dans cet état jusqu'à la nuit; alors
» dans l'espace de quatre heures, je fus sujette
» successivement à tous les différens accès que
» la faim m'avoit déjà causés; j'étois tantôt
» foible, tantôt accablée d'envie de dormir,
» tantôt tourmentée de violens maux d'esto-
» mac, tantôt pleurant, tantôt enragée, et
» mes forces diminuèrent cependant d'une ma-
» nière extraordinaire. Je me couchai de nou-
» veau, n'ayant d'autre espérance que de mou-
» rir avant la fin de la nuit.

» Je ne fermai pas l'œil pendant toute cette
» nuit, et ma faim étoit changée en une ma-

» ladie continuelle; c'étoit une affreuse colique » causée par les vents, qui s'étoient fait un » passage dans mes boyaux vides, et qui me » donnoient des tranchées insupportables. Je » demeurai dans ce triste état jusqu'au lende- » main matin, que je fus surprise et troublée » par les cris et les lamentations de mon jeune » maître qui m'apprit que sa mère étoit morte. » N'ayant pas la force de sortir du lit, je levai » un peu la tête, et je m'apperçus que madame » respiroit encore, quoiqu'elle donnât fort peu » de signes de vie.

» J'avois alors des convulsions d'estomac » épouvantables, avec un appétit furieux, et » des douleurs que celles de la mort seule peu- » vent égaler. Dans cette affreuse situation » j'entendis les matelots crier de toutes leurs » forces, *une voile, une voile*. Ils sautoient, » et couroient par tout le vaisseau comme des » gens qui auroient perdu l'esprit.

» J'étois incapable de me lever du lit; ma » pauvre maîtresse l'étoit encore plus, et mon » jeune maître étoit si malade, que je m'atten- » dois à le voir expirer dans le moment. Ainsi » il nous fut impossible d'ouvrir la porte de » notre chambre, et de nous informer au juste » ce que vouloit dire tout ce vacarme. Il y » avoit deux jours que nous n'avions parlé à » qui que ce fût de l'équipage. La dernière fois » qu'on nous étoit venu voir, on nous avoit » dit qu'il n'y avoit plus un morceau de pain » dans tout le vaisseau, et les matelots nous » ont avoué dans la suite qu'ils nous avoient » cru tous morts.

» Nous étions dans cet état affreux quand » vous nous envoyâtes des gens pour nous sau- » ver la vie, et vous savez mieux que moi

» quelle étoit notre situation quand vous vîntes » nous voir ».

C'étoient-là à-peu-près les propres paroles de cette femme, et il me semble qu'il n'est pas possible de donner une description plus exacte de toutes les circonstances où se trouve une personne prête à mourir de faim. J'en suis d'autant plus persuadé, que le jeune homme me rapporta à-peu-près les mêmes particularités de l'état où il s'étoit trouvé. Il est vrai que son récit étoit moins détaillé et moins touchant; aussi y a-t-il de l'apparence qu'il avoit moins souffert, puisque sa bonne mère avoit prolongé sa vie aux dépens de la sienne, et que tout ce que la servante avoit eu de plus que sa dame pour soutenir une misère si affreuse, avoit été la force de son âge et de sa constitution.

De la manière que ce fait me fut rapporté, il est certain que si ces pauvres gens n'avoient pas rencontré notre vaisseau, ou quelqu'autre, ils auroient tous péri en peu de jours, à moins que de s'être mangés les uns les autres. Ce triste expédient même n'auroit pas servi de grand'chose, puisqu'ils étoient éloignés de terre de plus de cinq cents lieues. Il est temps de finir cette digression, et d'en revenir à la manière dont je réglois toutes les affaires dans mon île.

Il faut observer ici que, pour plusieurs raisons, je ne jugeai point à propos de parler à mes gens de la chaloupe que j'avois eu soin d'embarquer par pièces détachées, dans l'intention de les faire joindre ensemble dans l'île.

J'en fus détourné d'abord en y arrivant, par les semences de discorde qui étoient répandues

parmi les différentes colonies, persuadé qu'au moindre mécontentement on se serviroit de la chaloupe pour se séparer les uns des autres; peut-être aussi en auroient-ils fait usage pour pirater, et de cette manière mon île seroit devenue un nid de brigands, au lieu que j'en voulois faire une colonie de gens modérés et pieux. Je ne voulus pas leur laisser non plus les deux pièces de canon de bronze, ni les deux petites pièces de tillac, dont mon neveu avoit chargé le vaisseau, outre le nombre ordinaire. Je les crus sans cela assez forts et assez bien armés pour soutenir une guerre défensive, et mon but n'étoit nullement de les mettre en état d'entreprendre des conquêtes; ce qui ne pouvoit que les précipiter à la fin dans les derniers malheurs. Pour toutes ces raisons, je laissai dans le vaisseau et la chaloupe et l'artillerie, dans le dessein de les leur rendre utiles d'une autre manière.

Voilà tout ce que j'avois à dire de mes colonies, que je quittai dans un état florissant, et je revins à bord le... de... après avoir été vingt-cinq jours dans l'île, et promis à mes gens, qui avoient pris la résolution d'y rester jusqu'à ce que je les en tirasse, de leur envoyer du Brésil de nouveaux secours, si j'en trouvois quelque occasion. Je m'étois engagé sur-tout à leur faire avoir quelque bétail, vaches, moutons, cochons, etc. car pour les deux vaches et le veau que j'avois fait embarquer en Angleterre, la longueur de notre voyage nous avoit obligés de les tuer au milieu de la mer, n'ayant plus de quoi les nourrir.

Le jour suivant nous fîmes voile, après avoir salué les colonies de cinq coups de canon, et nous vînmes dans la baie de Tous-les-Saints,

dans le Brésil, en vingt-deux jours de temps, sans rencontrer rien qui soit digne de remarque, excepté une seule particularité.

Le troisième jour, après avoir mis à la voile, la mer étant calme, et le courant allant avec force vers l'est-nord-est, nous fûmes quelque peu entraînés hors de notre cours, et nos gens crièrent jusqu'à trois fois : « Terre du côté de l'est », sans qu'il nous fût possible de savoir si c'étoit le continent ou des îles. Vers le soir nous vîmes la mer, du côté de la terre, toute couverte de quelque chose de noir, que nous ne pûmes pas distinguer; mais notre contre-maître étant monté dans le grand mât, avec une lunette d'approche, se mit à crier que c'étoit toute une armée. Je ne savois pas ce qu'il vouloit dire avec son armée, et je le traitai d'extravagant. « Ne » vous fâchez pas, monsieur, dit-il, c'est une » armée navale, je vous en réponds. Il y a plus » de mille canots, et je les vois distinctement » venir tout droit à nous ».

Je fus un peu surpris de cette nouvelle, aussi bien que mon neveu le capitaine, qui avoit entendu raconter dans l'île de si terribles choses de ces sauvages, et qui n'ayant jamais été dans ces mers, ne savoit qu'en penser. Il s'écria deux ou trois fois, que nous devions nous attendre à être dévorés. J'avoue que voyant la mer calme, et le courant qui nous portoit vers le rivage, je n'étois pas sans frayeur. Je l'encourageai pourtant, en lui conseillant de laisser tomber l'ancre aussi-tôt qu'il verroit inévitable d'en venir aux mains avec ces barbares.

Le calme continuant, et cette flotte étant fort proche de nous, je commandai qu'on jetât l'ancre et qu'on ferlât les voiles; j'assurai en même temps l'équipage qu'on ne devoit rien

craindre, sinon qu'ils ne missent le feu au vaisseau ; et que pour les en empêcher, il falloit remplir les deux chaloupes d'hommes bien armés, et les attacher de bien près, l'une à la poupe et l'autre à la proue. Cet expédient ayant été approuvé, je fis prendre à ceux des chaloupes un bon nombre de seaux, pour éteindre le feu que les barbares pourroient s'efforcer de mettre au-dehors du navire.

Nous attendîmes les ennemis dans cette posture, et bientôt nous les vîmes de près : je ne crois pas que jamais un plus terrible spectacle se soit offert aux yeux d'un chrétien. Il est vrai que le contre-maître s'étoit fort trompé dans son calcul : au lieu de mille canots, il n'y en avoit à-peu-près que cent vingt-six ; mais ils étoient tellement chargés, que quelques-uns contenoient jusqu'à dix-sept personnes, et que les plus petits étoient montés de sept hommes tout au moins.

Ils s'avançoient hardiment, et paroissoient avoir le dessein d'environner le vaisseau de tous côtés : mais nous ordonnâmes à nos chaloupes de ne pas permettre qu'ils approchassent trop.

Cet ordre même nous engagea, contre notre intention, dans un combat avec ces sauvages. Cinq ou six de leurs plus grands canots approchèrent tellement de la plus grande de nos chaloupes, que nos gens leur firent signe de la main de se retirer. Ils le comprirent fort bien, et ils le firent ; mais, tout en se retirant, ils lancèrent une cinquantaine de javelots contre nous, et blessèrent dangereusement un de nos hommes.

Je criai pourtant à ceux des chaloupes de ne point faire feu, et je leur fis jeter un bon nombre de planches pour se couvrir contre les flèches

des sauvages, en cas qu'ils vinssent à en tirer de nouveau.

Environ une demi-heure après, ils avancèrent sur nous en corps, du côté de la poupe, sans que nous pussions d'abord deviner leur dessein. Ils approchèrent assez pour que je visse sans peine que c'étoient de mes vieux amis, je veux dire de ces sauvages avec lesquels j'avois été souvent aux mains.

Un moment après ils s'éloignèrent de nouveau, jusqu'à ce qu'ils fussent tous ensemble directement opposés à un des côtés de notre navire, et alors ils firent force de rames pour venir à nous. Ils approchèrent si fort effectivement, qu'ils pouvoient nous entendre parler; et là-dessus je commandai à tout l'équipage de se tenir en repos, jusqu'à ce qu'ils tirassent leurs flèches une seconde fois, mais qu'on tînt le canon tout prêt.

En même temps j'ordonnai à *Vendredi* de se mettre sur le tillac, pour les arraisonner, et pour demander quel étoit leur dessein. Je ne sais pas s'ils l'entendirent; mais je sais bien que cinq ou six de ceux qui étoient dans les canots les plus avancés, nous montrèrent leur derrière tout nu, comme s'ils nous vouloient prier gracieusement de le leur baiser. Si c'étoit seulement une marque de mépris, ou si par-là ils nous défioient et donnoient le signal aux autres, c'est ce que j'ignore : mais immédiatement après, *Vendredi* s'écria qu'ils alloient tirer; et malheureusement pour le pauvre garçon, ils firent voler dans le vaisseau plus de trois cents flèches, dont personne ne fut blessé que mon fidèle valet lui-même, qui, à mes yeux, eut le corps percé de trois flèches, ayant été le seul qui fût exposé à leur vue.

La douleur que me causoit la perte de ce vieux compagnon de tous mes travaux, me porta à un violent desir de vengeance. J'ordonnai d'abord qu'on chargeât cinq canons à cartouche et quatre à boulets ; et nous leur donnâmes une telle bordée, que le souvenir leur en est resté certainement pendant toute leur vie.

Ils n'étoient éloignés de nous que de la moitié de la longueur d'un câble, et nos canonniers visèrent si juste, que quatre de leurs canots furent renversés, selon toutes les apparences, d'un seul et même coup de canon.

Ce n'étoit pas le sot compliment qu'ils nous avoient fait, qui avoit excité ma colère et mon ressentiment, nous n'en comprenions pas le sens ; et tout ce que j'avois résolu de faire, pour les punir de leur impolitesse, c'étoit de les effrayer, en tirant quatre ou cinq canons chargés seulement de poudre. Mais voyant la décharge furieuse qu'ils nous faisoient sans raison, et la mort du pauvre *Vendredi*, qui méritoit si bien toute mon estime et toute ma tendresse, je crus être en droit, devant Dieu et devant les hommes, de repousser la force par la force, et j'aurois été charmé même d'abîmer tous leurs canots.

Quoi qu'il en soit notre bordée fit une exécution terrible : je ne saurois dire précisément combien nous en tuâmes ; mais il est certain que jamais il n'y eut dans une multitude de gens une pareille frayeur et une consternation semblable. Il y avoit treize ou quatorze de leurs canots, tant brisés que renversés et coulés à fond, et ceux qui les avoient montés étoient tués en partie, et en partie ils tâchoient de se sauver à la nage.

Les autres étoient hors de sens à force d'être

effrayés, et ne songeoient qu'à s'éloigner, sans se mettre en peine de leurs camarades, dont les canots avoient été coulés à fond ou ruinés par notre canon. Leur perte, par conséquent, doit avoir été considérable. Nous n'en prîmes qu'un seul, qui nageoit encore dans la mer une heure après le combat.

Leur fuite fut si précipitée, que dans trois heures ils furent absolument hors de la portée de nos yeux, excepté trois ou quatre canots qui faisoient eau, selon toute apparence, et qui ne pouvoient pas suivre le gros avec la même rapidité.

Notre prisonnier étoit tellement étourdi de son malheur, qu'il ne vouloit ni parler ni manger, et nous crûmes tous qu'il se vouloit laisser mourir de faim. Je trouvai pourtant un moyen de lui faire revenir la parole, en faisant semblant de le faire rejeter dans la mer, et de le remettre dans l'état où on l'avoit trouvé, s'il vouloit s'obstiner à garder le silence. On fit plus, on le jeta effectivement dans la mer, et l'on s'éloigna de lui. Il suivit la chaloupe en nageant, et y étant rentré à la fin, il devint plus traitable et commença à parler, mais dans un langage dont personne de nous ne pouvoit pas entendre un seul mot.

Un vent frais s'étant levé, nous remîmes à la voile, tout le monde étant charmé de s'être tiré de cette affaire, hormis moi, qui étois au désespoir de la perte de *Vendredi*, et qui aurois souhaité de retourner à l'île pour en tirer quelqu'autre propre à me servir ; mais c'étoit une chose impossible, et il falloit suivre notre route. Notre prisonnier, cependant, commençoit à comprendre quelques mots anglais et à s'apprivoiser avec nous. Nous lui demandâmes alors de

quel pays il étoit venu avec ses compagnons, mais il nous fut impossible d'entendre un mot de sa réponse : il parloit du gosier d'une manière si creuse et si étrange, qu'il ne paroissoit pas seulement former des sons articulés, et nous crûmes tous qu'on pouvoit parfaitement bien parler cette langue-là avec un bâillon dans la bouche. Nous ne pûmes pas remarquer qu'il se servît des dents, des lèvres, de la langue ni du palais : ses paroles ressembloient aux différens tons qui sortent d'un cor-de-chasse. Il ne laissa pas, à quelque temps delà, d'apprendre un peu d'anglais, et alors il nous fit entendre que la flotte qui nous avoit attaqués, avoit été destinée par leurs rois pour donner une grande bataille. Nous lui demandâmes combien de rois ils avoient donc ? il dit qu'ils étoient cinq nations, et qu'ils avoient cinq rois, et que leur dessein avoit été d'aller combattre deux nations ennemies. Nous lui demandâmes encore par quelle raison ils s'étoient approchés de nous ? Et nous sûmes de lui que leur intention n'avoit été d'abord que de contempler une chose aussi merveilleuse que notre vaisseau le leur avoit paru. Tout cela fut exprimé dans un langage plus mauvais encore que ne l'avoit été celui de *Vendredi*, quand il commença à s'énoncer en anglais.

Il faut que je dise encore un mot ici du pauvre garçon, du fidèle *Vendredi*. Nous lui rendîmes les derniers honneurs avec toute la solennité possible : nous le mîmes dans un cercueil, et après l'avoir jeté en mer, nous prîmes congé de lui par onze coups de canon. C'est ainsi que finit la vie du meilleur et du plus estimable de tous les domestiques.

Continuant notre voyage avec un bon vent, nous découvrîmes la terre, le douzième jour

après cette aventure, au cinquième degré de latitude méridionale : c'étoit la partie de toute l'Amérique qui s'avance le plus vers le nord-est. Nous fîmes cours vers le sud-quart à l'est, en ne perdant point le rivage de vue pendant quatre jours, à la fin desquels nous doublâmes le Cap Saint-Augustin, et trois jours après nous laissâmes tomber l'ancre dans la baie de Tous-les-Saints, l'endroit d'où étoit venue toute ma bonne et ma mauvaise fortune.

Jamais vaisseau n'y étoit venu qui y eût moins d'affaires, et cependant nous n'obtînmes qu'avec beaucoup de peine d'avoir la moindre correspondance avec les habitans du pays : ni mon associé, qui faisoit dans ce pays une très-belle figure, ni mes deux facteurs, ni le bruit de la manière miraculeuse dont j'avois été tiré de mon désert, ne me purent obtenir cette faveur. Mon associé, à la fin, se souvenant que j'avois donné autrefois cinq cents *moidores* au prieur du monastère des Augustins, et deux cents aux pauvres, obligea ce religieux d'aller parler au gouverneur, et de lui demander la permission d'aller à terre, pour moi, le capitaine, et huit autres hommes. On nous l'accorda, mais à condition que nous ne débarquerions aucune denrée, et que nous n'emmenerions personne de là sans une permission expresse.

Ils nous firent observer ces conditions avec tant de sévérité, que j'eus toutes les peines du monde à faire venir à terre trois balles de draps fins, d'étoffes et de toiles, que j'avois apportées exprès pour en faire présent à mon associé.

C'étoit un homme très-généreux, et qui avoit de fort beaux sentimens, quoique, tout comme moi, il eût d'abord peu de chose. Sans savoir que j'eusse le moindre dessein de lui faire

un présent, il m'envoya à bord du vin et des confitures pour plus de trente *moidores*, et il y ajouta du tabac et quelques belles médailles d'or. Mon présent n'étoit pas de moindre valeur que le sien, et lui devoit être très-agréable : j'y joignis la valeur de cent livres sterling en mêmes marchandises, mais dans une autre vue, et je le priai de faire dresser ma chaloupe, afin de l'employer pour envoyer à ma colonie ce que je lui avois promis.

L'affaire fut faite en fort peu de jours, et quand ma barque fut tout équipée, je donnai au pilote de telles instructions pour trouver mon île, qu'il étoit absolument impossible qu'il la manquât ; aussi la trouva-t-il, comme j'ai appris dans la suite, par les lettres de mon associé.

En moins de rien, elle fut chargée de la cargaison que je destinois à mes gens, et un de nos matelots, qui avoit été à terre avec moi dans l'île, s'offrit d'aller avec la chaloupe, et de s'établir dans ma colonie, pourvu que j'ordonnasse, par une lettre, au gouverneur espagnol, de lui donner des habits, du terrein, et des outils nécessaires pour commencer une plantation : ce qu'il entendoit fort bien, ayant été planteur autrefois à Mariland, et aussi boucanier.

Je l'encourageai dans ce dessein, en lui accordant tout ce qu'il me demandoit, et en lui faisant présent de l'esclave que nous avions pris dans la dernière rencontre ; et je donnai ordre au gouverneur espagnol, de lui donner une portion de tout ce qui lui étoit nécessaire, égale à celle qui avoit été distribuée aux autres.

Quand la chaloupe fut prête à mettre en mer, mon associé me dit qu'il y avoit là un planteur de sa connoissance, fort brave homme, mais qui avoit eu le malheur de s'attirer la disgrace de

l'église. « Je ne sais pas trop bien la raison, me
» dit-il mais je le crois hérétique dans le fond
» du cœur, et il a été obligé de se cacher, pour
» ne pas tomber entre les mains de l'inquisition.
» Il seroit charmé de trouver cette occasion d'é-
» chapper avec sa femme et avec ses deux filles,
» et si vous voulez lui donner le moyen de se
» faire une plantation dans votre île, je lui don-
» nerai quelque argent pour la commencer, car
» les officiers de l'inquisition ont saisi tous ses
» effets, et il ne lui reste rien que quelques meu-
» bles et deux esclaves. Quoique je haïsse ses
» principes, ajouta-t-il, je serois fâché qu'il
» tombât entre leurs mains, car il est certain
» qu'il seroit brûlé tout vif ».

J'y consentis dans le moment, et nous cachâmes ce pauvre homme avec toute sa famille dans notre vaisseau, jusqu'à ce que la chaloupe fût prête à partir, et alors nous y mîmes toutes ses hardes, et nous l'y menâmes lui-même dès qu'elle fut sortie de la baie.

Le matelot qui avoit pris le même parti, fut charmé de se voir un pareil compagnon. Ils étoient à-peu-près également riches, ils avoient les principaux outils nécessaires pour commencer une plantation, et voilà tout. Néanmoins ils avoient avec eux quelques plantes de cannes de sucre, avec les matériaux pour en tirer de l'utilité, et l'on m'assuroit que le planteur portugais, prétendu hérétique, entendoit parfaitement tout ce qui concerne cette sorte de plantation.

Ce que j'envoyois de plus considérable à mes sujets, consistoit en trois vaches à lait, cinq veaux, vingt-deux porcs, trois truies pleines, deux cavales et un cheval entier.

Outre cela, pour faire plaisir à mes Espa-

gnols, je leur envoyois trois femmes portugaises, en les priant de leur donner des époux; et de les traiter avec douceur. J'aurois pu leur en faire avoir un plus grand nombre, mais je savois que mon Portugais persécuté avoit avec lui deux filles en état de se marier, puisque les autres avoient des femmes dans leur patrie.

Toute cette cargaison arriva en bon état dans l'île, et l'on croira sans peine qu'elle y fut reçue avec plaisir par mes sujets, qui, avec cette addition, se trouvoient alors au nombre de soixante ou soixante-dix, sans les petits enfans, qui étoient en grande quantité, comme j'appris ensuite au retour de mes voyages, par des lettres que je reçus à Londres par la voie du Portugal.

Il ne me reste pas un mot à dire à présent de mon île, et quiconque lira le reste de mes Mémoires, fera fort bien de n'y songer plus, et de s'attacher entièrement aux folies d'un vieillard qui ne devient pas plus sage, ni par ses propres malheurs, ni par les malheurs même d'autrui; d'un vieux imbécille, dont les passions ne sont pas amorties par quarante ans de misère et de disgraces, ni satisfaites par une prospérité qui surpasse ses espérances mêmes.

Je n'étois non plus obligé d'aller aux Indes, qu'un homme qui est en liberté, et qui n'est pas coupable d'un crime, n'est obligé d'aller au geolier de *Neuwgate*, pour le prier de l'enfermer parmi les autres prisonniers, et de le laisser mourir de faim.

Puisque j'avois une si grande tendresse pour mon île, j'aurois pu prendre un petit vaisseau pour m'y en aller directement; j'aurois pu encore le charger de tout ce que j'avois embarqué dans le vaisseau de mon neveu le capitaine, et j'aurois pu prendre avec moi une patente du

gouvernement, pour m'assurer la propriété de mon île, en la soumettant au *haut-domaine* de la Grande-Bretagne. J'aurois pu y transporter du canon, des munitions, des esclaves, des planteurs; j'aurois pu y faire une citadelle au nom de l'Angleterre, et y établir une colonie stable et florissante. Ensuite, pour agir par principe et en homme sage, je devois m'y fixer moi-même, renvoyer mon petit navire bien chargé de bon riz, comme il m'étoit aisé de le faire en six mois de temps, et prier mes correspondans de le charger de nouveau de tout ce qui pourroit être utile et agréable à mes sujets. Malheureusement je n'avois pas des vues si raisonnables, je n'étois pas touché des avantages considérables que j'aurois pu trouver dans un pareil établissement; j'étois possédé seulement par un *démon aventurier*, qui me forçoit à courir le monde, simplement pour courir. Il est vrai que je me plaisois fort à être le bienfaiteur de mes sujets, à leur faire du bien par ma propre autorité, sans dépendre d'aucun souverain; enfin, à représenter ces anciens patriarches, qui étoient les rois de leurs familles. Je n'avois pas des desseins plus étendus; je ne songeois pas même à donner un nom à l'île; mais je l'abandonnai comme je l'avois trouvée, n'appartenant proprement à personne, et sans établir aucune forme de gouvernement parmi mes gens. Quoique en qualité de père et de bienfaiteur, j'eusse quelque influence sur leur conduite, je n'avois pourtant sur eux qu'une *autorité précaire*, et ils n'étoient obligés de m'obéir que par les règles de la bienséance. Passe encore si j'étois resté avec eux, les affaires auroient pu prendre un bon train; mais comme je les plantois là pour reverdir, sans remettre jamais le pied dans l'île, tout devoit tomber né-

cessairement dans le désordre. C'est ce qui arriva précisément, à ce que j'appris dans la suite, par une lettre de mon associé, qui y avoit envoyé de nouveau une chaloupe. Je ne reçus cette lettre que cinq ans après qu'elle avoit été écrite, et je vis que les affaires de ma colonie ne faisoient que des progrès très-chétifs; que mes gens étoient fort las de rester dans cet endroit; qu'Atkins étoit mort; que cinq Espagnols s'en étoient allés; que quoiqu'ils n'eussent pas reçu de grandes insultes de la part des sauvages, ils ne laissoient pas d'avoir eu quelques petits combats avec eux: enfin, qu'ils l'avoient conjuré de m'écrire que je me souvinsse de ma promesse de les tirer de là, et de leur procurer le plaisir d'aller mourir dans leur patrie.

Mes courses et mes nouvelles disgraces ne me laissèrent pas le loisir de me souvenir de cet engagement, ni de toute autre chose qui concernât l'île; et ceux qui veulent savoir le reste de mes aventures, n'ont qu'à me suivre dans une nouvelle carrière de folies et de malheurs: ils pourront du moins apprendre par là, que bien souvent le ciel nous punit en exauçant nos desirs, et qu'il nous fait trouver les plus grandes afflictions en satisfaisant nos vœux les plus ardens.

Que par conséquent aucun homme sage ne se flatte de la force de sa raison, quand il s'agit de choisir un genre de vie. L'homme est un animal qui a la vue bien courte: les passions ne sont pas ses meilleurs amis, et ses penchans les plus vifs sont d'ordinaire ses plus mauvais conseillers.

Je dis tout ceci en réfléchissant sur le désir impétueux que je m'étois senti, dès ma plus tendre jeunesse, de courir tout le monde, et sur les malheurs où m'a précipité ce penchant si naturel qui paroissoit être né avec moi. Il m'est

aisé de vous rapporter d'une manière historique, et de vous faire comprendre les effets de ce penchant avec les circonstances qui l'ont, pour ainsi dire, animé et fait agir; mais les vues secrètes de la Providence, en permettant de suivre aveuglément des penchans si bizarres, ne sauroient être comprises que par ceux qui ont pris l'habitude de considérer avec attention les voies de cette Providence, et de tirer des conséquences pieuses de la justice de Dieu et de nos propres égaremens.

Mais je me suis assez étendu sur le ridicule de ma conduite; il est temps d'en revenir à mon histoire. Je m'étois embarqué pour les Indes, et j'y fus. Il faut pourtant que j'avertisse ici, qu'avant de continuer ma course je fus obligé de me séparer de mon jeune ecclésiastique, qui m'avoit donné de si fortes preuves de sa piété. Trouvant là un navire prêt à faire voile pour Lisbonne, il me demanda permission de s'y embarquer: c'est ainsi qu'il paroissoit prédestiné à n'achever jamais ses voyages. J'y consentis, et j'aurois fait sagement de prendre le même parti.

Mais j'en avois pris un autre, et le ciel fait tout pour le mieux. Si j'avois suivi ce prêtre, je n'aurois pas eu un si grand nombre de sujets d'être reconnoissant envers Dieu, et l'on n'auroit jamais entendu parler de la seconde partie des *Voyages et Aventures de* ROBINSON CRUSOÉ.

Du Brésil, nous allâmes tout droit, par la mer Atlantique, au Cap de Bonne-Espérance: notre voyage, jusque-là, fut passablement heureux, quoique de temps en temps nous eussions les vents contraires et quelques tempêtes: mais mes grands malheurs sur mer étoient finis; mes disgraces futures devoient m'arriver par terre, afin qu'il parût qu'elle peut nous servir de châtiment

aussi bien que la mer ; quand il plaît ainsi au ciel, qui dirige à ses fins les circonstances de toutes les choses.

Comme notre vaisseau étoit uniquement destiné au commerce, nous avions à bord un *inspecteur*, ou *super-cargo*, qui en devoit régler tous les mouvemens, après que nous serions arrivés au Cap de Bonne-Espérance. Tout avoit été confié à ses soins et à sa prudence, et il n'étoit limité que dans le nombre de jours qu'il falloit rester dans chaque port. Ainsi je n'avois que faire de m'en mêler : ce *super-cargo* et mon neveu le capitaine, délibéroient entr'eux sur les différens partis qu'il y avoit à prendre.

Nous ne nous arrêtâmes pas plus long-temps au Cap qu'il le falloit pour prendre de l'eau fraîche et les autres choses qui nous étoient nécessaires, et nous nous hâtâmes, autant qu'il fut possible, pour arriver à la côte de Coromandel, parce que nous étions informés qu'un vaisseau de guerre français de cinquante pièces, avec deux grands vaisseaux marchands, avoient pris la route des Indes. Je savois que nous étions en guerre avec les Français, et par conséquent je n'étois pas sans appréhension : heureusement ils allèrent leur chemin, sans que nous en ayons entendu parler dans la suite.

Je n'embarrasserai pas ma narration de la description des lieux, du journal du voyage, des variations de la boussole, des latitudes, des moussons, de la situation des ports, et d'autres particularités qui rendent si ennuyeuses les relations des voyages de long cours, et qui sont si inutiles à ceux qui n'ont pas dessein de faire les mêmes courses.

Il suffira de nommer le pays et les ports où nous nous sommes arrêtés, et de dire ce qui

nous y est arrivé de remarquable. Nous touchâmes d'abord à l'île de Madagascar; le peuple y étoit féroce et traître, très-bien armé d'arcs et de lances, dont il se sert avec beaucoup de dextérité. Cependant nous y fûmes fort bien; pendant quelque temps les habitans nous traitèrent avec civilité, et pour des babioles que nous leur donnâmes, comme des couteaux, des ciseaux, etc. ils nous apportèrent onze jeunes bœufs, assez petits, mais gras et bons: nous en destinâmes une partie pour notre nourriture, pendant le temps que nous devions nous arrêter là, et nous fîmes saler le reste pour la provision du vaisseau.

Nous fûmes obligés de demeurer là quelque temps, après nous être fournis de vivres; et moi, qui étois curieux de voir de mes propres yeux ce qui se passoit dans tous les coins de l'univers où la Providence me menoit, je vins à terre aussi-tôt qu'il me fut possible. Un soir nous débarquâmes dans la partie orientale de l'île, et les habitans, qui y sont en grand nombre, se pressèrent autour de nous, et d'une certaine distance ils nous considérèrent avec attention. Toutefois étant traités d'eux jusque-là fort honnêtement, nous ne nous crûmes pas en danger: nous coupâmes seulement trois branches d'arbres, que nous plantâmes en terre à quelques pas de nous; ce qui non-seulement dans ce pays-là est une marque de paix et d'amitié, mais qui porte encore les insulaires à faire la même chose de leur côté, pour indiquer qu'ils acceptent la paix. Dès que cette cérémonie est faite, il ne leur est pas permis de passer vos branches, et vous ne sauriez passer les leurs sans leur déclarer la guerre. De cette manière, chacun est en sûreté derrière ses limites, et

la place qui est entre deux sert de marché, et de côté et d'autre on y trafique librement. En y allant il n'est pas permis de porter des armes, et les gens du pays même, avant que d'avancer jusque-là, fichent leurs lances en terre; mais si on rompt la convention, en leur faisant quelque violence, ils sautent d'abord sur leurs armes, et tâchent de repousser la force par la force.

Il arriva un soir que nous étions venus à terre, que les insulaires s'assemblèrent en plus grand nombre que de coutume, mais tout se passa avec la civilité ordinaire. Ils nous apportèrent plusieurs provisions qu'ils troquèrent contre quelques bagatelles, et leurs femmes mêmes nous fournirent du lait et quelques racines, que nous reçûmes avec plaisir; en un mot, tout étoit paisible, et nous résolûmes même de passer la nuit à terre dans une hutte que nous nous étions faite de quelques rameaux.

Je ne sais par quel pressentiment je n'étois pas si content que les autres de rester toute la nuit à terre; et sachant que notre chaloupe étoit à l'ancre à un jet de pierre du rivage, avec deux hommes pour la garder, j'en fis venir un à terre pour couper quelques branches pour nous en couvrir dans la chaloupe; et ayant étendu la voile, je me couchai dessus à l'abri de cette verdure.

Environ à deux heures après minuit, nous entendîmes des cris terribles d'un des mariniers, qui nous prioit au nom de Dieu de faire approcher la chaloupe, si nous ne voulions pas que tous nos gens fussent massacrés; en même temps j'entendis cinq coups de fusil qui furent répétés deux fois immédiatement après; je dis cinq coups, car c'étoit-là le nombre de

toutes les armes à feu qu'ils avoient. On voit assez, par la nécessité où ils furent de tirer si souvent, que ces barbares ne sont pas si effrayés de ce bruit que ceux avec qui j'avois affaire dans mon île.

M'étant réveillé en sursaut par tout ce tumulte, je fis avancer la chaloupe, et voyant trois fusils devant moi, je pris la résolution d'aller à terre avec mes deux matelots, et d'assister nos gens attaqués.

Nous fûmes près du rivage en moins de rien, mais il nous fut impossible d'exécuter notre dessein; car nos matelots, poursuivis par trois ou quatre cents de ces barbares, se jetèrent dans la mer avec précipitation pour venir à nous. Ils n'étoient que neuf en tout, n'ayant que cinq fusils; il est vrai que les autres étoient armés de pistolets et de sabres; mais ces armes leur avoient été d'un fort petit usage.

Nous en sauvâmes sept avec bien de la peine, parmi lesquels il y en avoit trois bien blessés. Pendant que nous étions occupés à les faire entrer, nous étions tout aussi exposés qu'eux; car ils nous jetèrent une grêle de dards; et nous fûmes obligés de barricader ce côté de la chaloupe avec nos bancs et quelques planches qui s'y trouvoient par un pur hasard, ou, pour mieux dire, par un effet de la Providence divine.

Cependant, si l'affaire étoit arrivée en plein jour, ces gens visent si juste, qu'ils nous auroient percés de leurs flèches, à moins de nous tenir entièrement à couvert. La lumière de la lune nous les faisoit voir peu distinctement, pendant qu'ils faisoient voler une quantité de dards dans notre barque. Cependant, ayant tous rechargé nos fusils, nous fîmes feu des-

sus, et leurs cris nous firent assez comprendre que nous en avions blessé plusieurs. Cela ne les empêcha pas de rester sur le rivage en ordre de bataille jusqu'au matin, sans doute dans la vue d'avoir meilleur marché de nous dès qu'ils pourroient nous voir.

Pour nous, nous fûmes forcés de rester dans cet état, sans savoir comment faire pour lever l'ancre et pour faire voile, ne pouvant pas y réussir sans nous tenir debout ; ce qui leur auroit donné autant de facilité pour nous tuer que nous en avons d'abattre un oiseau qui est sur une branche.

Tout ce que nous pûmes faire, ce fut de donner au vaisseau des signaux que nous étions en danger, et quoiqu'il fût à une lieue de là, mon neveu entendant nos coups de fusil, et voyant par sa lunette d'approche que nous faisions feu du côté du rivage, comprit d'abord toute l'affaire, et levant l'ancre au plus vîte, il vint aussi près de nous qu'il fut possible. Il nous envoya de là l'autre chaloupe, avec dix hommes; mais nous leur criâmes de ne pas approcher, en leur apprenant notre situation. Alors un de nos matelots prenant le bout d'une corde, et nageant entre les deux chaloupes, de manière qu'il étoit difficile aux sauvages de l'appercevoir, vint à bord de ceux qui étoient envoyés pour nous tirer de ce danger. Là-dessus nous coupâmes notre petit câble, et laissant l'ancre, nous fûmes tirés par l'autre chaloupe jusqu'à ce que nous fussions hors de la portée des flèches. Pendant tout ce temps nous nous étions tenus couchés derrière notre barricade.

Dès que nous ne fûmes plus entre le vaisseau et le rivage, le capitaine donna une bordée terrible aux barbares, ayant fait charger plu-

3

sieurs canons à cartouche, et l'exécution en fut affreuse.

Quand nous fûmes revenus à bord, et hors de danger, nous eûmes tout le loisir nécessaire pour examiner la cause de tout ce tintamarre, et de cette rupture subite de la part des sauvages. Notre *super-cargo*, qui avoit été souvent de ce côté-là, nous assura qu'il falloit absolument qu'on eût fait quelque chose pour irriter les sauvages qui, sans cela, ne nous auroient jamais attaqués, après nous avoir reçus comme amis. La mêche fut à la fin découverte, et l'on apprit qu'une vieille femme s'étant avancée au-delà de nos branches pour nous vendre du lait, avoit eu avec elle une jeune fille qui nous apportoit aussi des herbes et des racines; un des matelots avoit voulu faire quelque violence à la jeune fille, ce qui avoit fait faire un terrible bruit à la vieille, qui en étoit peut-être la mère ou la parente. Le matelot néanmoins n'avoit pas voulu lâcher prise; mais il avoit tâché de mener la fille au milieu d'un bocage hors de la vue de la vieille; celle-là s'étoit retirée là-dessus pour aller instruire de cet affront ses compatriotes, qui dans l'espace de trois heures avoient assemblé toute cette armée.

Un de nos gens avoit été tué d'un coup de javelot dès le commencement, dans le temps qu'il sortoit de la hutte faite de branches. Tous les autres s'étoient tirés d'affaire, excepté celui qui avoit été la cause de tout ce malheur, et qui paya bien cher le plaisir qu'il avoit goûté avec sa noire maîtresse.

Nous fûmes assez long-temps à savoir ce qu'il étoit devenu; cependant nous voguâmes deux jours le long du rivage avec notre chaloupe, quoique le vent nous exhortât à partir,

et nous fîmes toutes sortes de signaux pour lui faire connoître que nous l'attendions ; mais toute cette peine fut inutile ; nous le crûmes perdu ; et s'il avoit souffert lui seul de sa sottise, le mal n'auroit pas été fort considérable.

Je ne pus cependant me satisfaire là-dessus, sans hasarder d'aller une seconde fois à terre pour voir si je ne pourrois rien découvrir touchant le sort de ce malheureux. Je résolus de le faire pendant la nuit, de peur d'essuyer une seconde attaque des noirs. Mais je fus fort imprudent en me hasardant de mener avec moi une troupe de mariniers féroces, sans m'en être fait donner le commandement ; ce qui m'engagea malgré moi dans une entreprise aussi malheureuse que criminelle.

Nous choisîmes, le *super-cargo* et moi, vingt des plus déterminés garçons de tout l'équipage, et nous débarquâmes dans le même endroit où les indiens s'étoient assemblés quand ils nous avoient attaqués avec tant de fureur. Mon dessein étoit de voir s'ils avoient quitté le champ de bataille, et d'en surprendre quelques-uns, s'il étoit possible, afin de les échanger contre le matelot en question, si par hasard il vivoit encore.

Etant venus à terre sans aucun bruit, à dix heures du soir, nous partageâmes nos gens en deux pelotons, dont je commandai l'un, et le *bosseman* l'autre. Nous ne vîmes ni n'entendîmes personne d'abord, et nous nous avançâmes, en laissant quelque distance entre nos deux petits corps. Vers l'endroit où l'action s'étoit passée, nous ne découvrîmes rien à cause des ténèbres; mais quelques momens après notre *bosseman* tomba à terre, ayant donné du pied contre un cadavre. Là-dessus il fit halte jus-

qu'à ce que je l'eusse joint, et nous résolûmes de nous arrêter-là en attendant le lever de la lune, qui devoit venir sur l'horizon en moins d'une heure de temps. C'est alors que nous découvrîmes distinctement le carnage que nous avions fait parmi les Indiens; nous en vîmes trente-deux à terre, parmi lesquels il y en avoit deux qui respiroient encore. Les uns avoient le bras emporté, les autres la jambe, et les autres la tête, et nous supposâmes qu'on avoit emporté ceux qui avoient été blessés, et qu'on avoit espéré de pouvoir guérir.

Après avoir fait cette découverte, j'étois d'avis de retourner à bord; mais le *bosseman* me fit dire qu'il étoit résolu, avec ses gens, d'aller rendre une visite à la ville où ces chiens d'Indiens demeuroient, et me fit prier de l'y accompagner, ne doutant point que nous n'y pussions faire un butin considérable, et avoir des nouvelles de *Thomas Jeffery* : c'étoit-là le nom du matelot que nous avions perdu.

S'ils m'avoient demandé permission de tenter cette entreprise, je sais bien que je leur aurois ordonné positivement de se rembarquer; mais ils se contentèrent de me faire savoir leur intention, et de me prier d'être de la partie. Quoique je susse combien un tel dessein, où l'on pourroit perdre beaucoup de monde, étoit préjudiciable à un vaisseau dont l'unique but étoit d'aller négocier, je n'avois pas l'autorité nécessaire pour détourner le coup; je me contentai de leur refuser de les accompagner, et j'ordonnai à ceux qui me suivoient de rentrer dans la chaloupe. Deux ou trois de ces derniers commencèrent d'abord à murmurer contre cet ordre, à dire qu'ils vouloient aller en dépit de moi, et que je n'avois aucun com-

mandement sur eux. « Allons, Jean, s'écria » l'un, veux-tu y venir? pour moi j'y vais cer» tainement». Jean répondit qu'il le vouloit bien. Il fut suivi d'un autre, et celui-là d'un autre encore; en sorte qu'ils m'abandonnèrent tous, hormis un seul que je priai instamment de rester. Il n'étoit demeuré dans la chaloupe qu'un seul *mousse*; ainsi il n'y avoit que ce matelot, le *super-cargo* et moi, qui retournâmes vers la chaloupe, où nous avertîmes les autres que nous resterions pour la garder, et pour en sauver autant qu'il nous seroit possible. Je leur répétai encore qu'ils entreprenoient le dessein du monde le plus extravagant, et qu'ils pourroient bien avoir la même destinée que *Jeffery*.

Ils me répondirent en vrais mariniers qu'ils agiroient prudemment, et qu'ils me garantissoient qu'ils en viendroient à bout à leur honneur. J'avois beau leur mettre devant les yeux les intérêts du vaisseau, et que leur conduite étoit inexcusable devant Dieu et devant les hommes; c'étoit comme si j'avois parlé au grand mât du navire; ils me donnèrent seulement de bonnes paroles, et m'assurèrent qu'ils seroient de retour dans une heure au plus tard. La ville des Indiens n'étoit, à ce qu'ils me dirent, qu'à un demi-mille du rivage; mais ils trouvèrent qu'elle étoit éloignée de plus de deux grands milles.

C'est ainsi qu'ils s'en allèrent tous, et quoique leur entreprise fût extravagante au suprême degré, il faut avouer pourtant qu'ils s'y prirent avec toute la précaution possible. Ils étoient tous parfaitement bien armés; car outre un fusil ou un mousquet, ils avoient chacun un pistolet et une baïonnette: quelques-uns s'étoient munis avec cela de sabres, et le

bosseman et deux autres avoient des haches d'armes. D'ailleurs ils étoient pourvus tous ensemble de treize grenades ; en un mot, jamais gens plus hardis et mieux armés n'entreprirent un dessein plus abominable et plus extravagant.

Quand ils s'en allèrent, ils n'étoient animés que par le desir du butin et par l'espérance de trouver de l'or ; mais une circonstance où ils ne s'attendoient pas, les remplit de l'esprit de vengeance, et les changea tous en autant de diables incarnés. Etant arrivés à un petit nombre de maisons indiennes, qu'ils avoient prises pour la ville même, ils se virent fort éloignés de leur compte, puisqu'il n'y avoit là que treize huttes, et qu'il leur étoit impossible de savoir la situation et la grandeur de la ville qu'ils avoient dessein de saccager.

Ils délibérèrent long-temps sans savoir quel parti prendre. S'ils attaquoient ce hameau, il falloit égorger tous les habitans sans qu'il en échappât un seul, pour donner l'alarme à la ville, ce qui leur attireroit toute une armée ; et s'ils laissoient ces gens-là en repos, il étoit absolument impossible de trouver le chemin de la ville et d'exécuter leur beau projet.

Ils choisirent pourtant ce dernier parti, résolus de chercher la ville le mieux qu'il leur seroit possible. Après avoir marché quelques momens ils trouvèrent une vache attachée à un arbre, et ils résolurent d'abord de s'en faire un guide. Voici comme ils raisonnèrent ; ou la vache appartient au hameau ou à la ville. Si elle est déliée, elle cherchera son étable, sans doute ; si elle retourne en arrière, nous n'avons rien à lui dire, elle nous est inutile absolument ; mais si elle va en avant, nous n'avons qu'à la suivre ;

elle nous menera indubitablement où nous voulons être. Là-dessus ils coupèrent la corde, et virent avec plaisir la vache marcher devant eux. Pour abréger, elle les mena tout droit vers la ville, qu'ils virent composée à-peu-près de deux cents cabanes, dont quelques-unes contenoient plusieurs familles.

Ils y trouvèrent un profond silence, et tout le monde endormi tranquillement comme dans un endroit qui n'avoit jamais été exposé aux attaques de quelques ennemis. Ils tinrent alors un nouveau conseil de guerre, et ils résolurent de se partager en trois corps, de mettre le feu à trois maisons, dans les trois différentes parties du bourg, et de saisir et garrotter les gens à mesure qu'ils sortiront de leurs maisons embrasées. Si quelqu'un leur résistoit, leur parti étoit tout pris. Au reste le pillage étoit leur grand but, et ils étoient bien résolus de s'en acquitter avec toute l'ardeur imaginable. Ils trouvèrent bon cependant de commencer par visiter toute la ville sans faire le moindre bruit, afin d'en examiner l'étendue, et de juger de là si leur dessein étoit praticable ou non.

Après cette précaution ils se déterminèrent hardiment à tenter fortune ; mais tandis qu'ils s'animoient les uns et les autres, les trois qui s'étoient le plus avancés se mirent à crier tout haut qu'ils avoient trouvé *Thomas Jeffery* ; ce qui fit courir tous les autres de ce côté-là. Ils trouvèrent effectivement ce malheureux à qui on avoit coupé la gorge ; il étoit nu et pendu par un bras. Il y avoit près de là une maison indienne où se trouvoient plusieurs des principaux de la ville, qui avoient été dans le combat, et dont quelques-uns avoient été blessés. Nos gens virent qu'ils étoient éveillés,

puisqu'ils parloient ensemble ; mais il étoit impossible d'en savoir le nombre.

Le spectacle de leur camarade égorgé donna aux Anglais une telle fureur, qu'ils jurèrent de se venger, et de ne donner quartier à aucun Indien qui tomberoit entre leurs mains : dans le moment même ils mirent la main à l'œuvre. Comme les maisons étoient basses et toutes couvertes de chaume, il ne leur fut pas difficile d'y mettre le feu, et en moins d'un quart-d'heure toute la ville brûloit en quatre ou cinq différens endroits. Ils n'oublièrent pas sur-tout la cabane où se trouvoient les Indiens éveillés, dont je viens de faire mention. Dès que le feu commença à y prendre, ces pauvres gens effrayés cherchèrent la porte pour se sauver ; mais ils y rencontrèrent un danger qui n'étoit pas moindre, et le bosseman en tua deux de sa propre main avec sa hache d'armes. La maison étant grande, et remplie de gens, il ne voulut pas y entrer pour en achever le massacre ; mais il y jeta une grenade, qui les effraya d'abord, mais qui en crevant ensuite leur fit pousser les cris les plus lamentables.

La plupart des Indiens qui se trouvoient dans cette maison furent tués ou blessés par la grenade, excepté deux ou trois qui voulurent de nouveau sortir par la porte, où ils furent reçus par le bosseman et par deux autres la baïonnette au bout du fusil, et misérablement massacrés. Il y avoit dans la maison un autre appartement plus reculé où se trouvoit le roi, ou le capitaine général de cette ville avec quelques autres. Nos gens les forcèrent d'y rester jusqu'à ce que la maison consumée par les flammes leur tombât sur la tête et les écrasât.

Pendant toute cette exécution ils ne tirèrent pas un seul coup de fusil, ne voulant éveiller le peuple qu'à mesure qu'ils étoient en état de le dépêcher; mais le feu fit sortir les Indiens du sommeil assez vîte; ce qui força les Anglais à se tenir ensemble en petit corps : l'incendie ne trouvant que des matières extrêmement combustibles, se répandit en moins de rien au long et au large, et rendit les rues entre les maisons presque impraticables. Il falloit pourtant suivre le feu, pour exécuter cet affreux dessein avec plus de sûreté, et dès que la flamme faisoit sortir les habitans hors de leurs maisons, ils étoient d'abord assommés par ces furieux qui, pour tenir leur rage en haleine, ne faisoient que crier les uns aux autres de se souvenir du pauvre *Jeffery*.

Pendant tout ce temps-là j'étois dans de fort grandes inquiétudes; particulièrement quand je vis l'incendie, que l'obscurité de la nuit me faisoit paroître comme s'il n'étoit qu'à quelques pas de moi.

D'un autre côté, mon neveu le capitaine, qui avoit été éveillé par ses gens, voyant ces flammes, en fut dans une surprise extraordinaire; il n'en pouvoit pas deviner la cause, et il craignit fort que je ne fusse dans quelque grand danger, aussi bien que le *super-cargo*. Mille pensées lui rouloient dans l'esprit, et enfin, quoiqu'il ne pût qu'à peine tirer plus de monde du vaisseau, il résolut de se jeter dans l'autre chaloupe, et de venir à notre secours lui-même avec treize hommes.

Il fut fort étonné de me trouver avec le *super-calgo* dans la chaloupe, accompagnés seulement d'un seul matelot et du mousse. Quoiqu'il fût fort aise de nous voir sains et saufs,

il étoit très-impatient de savoir ce qui se passoit à l'égard des autres. La flamme s'augmentoit de moment à autre, et nos gens ayant commencé à se servir de leurs armes à feu, les fréquens coups de fusil que nous entendions ne pouvoient que nous donner la plus grande curiosité pour une affaire où nous étions si fort intéressés.

Le capitaine ayant pris sa résolution, me dit qu'il vouloit aller donner du secours à ses gens, quelque chose qui en pût arriver. Je tâchai de l'en détourner par les mêmes raisons que j'avois employées contre les autres; je lui alléguai le soin qu'il devoit avoir de son vaisseau, l'intérêt des propriétaires, et la longueur du voyage, etc. et je m'offrois d'aller reconnoître avec les deux hommes qui m'étoient restés, pour découvrir de quelque distance quel devroit être probablement l'événement de cette affaire, et pour l'en venir informer au plus vîte.

C'étoit parler à un sourd; mon neveu étoit aussi incapable d'entendre raison que tout le reste. Il vouloit y aller, me dit-il, et il étoit fâché d'avoir laissé plus de dix hommes dans le vaisseau. Il n'étoit pas homme à laisser périr ses gens faute de secours; il étoit résolu de leur en donner, quand il devroit perdre le vaisseau et la vie même.

Dans ces circonstances, bien loin de persuader le capitaine de rester-là, je fus obligé de le suivre. Il ordonna à deux hommes de s'en retourner à bord avec la pinasse, et d'aller chercher encore douze de leurs camarades, dont six devoient garder les chaloupes, pendant que les six autres marcheroient vers la ville. De cette manière il ne devoit rester que seize hommes dans le vaisseau, dont tout l'équipage

ne consistoit qu'en soixante-cinq hommes, desquels deux avoient été tués dans la première action.

Ces ordres étant donnés, nous nous mîmes en marche, et guidés par le feu, nous allâmes tout droit vers la ville. Si les coups de fusil nous avoient étonnés de loin, nous fûmes remplis d'horreur quand nous fûmes près de là, par les cris des malheureux habitans qu'on traitoit d'une manière si affreuse.

Je n'avois jamais été présent au sac d'une ville; j'avois bien entendu parler de *Drogheda*, en Irlande, où Olivier Cromwel avoit fait massacrer tout le peuple, hommes, femmes et enfans. J'avois vu la description de la prise de Magdebourg, par le comte de Tilly, et du massacre de plus de vingt-deux mille personnes de tout sexe et de tout âge; mais je n'avois vu rien de pareil de mes propres yeux, et il m'est impossible d'en donner une idée, ni d'exprimer les terribles impressions que cette action abominable fit sur mon esprit.

Parvenus jusqu'à la ville nous ne vîmes aucun moyen d'entrer dans les rues; nous fûmes donc obligés de la côtoyer, et les premiers objets qui s'offrirent à nos yeux étoient les ruines, ou plutôt les cendres d'une cabane, devant laquelle nous vîmes, à la lumière du feu, les cadavres de quatre hommes et de trois femmes; et nous crûmes en découvrir quelques autres au milieu des flammes. En un mot nous apperçûmes d'abord les traces d'une action si barbare et si éloignée de l'humanité, que nous crûmes impossible que nos gens en fussent les auteurs; nous les jugeâmes tous dignes de la mort la plus cruelle s'ils en étoient effectivement coupables.

L'incendie cependant alloit toujours en avant, et les cris suivoient le même chemin que le feu ; ce qui nous mit dans la plus grande consternation, quand nous vîmes, à notre grand étonnement, trois femmes nues, poussant les cris les plus affreux, s'enfuir de notre côté, comme si elles avoient eu des ailes : seize ou dix-sept hommes du pays suivoient la même route, ayant à leurs trousses trois ou quatre de nos bouchers anglais, qui ne pouvant pas les atteindre firent feu sur eux, et en renversèrent un tout près de nous. Quand les pauvres fuyards nous découvrirent, ils nous prirent pour un autre corps de leurs ennemis, et firent des hurlemens épouvantables, sur-tout les femmes, persuadées que nous allions les massacrer dans le moment.

Mon sang se glaça dans mes veines, quand je vis cet affreux spectacle, et je crois que si nos quatre matelots étoient venus jusqu'à nous, j'aurois fait tirer dessus. Cependant nous nous mîmes un peu à l'écart pour faire comprendre aux pauvres Indiens qu'ils n'avoient rien à craindre de nous.

Là-dessus ils s'approchèrent, se jetèrent à terre, et en levant les yeux au ciel, ils sembloient nous demander, par les tons les plus lamentables, de vouloir bien leur sauver la vie.

Nous leur fîmes comprendre que c'étoit-là notre dessein ; sur quoi ils se mirent tous dans un petit peloton derrière un retranchement. Dans ces entrefaites j'ordonnai à mes gens de se tenir tous ensemble et de n'attaquer personne, mais de tâcher de saisir quelqu'un des Anglais, pour apprendre de quel diable ils étoient possédés, et quelle étoit leur intention.

Je leur dis encore que s'ils rencontroient leurs camarades engagés, ils tâchassent de les faire retirer, en les assurant que s'ils restoient là jusqu'au jour, ils se verroient environnés de cent mille Indiens. Là-dessus je les quittai, et suivi seulement de deux hommes, je me mis parmi les pauvres fuyards que nous avions sauvés. C'étoit la chose du monde la plus triste à voir; quelques-uns avoient les pieds tout grillés à force de courir par le feu Une des femmes étant tombée en passant par les flammes, avoit le corps à moitié rôti, et deux ou trois hommes avoient plusieurs coups de sabre sur le dos et sur les cuisses: un quatrième, percé de part en part d'un coup de fusil, rendit l'ame à mes yeux.

J'aurois fort souhaité d'apprendre les motifs de cet abominable massacre; mais il me fut impossible d'entendre un mot de ce qu'ils me disoient; tout ce que je pus comprendre par leurs signes, c'étoit qu'ils étoient aussi ignorans là-dessus que je l'étois moi-même. Cette horrible entreprise m'effraya tellement que je résolus à la fin de retourner vers mes gens, de pénétrer dans la ville au travers des flammes, et de mettre fin à cette boucherie à quelque prix que ce fût.

Dans le temps que je communiquois ma résolution à mes gens, que je leur ordonnois de me suivre, nous vîmes quatre de nos Anglais, avec le bosseman à leur tête, courir comme des furieux par-dessus les corps de ceux qu'ils avoient tués. Ils étoient tous couverts de sang et de poussière; nous leur criâmes de toutes nos forces de venir à nous, ce qu'ils firent dans le moment.

Dès que le bosseman nous apperçut, il poussa

un cri de triomphe, charmé de voir arriver du secours : « Ah ! mon brave capitaine, s'écria-» t-il, je suis ravi de vous voir ; nous n'avons » pas encore à moitié fait avec ces diables, avec » ces chiens d'enfer ; j'en tuerai autant que le » pauvre *Jeffery* avoit de cheveux à la tête. » Nous avons juré de n'en épargner pas un seul ; » nous voulons exterminer toute cette abomi-» nable nation ». Là-dessus il se remit à courir tout échauffé et tout hors d'haleine, sans nous donner le temps de lui dire un mot.

Enfin criant de toutes mes forces : Arrête, barbare, lui dis-je ; je te défends, sous peine de la vie, de toucher davantage à un seul de ces pauvres gens ; si tu ne t'arrêtes, tu es mort dans le moment.

« Comment donc ! monsieur, répondit-il, » savez-vous ce qu'ils ont fait ? Si vous voulez » voir la raison de notre conduite, vous n'avez » qu'à approcher ». Là-dessus il nous montra le malheureux *Jeffery* égorgé, et pendu à un arbre.

J'avoue que ce spectacle étoit capable de me porter à approuver leur vengeance, s'ils ne l'avoient pas poussée si loin, et je me remis dans l'esprit ces paroles que Jacob adressa autrefois à ses fils *Siméon* et *Levi* : « Maudite soit leur » colère, car elle a été féroce ; et leur ven-» geance, car elle a été cruelle «.

Le triste objet que nous venions de voir me donna dans le moment de nouvelles affaires ; car mon neveu et ceux qui me suivoient, en conçurent une rage aussi difficile à modérer que celle du bosseman et de ses camarades. Mon neveu me dit qu'il craignoit seulement que ses gens ne fussent pas les plus forts, et qu'au reste il ne falloit pas faire quartier à un seul de ces

Indiens, qui tous avoient trempé dans un si abominable meurtre, et qui avoient mérité la mort, comme des assassins. Sur ce discours, huit de ces derniers venus volèrent sur les pas du bosseman, pour mettre la dernière main à ce cruel attentat; et moi, voyant inutile tout ce que je faisois pour les modérer, je m'en revins triste et pensif, ne pouvant plus soutenir la vue de ce meurtre, ni des malheureux qui tomboient entre les mains de nos barbares matelots.

Je n'étois accompagné que du *super-cargo*, et de deux autres hommes; et j'avoue qu'il y avoit bien de l'imprudence à moi de retourner vers nos chaloupes avec si peu de monde. Le jour approchoit, et l'alarme qui s'étoit répandue par tout le pays, avoit rassemblé près du petit hameau une quarantaine d'Indiens armés de lances, d'arcs et de flèches. Heureusement j'évitai cet endroit en allant tout droit au rivage; quand nous arrivâmes il étoit déjà plein jour. Nous nous mîmes aussi-tôt dans la *pinasse*, et après être venus à bord, nous la renvoyâmes, dans la pensée que nos gens pourroient bien en avoir besoin pour se sauver.

Je vis alors que le feu commençoit à s'éteindre et que le bruit cessoit; mais une demi-heure après j'entendis une salve de fusils: j'appris dans la suite que nos gens l'avoient faite sur les Indiens, qui s'étoient attroupés près du petit hameau. Ils en tuèrent seize ou dix-sept, et mirent le feu à leurs cabanes; mais ils épargnèrent les femmes et les enfans. Lorsque mes gens s'approchoient du rivage avec la pinasse, ceux qui venoient de faire cette affreuse expédition commençoient à paroître sans aucun ordre, répandus çà et là; en un mot dans une telle confusion, qu'ils auroient pu être défaits

facilement par un très-petit nombre de gens déterminés.

Heureusement pour eux ils avoient jetés la terreur dans tout le pays, et les Indiens étoient si effrayés par une attaque si peu attendue, qu'une centaine de leurs braves gens n'auroient pas attendu de pied ferme six de nos matelots. Aussi dans toute l'action, il n'y en avoit pas un seul qui se défendît. Ils étoient tellement étonnés du feu d'un côté, et de l'attaque de nos gens de l'autre, que dans l'obscurité de la nuit ils ne savoient de quel côté se tourner. S'ils fuyoient d'un côté, ils tomboient dans un de nos petits corps, et s'ils retournoient sur leurs pas, ils en rencontroient un autre. La mort se présentoit à eux de toute parts; aussi dans toute cette affaire aucun de nos gens ne reçut le moindre mal, excepté deux, dont l'un s'étoit brûlé la main, et dont l'autre s'étoit fait une entorse au pied.

J'étois fort en colère contre tout l'équipage, mais sur-tout contre mon neveu le capitaine, qui avoit non-seulement négligé son devoir, en hasardant le succès de tout le voyage, dont le soin lui avoit été soumis; mais encore en animant la fureur de ses gens, plutôt que de la calmer. Il répondit à mes réproches avec beaucoup de respect, en disant que la vue de Jeffery égorgé d'une manière si cruelle, l'avoit furieusement passionné; qu'il n'auroit pas dû s'y laisser entraîner en qualité de commandant du vaisseau, mais en qualité d'homme, il avoit été incapable de raisonner en cette occasion. Pour les matelots, comme ils n'étoient pas soumis à mes ordres, ils se soucioient fort peu si leur expédition me déplaisoit ou non.

Le lendemain nous remîmes à la voile, et

par conséquent nous ne sûmes rien de l'effet qu'avoit produit dans ce peuple l'action barbare de notre équipage. Nos gens différoient dans le calcul qu'ils faisoient de ceux qu'ils avoient tués, mais on pouvoit juger à peu près par leurs différens rapports, qu'ils avoient fait périr environ cinquante personnes, hommes, femmes et enfans. Pour ce qui regarde les maisons, il n'en étoit pas échappé une seule de l'incendie.

Ils avoient laissé-là le pauvre Jefferey, parce qu'il étoit inutile de l'emporter avec eux; ils l'avoient seulement détaché de l'arbre, où il avoit été pendu par un bras.

Quoique nos gens crussent leur action fort juste, je n'étois rien moins que de leur sentiment, et je leur dis naturellement que Dieu ne béniroit point notre voyage, et qu'il les puniroit du sang qu'ils avoient répandu, comme d'un massacre exécrable; que véritablement les Indiens avoient tué Jefferey, mais qu'il avoit été l'agresseur, qu'il avoit violé la paix, en abusant d'une fille qui étoit venue dans notre quartier sur *la foi du traité.*

Le bosseman défendit sa cause, en disant que, quoique les nôtres semblassent avoir violé la paix, il étoit pourtant certain que les Indiens avoient commencé la guerre, en tirant leur flèches sur nous, et en tuant de nos gens sans aucune cause raisonnable; que trouvant l'occasion d'en tirer raison, il nous avoit été permis de le faire, et que les petites libertés que Jeffery avoit prise avec la jeune Indienne, n'avoient pas mérité qu'on l'égorgeât d'une si cruelle manière; que par conséquent ils n'avoient rien fait que punir des meurtriers, ce qui étoit permis par les loix divines et humaines.

Qui ne croiroit qu'une pareille aventure nous eût détournés de nous hasarder encore à terre parmi des païens et des barbares? Malheureusement les hommes ne deviennent sages que par leurs propres disgraces, et jamais leur expérience ne leur est d'un si grand usage, que quand elle leur coûte cher.

Nous étions destinés pour le golfe de Perse, et de là pour la côte de Coromandel; et notre but n'étoit que d'aller en passant à Surate. Le principal dessein du *super-cargo* regardoit *la baye du Bengale*; et s'il ne trouvoit pas occasion d'y faire ses affaires, il devoit aller à la Chine, et revenir à Bengale à son retour.

Le premier désastre qui nous arriva fut dans le golfe de Perse, où cinq de nos gens étant allés à terre sur la côte qui appartient à l'Arabie, furent tués ou emmenés comme esclaves par les gens du pays. Leurs compagnons ne furent point en état de les délivrer, ayant assez à faire eux-mêmes pour se sauver dans la chaloupe. Je leur dis naturellement, que je regardois ce malheur comme une punition du ciel. Mais le bosseman me répondit avec chaleur, que j'aurois bien de la peine à justifier mes censures et mes reproches par des passages formels de l'écriture, et il m'allégua celui où il est dit, « Que ceux sur » qui étoit tombée la tour de Silé, n'avoient pas » été plus grands pécheurs que les autres Gali» léens ». Je confesse que je ne trouvai rien de solide à lui répliquer, sur-tout à cause que, parmi ceux que nous venions de perdre, il n'y en avoit pas un seul qui eût trempé dans le massacre de Madagascar; je me servois toujours de cette expression, quelque choquante qu'elle fût pour tout l'équipage.

Les sermons fréquens que je leur faisois sur

ce sujet, eurent de plus mauvaises conséquences pour moi que je n'avois cru. Le bosseman, qui avoit été le chef de cette entreprise, m'étant venu joindre un jour, me dit d'un ton fort résolu, que j'avois grand tort de remettre toujours cette affaire sur le tapis, et de m'étendre en reproches mal fondés et injurieux; que l'équipage en étoit fort mécontent, et lui surtout, sur lequel j'avois le plus tiré; qu'étant seulement un passager, sans aucun commandement dans le vaisseau, je ne devois pas m'imaginer que j'eusse le moindre droit de les insulter, comme je faisois continuellement. « Que » savons-nous, continua-t-il, si vous n'avez pas » quelque dessein contre nous dans l'esprit, et » si un jour, quand nous serons de retour en » Angleterre, vous ne nous appellerez pas en » justice pour cette action? Je vous prie, mon» sieur, plus de discours sur cette matière; si » vous vous mêlez encore de ce qui ne vous re» garde point, je quitte le vaisseau, plutôt que » de souffrir vos censures perpétuelles ».

Après l'avoir écouté avec patience, je lui dis, qu'à la vérité le massacre de Madagascar, que je n'appellerois jamais autrement, m'avoit toujours souverainement déplu, et que j'en avois parlé librement, sans pourtant appuyer davantage sur lui que sur un autre; qu'il étoit vrai que je n'avois aucun commandement dans le vaisseau, mais aussi que je n'avois jamais prétendu y exercer la moindre autorité, et que je n'avois fait seulement que dire mon sentiment avec franchise sur les choses qui nous concernoient tous également; que je voulois pourtant qu'il sût que j'avois une part considérable dans la charge du navire, et qu'en cette qualité j'avois un droit incontestable de parler encore

avec plus de liberté que je n'avois fait jusqu'alors, sans être obligé de rendre compte de ma conduite, ni à lui, ni à qui que ce fût. Je lui tins ce discours avec assez de fermeté ; et comme il n'y repliqua pas grand'chose, je crus que c'étoit une affaire finie.

Nous étions alors dans le port de Bengale ; et ayant envie de voir le pays, je m'étois fait mettre à terre, quelques jours après notre arrivée, avec le *super-cargo*, pour nous divertir pendant quelques heures. Vers le soir, dans le temps que je me préparois à retourner à bord, un de nos mariniers vint me dire de ne pas prendre la peine d'aller jusqu'au rivage, puisque les gens de la chaloupe avoient ordre de ne me point ramener.

Surpris de ce compliment insolent comme d'un coup de foudre, je demandai à cet homme qui lui avoit donné ordre de me dire une pareille sottise? Et ayant appris que c'étoit le bosseman, je dis au messager qu'il n'avoit qu'à rapporter à celui qui l'avoit envoyé, qu'il s'étoit acquitté de sa commission, et que je n'y avois rien répondu.

J'allai d'abord trouver le *super-cargo*, et lui racontant toute l'histoire, je lui dis que je prévoyois quelque mutinerie dans le vaisseau, et je le priai de s'y transporter dans quelque barque indienne, pour informer le capitaine de ce qui venoit de m'arriver. J'aurois bien pu m'épargner cette peine ; car l'affaire étoit déjà faite à bord du navire. Le bosseman, le canonnier et le charpentier, en un mot tous les officiers subalternes, dès qu'ils m'avoient vu dans la chaloupe, étoient montés sur le tillac, et avoient demandé à parler au capitaine. Comme le bosseman étoit un homme qui parloit fort bien, c'étoit lui

qu'on avoit chargé du soin de faire la harangue. Après avoir répété toute la conversation que nous avions eue ensemble, il dit en peu de mots au capitaine, qu'ils étoient bien aises que j'eusse pris, de mon propre mouvement, le parti d'aller à terre, puisque sans cela ils m'y auroient obligé; qu'ils s'étoient engagés à servir dans le vaisseau sous son commandement, et qu'ils étoient dans l'intention de continuer à le faire avec la plus exacte fidélité; mais que, si je ne voulois pas quitter le vaisseau de bon gré, et si en ce cas il ne vouloit pas m'y forcer, ils n'étoient pas d'avis d'aller plus loin avec lui, et qu'ils abandonneroient le vaisseau *tous*.

En prononçant ce dernier mot, il se tourna du côté du grand mât, où tous les matelots étoient assemblés, qui se mirent aussi-tôt à crier d'une seule voix : « Oui, tous, tous ».

Mon neveu étoit un homme de courage, et d'une grande présence d'esprit; quoiqu'il fût très-surpris d'un discours si peu attendu, il répondit d'une manière calme, qu'il prendroit l'affaire en considération; mais qu'il ne pouvoit rien résoudre là-dessus avant que de m'avoir parlé.

Il se servit alors de plusieurs raisonnemens pour leur faire voir l'injustice de leur proposition, mais en vain; ils se donnèrent tous la main en sa présence, en jurant qu'ils iroient tous à terre, à moins qu'il ne leur promît positivement qu'il ne souffriroit pas que je remisse le pied dans le vaisseau.

C'étoit quelque chose de bien dur pour lui, qui m'avoit de si grandes obligations, et qui ignoroit de quelle manière je prendrois cette affaire-là. Il crut pouvoir détourner le coup d'une autre manière; et le prenant sur un ton

fort haut, il leur dit, avec beaucoup de fermeté, que j'étois un des principaux intéressés dans le vaisseau, et qu'il étoit ridicule de vouloir me chasser, pour ainsi dire, de ma propre maison; que s'ils quittoient le navire, ils payeroient cher cette désertion, s'ils étoient jamais assez hardis pour remettre le pied en Angleterre; que pour lui il aimeroit mieux risquer tout le fruit du voyage, et perdre le vaisseau, que de me faire un pareil affront, et qu'ainsi ils n'avoient qu'à prendre le parti qu'ils trouveroient à propos. Il leur proposa ensuite d'aller à terre lui-même avec le bosseman, pour voir de quelle manière on pourroit accommoder toute cette affaire.

Ils rejetèrent unanimement cette proposition, en disant qu'ils ne vouloient plus avoir rien à faire avec moi, ni à terre, ni à bord du vaisseau, et que si j'y rentrois, ils étoient tous résolus d'abandonner le navire. « Eh bien! ré-» pliqua le capitaine, si vous êtes tous dans » cette intention, j'irai parler à mon oncle tout » seul ». Il le fit, et il vint justement dans le temps qu'on venoit de me faire le compliment ridicule dont j'ai parlé.

J'étois ravi de le voir; car j'avois craint qu'ils ne l'emprisonnassent, et qu'ils ne s'en allassent avec le navire: ce qui m'auroit forcé à demeurer là seul, sans argent, sans hardes, et dans une situation plus terrible que celle où je m'étois trouvé autrefois dans mon île.

Heureusement ils n'avoient pas poussé leur insolence jusque-là, et lorsque mon neveu me raconta qu'ils avoient juré de s'en aller tous si je rentrois dans le vaisseau, je lui dis de ne s'en point embarrasser, et que j'étois résolu de rester à terre; qu'il eût soin seulement de me faire apporter mes hardes et une bonne somme

d'argent, et que je trouverois bien le moyen de revenir en Angleterre.

Quoique mon neveu fût au désespoir de me laisser là, il vit bien qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre. Il retourna à bord, et dit à ces gens, que son oncle avoit cédé à leur importunité, et qu'on n'avoit qu'à m'envoyer mes hardes. Ce discours calma tout cet orage; l'équipage se rangea à son devoir; il n'y eut que moi d'embarrassé, ne sachant quel parti prendre.

Je me trouvois tout seul dans l'endroit le plus reculé du monde, étant plus éloigné de l'Angleterre de trois mille lieues, que quand j'étois dans mon île. Il est vrai que je pouvois revenir par terre, en passant par le pays du Grand-Mogol jusqu'à Surate; de là je pouvois aller par mer jusqu'à *Balsora*, dans le golfe Persique, d'où je pouvois venir avec les caravanes par les déserts de l'Arabie, jusqu'à Alep et à Sanderon. De là il m'étoit facile de me transporter en France par l'Italie: toutes ces courses mises ensemble, faisoient le diamètre entier du globe, et peut-être davantage.

Il y avoit encore un autre parti à prendre, c'étoit d'attendre quelques vaisseaux anglais qui, venant d'*Achin* dans l'île de Sumatra, devoient passer à Bengale; mais comme j'étois venu là sans avoir rien à démêler avec la compagnie anglaise des Indes orientales, il m'auroit été difficile d'en sortir sans son consentement, qu'il m'étoit impossible d'obtenir, sinon par une grande faveur des capitaines de ses vaisseaux, ou des facteurs de la compagnie, et je n'avois pas la moindre relation, ni avec les uns, ni avec les autres.

Pendant que j'étois dans cet embarras, j'eus

le plaisir charmant de voir partir le vaisseau sans moi ; ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé auparavant à un homme qui fût dans une situation comme la mienne, à moins que l'équipage ne se fût révolté, et n'eût mis à terre ceux qui ne vouloient pas consentir à leur mauvais dessein.

Ce qui me consoloit un peu, c'est que mon neveu m'avoit laissé deux domestiques, ou pour mieux dire, un domestique et un compagnon. Ce dernier étoit le clerc du *Boursier* du vaisseau, et l'autre étoit le propre valet du capitaine. Je pris un bon appartement chez une femme anglaise, où logeoient plusieurs autres marchands anglais, français et juifs italiens. J'y fus parfaitement bien accommodé; et pour qu'on ne pût pas dire que je prenois mon parti trop précipitamment, j'y restai pendant neuf mois pour considérer mûrement par quel moyen je pourrois m'en revenir chez moi le plus commodément, et avec le plus de sûreté.

J'avois avec moi des marchandises d'Angleterre d'une assez grande valeur, outre une bonne somme d'argent : mon neveu m'avoit laissé mille pièces de huit, et une lettre de crédit d'une somme beaucoup plus considérable, que j'étois le maître de tirer si j'en avois besoin, en sorte que je ne courois pas le moindre risque de manquer d'argent.

Je me défis d'abord de mes marchandises très-avantageusement, et, suivant l'intention que j'avois déjà eue en commençant le voyage, j'achetai une belle partie de diamans ; ce qui réduisit mon bien dans un petit volume, qui ne pouvoit point m'embarrasser pendant le voyage.

Après avoir demeuré là assez long-temps,

sans goûter aucune des propositions qu'on m'avoit faites touchant les moyens de retourner en Angleterre, un marchand anglais, qui logeoit dans la même maison, et avec qui j'avois lié une amitié étroite, vint un matin dans ma chambre. « Mon cher pays, me dit-il, je viens » vous communiquer un projet qui me plaît » fort, et qui pourroit bien vous plaire aussi, » quand vous l'aurez considéré avec attention. » Nous sommes placés, continua-t-il, vous par » accident, et moi par mon propre choix, dans » un endroit du monde fort éloigné de notre » patrie ; mais c'est dans un pays où il y a beau- » coup à gagner pour des gens comme vous et » moi qui entendons le commerce. Si vous vou- » lez joindre mille livres sterling à mille autres » que je fournirai, nous louerons ici le premier » vaisseau qui nous accommodera : vous serez » capitaine et moi marchand, et nous ferons le » voyage de la Chine. Pourquoi, monsieur, res- » terions-nous ici les bras croisés? Tout roule, » tout s'agite dans le monde : tous les corps ter- » restres et célestes sont occupés ; par quelle » raison demeurerions-nous dans une lâche oisi- » veté ? Il n'y a, pour ainsi dire, de fainéans » que parmi les hommes, et je ne vois pas qu'il » soit nécessaire que nous soyons de cette mé- » prisable classe ».

Je goûtai fort cette proposition, d'autant plus qu'elle me fut faite avec tant de marques d'amitié et de franchise ; l'incertitude de ma situation contribua beaucoup à m'engager dans le commerce, qui n'étoit pas naturellement l'élément qui me fût le plus propre : en récompense le projet de voyager touchoit la véritable corde de mes inclinations, et jamais une proposition d'aller voir une partie du monde qui m'étoit

inconnue, ne pouvoit m'être faite mal à propos.

Quelque temps s'écoula avant que nous pussions trouver un navire qui nous agréât, et quand nous l'eûmes trouvé, il nous fut fort difficile d'avoir des matelots anglais, autant qu'il nous en falloit pour diriger ceux du pays que nous pouvions trouver sans peine. Bientôt pourtant nous engageâmes un *contre-maître, un bosseman et un canonnier, tous anglais, un charpentier hollandais, et trois matelots portugais*, qui suffisoient pour avoir l'œil sur nos mariniers indiens.

Il y a tant de relations des voyages qui ont été faits de ce côté-là, que ce seroit une chose fort ennuyeuse pour le lecteur, de trouver ici une description exacte des pays où nous relâchâmes, et des peuples qui les habitent. Il suffira de dire que nous allâmes d'abord à *Achin*, dans l'île de Sumatra, et de là à *Siam*, où nous troquâmes quelques-unes de nos marchandises contre de l'*opium* et contre de l'*arac*; sachant que la première de ces marchandises sur-tout est d'un grand prix dans la Chine, particulièrement dans ce temps-là, où ce royaume en manquoit. En un mot, dans cette première course, nous fûmes jusqu'à *Juskan*; nous fîmes un très-bon voyage, où nous employâmes neuf mois, et nous retournâmes à Bengale, fort contens de ce coup d'essai.

J'ai observé que mes compatriotes sont fort surpris des fortunes prodigieuses que font dans ces pays-là les officiers que la compagnie y envoye, et qui y gagnent en peu de temps soixante, soixante-dix, et quelquefois jusqu'à cent mille livres sterling.

Mais la chose n'est pas surprenante pour ceux qui considèrent le grand nombre de ports où

nous avons un libre commerce, où les habitans cherchent, avec la plus grande ardeur, tout ce qui vient des pays étrangers, et, qui plus est, où l'on peut acheter un si grand nombre de choses qu'on peut vendre ailleurs, en y faisant un profit très-considérable.

Quoi qu'il en soit, je gagnai beaucoup dans ce premier voyage; j'y acquis des lumières pour faire de plus gros gains; et si j'avois eu quelque vingtaine d'années de moins, j'y serois resté avec plaisir, bien sûr d'y faire ma fortune: mais j'étois plus que sexagénaire; j'avois des richesses suffisamment, et j'étois sorti de ma patrie moins pour acquérir des trésors, que pour satisfaire à un désir inquiet de rôder par tout le monde. C'est avec bien de la justice que j'appelle ce désir *inquiet*; car quand j'étois chez moi, je n'avois point de repos que je ne fusse dans quelque course; et quand je courois j'étois impatient de revoir mon pays. Ainsi le gain me touchoit fort peu, puisque j'étois riche, et que naturellement je n'étois pas avare; je crus donc n'avoir guère profité par ma course, et rien ne pouvoit me déterminer à en entreprendre d'autres que le désir de voir de nouveaux pays; mon œil étoit semblable à celui dont parle Salomon, *qui n'étoit jamais rassasié de voir*; et mes voyages, bien loin de me contenter, ne faisoient qu'animer ma curiosité pour d'autres voyages. J'étois venu dans une partie du monde, dont j'avois entendu parler beaucoup, et j'étois résolu d'y voir tout ce qu'il y avoit de plus remarquable, pour pouvoir dire que j'avois vu tout ce qui méritoit d'être vu dans le monde.

Mon compagnon de voyage avoit des idées toutes différentes des miennes. Je ne le dis pas pour faire comprendre que les siennes étoient

les moins raisonnables ; au contraire, je conviens qu'elles étoient plus justes et mieux assorties aux vues d'un marchand, dont la sagesse consiste à s'attacher aux objets les plus lucratifs.

Cet honnête homme ne songeoit qu'au solide, et il auroit été content d'aller et de venir toujours par les mêmes chemins, et de loger dans les mêmes gîtes, tout comme un cheval de poste, pourvu qu'il y eût *trouvé son compte*, selon la phrase marchande ; au lieu que j'étois un vrai aventurier, à qui une chose déplaisoit dès que je la voyois pour la seconde fois.

D'ailleurs, j'avois une impatience extraordinaire de me voir plus près de ma patrie, et je ne savois comment faire pour me procurer cette satisfaction. Dans le temps que mes délibérations ne faisoient que me rendre plus irrésolu, mon ami, qui cherchoit toujours des occupations nouvelles, me proposa un autre voyage vers les îles d'où l'on tire les épiceries, afin d'y charger une cargaison entière de clous de girofle, son intention étoit d'aller aux îles Manilles, où les Hollandais font le principal commerce, quoiqu'elles appartiennent en partie aux Espagnols.

Nous ne trouvâmes pas à propos cependant d'aller si loin, n'ayant pas grande envie de nous basarder dans des endroits où les Hollandais ont un pouvoir absolu, comme dans l'île de Java, dans celle de Ceylan, etc. Tout ce qui retarda le plus notre course, c'étoit mon irrésolution ; mais, dès que mon ami m'eut gagné, les préparatifs furent bientôt faits. N'ayant rien de meilleur à faire, je trouvois, dans le fond, que courir çà et là, dans l'attente d'un profit aussi grand que sûr, donnoit plus de satisfaction que de rester dans l'inaction, qui étoit, selon mon penchant naturel, l'état le plus triste et le plus mal-

heureux de la vie. Je m'y résolus donc; nous touchâmes à l'île de Bornéo, et à plusieurs autres dont j'ai oublié le nom; et notre voyage, qui ne réussit pas moins bien que le premier, ne dura en tout que cinq mois.

Nous vendîmes nos épiceries, qui consistoient principalement en clous de girofle et en noix de muscade, à des marchands de Perse, qui vouloient les emporter avec eux dans le golfe Persique ; nous y gagnâmes cinq pour un, et par conséquent nous y fîmes un profit extraordinaire.

Quand nous fîmes nos comptes, mon ami me regarda avec un sourire : « Eh bien! me dit-il, » en insultant à mon indolence naturelle, ceci » ne vaut-il pas mieux que d'aller courir de côté » et d'autre comme un fainéant, et d'ouvrir de » grands yeux pour voir les extravagances des » païens? — Pour dire la vérité, mon ami, lui » répondis-je, je commence à être un prosélite » du commerce ; mais permettez-moi de vous » dire, continuai-je, que si un jour je puis me » rendre maître de mon indolence, tout vieux » que je suis, je vous lasserai à force de vous » faire courir le monde avec moi : vous n'au» rez pas un moment de repos, je vous en ré» ponds ».

Peu de temps après notre retour, un vaisseau hollandais de deux cents tonneaux à-peu-près, arriva à Bengale ; il étoit destiné à aller visiter les côtes, et non pas à passer et repasser d'Europe en Asie, et d'Asie en Europe. On nous débita que tout l'équipage étant devenu malade, et le capitaine n'ayant pas assez de gens pour tenir la mer, le navire avoit été forcé de relâcher à Bengale ; que le capitaine ayant gagné assez d'argent, avoit envie de retourner en Eu-

rope, et qu'il avoit fait connoître qu'il vouloit vendre son vaisseau.

J'eus le vent de cette affaire plutôt que mon associé, et ayant grande envie de faire cet achat, je courus au logis pour l'en informer. Il y songea pendant quelque temps, car il n'étoit nullement homme à précipiter ses résolutions. « Ce bâti» ment est un peu trop gros, me dit-il; mais ce» pendant il faut que nous l'ayons ».

Là-dessus nous achetâmes le vaisseau, nous le payâmes, et nous en prîmes possession; nous nous résolûmes à en garder les matelots, pour les joindre à ceux que nous avions déjà : mais tout d'un coup ayant reçu chacun, non leurs gages, mais leur portion de l'argent qui avoit été donné pour le navire, ils s'en allèrent. Nous ne sûmes pas, pendant quelque temps, ce qu'ils étoient devenus, et nous apprîmes à la fin qu'ils avoient pris tous la route d'Agra, lieu de la résidence du Grand-Mogol; que de là ils avoient dessein d'aller à Surate, afin de s'y embarquer pour le golfe Persique.

Rien ne m'avoit si fort chagriné depuis longtemps, que de ne les avoir pas suivis; une telle course, dans une grande compagnie, qui m'auroit procuré en même temps et du divertissement et de la sûreté, auroit été mon vrai ballot. D'ailleurs, j'aurois vu le monde, et en même temps j'aurois approché de ma patrie : mais ce chagrin passa peu de jours après, quand je sus quelle sorte de messieurs c'étoient que ces Hollandais. L'homme qu'ils appeloient capitaine, n'étoit que le canonnier. Ils avoient été attaqués à terre par des Indiens qui avoient tué le véritable commandant du vaisseau avec trois matelots. Là-dessus ces drôles, au nombre de onze, avoient pris la résolution de s'en aller avec le

vaisseau. Ils l'avoient fait, après avoir laisse en effet à terre le contre-maître et cinq hommes, dont nous aurons occasion de parler dans la suite.

Quoi qu'il en soit, nous crûmes avoir un bon droit pour la possession du vaisseau, quoique nous sentissions bien que nous ne nous étions pas informés assez exactement du titre de ces malheureux avant que de faire le marché. Si nous les avions questionnés comme il falloit, ils se seroient coupés, selon toutes les apparences; ils seroient tombés en contradiction les uns avec les autres, et peut-être chacun avec soi-même. Il est vrai qu'ils nous montrèrent un transport, où étoit nommé un *Emmanuel Cloosterhooven*; mais je m'imagine que tout cela étoit supposé : cependant, dans le temps qne nous fîmes le marché, nous n'avions aucune raison de les soupçonner.

Nous voyant maîtres d'un si grand bâtiment, nous engageâmes un plus grend nombre de matelots anglais et hollandais, et nous nous déterminâmes à un second voyage du côté du sud, vers les îles Philippines et Moluques, pour chercher des clous de girofle.

Pour ne pas arrêter long-temps le lecteur sur des choses peu dignes d'attention, ayant encore tant de choses remarquables à lui raconter, je dirai en peu de mots que je passai six ans dans ce pays à négocier avec beaucoup de succès, et que la dernière année je pris avec mon associé, le parti d'aller dans notre vaisseau faire un tour vers la Chine, après avoir acheté du riz dans le royaume de Siam.

Dans cette course, étant forcés par les vents d'aller et de venir pendant quelque temps dans les détroits qui séparent les îles Moluques, nous

ne nous en fûmes pas plutôt débarrassés, que nous apperçûmes que notre navire s'étoit fait une voie d'eau, et quelque peine que nous prissions, il nous fut impossible de découvrir où c'étoit. Cet inconvénient nous obligea de chercher quelque port, et mon associé, qui connoissoit ces pays mieux que moi, conseilla au capitaine d'entrer dans la rivière de Cambodia. Je dis le capitaine, car ne voulant pas me charger du commandement de deux vaisseaux, j'avois établi pour mon capitaine de celui-ci, notre contre-maître M. Thompson. La rivière dont je viens de parler, est au nord du golfe qui va du côté de Siam.

Pendant que nous étions là, et que nous allions tous les jours à terre pour avoir des rafraîchissemens, il arriva un matin qu'un homme vint me parler avec empressement. C'étoit un second canonnier d'un vaisseau des Indes anglais, qui étoit à l'ancre dans la même rivière, près de la ville de Cambodia. Il me parla anglais: « Monsieur, me dit-il, vous ne me connoissez » pas, et cependant j'ai quelque chose à vous » dire qui vous touche de près ».

Le regardant attentivement, je crus d'abord le connoître; mais je me trompois. « Si cette » affaire me regarde de près, lui répondis-je, » sans que vous y soyez intéressé, qu'est-ce qui » vous porte à me la communiquer? — J'y suis » porté, repartit-il, par le grand danger qui » vous pend sur la tête, sans que vous en ayez » la moindre connoissance ».

« Tout le danger où je crois être, lui répliquai-je, c'est que mon vaisseau a fait une » voie d'eau; mais j'ai dessein de le mettre sur » le côté pour tâcher de la découvrir ». — » Monsieur, monsieur, me dit-il, si vous êtes

» sage, vous ne songerez point à tout cela, » quand vous saurez ce que j'ai à vous dire. » Savez-vous que la ville de Cambodia n'est » pas fort loin d'ici, et qu'il y a près de là deux » gros vaisseaux anglais et trois hollandais »? — « Hé bien ! qu'est-ce que cela me fait ? lui ré- » pondis-je ». — « Comment, monsieur ! re- » partit-il, est-il de la prudence d'un homme » qui cherche des aventures, comme vous, » d'entrer dans un port sans examiner aupara- » vant quels vaisseaux peuvent être à l'ancre, » et s'il est en état de leur faire tête ? Vous » savez, je m'imagine, que la partie n'est pas » égale ».

Ce discours ne m'étonna point du tout, parce que je n'y comprenois rien; je dis à mon homme qu'il s'expliquât plus clairement, et que je ne voyois aucune raison pour moi de craindre les vaisseaux des compagnies anglaise et hollandaise puisque je ne fraudois point les droits, et que je ne faisois aucun commerce défendu. « Fort » bien, monsieur, me dit-il, en souriant d'un » petit air aigre-doux, si vous vous croyez en » sûreté, vous n'avez qu'à rester ici; je suis mor- » tifié pourtant de voir que votre sécurité vous » fasse rejeter un avis salutaire. Soyez persuadé » que, si vous ne levez l'ancre dans le moment, » vous allez être attaqué par cinq chaloupes » remplies de monde, et que si l'on vous prend, » on commencera par vous pendre comme un » pirate, quitte à vous faire votre procès après. » J'aurois cru, monsieur, qu'un avis de cette » importance m'auroit procuré une meilleure » réception que celle que vous me faites ». — » Je n'ai jamais été ingrat, lui dis-je, pour ceux » qui m'ont rendu service; mais il est absolu- » ment impossible de comprendre le motif du

» dessein que, selon vous, on a pris contre moi.
» Cependant je veux profiter de vos conseils,
» et puisqu'on a formé un projet si abominable
» contre moi, je m'en vais dans le moment,
» et je donnerai ordre qu'on mette à la voile
» si on a bouché la voie d'eau, ou si elle ne nous
» empêche pas de tenir la mer. Mais, monsieur,
» faudra-t-il que je prenne ce parti-là sans sa-
» voir cette affaire à fond, et ne pourriez-vous
» pas me donner quelques lumières là-dessus »?

« Je n'en sais qu'une partie, me dit-il, mais
» j'ai avec moi un marinier hollandais, qui
» pourroit vous en instruire, si le temps le per-
» mettoit. Vous ne sauriez l'ignorer entière-
» ment vous-même ; car voici ce dont il s'agit.
» Vous avez été avec le vaisseau à Sumatra,
» où le capitaine a été tué avec trois de ses gens
» par les insulaires, et vous vous en êtes allé
» avec le vaisseau pour exercer la piraterie.
» Voilà la base de toute cette affaire, et l'on
» vous exécutera en qualité de pirate, sans
» beaucoup de façon. Vous savez bien que les
» vaisseaux marchands n'en font pas beaucoup
» avec les écumeurs de mer, quand ils les ont
» en leur pouvoir ».

« Vous parlez bien anglais à présent, lui dis-
» je, et je vous remercie. Quoique nous n'ayons
» aucune part dans le crime dont vous venez de
» parler, et que nous ayons acquis la propriété
» du vaisseau par les voies les plus légitimes,
» je veux pourtant prendre mes précautions
» pour éviter le malheur dont votre discours me
» menace ». — « Prendre vos précautions, mon-
» sieur ! me répondit-il brusquement ; vous
» vous servez d'une expression bien foible. La
» meilleure précaution ici, est de se mettre au
» plus vîte à l'abri du danger. Si vous vous in-

» téressez à votre propre vie et à celle de tous
» vos gens, vous leverez l'ancre sans délai dès
» que l'eau sera haute; vous profiterez alors de
» toute la marée, et vous serez déjà bien loin
» en mer, avant qu'ils puissent descendre jus-
» qu'ici. Ils doivent se servir de la marée tout
» comme vous; et comme ils sont à vingt milles
» d'ici, vous les devancerez de deux bonnes
» heures, et s'il fait un vent un peu gaillard,
» leurs chaloupes n'oseront pas vous donner la
» chasse en pleine mer ».

« Monsieur, lui dis-je, vous me rendez un
» service très-important; que voulez-vous que
» je fasse pour vous en témoigner ma reconnois-
» sance »? — « Vous n'êtes pas peut-être assez
» convaincu de la vérité de mon avis, me ré-
» pondit-il, pour avoir réellement envie de
» m'en récompenser. Cependant, si vous parlez
» sérieusement, j'ai une proposition à vous
» faire. On me doit dix-neuf mois de paye dans
» le vaisseau avec lequel je suis venu d'Angle-
» terre, et il en est dû sept à mon camarade le
» Hollandais; si vous voulez nous les payer,
» nous suivrons votre fortune sans vous rien
» demander de plus, si rien ne s'offre qui soit
» capable de vous convaincre de la vérité de
» mon avis; et si le contraire arrive, nous vous
» laisserons le maître de nous récompenser
» comme vous le trouverez à propos ».

J'y topai d'abord, et dans le moment même je me fis mener au vaisseau avec eux. A peine en étois-je approché que mon associé, qui étoit resté à bord, monta sur le tillac, et me cria que la voie d'eau venoit d'être bouchée. « Dieu
» en soit loué, lui dis-je; mais qu'on lève l'an-
» cre au plus vîte ». — « Et pourquoi donc, me
» répondit-il, que voulez-vous dire par-là »?

— « Point de questions, lui répliquai-je; que » tout l'équipage mette la main à l'œuvre, et » qu'on lève l'ancre dans le moment, sans per- » dre une seule minute ».

Quoiqu'il fût extrêmement surpris de cet ordre, il ne laissa pas d'appeler le capitaine, et de le lui communiquer; et quoique la marée ne fût pas encore tout-à-fait haute, favorisés d'un vent frais qui venoit de terre, nous ne laissâmes pas de mettre à la voile. Je fis venir ensuite mon associé dans la hutte; je lui dis tout ce que je savois de cette histoire, et les deux nouveaux venus en racontèrent le reste.

Comme ce récit demandoit du temps, un des matelots vint dire de la part du capitaine, que cinq chaloupes fort chargées de monde nous donnoient la chasse; ce qui nous fit voir évidemment que l'avis que nous avions reçu n'étoit que trop bien fondé. Là-dessus je fis assembler tout l'équipage, et je l'instruisis du dessein qu'on avoit formé de prendre notre vaisseau, et de nous traiter comme des pirates; et je leur demandai s'ils étoient résolus à se défendre. Ils répondirent tous avec alégresse, qu'ils vouloient vivre et mourir avec nous.

Comme j'étois du sentiment qu'il falloit se battre jusqu'à notre dernier soupir, je voulus savoir du capitaine ce qu'il falloit faire pour nous défendre avec succès. Il me dit qu'il seroit bon de tenir les ennemis en respect avec notre artillerie, tant que nous pourrions: qu'ensuite il falloit leur donner de bonnes salves de mousqueterie, et si malgré tout cela, ils approchoient du vaisseau, le meilleur parti seroit de nous retirer sous le tillac, qu'il leur seroit peut-être impossible de mettre en pièces, faute d'outils nécessaires.

Nous donnâmes en même temps ordre au canonnier de placer près du gouvernail deux pièces chargées à cartouche, pour nettoyer le tillac en cas de besoin; et dans cette posture nous attendîmes les chaloupes, gagnant toujours la haute mer à l'aide d'un vent favorable. Nous voyions distinctement les chaloupes à quelque distance de nous; elles étoient extrêmement grandes, montées d'un nombre de gens, et elles faisoient force de voiles pour nous atteindre.

Il y en avoit deux, que par nos lunettes d'approche nous reconnûmes pour anglaises, qui devançoient de beaucoup les autres, et gagnoient sur nous considérablement. Quand nous les vîmes sur le point de nous atteindre, nous tirâmes un coup de canon sans boulet pour leur donner le signal que nous voulions entrer en conférence avec eux, et en même temps nous mîmes pavillon blanc. Ils continuoient toujours à nous suivre, en mettant au vent toutes les voiles qu'ils avoient; et quand nous les vîmes à portée, nous mîmes pavillon rouge, et leur tirâmes un coup de canon à boulet.

Ils ne laissèrent pas pour cela de pousser leur pointe, et les voyant assez près de nous pour leur parler avec une trompette parlante, nous les arraisonnâmes, en les avertissant qu'il leur en prendroit mal s'ils approchoient davantage.

C'étoit parler à des sourds; nous remarquâmes qu'ils faisoient tous leurs efforts pour venir sous notre poupe, et pour attaquer le vaisseau par-là. Là-dessus, persuadé qu'ils se fioient sur les forces qui les suivoient, je fis pointer sur eux, et les voyant vis-à-vis de notre

bord, je leur fis tirer cinq coups de canon, un desquels emporta toute la poupe de la chaloupe la plus éloignée; ce qui força les matelots à baisser toutes les voiles, et à se jeter tous du côté de la proue de peur d'aller à fond. Ce mauvais succès n'empêcha pas ceux de la chaloupe la plus avancée d'aller toujours leur chemin.

Dans le temps que nous nous préparions à donner à celle-là son fait à part, une des trois qui suivoient s'en fut tout droit à celle qui venoit d'être mise dans un si pitoyable état, et en tira tous les hommes. Cependant nous arraisonnâmes pour la seconde fois la chaloupe la plus avancée, en lui offrant une trève pour parlementer, et pour être informés de la raison de leur procédé. Point de réponse encore; elle tâcha seulement de gagner notre poupe: sur quoi notre canonnier, qui entendoit son métier à merveille, lui tira encore deux coups de canon: ils manquèrent l'un et l'autre; ce qui porta ceux de la chaloupe à pousser un grand cri en tournant leurs bonnets à l'entour de la tête. Le canonnier s'étant préparé de nouveau, en moins de rien, fit feu sur eux avec plus de succès, et quoiqu'il manquât le corps de la chaloupe, un des coups donna au beau milieu des matelots, et fit un effet terrible. Trois autres coups que nous leur tirâmes immédiatement après, mirent presque tout en pièces, et leur emportèrent le gouvernail avec une pièce de l'arrière; ce qui les mit dans un grand désordre. Pour les achever, notre canonnier fit encore feu sur eux de deux autres pièces, qui les accommodèrent si bien, que nous vîmes la chaloupe sur le point d'aller à fond, et plusieurs matelots déjà dans l'eau.

Là-dessus je fis d'abord armer la pinasse que nous avions tenue jusques-là tout près du vaisseau, et je donnai ordre à nos gens d'empêcher nos ennemis de se noyer, d'en prendre autant qu'ils pourroient, de revenir avec eux à bord dans le moment ; car nous voyions déjà les autres chaloupes avancer sur nous avec toute la vîtesse possible.

Nos gens suivirent ponctuellement mes ordres. Ils en prirent trois, parmi lesquels il y en avoit un sur le point de se noyer, que nous eûmes bien de la peine à faire revenir à lui. Dès que nous les eûmes à bord, nous fîmes force de voiles pour gagner la haute mer, et nous vîmes que, quand les trois dernières chaloupes avoient joint les deux autres, elles avoient trouvé à propos d'abandonner la chasse.

Délivré d'un si grand danger, où je n'avois pas le moindre lieu de m'attendre, je résolus de changer de cours, et d'ôter par-là le moyen à qui que ce fût de deviner où nous avions dessein d'aller. Nous courûmes du côté de l'est, hors de la route de tous les vaisseaux européens.

N'ayant plus rien à craindre alors, nous questionnâmes nos deux nouveaux venus sur les motifs de toute cette entreprise qu'on avoit faite contre nous, et le Hollandais nous en découvrit tout le mystère. Il nous dit que celui qui nous avoit vendu le vaisseau n'étoit qu'un scélérat, qui s'en étoit emparé après que le capitaine (dont il nous dit le nom, sans que je m'en puisse souvenir à présent) eut été tué par les insulaires avec trois de ses gens. Il avoit été lui-même de cet équipage-là, et s'étoit échappé des mains des Barbares, s'étant jeté dans un bois avec trois autres, et il avoit été obligé de s'y cacher quelque temps. Ensuite il

s'étoit sauvé lui seul d'une manière miraculeuse, en abordant à la nage la chaloupe d'un vaisseau hollandais qui revenoit de la Chine, et qui s'étoit mis à l'ancre sur cette côte pour faire aiguade.

Quand il eut été quelque temps à *Batavia*, il y arriva deux hommes de ce vaisseau, qui avoient abandonné leurs compagnons pendant le voyage : ils avoient rapporté que le canonnier qui s'en étoit fui avec le navire, l'avoit vendu à Bengale à une troupe de pirates, qui s'étant mis à croiser, avoient déjà pris un bâtiment anglais et deux hollandais très-richement chargés.

Cette dernière partie du discours nous embarrassa fort, quoique nous en connussions toute la fausseté; nous vîmes évidemment que, si nous étions tombés entre les mains de ceux qui venoient de nous donner la chasse si chaudement, ç'auroit été fait de nous. En vain aurions-nous défendu notre innocence contre des gens si terriblement prévenus, qui auroient été nos accusateurs et en même temps nos juges, et dont nous n'aurions dû attendre que tout ce que la rage peut inspirer et faire exécuter à des hommes qui ne sont pas maîtres de leurs passions.

Cette considération fit croire à mon associé, que le meilleur parti pour nous étoit celui de retourner à Bengale, sans toucher à aucun port. Nous pouvions nous justifier là sans peine, en faisant voir où nous avons été quand le navire en question y étoit entré, de qui nous l'avions, et de quelle manière; et si l'affaire avoit été débattue devant les juges, nous étions sûrs de n'être pas pendus sur-le-champ, et de recevoir ensuite notre sentence.

Je fus d'abord de l'opinion de mon associé ; mais je la rejetai après y avoir songé plus mûrement ; puisque nous nous trouvions de l'autre côté du détroit de Malacca, nous ne pouvions retourner à Bengale, sans courir les plus grands dangers. Le bruit de notre crime prétendu et de la mauvaise réception que nous avions faite à nos agresseurs, devoit avoir donné l'alarme par-tout, et nous devions être guettés en chemin par tous les vaisseaux anglais et hollandais. D'ailleurs, notre retour auroit eu tout l'air d'une fuite, et il n'en falloit pas davantage pour nous condamner sur l'étiquette du sac. Je communiquai ces réflexions à l'Anglais qui nous avoit découvert la conspiration contre nous, et il ne les trouva que trop solides.

Là-dessus nous résolûmes d'aller chercher la côte de Tunquin, et de là celle de la Chine, en poursuivant notre dessein de négocier, de vendre quelque part notre vaisseau, et de nous en retourner avec quelque bâtiment du pays. Ces mesures nous parurent les meilleures pour notre sûreté, et nous fîmes cours nord-nord-est, en nous mettant plus au large de cinquante lieues que n'étoit la route ordinaire.

Ce parti nous jeta dans quelques inconvéniens. A cette hauteur nous trouvâmes les vents plus constamment contraires, venant d'ordinaire de l'est-nord-est, ce qui devoit faire durer très-long-temps notre voyage, et malheureusement nous étions assez mal pourvus de vivres. D'ailleurs, il y avoit à craindre que quelques-uns des vaisseaux, dont les chaloupes nous avoient attaqués, et qui étoient destinés pour les mêmes endroits, n'entrassent dans ces ports avant nous, ou que quelqu'autre navire, informé de tout ce qui venoit de se

passer, ne nous poursuivît avec toute l'opiniâtreté possible.

J'avoue que j'étois dans une très-fâcheuse situation, et que je me croyois dans les circonstances les plus désagréables où je me fusse trouvé. Je n'avois jamais commis le moindre acte frauduleux, bien loin de mériter le titre de voleur ou de pirate. Toute ma mauvaise conduite depuis ma jeunesse avoit consisté à être mon propre ennemi, et c'étoit la première fois de ma vie que j'avois couru risque d'être traité comme un criminel du plus bas ordre. J'étois parfaitement innocent; mais il ne m'étoit pas possible de donner des preuves convaincantes de mon innocence.

Mon associé me voyant abîmé dans une profonde mélancolie, quoiqu'il eût été d'abord aussi embarrassé que moi, commença à me donner courage; et me faisant une exacte description des différens ports de cette côte, il me dit qu'il étoit d'avis de chercher un asyle dans la Cochinchine, ou dans la baie de Tunquin, d'où nous pouvions gagner *Macao*, ville qui avoit autrefois appartenu aux Portugais, et où il y avoit encore un bon nombre de familles europeennes, et sur-tout des missionnaires, qui y étoient venus dans l'intention de se transporter de là dans la Chine.

Nous nous en tînmes à cette résolution; et après un voyage fort ennuyeux, dans lequel nous avions beaucoup souffert par la disette des vivres, nous découvrîmes la côte de *Cochinchine*, et nous prîmes le parti d'entrer dans une petite rivière, où il y avoit pourtant assez d'eau pour notre bâtiment, résolus de nous informer ou par terre, ou par le moyen de notre pinasse, s'il y avoit quelques vaisseaux dans les ports d'alentour.

La précaution que nous avions prise d'entrer dans cette petite rivière, nous tira d'affaire fort heureusement. Quoique nous ne vissions pas d'abord des vaisseaux dans la baie de Tunquin, cependant le lendemain matin nous y vîmes entrer deux vaisseaux hollandais; et un autre sans couleurs, que nous prîmes pourtant pour hollandais aussi, passa à deux lieues de nous, faisant cours vers la côte de la Chine. L'après-dînée nous apperçûmes encore deux bâtimens anglais, qui prenoient la même route. Ainsi nous étions bien heureux d'être cachés dans cet asyle, dans le temps que nous étions environnés de tous côtés par un si grand nombre d'ennemis.

Nous n'étions pas pourtant tout-à-fait à notre aise; le pays où nous étions entrés, étoit habité par les gens les plus barbares, qui étoient voleurs, non-seulement de naturel, mais encore de profession. Dans le fond, nous n'avions rien à faire avec eux; excepté le soin de chercher quelques provisions : nous ne souhaitions pas d'avoir avec eux le moindre commerce. Néanmoins nous eûmes bien de la peine à nous défendre de leurs insultes.

La rivière où nous étions n'étoit distante que de quelques lieues des dernières bornes septentrionales de tout le pays, et en côtoyant avec notre chaloupe, nous découvrîmes la pointe de tout le royaume au nord-est, où s'ouvre la grande baie de *Tunquin*. C'est en suivant les côtes de cette manière, que nous avions découvert les vaisseaux ennemis, dont nous étions environnés de tous côtés. Les habitans de l'endroit où nous nous trouvions, étoient précisément, comme je l'ai déjà dit, les plus barbares de toute cette côte, n'ayant aucun commerce avec aucun autre peuple, et ne vivant que de poisson, d'huile,

et des vivres les plus grossiers. Une marque évidente de leur barbarie excessive, étoit l'abominable coutume qu'ils avoient de réduire en esclavage tous ceux qui avoient le malheur de faire naufrage sur leur territoire ; et nous en vîmes bientôt un échantillon de la manière suivante.

J'ai observé ci-dessus que notre navire s'étoit fait une voie d'eau au milieu de la mer, sans qu'il nous eût été possible de la découvrir. Quoiqu'elle eût été bouchée d'une manière aussi peu attendue qu'heureuse, dans l'instant même que nous allions être assaillis par les chaloupes anglaises et hollandaises, cependant n'ayant pas trouvé le bâtiment aussi sain que nous l'aurions bien voulu, nous résolûmes d'en tirer tout ce qu'il avoit de plus pesant, et de le mettre sur le côté pour le nettoyer ; et pour trouver la voie d'eau s'il étoit possible.

Conformément à cette résolution, ayant mis d'un seul côté les canons, et tout ce qu'il y avoit de plus pesant dans le vaisseau, nous fîmes de notre mieux pour le renverser, afin de pouvoir venir jusqu'à la quille.

Les habitans, qui n'avoient jamais remarqué rien de pareil, descendirent aussi-tôt vers le rivage, et voyant le vaisseau renversé de ce côté-là, sans appercevoir nos gens qui travailloient dans les chaloupes, et sur des échafaudages du côté qui leur étoit opposé, ils s'imaginèrent d'abord que le bâtiment avoit fait naufrage, et qu'en échouant il étoit tombé sur le côté de cette manière.

Dans cette supposition, ils vinrent environ trois heures après ramer vers nous avec dix ou douze grandes barques montées chacune de huit hommes, résolus, selon toutes les apparences,

de piller le vaisseau, et de mener ceux de l'équipage qu'ils trouveroient vers leur roi, ou capitaine; car nous n'avons pu rien apprendre de la forme de leur gouvernement : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en ce cas-là l'esclavage étoit une chose à laquelle nous devions nous attendre.

Etant avancés du côté du vaisseau, ils se mirent à ramer tout autour, et ils nous découvrirent travaillant de toutes nos forces à la quille et au côté du navire pour le nettoyer, pour le boucher et pour lui *donner le suif*.

Au commencement ils ne firent que nous contempler avec attention, sans qu'il nous fût possible de deviner leur dessein. Cependant, à tout hasard, nous nous servîmes de cet intervalle pour faire entrer quelques-uns de nos gens dans le vaisseau, afin que de là ils donnassent des armes et des munitions à ceux qui travailloient pour se défendre en cas de besoin.

Il fut bientôt temps de s'en servir; car après avoir consulté ensemble pendant un quart-d'heure, et conclu apparemment que le vaisseau devoit avoir échoué, et que nous ne travaillions que pour le sauver, ou pour nous sauver nous-mêmes par le moyen de nos chaloupes, dans lesquelles ils nous voyoient porter nos armes, ils avancèrent sur nous comme sur une proie certaine.

Nos gens les voyant approcher en si grand nombre, commencèrent à s'effrayer, ils étoient dans une assez mauvaise posture pour se défendre, et ils nous crièrent de leur ordonner ce qu'ils devoient faire. Je commandai d'abord à ceux qui étoient sur l'échafaudage de tâcher de se mettre dans le vaisseau au plus vîte, et à ceux qui étoient dans les chaloupes, d'en faire le tour et d'y entrer aussi. Pour nous, qui étions à bord,

nous fîmes tous nos efforts pour redresser le bâtiment. Cependant ni ceux de l'échafaudage, ni ceux des chaloupes ne purent exécuter nos ordres, parce qu'un moment après ils eurent les Barbares sur les bras : déjà deux de leurs barques avoient abordé notre pinasse, et se saisissoient de nos gens comme de leurs prisonniers.

Le premier sur qui ils mirent la main étoit un Anglais, garçon aussi brave que robuste : il avoit un mousquet à la main ; mais au lieu de s'en servir, il le jeta dans la chaloupe ; ce que je pris d'abord pour une imprudence, qui alloit jusqu'à la stupidité : mais il me désabusa bientôt ; car il prit le drôle qui l'avoit saisi par les cheveux, et l'ayant tiré de sa barque dans la nôtre, il lui cogna la tête contre un des bords de la chaloupe, d'une telle force, qu'il lui en fit sortir la cervelle dans le moment.

En même temps un Hollandais, qui étoit à côté de lui, ayant pris le mousquet par le canon, en fit le moulinet de si bonne grace, qu'il terrassa cinq ou six des ennemis qui vouloient se jeter dans la chaloupe.

Ce n'en étoit pas assez pour repousser trente ou quarante hommes, qui se jetoient avec précipitation dans la pinasse, où ils ne s'attendoient à aucun danger, et où il n'y avoit que cinq hommes pour la défendre : mais un accident des plus burlesques nous donna une victoire complète.

Notre charpentier se préparant à *suiver* et à *goudronner* le dehors du vaisseau, venoit de faire descendre dans la pinasse deux chaudrons, l'un plein de poix bouillante, et l'autre de poix-résine, de suif, d'huile, et d'autres matières semblables. L'aide du charpentier avoit encore dans la main une grande cuiller de fer avec

laquelle il fournissoit aux autres cette liqueur chaude, et voyant deux de nos *Cochinchinois* entrer du côté où il étoit, il les arrosa d'une cuillerée de cette matière, qui les força à se jeter à la mer, mugissant comme deux taureaux.

« C'est bien fait, *Jean*, s'écria là-dessus le » charpentier ; ils trouvent la soupe bonne, » donne-leur-en encore une écuellée ». En même temps il court de ce côté-là avec un de ces torchons qu'on attache à un bâton pour laver le vaisseau, et le trempant dans la poix, il en jette une si grande quantité sur ces voleurs, dans le temps que *Jean* avec sa cuiller la leur prodigue libéralement, qu'il n'y eut pas un seul homme dans les trois barques ennemies, qui ne fût misérablement grillé. L'effet en étoit d'autant plus grand et plus prompt, que ces malheureux étoient presque tout nuds, et je puis dire que de mes jours je n'ai entendu des cris plus affreux, que ceux que poussèrent alors ces pauvres *Cochinchinois*.

C'est une chose digne de remarque, que, quoique la douleur fasse pousser des cris à tous les peuples du monde, cependant ces cris sont tout aussi différens que leurs différens langages. Je ne saurois mieux nommer le son qui frappa pour lors nos oreilles, qu'un hurlement, et je n'ai jamais rien entendu qui en approchât davantage, que le bruit affreux que firent ces loups qui vinrent m'attaquer autrefois dans le Languedoc.

Jamais victoire ne me fit plus de plaisir, non-seulement parce qu'elle nous délivra d'un danger qui, sans cet expédient, auroit été très-grand, mais sur-tout parce qu'elle fut remportée sans répandre de sang et sans tuer personne,

excepté celui à qui notre Anglais avoit cassé la tête contre le bord de la chaloupe. J'aurois été au désespoir de faire périr ces malheureux, quoiqu'en défendant ma propre vie, parce que je savois qu'ils n'avoient pas la moindre notion de l'injustice qu'ils commettoient en nous attaquant. Je sais que la chose, étant nécessaire, auroit été juste, parce qu'il ne peut pas y avoir de crime à se défendre ; mais je crois que la vie a bien de l'amertume, quand on s'est vengé en tuant son prochain, et j'aimerois mieux souffrir d'assez grandes insultes, que de faire périr mon agresseur. Je pense même que tous ceux qui réfléchissent et qui connoissent le prix de l'humanité, sont de mon sentiment. J'en reviens à mon histoire.

Pendant cette bataille comique nous avions, mon associé et moi, si bien employé les gens que nous avions à bord, que le vaisseau fut enfin redressé. Les canons étoient déjà remis dans leurs places, et le canonnier me pria d'ordonner à ceux de nos chaloupes de se retirer, parce qu'il vouloit faire feu sur les ennemis.

Je lui dis de n'en rien faire, et que le charpentier nous en délivreroit bien sans le secours du canon ; j'ordonnai seulement au cuisinier de faire chauffer une autre chaudronnée de poix. Mais heureusement nous n'en eûmes que faire; les pauvres diables étoient si mécontens de leur premier assaut, qu'ils n'avoient garde d'en tenter un second. D'ailleurs, ceux qui étoient le plus éloignés de nous voyant le vaisseau redressé et à flot, commençoient apparemment à sentir leur méprise, et par conséquent ils ne trouvoient pas à propos de pousser plus loin leur dessein.

C'est ainsi que nous nous tirâmes d'affaire

d'une manière divertissante ; et ayant porté à bord quelques jours auparavant seize bons cochons gras, du riz, des racines et du pain, nous résolûmes de remettre en mer à quelque prix que ce fût, persuadés que, le jour d'après, nous nous trouverions environnés d'un si grand nombre de *Cochinchinois*, que nos *chaudrons* auroient de la peine à fournir à tous leurs besoins.

Le même soir donc nous reportâmes toutes nos affaires dans le vaisseau, et le lendemain matin nous fûmes en état de faire voile. Nous trouvâmes bon néanmoins de nous tenir à l'ancre à quelque distance, ne craignant pas les ennemis, parce que nous étions en bonne posture pour les attendre. Le jour suivant, ayant achevé tout ce que nous avions à faire à bord, et voyant que nos voies d'eau étoient parfaitement bouchées, nous mîmes à la voile. Nous aurions fort souhaité d'entrer dans la baie de *Tunquin*, pour savoir ce qu'étoient devenus les vaisseaux hollandais qui y avoient été ; mais nous y avions vu entrer plusieurs autres bâtimens depuis peu, et par conséquent nous n'osâmes pas nous y hasarder. Nous fîmes donc cours du côté du nord-est, vers l'île *Formosa*, ayant aussi grand'peur de rencontrer quelque vaisseau anglais ou hollandais, qu'un vaisseau marchand européen voguant dans la Méditerranée a peur de rencontrer un vaisseau de guerre d'*Alger*.

Nous fîmes d'abord cours nord-est, comme si nous voulions aller aux îles Manilles ou aux îles Philippines, afin d'être hors de route des vaisseaux européens, et ensuite nous tournâmes vers le nord jusqu'à ce que nous vinssions au vingt-deuxième degré trois minutes de latitude, et de cette manière nous arrivâmes à l'île *Formosa*. Nous y mîmes à l'ancre pour

prendre de l'eau fraîche et d'autres provisions; nous en fûmes fournis abondamment par le peuple, qui nous fit voir beaucoup d'intégrité dans tout le commerce que nous fîmes avec lui. Peut-être ces bonnes manières et cette probité sont-elles dues au christianisme qui a été autrefois planté dans cette île par des missionnaires hollandais. Ce qui confirme une remarque que j'ai toujours faite, touchant la religion chrétienne, par-tout où elle est reçue; qu'elle y produise des effets sanctifians ou non, elle civilise les nations, et du moins elle réforme leurs manières.

De là nous continuâmes à faire cours du côté du nord, en nous tenant toujours à une distance égale des côtes de la Chine, et de cette manière nous passâmes par-devant tous les ports où les vaisseaux européens sont accoutumés de relâcher, bien résolus de faire tous nos efforts pour ne pas tomber entre leurs mains. Il est sûr, si ce malheur nous étoit arrivé, sur-tout dans ce pays-là, nous étions perdus, et j'en avois tellement peur en mon particulier, que j'aurois mieux aimé me trouver entre les griffes de l'inquisition.

Etant parvenus alors à la latitude de trente-trois degrés, nous résolumes d'entrer dans le premier port que nous trouverions, et pour cet effet nous avançâmes du côté du rivage. Nous n'en étions qu'à deux lieues, quand une barque vint à notre rencontre, avec un vieux pilote portugais, qui voyant que notre vaisseau étoit européen, venoit pour nous offrir ses services. Cette offre nous fit plaisir, et nous le prîmes à bord. Sur quoi, sans nous demander où nous avions envie d'aller, il renvoya sa barque.

Nous étions alors les maîtres de nous faire

mener où nous le trouvions bon, et je proposai au bon vieillard de nous conduire *au golfe de Nanquin*, qui est dans la partie la plus septentrionale de la côte de la Chine. Il nous répondit qu'il connoissoit fort bien ce golfe; mais qu'il étoit fort curieux de savoir ce que nous y voulions faire.

Je lui dis que nous avions envie d'y vendre notre cargaison, et d'acheter à la place des porcelaines, des toiles peintes, des soies crues et des soies travaillées, etc. Il nous répondit, qu'à ce compte le meilleur port pour nous auroit été celui de Macao, où nous aurions pu nous défaire de notre opium très-avantageusement, et acheter des denrées de la Chine à aussi bon marché qu'à *Nanquin*.

Pour mettre fin au discours de notre pilote, qui étoit fort circonstancié, nous lui dîmes que nous n'étions pas seulement marchands, mais encore voyageurs, et que notre but étoit d'aller voir la grande ville de *Pékin*, et la cour du fameux monarque de la Chine. — « Vous feriez » donc fort bien, répondit-il, d'aller vers » Ningpo, d'où, par la rivière qui se jette là dans » la mer, vous pouvez gagner en peu d'heures » le grand canal ». Ce canal qui est par-tout navigable, passe par le cœur de tout le vaste empire chinois, croise toutes les rivières, et traverse plusieurs collines par le moyen de portes et d'échelles, et s'avance jusqu'à *Pékin*, parcourant une étendue de deux cent soixante-douze lieues.

« Voilà qui est fort bien, seigneur portugais, » lui répondis-je; mais ce n'est pas cela dont » il s'agit, nous vous demandons seulement si » vous pouvez nous conduire à *Nanquin*, d'où » nous puissions ensuite aller facilement à la

» cour du roi de la Chine ». Il me dit qu'il le pourroit faire fort aisément, et que depuis peu un vaisseau hollandais avoit pris précisément la même route. Cette circonstance n'étoit guère propre à me plaire, et j'aurois autant aimé rencontrer le diable, pourvu qu'il ne fût pas venu dans une figure trop effrayante, que des vaisseaux hollandais, qui, négociant dans ces pays, sont beaucoup plus gros et mieux équipés que n'étoit le nôtre.

Le vieillard me trouvant consterné au seul nom d'un vaisseau hollandais, me dit que nous ne devions pas être alarmés de ce qu'il venoit de nous dire, puisque les Hollandais n'étoient point en guerre avec notre nation. — « Il est » vrai, lui répondis-je, mais on ne sait pas de » quelle manière ces gens-là nous traiteroient, » dans un pays où ils sont hors de la justice. » — Il n'y a rien à craindre, repartit-il ; vous » n'êtes point pirates, et ils n'attaqueront point » des marchands qui ne cherchent qu'à faire » paisiblement leurs affaires ».

Si à ce discours tout mon sang ne me monta pas au visage, c'est apparemment parce que la nature avoit ménagé quelque obstruction dans quelque vaisseau pour en arrêter le cours. J'étois dans un si grand désordre, qu'il n'étoit pas possible que notre Portugais ne s'en apperçût. « Monsieur, me dit-il, il semble que mon » discours vous fasse de la peine ; vous irez où » vous le trouverez à propos, et soyez sûr que » je vous rendrai tous les services dont je suis » capable. — Il est vrai, seigneur portugais, lui » répondis-je ; je suis dans une assez grande » irrésolution touchant la route qu'il faudra » prendre, parce que vous venez de parler de » pirates ; je souhaite qu'il n'y en ait point dans

» ces mers-ci. Nous ne sommes guère en état de » leur faire tête ; vous voyez que notre navire » n'est pas des plus gros, et que l'équipage en » est assez foible ».

— « Vous pouvez dormir en repos là-dessus, » me dit-il ; aucun pirate n'a paru dans ces mers » depuis quinze ans, excepté un seul qu'on a vu, » il y a environ un mois, dans la baie de Siam, » mais il est sûr qu'il a tiré du côté du sud ; » d'ailleurs ce n'est point un vaisseau fort con- » sidérable et propre à ce métier. C'est un vais- » seau marchand avec lequel l'équipage s'en » est fui après la mort du capitaine, qui a été » tué dans l'île de Sumatra ».

— « Comment, dis-je, faisant semblant de ne » rien savoir de cette affaire, ces coquins ont- » ils tué leur propre capitaine ? — Je ne peux » pas dire, répondit-il, qu'ils l'ont massacré » eux-mêmes ; mais comme dans la suite ils se » sont rendus maîtres du vaisseau, il y a beau- » coup d'apparence qu'ils l'ont trahi, et qu'ils » l'ont livré à la cruauté des Indiens. — A ce » compte-là, dis-je, ils ont autant mérité la » mort que s'ils l'avoient massacré de leurs pro- » pres mains. — Sans doute, repartit le bon » vieillard ; aussi seront-ils punis selon leur » mérite, s'ils sont rencontrés par les Anglais » ou par les Hollandais ; car ils sont tous con- » venus ensemble de ne leur point donner de » quartier s'ils tombent entre leurs mains ».

Je lui demandai là-dessus comment ils pouvoient espérer de rencontrer ce pirate, puisqu'il n'étoit plus dans ces mers. « On l'assure, » reprit-il ; mais ce qu'il y a de certain, c'est » qu'il a été dans la rivière de *Cambodia*, et » qu'il y a été découvert par quelques Hol- » landais qu'il avoit laissés à terre en se rendant

» maître du vaisseau. Il est certain encore que » quelques marchands anglais et hollandais qui » se trouvoient alors dans la même rivière, ont » été sur le point de le prendre. Si leurs premières chaloupes, continua-t-il, avoient été » secondées comme il faut par les autres, il auroit été pris indubitablement; mais ne voyant » que deux chaloupes à portée, il fit feu dessus, » et les mit hors d'état avant que les autres » fussent à portée; il gagna ensuite la haute » mer, et il ne fut pas possible aux chaloupes » de continuer à le poursuivre. Mais on a une » description si exacte de ce bâtiment, qu on le » reconnoîtra sans peine par-tout où on le trouvera, et l'on a résolu unanimement de faire » pendre à la grande vergue le capitaine, et » l'équipage, si jamais on peut s'en rendre » maître ».

— « Comment, dis-je, ils les exécuteront » sans aucune formalité? Ils commenceront par » les faire pendre; et ensuite ils leur feront leur » procès? — Bon! Monsieur, me répondit-il; » de quelle formalité voulez-vous qu'on se » serve avec de pareils scélérats? Il suffit de » les jeter dans la mer pour s'épargner la peine » de la pendaison: ces coquins-là n'auront que » ce qu'ils méritent ».

Voyant que le vieux Portugais ne pouvoit pas quitter notre bord et nous faire le moindre mal, je lui dis vivement: « Voilà justement la » raison pourquoi je veux que vous nous meniez » à *Nanquin*, et non pas à *Macao*, ou à quelque » autre port fréquenté par les Anglais et par » les Hollandais. Sachez que ces capitaines dont » vous venez de parler sont des insolens et des » étourdis qui ne savent pas ce que c'est que » la justice, et qui ne se conduisent ni selon la

» loi divine, ni selon la loi naturelle. Ils sont
» assez inconsidérés pour se hasarder à devenir
» meurtriers, sous prétexte de punir des vo-
» leurs, puisqu'ils veulent faire exécuter des
» gens faussement accusés, et pour les traiter
» en criminels sans se donner la peine de les
» examiner et d'entendre leur défense. Dieu
» me fera la grace peut-être de vivre assez
» long-temps pour en rencontrer quelques-uns
» dans des endroits où l'on pourra leur appren-
» dre de quelle manière il faut administrer la
» justice ».

Là-dessus je lui déclarai naturellement, que le vaisseau où il se trouvoit étoit justement celui qu'ils avoient attaqué avec cinq chaloupes, d'une manière aussi lâche que mal conduite. Je lui contai en détail comment nous avions acheté notre navire de certains Hollandais, et comment nous avions appris dans la suite que c'étoient des coquins qui s'en étoient fuis avec le vaisseau, après que leur capitaine avoit été assassiné par les Indiens de Sumatra; mais je l'assurai que de dire que cet équipage s'étoit mis à pirater, c'étoit débiter une fable inventée à plaisir; que nos ennemis auroient sagement fait de creuser cette affaire avant que de nous attaquer, et qu'ils répondroient devant Dieu du sang qu'ils nous avoient forcés de répandre.

Le bon vieillard fut extrêmement surpris de ce récit, et nous dit que nous avions raison de ne pas vouloir aller du côté du nord. Il nous conseilla de vendre notre navire dans la Chine, et d'en acheter ou d'en bâtir un autre. « Vous
» n'en trouverez pas un si bon que le vôtre,
» ajouta-t-il; mais il vous sera aisé d'en avoir
» un capable de vous ramener à Bengale

» avec vos gens, et avec vos marchandises ».

Je lui dis que je profiterois de son conseil de tout mon cœur, dès que je pourrois trouver un bâtiment à ma fantaisie, et un marchand pour le mien. Il m'assura qu'il y auroit à *Nanquin* des gens de reste, qui seroient ravis d'acheter notre vaisseau; qu'une jonque chinoise suffiroit pour m'en retourner, et qu'il me trouveroit sans peine des gens qui m'achèteroient l'un, et qui me vendroient l'autre.

« Mais, lui dis-je, vous dites que notre vais-» seau sera indubitablement reconnu, et par » conséquent si je prends les mesures que vous » me conseillez, je puis jeter par-là d'honnêtes » gens dans un terrible péril, et être la cause » de leur mort. Il suffira à ces capitaines de » trouver le vaisseau, pour qu'ils se mettent » dans l'esprit qu'ils ont trouvé aussi les crimi-» nels, et qu'ils massacrent de sang-froid des » gens qui n'ont jamais songé à les offenser ».

« Je sais le moyen de prévenir cet inconvé-» nient, me répondit le bon vieillard; je con-» nois les commandans de tous ces vaisseaux, » et je les verrai quand ils passeront par ici; » je ne manquerai pas de leur faire connoître » leur erreur, et de leur dire que, quoiqu'il soit » vrai que le premier équipage s'en est allé » avec le navire, il est faux pourtant qu'il s'en » soit jamais servi pour exercer la piraterie. Je » leur apprendrai sur-tout, que ceux qu'ils ont » attaqués dans la baie de Siam, ne sont pas » les mêmes gens; mais que ce sont d'honnêtes » marchands qui ont acheté le vaisseau de quel-» ques scélérats, qu'ils en croyoient les proprié-» taires. Je suis persuadé que du moins ils s'en » fieront assez à moi, pour agir avec plus de » précaution qu'ils n'avoient d'abord projeté ».

— « Eh bien! lui dis-je, si vous les rencontrez, » voulez-vous bien vous acquitter d'une com- » mission que je vous donnerai pour eux » ?

— « Oui-dà, me répondit-il, pourvu que vous » me la donniez par écrit, afin qu'ils voient » clairement qu'elle vient de vous, et que je ne » l'ai pas forgée de mon chef ». Là-dessus je me mis à leur écrire, et après avoir détaillé toute l'histoire de l'attaque des chaloupes que j'avois été obligé de soutenir, et développé la fausseté des raisons qui les avoient poussés à me faire cette insulte, dans le dessein de me traiter avec toute l'inhumanité possible, je finis en les assurant que, si j'avois le bonheur de les reconnoître jamais en Angleterre, je les en paierois avec usure, à moins que les loix de la patrie n'eussent perdu toute autorité pendant mon absence.

Le vieux pilote lut et relut cet écrit à différentes reprises, et me demanda si j'étois prêt à soutenir tout ce que j'y avançois. Je lui dis que je le soutiendrois tant qu'il me resteroit un sou de bien, et que j'étois très-sûr de trouver une occasion de faire repentir ces messieurs de la précipitation de leur cruel dessein. Mais je n'eus point occasion d'envoyer le Portugais avec cette lettre; car il ne nous quitta point, comme on le verra dans la suite.

Pendant ces conversations, nous avancions toujours du côté de *Nanquin*, et après treize jours de navigation, nous mîmes à l'ancre au sud-ouest du grand golfe, où par hasard nous apprîmes que deux vaisseaux hollandais venoient de passer, et nous en conclûmes qu'en continuant notre route, nous tomberions infailliblement entre leurs mains.

Après avoir consulté sur ce terrible incon-

vénient avec mon associé, qui étoit aussi embarrassé que moi, et aussi irrésolu sur le parti qu'il falloit prendre, je m'adressai au vieux pilote pour lui demander s'il n'y avoit pas près de là quelque baie ou quelque rade où nous pussions entrer pour faire notre commerce particulier avec les Chinois, sans être en danger. Il me dit si je voulois aller du côté du sud, l'espace d'environ quarante-deux lieues, j'y trouverois un petit port nommé *Quinchang*, où les missionnaires débarquoient d'ordinaire en venant de *Macao*, pour aller prêcher dans la Chine la religion chrétienne, et où jamais les vaisseaux européens n'entroient. Qu'étant là je pourrois prendre des mesures pour le reste du voyage : que, dans le fond, ce n'étoit pas un endroit fréquenté par les marchands, excepté dans certains temps de l'année qu'il y avoit une foire où les marchands japonnois venoient se pourvoir de denrées de la Chine.

Nous convînmes tous de faire cours vers ce port, dont peut-être j'orthographie mal le nom. Je l'avois écrit avec ceux de plusieurs autres endroits dans un petit mémoire que l'eau a gâté malheureusement par un accident; je me souviens fort bien que les *Chinois* et les *Japonnois* donnoient à ce petit port un nom tout différent de celui que lui donnoit notre pilote portugais, et qu'il le prononçoit *Quinchang*.

Le jour après que nous nous fûmes fixés à cette résolution, nous levâmes l'ancre, n'ayant été que deux fois à terre pour prendre de l'eau fraîche et des provisions, comme racines, thé, riz, quelques oiseaux, etc. Les gens du pays nous en avoient apporté en abondance, pour notre argent, d'une manière fort civile et fort intègre.

Les vents étant contraires, nous voguâmes cinq jours entiers avant que de surgir à ce port : nous y entrâmes avec toute la satisfaction imaginable. Pour moi, quand je me sentis sur terre, j'étois plein de joie et de reconnoissance envers le ciel, et je résolus, aussi bien que mon associé, de ne jamais remettre le pied dans ce malheureux navire, s'il nous étoit possible de nous défaire de nos marchandises, quand ce seroit d'une manière peu avantageuse.

Je ne saurois m'empêcher de remarquer ici, que de toutes les conditions de la vie il n'y en a aucune qui rende un homme si parfaitement misérable qu'une crainte continuelle. L'écriture sainte nous dit avec beaucoup de raison que, « la peur sert de piége à l'homme ». C'est une mort perpétuelle, et elle accable tellement l'esprit, qu'il est inaccessible au moindre soulagement ; elle étouffe nos esprits animaux, et abat toute cette vigueur naturelle qui nous soutient dans des afflictions d'une autre nature.

Mon imagination, qui en étoit saisie d'une manière affreuse, ne manquoit pas de me représenter le danger bien plus grand qu'il n'étoit réellement ; elle me dépeignoit les capitaines anglais et hollandais comme des gens absolument incapables d'entendre raison, et de distinguer entre des scélérats et d'honnêtes gens, entre une fable inventée pour les tromper, et entre l'histoire véritable et suivie de nos voyages et de nos projets. Rien n'étoit plus facile pour nous, dans le fond, que de faire voir clairement à toute personne un peu sensée que nous n'étions rien moins que des pirates. L'opium et les autres marchandises que nous avions à bord prouvoient clairement que nous avions

été à Bengale, et les Hollandais qui, à ce qu'on disoit, avoient les noms de tous ceux de l'autre équipage, devoient remarquer du premier coup-d'œil que nous étions un mélange d'Anglais, de Portugais et d'Indiens, parmi lesquels il ne se trouvoit que deux Hollandais. En voilà plus qu'il ne me falloit pour convaincre le premier capitaine qui nous auroit rencontrés, de notre innocence et de son erreur.

Mais la peur, cette passion aussi aveugle qu'inutile, nous remplit le cerveau de trop de vapeurs pour y laisser une place à la plus grande vraisemblance. Nous regardions toute cette affaire du mauvais côté; nous savions que les gens de mer Anglais et Hollandais, et particulièrement les derniers, étoient si animés au seul nom de pirates qui s'étoient échappés de leurs mains, en ruinant une partie des chaloupes qu'on avoit envoyées pour les prendre, que nous étions persuadés qu'ils ne voudroient pas seulement nous entendre parler, et qu'ils prendroient pour une preuve convaincante de notre crime prétendu, la figure du vaisseau qu'ils connoissoient parfaitement bien, et notre fuite de la rivière de Cambodia. Pour moi, j'étois assez ma propre dupe pour m'imaginer que, si j'étois dans leur cas, j'agirois tout de même, et que je taillerois tout l'équipage en pièces, sans daigner écouter sa défense

Pendant que nous avions été dans ces inquiétudes, mon associé et moi, nous n'avions pas pu fermer l'œil sans rêver à des cordes et à des grandes vergues : une nuit entr'autres, songeant qu'un vaisseau hollandais nous avoit abordés, je fus dans une telle fureur que, croyant assommer un matelot ennemi, je donnai un coup de poing contre un pilier de mon

lit d'une telle force que je m'écrasai les jointures ; ce qui me fit courir risque de perdre deux de mes doigts. Une chose qui me confirma encore davantage dans l'idée que nous serions maltraités par les Hollandais, si nous étions dans leur pouvoir, c'est ce que j'avois entendu dire des cruautés qu'ils avoient fait essuyer à mes compatriotes à Amboine, en leur donnant la torture avec toute l'inhumanité possible : je craignois qu'en faisant souffrir les douleurs les plus cruelles à quelques-uns de nos gens, ils ne leur fissent confesser des crimes dont ils n'étoient pas coupables, et ne nous punissent comme pirates avec quelque apparence de justice. La charge de notre vaisseau pouvoit leur fournir un puissant motif pour prendre des mesures si inhumaines, puisqu'elle valoit cinq mille livres sterling.

Pendant tout le temps que durèrent nos frayeurs, nous fûmes agités sans relâche par de pareilles réflexions, sans considérer seulement que les capitaines de vaisseaux n'ont pas l'autorité de faire de telles exécutions. Il est certain que, si nous nous étions rendus à quelqu'un d'entr'eux, et s'il avoit été assez hardi pour nous donner la torture, ou pour nous mettre à mort, il en auroit été puni rigoureusement en sa patrie. Mais cette vérité n'étoit pas fort consolante pour nous : un homme qu'on massacre ne tire pas de grands avantages du supplice qu'on fera souffrir à son meurtrier...

Ces frayeurs ne pouvoient que me faire faire de mortifiantes réflexions sur les différentes particularités de ma vie passée. Après avoir consumé quarante ans dans des travaux et des dangers continuels, je m'étois vu dans le port vers lequel tous les hommes tendent, une *opu-*

tente tranquillité; et j'avois été assez malheureux pour me plonger de nouveau par mon propre choix dans des inquiétudes plus grandes que celles dont je m'étois tiré d'une manière si peu attendue. Quel chagrin pour moi, qui pendant ma jeunesse m'étois échappé de tant de périls, de me voir dans ma vieillesse exposé, par mon génie aventurier, à perdre la vie sur une potence pour un crime pour lequel je n'avois jamais eu le moindre penchant, bien loin d'en être coupable!

Quelquefois des pensées pieuses succédoient à ces considérations chagrinantes; je me mettois dans l'esprit que si je tombois dans ce malheur que je craignois si fort, je devois considérer ce désastre comme un effet de la Providence, qui, malgré mon innocence par rapport au cas présent, pouvoit me punir pour d'autres crimes, et que j'étois obligé de m'y soumettre avec humilité de la même manière que si elle avoit trouvé à propos de me châtier par un naufrage, ou par quelqu'autre malheur qui eût du rapport avec ma vie errante.

Il m'arrivoit encore assez souvent d'être excité par ma crainte à prendre des résolutions vigoureuses; je ne songeois alors qu'à combattre jusqu'à la dernière goutte de mon sang, plutôt que de me laisser prendre par des gens capables de me massacrer de sang-froid.

Il vaudroit encore mieux pour moi, disois-je en moi-même, d'être pris par des sauvages et de leur servir de nourriture, que de tomber entre les mains de ces gens, qui peut-être seront ingénieux dans leur cruauté, et qui ne me feront mourir qu'après m'avoir déchiré par la torture la plus violente. Quand j'ai été aux mains avec les anthropophages, c'étoit toujours

dans le dessein de me battre jusqu'à mon dernier soupir; par quelle raison serois-je plus lâche quand il s'agit d'éviter un malheur plus terrible?

Quand ces sortes de pensées avoient le dessus dans mon imagination, j'étois dans une espèce de fièvre, et dans une agitation comme si j'étois réellement engagé dans un combat opiniâtre; mes yeux brilloient, et le sang me bouillonnoit dans les veines; je résolvois alors fermement, si j'étois obligé d'en venir là, de ne jamais demander quartier, et de faire sauter le vaisseau en l'air quand je ne pourrois plus résister, afin de laisser à mes persécuteurs si peu de butin qu'ils n'auroient garde de s'en vanter.

Plus nos inquiétudes avoient été grandes pendant que nous étions encore en mer, et plus nous fûmes charmés quand nous nous vîmes à terre. A cette occasion mon associé me raconta que la nuit auparavant il avoit rêvé qu'il avoit un grand fardeau sur les épaules, et qu'il le devoit porter au haut d'une colline; mais que le pilote portugais l'avoit levé de dessus son dos, et qu'en même temps, au lieu d'une colline, il n'avoit trouvé qu'un terrein uni et agréable. Ce songe-là étoit plus significatif que les rêves ne le sont d'ordinaire; nous étions véritablement comme des gens qu'on venoit de décharger d'un pesant fardeau.

Dès que nous fûmes à terre, notre vieux pilote, qui avoit conçu beaucoup d'amitié pour nous, nous trouva un logement et un magasin, qui dans le fond ne faisoient ensemble que le même bâtiment. C'étoit une petite cabane jointe à une hutte spacieuse, le tout fait de *cannes* et environné d'une palissade de ces gran-

des cannes appelées *bambous* dans les Indes. Cette palissade nous servoit beaucoup pour mettre nos marchandises à l'abri de la subtilité des voleurs, dont il y a une assez grande quantité dans ce pays-là. D'ailleurs, le magistrat du lieu nous accorda, pour plus grande sûreté, une sentinelle qui faisoit la garde devant notre magasin, avec une espèce de demi-pique à la main. Nous en étions quittes, en donnant à cette sentinelle un peu de riz, et une petite pièce d'argent; ce qui ne montoit tout ensemble qu'à la valeur de trois sous par jour.

Il y avoit déjà du temps que la foire dont j'ai parlé étoit finie : cependant il y avoit encore dans la rivière trois ou quatre jonques chinoises, avec deux bâtimens japonnois, chargés de denrées, qu'ils avoient achetées dans la Chine; et ils n'avoient pas fait voile jusqu'alors, parce que les marchands étoient encore à terre.

Le premier service que nous rendit notre pilote, c'est de nous faire faire connoissance avec trois missionnaires, qui s'étoient arrêtés là quelque temps pour convertir les habitans du lieu. Il est vrai qu'ils avoient fait de leurs prosélytes une assez plaisante sorte de chrétiens; mais c'étoit-là leur affaire, et non pas la nôtre. Parmi ces messieurs, il y avoit un prêtre français, fort joli homme, de bonne humeur, d'une conversation fort aisée. Il s'appeloit le *Père Simon*, et ses manières étoient bien éloignées de la gravité de ses deux compagnons, qui étoient l'un Portugais, et l'autre Génois. Ils étoient d'une grande austérité, et sembloient prendre extrêmement à cœur l'ouvrage pour lequel on les avoit envoyés, occupés continuellement à s'insinuer dans l'esprit des habitans, et à trouver moyen de lier conversation avec eux.

Nous avions le plaisir de manger souvent avec ces religieux, et d'apprendre par-là leur manière de prêcher l'évangile aux païens. Il est certain que ce qu'ils appeloient la conversion des Chinois, étoit fort éloigné de mériter un titre si magnifique; tout le christianisme de ces pauvres gens ne consiste guère qu'à savoir prononcer le nom de *Jésus-Christ*, à dire quelques prières adressées à la Vierge et à son Fils, dans un langage qui leur est inconnu, et à faire le signe de la croix. Cette crasse ignorance de ces prétendus convertis n'empêche pas les missionnaires de croire fermement que ces gens iront tout droit en paradis, et qu'ils sont eux-mêmes les glorieux instrumens du salut de leurs prosélytes; c'est dans l'espérance d'un succès si merveilleux, qu'ils hasardent de grands voyages, qu'ils subissent le triste sort de faire un long séjour parmi ces barbares, et qu'ils s'exposent à une mort accompagnée des tourmens les plus cruels. Pour moi, quelque mauvaise opinion que j'aie de leur manière de convertir les païens, je croirois pourtant manquer de charité, si je n'avois pas une haute idée du zèle qui les porte à entreprendre un pareil ouvrage, au milieu de mille dangers et sans la moindre vue d'un intérêt temporel.

Le religieux français nommé le *P. Simon*, avoit ordre de s'en aller à *Pékin*, où réside le grand empereur de la Chine, et il n'étoit dans cette petite ville que pour attendre un compagnon, qui devoit venir de Macao pour faire ce voyage avec lui. Je ne le rencontrois jamais qu'il ne me pressât d'aller avec lui, en m'assurant qu'il me montreroit tout ce qu'il y a de grand et de beau dans tout ce fameux empire, et sur-tout la plus grande ville de l'univers,

une ville, selon lui, que Londres et Paris mis ensemble ne pourroient égaler.

Ce ville est effectivement grande, extrêmement peuplée ; mais comme je regarde ces sortes de choses d'un autre œil que ces gens qui se jettent d'abord à corps perdu dans l'admiration, je dirai dans la suite quelle est mon opinion de ce célèbre *Pékin*. Je reviens au *Père Simon*.

Un jour que nous dînions ensemble, et que nous étions tous de fort bonne humeur, je lui fis voir quelque penchant à l'accompagner dans son voyage, et il nous pressa fort, mon associé et moi de prendre cette résolution. « D'où » vient donc, Père Simon, lui répondit mon » associé, que vous souhaitez si fort notre com» pagnie? Vous savez que nous sommes héréti» ques, et par conséquent vous ne sauriez nous » fréquenter ni trouver le moindre plaisir dans » notre commerce. — Bon ! répondit-il, vous » pouvez devenir catholiques avec le temps ; » mon occupation ici est de convertir les païens ; » que sait-on si je ne réussirai pas à vous con» vertir aussi? — Oui-dà, mon Père, lui dis-je ? » ainsi donc garre les sermons pendant tout le » chemin. — N'ayez pas peur, répliqua-t-il, je » ne vous fatiguerai pas par mes sermons ; notre » religion n'est pas incompatible avec la poli» tesse : d'ailleurs, nous nous regardons dans un » pays si éloigné comme compatriotes, quoique » vous soyez anglais et moi français ; pourquoi » ne pourrions-nous pas nous considérer mu» tuellement comme chrétiens, quoique vous » soyez huguenots et moi catholique ? Quoi » qu'il en soit, ajouta-t-il, nous sommes tous » honnêtes gens, et sur ce pied-là nous pou» vons parler ensemble, sans embarrosser nos

» conversations de disputes sur la religion ».

La fin de son discours me parut fort sensée, et me rappela dans l'esprit ce bon religieux duquel je m'étois séparé dans le Brésil.

Il est certain pourtant que le caractère du *Père Simon* n'approchoit pas de celui de mon jeune prêtre. Il est vrai que dans ses manières il n'avoit rien qui déshonorât sa profession; mais on ne lui remarquoit pas ce fond de zèle, cette piété exacte, ni cette affection pour le christianisme, qui éclatoient si fort dans la conduite de l'autre.

Quelque pressantes que fussent ses sollicitations, il ne nous étoit pas possible de nous y laisser aller si-tôt; il falloit premièrement disposer de notre vaisseau et de nos marchandises; ce qui étoit assez difficile dans un endroit où il y avoit si peu de commerce : un jour même je fus tenté de faire voile pour la rivière de *Kilam*, et de monter jusqu'à la ville de *Nanquin*; mais j'en fus détourné par un coup inattendu de la Providence, qui sembloit commencer à s'intéresser en nos affaires. J'en conclus que je pouvois espérer de revenir un jour dans ma patrie, quoique je n'eusse pas la moindre idée des moyens dont je pouvois me servir pour l'entreprendre. Il me suffisoit, pour me promettre cette satisfaction, de remarquer que quelque lueur de la bonté divine se répandît sur nos entreprises. Voici ce que c'étoit.

Un jour notre vieux pilote nous amena un marchand japonnois, pour voir quelles sortes de marchandises nous avions. Il nous acheta d'abord notre *opium*, et le paya fort bien et sur le champ, partie en or, que nous prenions selon le poids, partie en petites pièces monnoyées du coin de son pays, et partie en lingots

d'argent de dix onces à-peu-près. Pendant que nous faisions ce négoce avec lui, il me vint dans l'esprit que ce même marchand pourroit bien encore nous acheter notre vaisseau, et j'ordonnai à notre interprète de lui en faire la proposition. Il ne la reçut qu'en haussant les épaules; mais il nous revint voir quelques jours après amenant avec lui un des missionnaires, pour lui servir d'interprète, et pour nous communiquer la proposition qu'il avoit à nous faire. Il nous dit qu'il nous avoit payé une grande quantité de marchandises, avant que d'avoir la moindre pensée de nous acheter notre vaisseau, et qu'il ne lui restoit pas assez d'argent pour nous en donner le prix; que si je voulois y laisser les matelots, il le loueroit pour un voyage du Japon; que là il le chargeroit de nouveau pour l'envoyer aux îles Philippines après en avoir payé le fret, et qu'après le retour il l'acheteroit. Non-seulement je prêtai l'oreille à cette proposition, mais mon humeur aventurière me mit encore dans l'esprit d'être moi-même de la partie, de m'en aller aux îles Philippines, et de là vers la mer du Sud. Là-dessus je demandai au marchand s'il avoit envie de louer le vaisseau jusqu'aux îles Philippines, et de le décharger là. Il me dit que la chose n'étoit pas possible, mais qu'il le déchargeroit dans le Japon, quand il seroit de retour avec sa cargaison. J'y aurois topé, si mon associé, plus sage que moi, ne m'en avoit pas détourné, en me représentant les dangers de la mer, l'humeur perfide et traîtresse des Japonnois, et celle des Espagnols des îles Philippines, plus perfide et plus traîtresse encore.

La première chose qu'il falloit faire avant que-de conclure notre marché avec le Japon-

nois, c'étoit de demander au capitaine et à l'équipage, s'ils avoient envie d'entreprendre cette course. Dans le temps que nous y étions occupés, je reçus une visite du jeune homme, que mon neveu m'avoit donné pour compagnon de voyage. Il me dit que cette course promettoit des avantages très-considérables, et me conseilloit fort de l'entreprendre; mais que, si je n'en avois pas envie, il me prioit de le placer dans le vaisseau comme marchand, ou en telle autre qualité que je le trouverois à propos; que s'il me trouvoit encore en vie à son retour en Angleterre, il me rendroit un compte exact de son gain, et que je ne lui donnerois que la part que je voudrois.

Je n'avois pas grande envie de me séparer de lui, mais prévoyant le grand avantage où ce parti devoit conduire naturellement, et le connoissant pour un jeune homme aussi propre à y réussir, que qui que ce fût, j'avois du penchant à lui accorder sa demande. Je lui dis pourtant que je voulois consulter mon associé sur sa proposition, et que je lui donnerois une réponse positive le lendemain.

Mon associé, à qui j'en parlai d'abord, s'y accorda très-généreusement; il me dit que je savois bien que nous regardions tous deux notre navire comme acheté sous de mauvais auspices, et que nous n'avions pas envie de nous y rembarquer; que nous ferions bien de le céder au jeune homme, à condition que, si nous le revoyions en Angleterre, il nous donneroit la moitié des profits de ses voyages, et qu'il garderoit l'autre moitié pour lui.

Je n'avois garde d'être moins généreux que mon associé, qui n'étant pas, comme moi, intéressé dans la fortune de mon compagnon

de voyage, n'étoit porté par aucun motif particulier à lui faire du bien ; et voyant que tout l'équipage étoit résolu de faire cette nouvelle caravane, nous donnâmes à mon jeune homme la moitié du vaisseau en propriété, en tirant de lui une promesse écrite qu'il nous rendroit compte de la moitié des profits du voyage.

Le marchand japonnois, à ce que nous avons appris dans la suite, se montra un parfaitement honnête homme. Il protégea mon jeune homme dans le Japon, et lui obtint la permission de venir à terre, qui a été rarement accordée aux étrangers depuis plusieurs années. Il lui paya le *fret* avec beaucoup de ponctualité, et l'envoya aux îles Philippines, chargé de marchandises du Japon et de la Chine, avec un *super-cargo* du pays, qui trafiquant là avec les Espagnols, revint avec des marchandises de l'Europe, et avec une grande quantité d'épicerie. Le jeune homme fut parfaitemen bien payé de tous ses voyages, et n'ayant point envie de se défaire du vaisseau, il le chargea de marchandises pour son propre compte, lesquelles il vendit d'une manière avantageuse aux Espagnols dans les îles Manilles. Par le moyen des amis qu'il s'y fit, il y eut le bonheur de faire déclarer son navire libre, et fut loué par le gouverneur, pour aller à *Acapulco*, sur la côte du Mexique, avec la permission de débarquer là, d'aller à la ville du Mexique, et d'entrer dans un vaisseau espagnol avec tout son monde, pour s'en retourner en Europe.

Il fit ce voyage avec beaucoup de succès ; il vendit son vaisseau à Acapulco, et ayant obtenu la permission d'aller par terre jusqu'à *Portobello*, il y trouva le moyen de passer, avec tout ce qu'il y avoit gagné, dans la Ja-

maïque, d'où il retourna en Angleterre huit ans après, avec des richesses immenses. J'en dirai davantage dans son lieu. Il est temps d'en venir à mes propres affaires.

Le vaisseau étant prêt de mettre en mer, nous commençâmes à songer à récompenser les deux hommes qui nous avoient rendu un service si considérable, en nous avertissant à temps de la conspiration qu'on avoit faite contre nous dans la rivière de *Cambodia*. Nous savions de reste, dans le fond, que ce n'étoit pas pour l'amour de nous qu'ils nous avoient donné un avis si important, et qu'ils nous avoient plutôt obligés par scélératesse que par charité. Ils nous croyoient réellement pirates, et cependant ils nous découvrirent un dessein qu'ils avoient toutes les raisons imaginables de croire parfaitement juste, uniquement dans la vue d'écumer la mer avec nous, et d'avoir part au butin. Néanmoins, ils nous avoient réellement sauvés d'un danger extrême; et je leur avois promis de leur en témoigner ma reconnoissance. Je commençai d'abord par leur faire payer les gages, qui, selon eux, leur étoient dûs dans les vaisseaux qu'ils avoient quittés pour nous suivre; c'est-à-dire, dix-neuf mois à l'Anglais, et sept au Hollandais. Je leur donnai encore à chacun une petite somme d'argent, en or, dont ils furent très-contens, et je fis l'Anglais canonnier du vaisseau, à la place du nôtre, qui étoit devenu second contre-maître et boursier: je donnai au Hollandais l'emploi de bosseman. Ils se crurent par-là parfaitement bien récompensés, et ils rendirent de très-grands services dans le vaisseau, étant gens de courage, et fort entendus dans la marine.

Pous nous, nous restâmes à terre dans la

Chine, et si je m'étois cru loin de ma patrie à Bengale, où pour mon argent il m'étoit facile de revenir chez moi, que ne devois-je pas penser alors, que j'etois de plus de mille lieues plus éloignés de l'Angleterre, sans savoir le moindre moyen d'y retourner?

Tout ce qui pouvoit en quelque sorte balancer ce chagrin, c'est que dans quelques mois de là il devoit y avoir une autre foire dans la ville où nous étions, et que nous aurions l'occasion de nous fournir de toutes sortes de denrées du pays, sans compter que peut-être y trouverions-nous quelque jonque chinoise, ou quelque bâtiment de Tunquin, pour nous ramener avec tout ce qui nous appartenoit. Charmé de cette nouvelle, je pris la résolution d'y attendre cette occasion, et comme j'étois sûr qu'on n'en vouloit point à nos personnes, qui ne pouvoient pas être suspectes hors du vaisseau, nous pouvions espérer même de trouver là quelque vaisseau anglais ou hollandais, qui voudroit bien nous mener dans quelqu'autre endroit des Indes, plus proche de notre patrie.

En attendant nous trouvâmes bon de nous divertir un peu, en faisant trois ou quatre petits voyages dans le pays. Nous en fîmes un, entr'autres, long de dix journées, pour aller voir *Nanquin*; c'est une ville qui mérite bien la peine d'être vue. On dit qu'il y a un million d'ames, ce que j'ai bien de la peine à croire. Elle est bâtie fort régulièrement; toutes les rues en sont tirées au cordeau, et se croisent les unes les autres, ce qui en augmente extrêmement la beauté.

Mais quand je compare les peuples de ce pays-là, leur manière de vivre, leur gouvernement, leur religion, leur magnificence, à ce

qu'on voit de plus remarquable dans l'Europe, je dois avouer que tout cela ne vaut pas la peine d'en parler, bien loin de mériter les pompeuses descriptions que certaines relations nous en donnent.

Si nous admirons la grandeur des Chinois, leurs richesses, leurs cérémonies pompeuses, leur commerce, leurs forces, ce n'est pas parce que ces choses sont admirables en elles-mêmes, mais parce que l'idée que nous avons des gens qui habitent cette partie du monde, ne nous permet pas de nous attendre à rien de grand et d'extraordinaire.

Sans cela, qu'est-ce que les bâtimens, en comparaison de tant de magnifiques palais qu'on admire dans l'Europe? Qu'est-ce que leur commerce à proportion de celui de l'Angleterre, de la Hollande, de la France et de l'Espagne? Leurs villes ne sont rien au prix des nôtres, pour la magnificence, la force, la richesse, l'agrément et la variété. Rien n'est plus ridicule que de mettre en parallèle leurs ports, où se trouve un petit nombre de jonques et d'autres vils bâtimens, avec nos flottes marchandes et nos armées navales. On peut dire même avec vérité, qu'il y a plus de commerce dans notre seule ville de Londres, que dans tout ce vaste empire, et qu'un seul vaisseau de guerre du premier rang, anglais, hollandais ou français, est capable de faire tête à toutes leurs forces de mer, et même de les abîmer : encore un coup, il n'y a que l'idée que nous avons de la barbarie des peuples de ce pays, qui nous représente d'une manière si avantageuse tout ce qu'on rencontre de plus remarquable dans la Chine; tout nous y parut surprenant, parce que nous ne nous attendions

à rien qui fût capable de donner de la surprise.

Ce que j'ai dit de leurs flottes, peut être appliqué à leurs armées. Quand ils mettroient deux millions de soldats ensemble, une puissance si formidable en apparence ne feroit que ruiner le pays, et se réduire à périr faute de vivres. S'il s'agissoit d'assiéger une ville forte, comme il s'en trouve quantité en Flandre, ou de se battre en bataille rangée, une seule ligne de cuirassiers allemands ou de gendarmes français renverseroit toute la cavalerie chinoise. Un million de leurs fantassins ne viendroit pas à bout d'un seul corps de notre infanterie, placé à ne pouvoir pas être environné de tous côtés. Je crois même pouvoir dire sans gasconnade que trente mille fantassins allemands ou anglais, et dix mille cavaliers français, abîmeroient toutes les forces de la Chine. Il en est de même de l'art d'attaquer et de défendre les villes. Il n'y a pas une ville fortifiée dans toute la Chine, qui soutînt pendant un mois les efforts d'une armée européenne ; toutes les armées chinoises ensemble attaqueroient en vain une place forte comme Dunkerque, pourvu qu'elle ne fût pas réduite à se rendre par la famine. Ils ont des armes à feu, il est vrai ; mais elles sont grossières, et sont sujettes *à prendre un rat*, comme on dit : ils ont de la poudre à canon, mais elle est sans force. Ils sont sans discipline, ignorans dans l'exercice et dans la manière de se ranger en bataille, ne sachant ce que c'est que d'attaquer avec ordre, et de faire la retraite sans confusion. Toutes ces vérités, dont je suis très-convaincu, me font rire de tout mon cœur, quand j'entends raconter de si belles choses de ces fameux Chinois, qui, dans le fond, ne sont que d'igno-

rans et de vils esclaves, sujets à un gouvernement despotique, proportionné à leur génie et à leurs inclinations.

Si ce bel empire n'étoit pas si éloigné de la Moscovie, et si les Moscovites eux-mêmes n'étoient des esclaves aussi méprisables que les Chinois, rien ne seroit plus aisé pour un empereur de Moscovie, que de le conquérir dans une seule campagne; et si le czar Pierre, qui est, à ce qu'on dit, un jeune prince de grande espérance, et qui commence à se rendre formidable dans le monde, avoit poussé ses desseins ambitieux de ce côté-là, au lieu de les tourner du côté des belliqueux Suédois, il auroit été peut-être, à l'heure qu'il est, empereur de la Chine, au lieu qu'il a été battu à Nerva par l'intrépide Charles, quoique les Moscovites fussent six contre un.

On a tort d'avoir meilleure opinion du savoir des Chinois, et de leurs progrès dans les siences. Ils ont des globes, des sphères et quelques foibles notions des mathématiques; mais si vous creusez un peu avant dans leur habileté, vous en voyez d'abord le foible; ils ne connoissent rien dans le mouvement des corps célestes, et leur ignorance va jusqu'à un tel degré de ridicule, que, lorsque le soleil est éclipsé, ils s'imaginent qu'il est attaqué par un grand dragon qui veut le dévorer, et ils font un bruit terrible en frappant sur des tambours et sur des timbales, pour faire peur au monstre, et pour le détourner de sa proie.

Voilà la seule digression de cette nature qu'on trouvera dans mon histoire; je ne m'attacherai désormais qu'aux aventures de ma vie errante, sans parler des villes que j'ai vues, ni des vastes déserts que j'ai traversés, qu'autant

qu'il le faudra pour répandre du jour sur ce qui m'est arrivé de remarquable dans mes courses.

Etant de retour à *Nanquin*, j'étois, selon mon calcul, dans le cœur de la Chine, puisque ce petit port est situé au trentième degré de latitude septentrionale. J'avois grande envie de voir la ville de *Pékin*, et de me rendre aux importunités du Père *Simon*. Son compagnon étoit arrivé de *Macao*, le temps de son départ étoit fixé, et par conséquent il falloit prendre ma résolution. Je m'en rapportai entièrement à mon associé, qui à la fin se détermina, et nous préparâmes tout pour le voyage. Nous trouvâmes une heureuse occasion de faire ce chemin d'une manière sûre et commode, en obtenant d'un *mandarin* la permission de voyager en sa compagnie, et comme ses domestiques. Ces *mandarins* sont comme une espèce de *vice-rois* ou *gouverneurs de provinces*, qui font une grosse figure, et qui sont extrêmement respectés par les peuples, auxquels, en récompense, ils sont fort à charge, puisqu'ils sont défrayés par le chemin avec toute leur suite, avec tout leur équipage.

Les vivres et le fourrage ne nous manquèrent pas dans le voyage, parce que les Chinois étoient obligés de nous les fournir *gratis*; ce qui étoit fort commode pour nous, quoique nous n'y profitassions de rien. Nous étions forcés à les payer au prix courant, et l'intendant ou maître-d'hôtel du mandarin venoit nous en demander le paiement avec beaucoup de régularité. Ainsi la permission que le seigneur nous avoit donnée de voyager à sa suite étoit très-commode pour nous, sans qu'elle doive passer pour une grande faveur. Il y gagnoit beaucoup au contraire; car il y avoit une trentaine de gens qui le suivoient

de cette manière, et qui lui payoient tout ce que le peuple leur fournissoit pour rien.

Nous fûmes ving-cinq jours en chemin avant que d'arriver à *Pékin*. Le pays que nous traversâmes est à la vérité extrêmement peuplé, quoiqu'assez mal cultivé. L'économie de ces gens est fort peu de chose, et leur manière de vivre misérable, comparée à la nôtre. Il est vrai que ces malheureux, dont on vante tant l'industrie, ne sentent pas leur misère, et se croient assez heureux, parce qu'ils n'ont pas seulement l'idée du bonheur dont jouissent les sujets chez les nations bien policées de notre Europe. L'orgueil des Chinois est extraordinaire, et n'est surpassé que par leur pauvreté, à laquelle ils mettent le comble. A mon avis, les sauvages de l'Amérique sont plus heureux que ces gens-ci. Ils n'ont rien, mais ils ne desirent rien; au lieu que les Chinois sont superbes et insolens au milieu de leur gueuserie. Il n'est pas possible d'exprimer leur ostentation, qu'on remarque sur-tout dans leurs habits, dans leurs bâtimens, dans le nombre de leurs esclaves; et ce qu'il y a de plus ridicule, dans le mépris qu'ils affectent pour toutes les autres nations.

J'avoue que dans la suite j'ai voyagé avec plus d'agrément dans les affeux déserts de la grande Tartarie, que je ne faisois dans la Chine, malgré la bonté des chemins, qui y sont parfaitement bien entretenus. Rien ne me choquoit davantage, que de voir ce peuple hautain, impérieux, insolent au milieu de la misère, et de la plus grossière ignorance, que ceux qui n'en jugent que superficiellement, traitent d'esprit et d'industrie. Quoique leurs manières me rebutassent au suprême degré, je ne laissois pas de m'en divertir souvent avec le Père *Simon*.

Un jour en approchant du château prétendu d'une espèce de gentilhomme campagnard, nous eûmes d'abord l'honneur d'être en compagnie du maître, pendant une grande demi-lieue. Son équipage étoit un *Don-Quichotisme* parfait, un vrai mélange de pompe et de pauvreté ; l'habillement de ce Don-Chinois auroit convenu à merveille à un *Trivelin*, ou à un *Jean-Potage*. C'étoit une toile des Indes, richement brodée de graisse ; on y voyoit briller tout l'ornement nécessaire pour le rendre ridicule ; de grandes machines pendantes, des falbalas, etc.

Cette robe magnifique couvroit une veste de taffetas noir, aussi grasse que celle d'un boucher, preuve convaincante que celui qui la portoit étoit un salop insigne.

Son cheval étoit une noble copie du fameux Rossinante. Il étoit vieux, maigre, et à moitié mort de faim : on en acheteroit un meilleur en Angleterre pour la somme d'une guinée et demie ; aussi n'auroit-il pas pris la peine de marcher, si deux esclaves qui suivoient le chevalier à pied, armés de bons fouets, n'avoient donné courage à cette haridelle. Il avoit encore un fouet à la main lui-même, qui ne lui étoit pas inutile, et il travailloit du côté de la tête et des épaules du noble animal, dans le temps que ces palefreniers exerçoient leurs forces sur les parties postérieures.

Pour comble de pompe, il étoit encore accompagné de dix ou douze esclaves ; on peut juger de la magnificence de leur livrée, par la description que j'ai faite de l'habit du maître. Nous apprîmes qu'il venoit de la ville pour aller se promener à sa terre, qui étoit à-peu-près à une demi-lieue de nous. Nous marchâmes au petit pas, pour jouir plus long-temps de la brillante

figure de ce chevalier; mais enfin il prit les devants, parce que nous trouvâmes à propos de nous arrêter à un village pour nous y rafraîchir. Peu de temps après, étant arrivé à son château, nous l'y trouvâmes qui dînoit dans une petite cour devant sa porte. C'étoit par un pur orgueil qu'il avoit choisi cet endroit exposé aux yeux des passans, et l'on nous dit que plus nous le regarderions et plus nous flatterions sa vanité.

Il étoit assi à l'ombre d'un arbre semblable à un *palmier-nain*, sous lequel, pour se défendre encore mieux des rayons du soleil, il avoit fait placer un grand *parasol*, qui ne représentoit pas mal un *dais*, et par conséquent qui contribuoit beaucoup à rendre ce spectacle pompeux. Il étoit renversé dans un grand fauteuil, qui avoit de la peine à contenir le volume de sa grosse corpulence, et il étoit servi par deux esclaves femelles, qui apportoient les plats. Il y en avoit encore deux autres du même sexe, qui s'acquittoient d'un emploi que peu de gentilhommes européens voudroient exiger de leurs domestiques. L'une lui mettoit la soupe dans la bouche avec une cuiller, pendant que l'autre tenoit l'assiette, et ramassoit les bribes qui tomboient de la barbe et de la veste de taffetas de sa seigneurie. Ce noble cochon croyoit au-dessous de lui de se servir de ses propres mains, dont nos rois font usage dans de pareilles occasions, plutôt que de se laisser approcher par les doigts de leurs domestiques.

Je ne pouvois m'empêcher de réfléchir sur les peines ridicules où l'orgueil des hommes les jette, et sur l'embarras où un homme qui a le sens commun, se doit trouver quand il se sent un penchant malheureux pour la vanité. Fatigués enfin de voir la fatuité de ce pauvre animal

qui s'imaginoit que nous étions extasiés d'admiration, dans le temps que nous le regardions d'un œil de pitié et de mépris, nous continuâmes notre voyage : le seul Père *Simon* s'arrêta là encore quelques momens, curieux de voir de près les mets dont ce gentilhomme se bourroit la bedaine avec tant d'ostentation. Il nous rapporta qu'il y avoit goûté, et que c'étoient des ragoûts dont un dogue anglais voudroit à peine appaiser sa faim. C'étoit un plat de riz bouilli, dans lequel il y avoit une grosse gousse d'ail, et un petit sachet rempli de poivre verd, et d'une autre plante qui ressemble à du gingembre, qui a l'odeur du musc et le goût de moutarde; tout cela étoit étuvé avec une petite pièce de mouton fort maigre : voilà tout le dîner que cet animal offroit en spectacle aux passans, dans le temps qu'outre les quatre servantes, on voyoit encore à une certaine distance de la table, quatre ou cinq esclaves mâles, tout prêts à exécuter les ordres de son excellence. Si leur table étoit plus mauvaise que celle de leur maître, il est certain qu'ils n'étoient pas trop bien nourris.

Pour notre *mandarin*, il faut avouer qu'il y avoit plus de réalité dans la magnificence dont il faisoit parade. Il étoit respecté comme un roi, et toujours tellement entouré de ses gentilshommes et de ses officiers, que je ne pus jamais le voir qu'à une certaine distance.

Il est vrai que dans tout son équipage il n'y avoit pas un seul cheval qui me parût meilleur que nos chevaux de somme; mais ils étoient si bien cachés de couvertures et de harnois, qu'il ne me fut pas possible de remarquer s'ils étoient gras ou maigres. Tout ce qu'on en voyoit, c'étoient les pieds et la tête.

Débarrassé alors de toutes les inquiétudes qui m'avoient si fort agité, je fis gaîment tout ce voyage; et ce qui augmenta ma belle humeur, c'est que je l'achevai sans essuyer la moindre catastrophe, excepté qu'au passage d'une petite rivière, mon cheval tomba, et me jeta au beau milieu de l'eau. Elle n'étoit pas fort profonde; mais je ne laissai pas de me mouiller depuis les pieds jusqu'à la tête: ce qui gâta absolument le petit livre dans lequel j'avois écrit les noms des peuples et des villes dont je voulois me souvenir.

Nous arrivâmes à la fin à Pekin; je n'avois d'autre domestique que le valet que mon neveu m'avoit donné, et qui étoit un fort bon garçon. Toute la suite de mon associé consistoit aussi dans un seul garçon, qui étoit notre compatriote. Nous avions encore avec nous le vieux pilote portugais, qui avoit envie de voir la cour chinoise, et que nous défrayâmes pendant le voyage, pour nous en servir en qualité d'interprète. Il entendoit fort bien la langue du pays, parloit bon français, et même il savoit assez d'anglais pour se faire entendre.

Ce bon vieillard nous fut d'une grande utilité, et il nous donna mille marques de son affection pour nous. A peine avions-nous passé une semaine à *Pékin*, qu'il nous vint parler en riant de tout son cœur. « Ah! seigneur anglais, me » dit-il, j'ai la meilleure nouvelle du monde à » vous donner ». Je lui répondis que dans ce pays-là, je ne m'attendois pas à des nouvelles fort bonnes ni fort mauvaises. Je vous assure, reprit-il, qu'elle est fort bonne pour vous, quoiqu'elle soit bien mauvaise pour moi. Vous m'avez défrayé dans un voyage de vingt-cinq journées, et vous me laisserez retourner tout

seul, sans vaisseau, sans cheval et sans argent?

Pour faire court, il nous dit qu'il y avoit dans la ville une grande caravane de marchands moscovites et polonais, qu'ils se préparoient à retourner chez eux par la grande Russie; qu'ils avoient résolu de partir dans cinq ou six semaines de là; et qu'il ne doutoit point que nous ne nous servissions d'une occasion si favorable.

J'avoue que cette nouvelle me fit un sensible plaisir. Une joie inexprimable se répandit dans mon ame, et m'empêcha pendant quelques momens de répondre un mot au bon vieillard. Enfin étant revenu de cette extase, je lui demandai comment il savoit ce qu'il venoit de rapporter, s'il en étoit bien sûr. « Très-sûr, » me répondit-il, j'ai rencontré dans la rue, ce » matin, une de mes vielles connoissances; c'est » un Arménien qui est venu d'Astracan, dans le » dessein de s'en aller à Tunquin, où je l'ai vu » autrefois; mais ayant changé de sentiment, » il veut aller avec cette caravane jusqu'à » Moscou, et de là il a envie de descendre le » Volga, pour retouruer à Astracan.—J'en suis » charmé, lui dis-je; mais je vous prie de ne » vous point affliger d'une chose que je regarde » comme un grand bonheur pour moi. Si vous » vous en retournez tout seul à *Macao*, ce sera » votre propre faute ».

Là-dessus je consultai mon associé sur l'ouverture qu'il venoit de nous donner; et je lui demandai si ce parti l'accommoderoit. Il me dit qu'il feroit tout ce que je trouverois bon; qu'il avoit si bien établi ses affaires à Bengale, et laissé ses effets en si bonnes mains, que s'il pouvoit mettre ce qu'il venoit de gagner dans ce second voyage en soies de la Chine, crues et

travaillées, il se feroit un plaisir d'aller en Angleterre, d'où il pourroit retourner aisément à Bengale avec les vaisseaux de la compagnie.

Etant demeurés d'accord là-dessus, nous résolûmes de prendre le vieux pilote avec nous, s'il vouloit, et de le défrayer jusqu'à *Moscou*, ou jusqu'en Angleterre. Si nous n'avions pas eu envie de lui donner quelqu'autre récompense, nous n'aurions pas mérité par-là de passer pour généreux. Il nous avoit rendu des services considérables, non-seulement sur mer, mais encore à terre, où il s'étoit intéressé dans nos affaires avec toute l'affection imaginable. Le seul plaisir qu'il nous avoit fait en nous amenant le marchand japonnois, nous avoit valu un profit de plusieurs centaines de livres sterling. Ainsi lui faire du bien n'étoit que lui rendre justice. Nous résolûmes donc de lui faire présent d'une petite somme en or monnoyé montant à-peu-près à la valeur de soixante-quinze livres sterling, et de le défrayer lui et son cheval, s'il vouloit nous accompagner : nous le souhaitions de tout notre cœur, parce qu'il pouvoit nous être très-nécessaire en plusieurs occasions.

Nous le fîmes venir pour lui communiquer notre résolution. Je lui dis qu'il s'étoit plaint de la nécessité de s'en retourner tout seul, mais que j'étois d'avis qu'il ne retournât point du tout, que nous avions résolu d'aller en Europe avec la caravane, et de le prendre avec nous, s'il avoit envie de nous suivre. Le bon homme secoua la tête à cette proposition ; il nous dit que ce voyage étoit bien long ; qu'il n'avoit point d'argent pour en soutenir les frais, ni pour subsister dans l'endroit où nous le menerions. Je lui répondis que je le croyois bien, et que c'étoit pour cela même que nous

avions résolu de faire quelque chose pour lui, afin de lui faire connoître que nous étions sensibles aux services qu'il nous avoit rendus, et que sa compagnie nous étoit agréable. Là-dessus je l'informai du présent que nous avions dessein de lui faire, et je lui dis que, par rapport aux frais du voyage, nous l'en déchargerions entièrement, et que nous le conduirions à nos dépens, ou en Moscovie, ou en Angleterre, selon qu'il le trouveroit bon; à condition seulement que, s'il mettoit l'argent que nous lui donnerions en marchandises, il les transporteroit à ses propres frais.

Il reçut ma proposition avec des transports de joie, et répondit qu'il nous suivroit au bout du monde, si nous voulions; et là-dessus nous préparâmes tout pour le voyage, ce qui nous coûta plus de temps que nous n'avions d'abord cru. Heureusement la même chose arriva aux autres marchands de la caravane, qui, au lieu d'être prêts en cinq ou six semaines, eurent besoin de plus de quatre mois avant que d'être en état de partir.

Ce fut au commencement de février, vieux style, que nous sortîmes de Pékin. Mon associé et le vieux pilote avoient été faire un tour ensemble vers le petit port où nous étions entrés, pour disposer de quelques marchandises que nous y avions laissées, et dans cet intervalle j'allai, avec un marchand chinois que j'avois connu à Nankin, acheter dans cette ville quatre-vingt-dix-pièces de beau damas, avec environ deux cents autres pièces d'étoffes de soie, parmi lesquelles il y en avoit qui étoient rayées d'or, une assez grande quantité de soies crues, et d'autres denrées du pays. Tout cela étoit déjà arrivé à Pékin avant le retour de mon asso-

cié, et cet achat nous coûtoit la somme de trois mille cinq cents livres sterling. Pour charger toutes ces marchandises, jointes à une assez grande quantité de thé et de belles toiles peintes, il nous falloit dix-huit chameaux, outre ceux qui devoient nous porter; nous avions deux chevaux de main, et trois pour porter nos provisions; de manière que notre équipage consistoit en vingt-six, tant chameaux que chevaux.

La caravane étoit grande; elle étoit composée, si je m'en souviens bien, d'à-peu-près trois cents bêtes de charge, et d'environ cent vingt hommes parfaitement bien armés, et préparés à tout événement; car comme les caravanes orientales sont sujettes aux attaques des Arabes, celles-ci le sont aux insultes des Tartares, qui ne sont pas pourtant si dangereux que les autres, ni si cruels, quand ils ont le dessus.

Nous étions de plusieurs nations différentes: mais les Moscovites faisoient le plus grand nombre. Il y avoit du moins soixante habitans de la ville de Moscow, parmi lesquels il se trouvoit quelques Livoniens; et, ce qui nous faisoit grand plaisir, cinq écossais, gens riches, et très-versés dans les affaires qui regardent le commerce et les voyages.

Après que nous eûmes fait la première journée, nos guides, qui étoient au nombre de cinq, appelèrent tous les marchands et tous les passagers, excepté les valets, pour tenir un grand conseil, selon la coutume de toutes les caravanes de ce pays. Dans cette assemblée, chacun donna une petite somme pour en faire une bourse commune, afin de payer le fourrage et d'autres choses dont on pouvoit journellement avoir besoin. On y régla tout le voyage; on

nomma des capitaines et d'autres officiers pour nous commander en cas que nous fussions attaqués, et tous ces règlemens ne se firent pas par autorité, mais par un consentement unanime de tous les voyageurs qui étoient tous également intéressés dans le bien commun de la caravane.

La route de ce côté-là est un pays extrêmement peuplé; il y a sur-tout un grand nombre de potiers habiles, qui préparent la belle terre dont on fait ces vases si estimés dans tout le monde. Au milieu de la marche, notre vieux Portugais, qui avoit toujours quelque chose à dire pour nous divertir, vint me joindre, en me promettant de me faire voir la plus grande curiosité de toute la Chine, qui me convaincroit, malgré tout le mal que je disois tous les jours de ce pays, qu'on y voyoit ce qu'il étoit impossible de voir dans tout le reste de l'univers. Après s'être long-temps laissé tirer l'oreille pour s'expliquer plus clairement, il me dit que c'étoit une maison de campagne toute faite de terre de Chine. « A d'autres, lui dis-je; la chose est aisée » à comprendre : toutes les briques qu'on fait » dans ce pays-ci sont de terre de Chine, et ce » n'est pas un grand miracle. — Vous n'y êtes » pas, répondit-il : de terre de Chine, de véri» table porcelaine.— Cela se peut, répliquai-je : » de quelle grandeur est-elle, cette maison-là? » Si nous pouvons l'emporter avec nous dans » une boîte, sur un chameau, nous l'acheterons » volontiers, si l'on veut s'en défaire.— Sur un » chameau? repartit le vieux pilote en levant » les mains vers le ciel; c'est une maison où de» meure une famille de trente personnes ».

Voyant qu'il parloit sérieusement, je fus fort curieux d'aller voir cette merveille, et voici ce que c'étoit. Tout le bâtiment étoit fait de char-

pente et de plâtre ; mais le plâtre étoit réellement de cette même terre dont on fait la porcelaine. Le dehors, qui étoit exposé à la chaleur du soleil, étoit vernissé, d'une blancheur éclatante, peint de figures bleues, comme les grands vases qui viennent de ce pays-là, et aussi dur que si le tout avoit été cuit au four. En dedans, toutes les murailles étoient composées de carreaux durcis au four, et peints à-peu-près de la même grandeur que ceux qu'on trouve en Angleterre et en Hollande, et ils étoient tous de la plus belle porcelaine qu'on puisse voir ; la peinture en étoit charmante, variée par différentes couleurs mêlées d'or ; plusieurs de ces carreaux ne faisoient qu'une même figure ; mais ils étoient joints ensemble par du mortier de la même terre, avec tant d'art, qu'il étoit difficile de ne les pas prendre pour une seule et même pièce. Les pavés étoient de la même matière, et aussi drus que les pavés de pierre qu'on trouve en plusieurs provinces d'Angleterre, sur-tout en Lincolnshire, Nottinghambshire et Leicesterhire ; cependant ils n'étoient ni peints, ni endurcis au four, excepté dans quelques cabinets où ils étoient de ces mêmes petits carreaux qui couvroient les murailles. Les caves, en un mot toute la maison étoit faite de la même terre ; et le toit étoit couvert de carreaux de porcelaine d'un noir fort lustré et brillant.

C'étoit à la lettre une maison de porcelaine, et si je n'avois pas été en marche, j'étois homme à m'arrêter là plusieurs jours pour en examiner toutes les particularités. On me dit que dans le jardin il y avoit des viviers, dont le fond et les côtés étoient couverts de la même sorte de carreaux, et que dans les allées il y avoit de parfaitement belles statues de porcelaine.

On feroit une grande injustice aux Chinois si on n'avouoit pas qu'ils excellent dans ces sortes d'ouvrages ; mais il est sûr en même temps qu'ils excellent dans les contes borgnes qu'ils débitent sur leur industrie à cet égard. Ils m'en ont dit des choses si peu vraisemblables, que je ne veux pas me donner la peine de les rapporter. J'en donnerai pourtant ici un échantillon. Ils m'ont assuré qu'un de leurs artisans avoit fait tout un vaisseau de porcelaine, avec tous ses agrès, mâts, voiles, cordages, et que ce navire fragile étoit assez grand pour contenir cinquantes personnes. Pour rendre la chose plus touchante, ils n'avoient qu'à ajouter qu'on avoit fait le voyage du Japon avec ce vaisseau ; j'y aurois ajouté foi tout de même qu'au reste, car, révérence parler, je crois fort qu'ils en ont menti bien serré.

Ce spectacle extraordinaire me retint là deux heures après que la caravane étoit déjà passée ; ce qui porta celui qui commandoit ce jour-là, à me condamner à une amende de trois *schelins* à-peu-près, et il me dit que, si la même chose m'étoit arrivée à trois journées au-delà de la *Muraille*, au lieu que nous étions à trois journées en-deçà, il m'en auroit coûté quatre fois autant, et que j'aurois été obligé d'en demander pardon le premier jour de conseil général. Je promis d'être désormais plus exact, et j'eus lieu dans la suite d'observer que l'ordre de ne se pas éloigner les uns des autres est d'une nécessité absolue pour les caravanes.

Deux jours après nous vîmes la fameuse muraille qu'on a faite pour servir d'un boulevard aux Chinois, contre les irruptions des Tartares. C'est assurément un ouvrage d'un travail immense ; cette muraille va même sans aucune né-



cessité par-dessus des montagnes et des rochers qui sont impraticables d'eux-mêmes, et beaucoup plus difficiles à forcer que la muraille même, dans les autres endroits.

Elle a un millier de milles d'Angleterre d'étendue, à ce qu'on prétend, mais le pays qu'elle couvre n'en a que cinq cents, à le compter sans les détours qu'on a été obligé de faire en bâtissant la muraille; elle a vingt-quatre pieds de hauteur, et autant d'épaisseur en quelques endroits.

Pendant que la caravane passoit par une des portes de cette espèce de fortification, je pouvois examiner ce monument si fameux pendant une bonne heure sans pécher contre nos réglemens; j'eus le loisir, par conséquent, de le contempler de tous côtés, autant que pouvoit porter ma vue. Notre guide chinois, qui nous en avoit parlé comme un des prodiges de l'univers, marqua beaucoup de curiosité pour savoir mon opinion. Je lui dis *que c'étoit la meilleure chose du monde contre les Tartares.* Il n'y entendit point de malice, et prit cette expression pour un compliment fort gracieux : mais notre vieux pilote n'étoit pas si simple. « *Il y a du caméléon dans vos discours*, me dit-il. — Du » caméléon? lui répondis-je; qu'entendez-vous » par-là? — Je veux dire, reprit-il, que le discours » que vous venez de tenir au guide paroît blanc » quand on le considère d'ici, et noir quand on » le considère de là : que c'est un compliment » d'une manière, et une satire d'une autre. Vous » dites que cette muraille est bonne contre les » Tartares, vous me dites par-là à moi, qu'elle » n'est bonne que contre les Tartares seuls. Le » seigneur chinois vous entend à sa manière, et » il est content; et moi je vous entends à la » mienne, et je suis content aussi. — Mais ai-je

» grand tort, dans votre sens, lui dis-je? Croyez-
» vous que cette belle muraille soutiendroit les
» attaques d'une bonne artillerie, et de bons in-
» génieurs? N'y feroit-elle pas en dix jours de
» temps une brèche assez grande pour y entrer
» en bataille rangée, ou bien ne la feroit-elle
» pas sauter en l'air avec ses fondemens, d'une
» manière à faire douter qu'il y eût jamais eu
» une muraille dans cet endroit »?

Nos Chinois étoient fort curieux de savoir ce que j'avois dis au pilote, et je lui permis de les en instruire quatre ou cinq jours après, étant alors à-peu-près hors de leurs frontières, et sur le point de nous séparer de nos guides. Dès qu'ils furent informés de l'opinion que j'avois de leur belle muraille, ils furent muets pendant tout le reste du chemin qu'ils avoient encore à faire avec nous, et nous fûmes quittes de toutes ces belles histoires touchant la grandeur et la puissance chinoise.

Après avoir passé ce *magnifique rien*, appelé la *muraille de la Chine*, semblable à-peu-près à celle que les Romains ont faite autrefois dans le Northumberland, contre les invasions des Pictes, nous commençâmes à trouver le pays assez mal peuplé; on peut dire même que les habitans y sont en quelque sorte emprisonnés dans les places fortes, parce qu'ils n'en osent sortir qu'à peine, de peur de devenir la proie des Tartares qui volent sur les grands chemins à main armée, et à qui les habitans ne pourroient résister en rase campagne.

Je commençai alors à remarquer parfaitement bien la nécessité qu'il y avoit à ne se pas éloigner des caravanes, en voyant des troupes entières des Tartares rôder autour de nous. Ils approchoient assez de nous pour que je pusse les

examiner à mon aise, et j'avoue que je suis surpris qu'un empire comme celui de la Chine ait pu être conquis par des faquins aussi misérables que l'étoient ceux qui s'offroient à mes yeux ; ce n'étoit que des bandes confuses sans ordre, sans discipline , et presque sans armes.

Leurs chevaux sont maigres, et à moitié morts de faim, mal dressés, en un mot ils ne sont bons à rien. J'eus l'occasion de remarquer ce que je viens de dire, le premier jour après avoir passé la muraille. Celui qui nous commandoit alors nous permit, au nombre de seize, d'aller à la chasse de certains moutons sauvages qui sont assurément les plus vifs et les plus alertes de toute leur espèce. Ils courent avec une vîtesse étonnante; mais ils se fatiguent aisément; et quand on en voit, on est sûr de ne les pas courir en vain : ils paroissent d'ordinaire une quarantaine à la fois; et comme de véritables moutons, ils se suivent toujours les uns les autres.

Au milieu de cette chasse burlesque nous rencontrâmes plus de quarante Tartares. Si leur but étoit d'aller à la chasse des moutons, comme nous, ou s'ils cherchoient quelque proie, c'est ce que j'ignore ; mais dès qu'ils nous découvrirent, un d'entr'eux se mit à sonner d'une espèce de cor, dont le son étoit affreux. Nous supposâmes tous que c'étoit pour donner le signal à leurs amis de venir à eux , et cette supposition ne se trouva pas fausse; car en moins d'un demi-quart-d'heure nous vîmes une autre troupe tout aussi forte paroître à un demi-mille de nous.

Heureusement il y avoit parmi nous un marchand écossois habitant de Moscow, qui dès qu'il entendit le cor, nous dit qu'il n'y avoit autre chose à faire que de charger brusquement cette canaille sans aucun délai; et nous rangeant

tous sur une même ligne, il nous demanda si nous étions prêts à donner. Comme il vit que nous étions résolus de le suivre, il se mit à notre tête, et s'en fut droit à eux.

Les Tartares nous regardoient d'un œil hagard, ne se mettant point du tout en peine de se ranger dans quelqu'ordre; mais dès qu'ils nous virent avancer, ils nous lâchèrent une volée de leurs flèches dont heureusement aucune ne nous toucha. Ce n'est pas qu'ils eussent mal visé; mais ils avoient tiré d'une trop grande distance; leurs flèches tombèrent justement devant nous, et si nous avions été plus près d'eux d'une vingtaine de verges, plusieurs de nous auroient été tués, ou du moins blessés.

Nous fîmes d'abord halte, et quoique nous fussions assez éloigné de cette canaille, nous fîmes feu sur eux, et nous leur envoyâmes des balles de plomb pour leurs flèches de bois. Nous suivîmes notre décharge au grand galop, pour tomber sur nos ennemis le sabre à la main, selon les ordres de notre courageux Ecossais. Ce n'étoit qu'un marchand; mais il se conduisit dans cette occasion avec tant de bravoure et avec une valeur si tranquille, qu'il parpissoit être fait pour les exploits militaires.

Dès que nous fûmes à portée de ces misérables, nous leur lâchâmes nos pistolets dans la moustache, et immédiatement après nous mîmes flamberge au vent; mais nous aurions pu nous épargner cette peine, puisque nos faquins s'enfuirent avec toute la confusion imaginable.

C'est ainsi que finit notre combat, où nous n'eûmes d'autres désavantages que la perte des moutons que nous avions pris à la chasse; nous n'eûmes ni morts ni blessés; mais du côté des Tartares il y en eut cinq de tués;

pour le nombre des blessés, je n'en puis parler; ce qu'il y a de certain, c'est que la seconde troupe qui étoit venue au bruit du cor, effrayée de nos armes à feu, ne fut nullement d'humeur à tenter quelque chose contre nous.

Il faut remarquer que cette action se passa dans le territoire des Chinois; ce qui empêcha sans doute les Tartares de pousser leur pointe avec la même opiniâtreté que nous leur avons remarquée dans la suite. Cinq jours après nous entrâmes dans un grand désert que nous traversâmes en trois marches. Nous fûmes obligés de porter notre eau avec nous dans des outres, et de camper pendant les nuits, comme j'ai entendu dire qu'on fait dans les déserts de l'Arabie.

Je demandai à qui appartenoit ce pays-là, et l'on m'apprit que c'étoit une espèce de lisière qui n'étoit proprement à personne, étant une partie de la *Karakathie* ou *Grande-Tartarie*; mais que cependant on la rangeoit en quelque sorte sous les domaines de la Chine; que les Chinois pourtant ne prenoient pas le moindre soin pour la garantir contre les brigandages, et que par conséquent c'étoit le plus dangereux désert du monde, quoiqu'il y en ait de bien plus étendus.

En le traversant, nous vîmes à plusieurs reprises de petites troupes de Tartares; mais ils sembloient ne songer qu'à leurs propres affaires, sans vouloir se mêler des nôtres; et pour nous, nous trouvâmes bon d'imiter cet homme qui, rencontrant le diable en son chemin, dit que, si satan n'avoit rien à lui dire, il n'avoit rien à lui dire non plus.

Un jour néanmoins une de ces bandes assez forte nous ayant approchés de fort près, nous

examina avec beaucoup d'attention, en délibérant apparemment si elle nous attaqueroit ou non. Là-dessus nous fîmes une arrière-garde d'environ quarante homme tout prêts à étriller ces coquins de la belle manière, et nous nous y arrêtâmes jusqu'à ce que la caravane eût gagné le devant d'une demi-lieue. Mais nous voyant si résolus, ils firent la retraite, se contentant de nous saluer de cinq flèches, une desquelles estropia un de nos chevaux d'une telle manière, que nous fûmes obligés de l'abandonner.

Nous marchâmes ensuite pendant un mois par des routes qui n'étoient pas si dangereuses, et par un pays qui est censé être encore du territoire de la Chine. On n'y voit presque que des villages, excepté quelques petits bourgs fortifiés contre les invasions des Tartares. En arrivant à un de ces bourgs, situé à-peu-près à deux journées de la ville de *Naum*, j'avois besoin d'un chameau. Il y en a quantité dans cet endroit, aussi bien que des chevaux, et on les y amène, parce que les caravanes qui passent par-là fréquemment en achètent d'ordinaire. La personne à qui je m'adressai pour trouver un bon chameau, s'offrit à me l'aller chercher; mais, comme un vieux fou, je voulus lui tenir compagnie. Il fallut faire deux lieues pour arriver à cet endroit, où ces animaux sont à l'abri des Tartares, parce qu'on y a mis une bonne garnison. Je fis ce chemin à pied, avec mon pilote portugais, étant bien aise de me divertir par cette petite promenade, et de me délasser de la fatigue d'aller tous les jours à cheval. Nous trouvâmes la petite ville en question située dans un terrein bas et marécageux, environnée d'un rempart de pierres mises les unes sur les autres, sans être jointes par du mortier, comme

les murailles de nos parcs en Angleterre : elle étoit défendue par une garnison chinoise qui faisoit la garde à la porte.

Après y avoir acheté un chameau qui m'agréoit, nous nous en revînmes avec le Chinois qui conduisoit la bête ; c'étoit celui qui me l'avoit vendue. Mais bientôt nous vîmes venir à nous cinq Tartares à cheval, deux desquels attaquèrent notre Chinois, et lui ôtèrent mon chameau, dans le temps que les trois autres nous tombèrent sur le corps, à mon pilote et à moi, nous voyant pour ainsi dire sans armes, puisque nous n'avions que nos épées qui ne pouvoient pas nous servir beaucoup contre des cavaliers.

Un de ces gens, comme un vrai poltron, arrêta son cheval tout court, dès qu'il me vit tirer mon épée; mais en même temps un second m'attaquant du côté gauche, me porta un coup sur la tête, dont je ne sentis rien du tout, sinon lorsqu'étant revenu à moi, et me trouvant à terre tout étendu, je me trouvai extrêmement étourdi, sans en comprendre la cause. Dès que mon brave Portugais me vit tomber, il tira de sa poche un pistolet dont il s'étoit muni à tout hasard, sans que j'en susse rien, non plus les Tartares, qui nous auroient laissés en repos s'ils avoient pu le soupçonner. Il s'avança hardiment sur ces marauds, et saisissant le bras de celui qui m'avoit porté le coup, il le fit pencher de son côté et lui fit sauter la cervelle. Dans le même moment tirant un cimeterre qu'il avoit toujours à son côté, il joignit l'autre qui s'étoit arrêté d'abord devant moi, et lui porta un coup de toutes ses forces: il manqua l'homme, mais il blessa le cheval à la tête, et la pauvre bête devenue furieuse par la douleur, emporta

à travers champs son maître qui ne pouvoit plus le gouverner, mais qui étoit trop bon cavalier pour ne s'y pas tenir. A la fin pourtant le cheval s'étant câbré, le fit tomber et se renversa sur lui.

Sur ces entrefaites, le Chinois à qui on avoit arraché le chameau, et qui n'avoit point d'armes, courut de ce côté-là, et voyant que le Tartare renversé avoit à son côté un vilain instrument qui ressembloit assez à une hache d'armes, il s'en saisit, et lui en cassa la tête. Mon brave vieillard cependant avoit encore sur les bras un troisième Tartare, et voyant qu'il ne fuyoit pas, comme il avoit espéré, et qu'il ne l'attaquoit pas non plus, comme il avoit craint, mais qu'il se tenoit immobile à une certaine distance, il se servit de cet intervalle pour recharger son pistolet. Dès que le brigand apperçut cet instrument, qu'il prit peut-être pour un second pistolet tout chargé, il crut qu'il ne faisoit pas bon là pour lui, et s'enfuit au grand galop, et laissa à mon champion une victoire complète.

Dans ce temps-là je commençai à revenir un peu à moi, et je me trouvai précisément dans l'état d'un homme qui sort d'un profond sommeil, sans pouvoir comprendre pourquoi j'étois à terre, ni qui m'y avoit mis : quelques momens après je sentis des douleurs, mais d'une manière peu distincte ; je portai la main à mon front, et je l'en tirai toute sanglante ; ensuite j'eus une grande douleur de tête, et enfin ma mémoire se rétablit, et mon esprit fut dans le même état qu'auparavant.

Je me relevai d'abord avec précipitation, et je me saisis de mon épée, mais je ne trouvai plus d'ennemis ; je ne vis qu'un Tartare mort

près de moi, et son cheval qui s'arrêtoit tranquillement auprès du cadavre de son maître, et plus loin j'apperçus mon libérateur, qui, après avoir examiné ce que le Chinois avoit fait avec le Tartare renversé sous son cheval, revenoit vers moi, ayant encore le sabre à la main.

Le bon vieillard me voyant sur pied, courut à moi, et m'embrassa avec des transports de joie; il m'avoit cru mort; mais voyant que j'étois seulement blessé, il voulut examiner la plaie, pour voir si elle n'étoit pas dangereuse. Ce n'étoit pas grand'chose heureusement, et je n'en ai jamais senti la moindre suite après que le coup fut guéri, ce qui se fit en deux ou trois jours de temps.

Nous ne tirâmes pas un gros butin par cette victoire, nous y perdîmes un chameau en y gagnant un cheval; mais ce qu'il y eut de remarquable, c'est que, quand nous fûmes revenus à la caravane, le Chinois qui m'avoit vendu le chameau, prétendit recevoir le paiement. Je n'en voulus rien faire, et il m'appela devant le juge du village où la caravane s'étoit arrêtée. C'étoit comme un de nos *Juges de paix*; et pour lui rendre justice, je dois avouer qu'il agit avec nous avec beaucoup de prudence et d'impartialité. Après nous avoir écoutés l'un et l'autre, il demanda gravement au Chinois, qui avoit mené le chameau, de qui il étoit le valet? — « Je ne suis valet de personne, dit-il, et je n'ai » fait qu'accompagner l'étranger qui a acheté » le chameau. — Qui vous en a prié? répliqua » le juge. — C'est cet étranger lui-même, re» partit le Chinois. — Eh bien! dit-il, vous » étiez en ce temps-là le valet de l'étranger, et » puisque le chameau a été livré à son valet, il

» doit être censé avoir été livré au maître, et » il est juste qu'il le paye ».

Il n'y avoit pas un mot à répondre à cette décision : charmé de voir cet homme établir l'état de la question avec tant de justesse, et raisonner si conséquemment, je payai le chameau sans contester, et j'en fis chercher un autre : on peut bien croire que je m'épargnai la peine d'y aller moi-même ; mon argent perdu et ma tête cassée, étoient deux leçons suffisantes pour m'inspirer plus de précaution.

La ville de *Naum* couvre les frontières de la Chine ; on l'appelle une fortification, et c'en est une effectivement, selon la manière de fortifier les places dans ce pays-là. J'ose assurer même que plusieurs millions de Tartares qu'on peut ramasser de la grande Tartarie, ne seroient jamais en état d'en abattre les murailles à coups de flèches. Mais appeler cette ville fortifiée, par rapport à notre manière d'attaquer les places, ce seroit se rendre ridicule pour ceux qui entendent un peu le métier.

Nous étions encore à deux journées de cette place, comme j'ai dit, quand nous fûmes joints par des courriers qui étoient envoyés de tous côtés sur les routes, pour avertir tous les voyageurs et toutes les caravanes de s'arrêter, jusqu'à ce qu'on leur eût envoyé des escortes, parce qu'un corps de Tartares de dix mille hommes s'étoit fait voir à trente milles de l'autre côté de la ville.

C'étoit une fort mauvaise nouvelle pour nous ; il faut avouer pourtant que le gouverneur qui nous la fit donner, agissoit noblement, et que nous lui avions de très-grandes obligations, d'autant plus qu'il tint parfaitement bien sa promesse. Deux jours après nous

reçûmes de lui trois cents soldats de la ville de *Naum*, et deux cents d'une autre garnison chinoise, ce qui nous fit pousser hardiment notre voyage. Les trois cents soldats de *Naum* faisoient notre front, et les deux cents autres l'arrière-garde : pour nous, nous nous mîmes sur les aîles, et tout le bagage de la caravane marchoit dans le centre. Dans cet ordre, prêts à nous battre comme il faut, nous crûmes être en état de partager le péril avec les dix mille Tartares; mais quand nous les vîmes paroître le lendemain, les affaires changèrent de face d'une étrange manière.

Au sortir d'une petite ville nommée *Changu*, nous fûmes obligés de très-grand matin de passer une petite rivière, et si les Tartares avoient eu le sens commun, ils auroient eu bon marché de nous, en nous attaquant dans le même temps que la caravane étoit passée, et que l'arrière-garde étoit encore de l'autre côté; mais nous ne les vîmes pas seulement paroître.

Environ trois heures après, étant entrés dans un désert de quinze ou seize milles d'étendue, nous apperçûmes par un grand nuage de poussière que l'ennemi n'étoit pas loin, et un moment après nous les vîmes venir à nous au grand galop. Là-dessus les Chinois qui faisoient notre avant-garde, et qui le jour auparavant avoient fait extrêmement les braves, firent voir une fort mauvaise contenance, en regardant à tout moment derrière eux; ce qui est un signe certain que le soldat branle dans le manche. Mon vieux pilote en avoit fort mauvaise opinion aussi bien que moi. « Seigneur » anglais, il faut encourager ces drôles-là, me » dit-il, ou nous sommes perdus; ils s'enfuiront

» dès que nous aurons les Tartares sur les bras.
— » Je le crois comme vous, lui répondis-je ; » mais que faire pour empêcher ce malheur ? » — Mon avis seroit, répliqua-t-il, qu'on plaçât cinquante de nos gens sur chaque aile de » ce corps de Chinois ; ce renfort leur donnera » du courage, et ils seront braves en compagnie » de braves gens ». Sans me donner le temps de lui répondre, je fus joindre au grand galop notre commandant du jour, pour lui communiquer ce conseil. Il le goûta fort, et dans le moment même il l'exécuta, et il fit un corps de réserve du reste de nos gens. Dans cette posture, nous continuâmes notre marche, en laissant les deux cents autres Chinois faire un corps à part pour garder nos chameaux, avec ordre de détacher la moitié de leurs soldats, pour nous donner du secours, s'il étoit nécessaire.

Un moment après, les Tartares furent assez proches de nous pour donner. Ils étoient en très-grand nombre, et je n'outre point, en disant qu'ils étoient dix mille tout au moins. Ils commencèrent par détacher un parti pour nous reconnoître et pour examiner notre contenance. Les voyant passer par-devant notre front, à la portée du fusil, notre commandant ordonna à nos deux ailes d'avancer tout d'un coup avec toute la vîtesse possible, et de faire feu dessus. On le fit, sur quoi ces Tartares se retirèrent pour rendre compte apparemment de la réception que nous venions de leur faire, et à laquelle le reste devoit s'attendre.

Nous vîmes bien que la manière dont nous les avions salués, n'étoit pas de leur goût. Ils firent halte dans le moment, et après nous avoir considérés attentivement pendant quel-

ques minutes, ils firent demi-tour à gauche, et ils nous quittèrent sans faire la moindre tentative. Nous en fûmes charmés; car s'ils avoient poussé leur pointe avec vigueur, il nous auroit été impossible de résister long-temps à toute cette armée.

Etant arrivés deux jours après à la ville de *Naum* ou *Naun*, nous remerciâmes le gouverneur du soin qu'il avoit eu la bonté de prendre de nous, et nous fîmes à nous tous une somme de deux cents écus, pour en faire présent à notre *escorte chinoise*. Nous nous reposâmes là un jour entier.

On peut dire qu'il y a une garnison en forme dans cette ville. Elle est du moins de neuf cents soldats, et on l'y a placée, parce qu'autrefois les frontières de l'empire moscovite en étoient beaucoup plus proches; mais depuis, le czar a trouvé bon d'abandonner plus de deux cents lieues de pays, comme absolument inutile et indigne d'être conservé, sur-tout à cause de la grande distance où *Naum* est du cœur du pays, et de la difficulté qu'il y a à y envoyer des troupes. Cette distance est en effet très-grande, puisque nous avions encore du moins six cent soixante et dix lieues à faire, avant que de venir sur les frontières de la Moscovie.

Après avoir quitté *Naum*, nous eûmes à passer plusieurs grandes rivières, et deux terribles déserts, dont l'un nous coûta seize jours de marche. C'est un pays abandonné, comme j'ai dit, et qui n'appartient à personne. Le vingt-trois mars, nous arrivâmes sur les terres de la Moscovie; et si je m'en souviens bien, la première ville que nous rencontrâmes de la juridiction du czar, est appelée *Argum*: elle est située à l'ouest d'une rivière du même nom.

Je me vis arrivé avec toute la satisfaction possible, en si peu de temps, dans un pays chrétien, ou du moins de la domination d'un prince chrétien ; je n'étois pas le maître de mes transports de joie. Il est vrai, selon mon opinion, que si les Moscovites méritent le titre de chrétiens, c'est tout au plus ; mais du moins, ils se font une gloire de porter ce nom, et ils sont fort dévots, à leur manière.

Je suis persuadé que tout homme qui voyage par le monde, comme moi, et qui seroit capable de quelques réflexions, sentiroit avec force, que c'est une grande bénédiction du ciel, d'être né dans un pays où le nom de Dieu et du Sauveur est connu, et non pas parmi des peuples livrés par malheur aux plus grossières illusions, des peuples qui rendent un culte religieux aux démons, qui se prosternent devant le bois et devant la pierre, et qui adorent les élémens, les monstres et les plus vils animaux, ou du moins, qui en adorent les images Jusqu'ici nous n'avions passé par aucune ville qui n'eût ses pagodes et ses idoles, et où le peuple insensé ne profanât l'honneur dû à la Divinité, en le rendant à l'ouvrage de ses propres mains.

Nous étions arrivés du moins alors dans un pays où l'on voyoit le culte extérieur de la religion chrétienne, où l'on fléchissoit les genoux au nom de Jésus-Christ, et où le christianisme passoit pour la véritable religion, quoiqu'elle y fut déshonorée par la plus crasse ignorance. J'étois charmé d'en remarquer au moins quelques traces, et dans l'extase de ma joie, je fus trouver ce brave marchand écossois, et dont j'ai fait plusieurs fois mention, pour mêler ma satisfaction avec la sienne ; et le prenant par la main : « Le ciel en soit béni, lui dis-je ; nous

» avons le bonheur de nous trouver parmi des » chrétiens. — Ne vous réjouissez pas si vîte ; » me répondit-il en souriant ; ces Moscovites-ci » sont d'assez étranges chrétiens ; ils en ont le » nom tout au plus, et vous n'en trouverez » guère la réalité, qu'après un bon mois de » marche.

— » Tout au moins, repris-je, leur religion » vaut mieux que le paganisme, et que le culte » qu'on adresse au diable. — Il est vrai, me dit- » il, mais vous saurez, qu'excepté les soldats » russiens qui sont dans les garnisons, tout le » reste du pays, jusqu'à plus de trois cents lieues » d'ici, est habité par les païens les plus igno- » rans et les plus détestables de l'univers ». Il avoit raison, et j'en fus bientôt témoin oculaire.

Nous étions alors dans le plus grand continent qu'il y ait dans le monde entier, si j'ai la moindre idée du globe : du côté de l'est, nous étions éloignés de la mer de plus de douze cents milles ; du côté de l'ouest, il y en avoit plus de deux milles jusqu'à la mer Baltique, et plus de trois milles jusqu'au canal qui est entre la France et la Grande-Bretagne. Vers le sud, la mer de Perse et des Indes étoit distante de nous de plus de cinq milles ; et vers le nord, il y avoit bien huit cents milles jusqu'à la mer Glaciale. Si l'on veut en croire quelques géographes, il n'y a aucune mer du côté du nord-est, et ce continent s'étend jusques dans l'Amérique ; cependant je crois être en état de faire voir par de fortes raisons, que leur opinion manque du vraisemblable.

Quand nous fûmes entrés dans l'empire moscovite, nous n'eûmes, avant que d'arriver à quelque ville considérable, qu'une observation à faire ; savoir que toutes les rivières qui cou-

rent vers l'est, se jettent dans le grand fleuve *Jamour* ou *Gamour*, qui, selon le cours naturel, doit porter ses eaux dans la mer Orientale ou océan Chinois. On nous débite que l'embouchure de ce fleuve est fermée par une espèce de joncs d'une grandeur terrible, ayant trois pieds de circonférence, et plus de vingt de hauteur. Pour dire mon sentiment là-dessus avec franchise, je crois que c'est-là une fable inventée à plaisir. La navigation de ce côté-là est absolument inutile, puisqu'il n'y a pas le moindre commerce; tout le pays par où passe ce fleuve est habité par des Tartares, qui ne se mêlent que d'élever du bétail; il n'est pas apparent par conséquent, que la simple curiosité ait jamais porté quelqu'un à descendre ce fleuve, ou à monter par son embouchure, pour pouvoir nous en apprendre des nouvelles. Il reste donc évident, que courant vers l'est, et entraînant avec lui tant d'autres rivières, il doit se répandre de ce côté-là dans l'océan.

A quelques lieues du côté du nord de ce fleuve, il y a plusieurs rivières considérables, dont le cours est aussi directement septentrional, que celui de *Jamour* est oriental. Elles vont toutes porter leurs eaux dans le grand fleuve nommé *Tartar*, qui a donné son nom aux Tartares les plus septentrionaux, qu'on appelle *Tartares Mongul*, qui, au sentiment des Chinois, sont les plus anciens de tous les différens peuples qui portent le même nom; et qui, selon nos géographes, sont les *Gogs* et *Magogs* dont il est parlé dans l'écriture-sainte.

Toutes ces rivières prenant leurs cours du côté du nord, comme j'ai dit, prouvent évidemment que le pays dont je parle, doit encore être borné au nord par l'océan septentrional;

de manière qu'il n'est nullement probable que ce continent puisse s'étendre de ce côté-là jusque dans l'Amérique, et qu'il n'y ait point de communication entre l'océan du septentrion et de l'orient. Je ne me suis si fort étendu là-dessus, que parce que j'eus alors l'occasion de faire cette observation, qui est trop curieuse pour être passée sous silence.

De la rivière *Arguna*, nous avançâmes à petites journées vers le cœur de la Moscovie, très-obligés à sa majesté czarienne du soin qu'elle a pris de faire bâtir dans ces pays autant de villes qu'il a été possible d'y en placer, et d'y mettre des garnisons qu'on peut comparer à ces *soldats stationnaires*, que les Romains postoient autrefois dans les endroits les plus reculés de leur empire, pour la sûreté du commerce, et pour la commodité des voyageurs. Dans toutes ces villes, que nous rencontrâmes en grand nombre sur notre route, nous trouvâmes les gouverneurs et les soldats tous russiens et chrétiens. Les habitans du pays au contraire étoient des païens qui sacrifioient aux idoles, et qui adoroient le soleil, la lune, les étoiles, et *toutes les armées du ciel*, comme s'exprime l'écriture-sainte. Je puis dire même, que c'étoient les plus barbares de tous les païens que j'ai rencontrés dans mes voyages, excepté seulement qu'ils ne se nourrissoient point de chair humaine comme les sauvages de l'Amérique.

Nous vîmes quelques exemples de leur barbarie, entre *Arguna* et une ville habitée par des Tartares et des Moscovites mêlés ensemble, et nommée *Nortsinskoi*. Elle est située au milieu d'un vaste désert, que nous ne pûmes traverser qu'en vingt jours de marche. Arrivé à un village voisin de cette ville, j'eus la curiosité d'y en-

trer : la manière de vivre de ces gens, est d'une brutalité affreuse. Ils devoient faire ce jour-là un grand sacrifice ; il y avoit sur le tronc d'un vieux arbre une idole de bois, de la figure la plus terrible ; et si l'on vouloit dépeindre le diable de la manière la plus effrayante et la plus hideuse, on ne pourroit jamais se régler sur un meilleur modèle. La tête de cette belle divinité ne ressembloit à celle d'aucun animal que j'aie jamais vu, ou dont j'aie la moindre idée. Elle avoit des oreilles aussi grandes que des cornes de bouc, des yeux de la grandeur d'un écu, un nez semblable à une corne de bélier, et une gueule comme celle d'un lion, avec des dents crochues, les plus affreuses qu'on puisse s'imaginer. Elle étoit habillée d'une manière proportionnée à son abominable figure. Son corps étoit couvert de peaux de mouton, avec la laine en dehors, et elle avoit sur la tête un bonnet à la tartare, armé de deux grandes cornes, sa hauteur étoit environ de huit pieds ; enfin ce n'étoit qu'un buste sans bras et sans jambes.

Cette statue monstrueuse étoit érigée hors du village, et quand j'en approchai je vis devant elle seize ou dix-sept créatures humaines : je ne pouvois dire si c'étoient des hommes ou des femmes ; car ils ne distinguent point du tout les sexes par l'habillement. Ils étoient tous étendus le visage contre terre, pour rendre leurs hommages à cette hideuse divinité, et ils étoient tellement immobiles que je les crus d'abord de la même matière que l'idole. Pour m'en éclaircir, je voulus en approcher davantage ; mais je les vis tout d'un coup se lever avec la plus grande précipitation du monde, en poussant les hurlemens les plus épouvantables, sembla-

bles à ceux d'un dogue; et ils s'en allèrent tous comme s'ils étoient au désespoir d'avoir été troublés dans leur dévotion.

A une petite distance de l'idole, je vis une espèce de hutte toute faite de peaux de vaches et de moutons séchées, à la porte de laquelle j'apperçus trois hommes que je ne pouvois prendre que pour des bouchers. Ils avoient de grands couteaux dans la main, et je vis au milieu de cette tente trois moutons et un jeune taureau égorgés. Il y a de l'apparence que c'étoient des victimes immolées à ces monstres de bois, que ces trois barbares étoient les prêtres et les sacrificateurs, et que les dix-sept que j'avois interrompus dans leur enthousiasme dévot, étoient ceux qui avoient apporté les victimes, pour se rendre leur dieu favorable.

J'avoue que la grossièreté de leur idolâtrie me choqua plus qu'aucune autre chose de cette nature que j'aie vue de ma vie. J'étois mortifié au suprême degré, de voir la plus excellente créature de Dieu, à qui, par la création, il a donné de si grands avantages sur les autres animaux, à qui il a donné une ame raisonnable, capable d'adorer son Créateur, et de s'en attirer les faveurs les plus glorieuses, s'abâtardir assez pour se prosterner devant un *rien*, qu'il a rendu lui-même terrible. J'étois accablé de douleur en considérant ce culte indigne, comme un pur effet d'ignorance, changé par le démon lui-même en une dévotion infernale, pour s'approprier un hommage et une adoration qu'il envie à la Divinité, à qui seule elle appartient.

Quoique l'illusion de ces pauvres gens fût si basse et si brutale, que la nature même paroît devoir en avoir de l'horreur, elle n'étoit pas moins réelle; j'en voyois des preuves incontes-

tables de mes propres yeux, et il ne m'étoit pas possible d'en douter en aucune manière. Dans cette situation d'esprit, mon étonnement se tourna en une espèce d'indignation et de rage. Je poussai mon cheval de ce côté-là, et d'un coup de sabre, je coupai en deux le bonnet du monstre, dans le temps qu'un de nos gens saisit la peau de mouton, l'arracha du corps de cette effroyable idole.

Cet effet de notre zèle fit dans le moment même courir des cris affreux par tout le village, et bientôt je me vis environné de deux ou trois cents de ces habitans, du milieu desquels je me tirai au grand galop, les voyant armés d'arcs et de flèches, bien résolu pourtant de rendre une seconde visite à l'objet diabolique de leur honteuse adoration.

Notre caravane resta trois jours dans la ville, qui n'étoit éloignée du village en question que de quatre milles. Elle avoit dessein de s'y pourvoir de quelques chevaux, à la place de ceux qui étoient morts, et qui avoient été estropiés par les mauvais chemins, et par les grandes et longues marches que nous avions faites dans le dernier désert.

Ce retardement me donna le loisir d'exécuter mon projet, que je communiquai au marchand écossois de Moscow, qui m'avoit donné des preuves si convaincaintes de son intrépidité. Après l'avoir instruit de ce que j'avois vu, et de l'indignation avec laquelle j'avois considéré un effet si horrible de l'abâtardissement où pouvoit tomber la nature humaine, je lui dis que, si je pouvois seulement trouver quatre ou cinq hommes résolus et bien armés, j'avois dessein d'aller détruire cette abominable idole, pour faire voir clairement à ses adorateurs, qu'in-

capable de se secourir elle-même, il lui étoit impossible de donner la moindre assistance à ceux qui lui adressoient leurs prières, et qui s'en vouloient attirer la protection par leurs sacrifices.

Il se moqua de moi, en me disant que mon zèle pouvoit venir d'un bon principe; mais que je n'en pouvois pas attendre raisonnablement de fruit, et qu'il ne pouvoit pas comprendre mon but. « Mon but, lui répondis-je, est de venger » l'honneur de Dieu, qui est insulté, pour ainsi » dire, par cette idolâtrie infernale. — Mais, » repartit-il, comment vengerez-vous par-là » l'honneur de la Divinité, si ces malheureux » sont incapables de comprendre votre inten- » tion, et si vous n'êtes pas en état de la leur » expliquer, faute d'entendre leur langage? et » quand même vous seriez capable de leur en » donner quelque idée, vous n'y gagneriez que » des coups; car ce sont des gens déterminés, » sur-tout quand il s'agit de défendre les objets » de leur superstition.

— » Nous pourrions le faire de nuit, lui dis-je, » et leur laisser par écrit les raisons de notre » procédé. — C'est bien dit, me répliqua-t-il; » sachez, mon cher ami, que parmi cinq peuples » entiers de ces Tartares, il n'y a personne qui » sache ce que c'est qu'une lettre, ni qui puisse » lire un mot dans sa propre langue.

— » J'ai pitié de leur ignorance, repris-je; » mais j'ai pourtant très-grande envie de met- » tre mon projet en œuvre; peut-être la nature » elle-même, quelque dégénérée qu'elle soit » en eux, leur en fera tirer des conséquences, » et leur fera voir jusqu'à quel point ils sont ex- » travagans, en adressant leur culte à un objet » si méprisable.

— » Ecoutez donc, monsieur, me dit-il ; si » votre zèle vous porte à cette entreprise avec » tant d'ardeur, je crois que vous êtes obligé en » conscience de l'exécuter : je vous prie pour- » tant de considérer, que ces nations sauvages » ont été assujéties par la force des armes à » l'empire du czar de Moscovie. Si vous réus- » sissez dans votre projet, ils ne manqueront » point de venir par milliers s'en plaindre au » gouverneur de Nortsinskoi, et demander sa- » tisfaction. S'il n'est pas en état de la leur » donner, il y a à parier deux contre un, qu'ils » exciteront une révolte générale, et qu'ainsi » vous serez la cause d'une guerre sanglante, » que sa majesté czarienne sera obligée de sou- » tenir contre tous les Tartares ».

Cette considération calma pendant quelques momens le transport de mon zèle ; mais bientôt après elle m'anima avec la même force à la destruction de cette idole, et pendant tout le jour cette idée me roula dans l'esprit.

Sur le soir, le marchand écossois me rencontra par hasard, en me promenant hors de la ville ; et m'ayant tiré à l'écart pour me parler : « Je ne doute pas, me dit-il, que je ne vous » aye détourné de votre pieux dessein ; j'avoue » pourtant que je n'ai pas pu m'empêcher d'y » rêver, et que je n'ai pas moins d'horreur que » vous pour cette infâme idolâtrie. — A vous » parler naturellement, lui répondis-je, vous » avez réussi à me détourner de l'exécution » précipitée de mon projet : mais je l'ai toujours » dans l'esprit, et je crois fort que, s'il m'est » possible, je le mettrai en œuvre avant que » de quitter cet endroit, quand je devrois être » livré à ces barbares pour appaiser leur fu- » reur. — Non, non, me répliqua-t-il, il n'y

» rien à craindre de ce côté-là ; le gouverneur » n'auroit garde de vous livrer à leur rage ; ce » seroit en quelque sorte être lui-même votre » meurtrier. — Eh ! comment croyez-vous que » ces malheureux me traiteroient, lui dis-je ? » — Je vous dirai, repartit-il, comment ils ont » traité un pauvre Russien qui les avoit insultés » dans leur culte honteux, comme vous avez » envie de faire. Après l'avoir estropié avec une » flèche, pour le rendre incapable de s'enfuir, » ils le mirent nu comme ma main, le posèrent » sur leur idole, et l'ayant environné de toutes » parts, ils tirèrent tant de flèches dans son » corps qu'il en fut tout hérissé ; ensuite ils mi» rent le feu au bois de toutes ces flèches, et » de cette manière ils l'offrirent comme un » sacrifice à leur divinité. Etoit-ce la même » idole, lui dis-je ? — Oui, me répondit-il, » c'étoit justement la même ». Là-dessus je lui fis l'histoire de ce qui étoit arrivé à mes Anglais à Madagascar, qui, pour punir le meurtre d'un de leurs compagnons, avoient saccagé toute une ville et exterminé tous les habitans, et je lui dis qu'il seroit juste qu'on fît de même à ceux de cet abominable village, pour venger la mort de ce pauvre chrétien.

Il écouta mon récit fort attentivement : mais quand il entendit parler de traiter de même les gens de ce village, il me dit que je me trompois fort en croyant que le fait fût arrivé là ; que c'étoit à plus de cent milles de ce village, et que les gens du pays étoient accoutumés à porter leur idole par toute la nation. « Eh bien ! » lui répondis-je, il faut donc que l'idole soit » punie elle-même de ce meurtre, et elle le » sera, si le ciel me laisse vivre seulement jus» qu'à demain matin ».

Me voyant absolument déterminé à suivre ma résolution, il me dit que je ne l'exécuterois pas seul, qu'il me suivroit, et qu'il prendroit pour troisième un de ses compatriotes, fort brave homme ; il se nommoit le capitaine *Ricardson*, et m'assuroit qu'il n'avoit pas moins d'horreur que moi pour des coutumes aussi diaboliques que celles des Tartares. Il l'amena, et je lui fis un détail de ce que j'avois vu, et de mon projet. Là-dessus nous résolûmes d'y aller seulement nous trois, puisque mon associé, à qui j'en avois fait la proposition, n'avoit pas trouvé à propos d'être de la partie. Il m'avoit dit qu'il seroit toujours prêt à me seconder, quand il s'agiroit de défendre ma vie; mais qu'une pareille aventure n'étoit nullement de son goût. Nous ne devions donc être que nous trois et mon valet, et nous prîmes la résolution de n'exécuter notre entreprise qu'à minuit, et de nous y prendre avec toute la précaution et avec tout le secret imaginables.

Cependant, en y pensant plus mûrement, nous trouvâmes bon d'attendre jusqu'à la nuit suivante, parce que dans ce cas la caravane devoit partir le matin même après l'action ; ce qui empêcheroit le gouverneur de donner satisfaction à ces barbares à nos dépeus, puisque nous serions déjà hors de son pouvoir.

Le marchand écossois, qui étoit aussi ferme dans sa résolution, qu'il se montra dans la suite brave en l'exécutant, m'apporta un habit de tartare, fait de peau de mouton, avec un bonnet, un arc et des flèches. Il s'en pourvut aussi, de même que son compagnon, afin que ceux qui nous verroient, ne pussent jamais savoir quelle sorte de gens nous étions.

Nous passâmes toute cette nuit à faire plu-

sieurs compositions de matières combustibles, de poudre à canon, d'esprit-de-vin et d'autres drogues de cette nature. Nous nous en munîmes pour la nuit destinée à l'entreprise ; nous prîmes avec nous un pot rempli de poix-résine, et nous sortîmes de la ville environ une heure après le soleil couché.

Il étoit à-peu-près onze heures, quand nous arrivâmes à l'endroit en question, sans que nous pussions remarquer que le peuple eût la moindre appréhension touchant leur idole. Le ciel étoit couvert de nuages; néanmoins la lune nous donnoit assez de lumière pour nous faire remarquer que l'idole étoit précisément dans le même endroit et dans la même posture où je l'avois vue auparavant. Les gens du village dormoient tous, excepté dans la tente où j'avois apperçu les trois prêtres, que j'avois pris d'abord pour des bouchers : nous entendîmes cinq ou six personnes parler ensemble ; nous jugeâmes par-là que, si nous mettions le feu à cette divinité de bois, on ne manqueroit pas de nous courir sus pour en empêcher la destruction ; ce qui ne pourroit que nous embarrasser extrêmement. Enfin nous prîmes le parti de l'emporter, et de la brûler autre part : mais quand nous commençâmes à vouloir y mettre la main, nous la trouvâmes d'une si grande pesanteur, que force nous fut de songer à un autre expédient.

Le capitaine *Ricardson* étoit d'avis de mettre le feu à la hutte, et de tuer les Tartares, à mesure qu'ils en sortiroient ; mais je n'en tombai pas d'accord, et j'étois du sentiment qu'il ne falloit tuer personne, si nous pouvions l'éviter. « Eh » bien ! dit là-dessus le marchand écossois, je » vous dirai ce qu'il faut faire ; nous tâcherons » de les faire prisonniers, de leur lier les mains

» sur le dos, et de les forcer à être spectateurs
» de la destruction de leur infâme dieu ».

Heureusement nous avions sur nous une assez bonne quantité de la même corde, qui nous avoit servi à lier nos feux d'artifice; ce qui nous détermina à attaquer d'abord les gens de la cabane, avec aussi peu de bruit qu'il nous seroit possible. Nous commençâmes par frapper à la porte, ce qui réussit précisément, comme nous l'avions espéré. Un de leurs prêtres venant pour ouvrir, nous nous en saisîmes d'abord, lui mîmes un bâillon à la bouche, afin qu'il n'appelât point au secours; nous lui liâmes les mains et le menâmes devant l'idole, où nous le couchâmes à terre après lui avoir encore lié les pieds.

Deux de nous se mirent ensuite à côté de la porte, en attendant que quelqu'autre sortît pour savoir ce qu'étoit devenu le premier; et quand ils se virent trompés dans cette attente, ils frappèrent de nouveau tout doucement; ce qui en fit venir deux autres à la même porte; et nous les traitâmes précisément de la même manière que leur compagnon; nous les accompagnâmes tous quatre jusqu'auprès de l'idole, où nous les plaçâmes à terre à quelque distance l'un de l'autre.

Quand nous revînmes sur nos pas, nous en vîmes deux autres venir hors de la tente, et un troisième qui s'arrêtoit à la porte; nous mîmes la main au collet aux deux premiers, sur quoi le troisième s'étant retiré en poussant de grands cris, le marchand écossois le suivit de près, et prenant une des compositions que nous avions faites, propre à ne répandre que de la fumée et de la puanteur, il y mit le feu et le jeta au milieu de ceux qui y restoient

encore. En même temps l'autre écossois et mon valet ayant déjà lié les deux Tartares l'un à l'autre, les conduisirent vers l'idole pour voir si elle leur apporteroit du secours, et ils nous vinrent rejoindre à toutes jambes.

Lorsque l'espèce de fusée que nous avions jetée dans la cabane l'eut tellement remplie de fumée, qu'elle avoit presque suffoqué ces pauvres malheureux, nous y en jetâmes une d'une nature très-différente, qui donnoit de la lumière comme une chandelle; nous la suivîmes, et nous n'apperçûmes que quatre personnes, deux hommes, à ce que nous crûmes, et autant de femmes, qui apparemment s'étoient occupés aux préparatifs de quelqu'un de leurs sacrifices diaboliques. Ils nous parurent mortellement effrayés; ils trembloient comme la feuille, et la fumée les avoit tellement étourdis, qu'ils n'étoient point en état de dire le moindre mot.

Nous les prîmes et liâmes comme les autres, avec le moindre bruit qu'il fut possible, et nous nous hâtâmes de les faire sortir de la tente, parce qu'il ne nous étoit pas possible de souffrir davantage cette fumée épaisse et puante; en un mot nous les plaçâmes auprès de leurs camarades, devant leur divinité, et tout aussi-tôt nous mîmes la main à l'œuvre; nous commençâmes par répandre sur l'idole, et sur ses magnifiques vêtemens, une bonne quantité de poix-résine, et de suif mêlé de soufre; ensuite nous lui remplîmes la gueule, les yeux et les oreilles de poudre à canon; nous lui mîmes des fusées dans son bonnet, et nous la couvrîmes toute, pour ainsi dire, de feux d'artifice. Pour faciliter encore davantage notre dessein, mon valet se souvint d'avoir vu auprès de la tente

un grand tas de foin et de paille ; il s'en fut de ce côté-là avec le marchand écossois, et ils en apportèrent autant qu'il leur fut possible. Tout étant préparé de cette manière, nous déliâmes nos prisonniers, leur ôtâmes les bâillons de la bouche, les plaçâmes vis-à-vis de leur dieu monstrueux, et ensuite nous y mîmes le feu.

Un quart-d'heure se passa à-peu-près avant que le feu prît à la poudre que nous lui avions mise dans la bouche, dans les yeux et dans les oreilles ; en s'allumant elle fendit presque toute la statue, la défigura tellement, que ce n'étoit plus qu'une masse informe. Peu contens encore de tout ce succès, nous l'entourâmes de notre paille, et persuadés qu'elle seroit absolument consumée en moins de rien, nous commençâmes à songer à nous retirer ; mais le marchand écossois nous en détourna, en nous assurant que, si nous nous en allions, tous les pauvres idolâtres se jetteroient dans le feu, pour y être consumés avec leur idole. Nous résolûmes donc de nous arrêter jusqu'à ce que la paille fût toute brûlée.

Le lendemain nous fîmes fort les occupés, parmi nos compagnons de voyage, à tout préparer pour la marche, et personne ne pouvoit soupçonner que nous eussions été autre part que dans nos lits, puisqu'il n'est rien moins que naturel de courir la nuit quand on prévoit une journée fatigante.

Mais l'affaire n'en resta pas là ; le jour après une grande multitude de gens vint, non-seulement du village, mais encore de tous les lieux d'alentour aux portes de la ville, pour demander au gouverneur russien satisfaction de l'outrage qui avoit été fait à leurs prêtres, et au grand *Cham-Chi-Thaungu* :

c'est-là le terrible nom qu'ils donnoient à la plus difforme divinité qu'on puisse trouver dans tout le paganisme. Le peuple de *Nortsinskoi* fut d'abord dans une grande consternation d'une visite si peu attendue, qui leur étoit faite par plus de trente mille personnes, qu'ils prévoyoient devoir s'augmenter en peu de jours jusqu'au nombre de cent mille ames.

Le gouverneur russien leur envoya des gens pour tâcher de les appaiser, et leur donna les meilleures paroles imaginables ; il les assura qu'il ignoroit absolument toute cette affaire, et qu'il étoit sûr qu'aucun soldat de la garnison n'avoit été hors de la ville pendant toute la nuit ; que certainement cette violence n'avoit pas été commise par ses gens, et qu'il puniroit exemplairement les coupables, s'ils pouvoient les lui indiquer. Ils répondirent avec hauteur que tout le pays d'alentour avoit trop de vénération pour le grand *Cham-Chi-Thaungu*, qui demeure dans le soleil, pour détruire sa statue ; que personne ne pouvoit avoir commis ce crime, que quelque mécréant de chrétien, et que pour en tirer raison ils lui annonçoient la guerre, aussi-bien qu'à tous les Russiens, qui n'étoient tous que des chrétiens et des mécréans.

Le gouverneur dissimula l'indignation que lui donnoit un discours si insolent, pour n'être pas la cause d'une rupture avec ce peuple conquis, que le czar lui avoit ordonné de traiter avec douceur et avec honnêteté. Il continua à les traiter d'une manière très-civile ; et pour détourner leur ressentiment de dessus sa garnison, il leur dit que ce matin-là même une caravane étoit sortie de la ville pour s'en aller dans la Russie ; que c'étoit peut-être quel-

qu'un de ces voyageurs, qui leur avoit fait cet affront, et qu'il enverroit des gens, pour tâcher de le découvrir, s'ils vouloient se contenter de ce procédé.

Cette proposition sembla les calmer un peu ; et pour leur tenir parole, le gouverneur nous envoya quelques-uns de ses gens, qui nous instruisirent en détail de tout ce qui venoit d'arriver, en nous insinuant que, si quelqu'un de la caravane avoit donné occasion à cette émeute, il feroit bien de s'échapper au plutôt ; et que, coupables ou non, nous agirions prudemment, en poussant notre marche avec toute la vitesse possible, pendant qu'il ne négligeroit rien pour amuser ces barbares, jusqu'à ce que nous fussions hors d'insulte.

Cette conduite du gouverneur étoit certainement des plus obligeantes ; mais quand on en instruisit toute la caravane, il n'y eut personne qui ne fût parfaitement ignorant de toute l'affaire ; et nous fûmes précisément ceux qu'on soupçonna le moins. On ne nous fit pas seulement la moindre question là-dessus. Néanmoins, celui qui commandoit alors la caravane profita de l'avis du gouverneur, et nous marchâmes pendant deux jours et deux nuits, sans nous arrêter presque, afin de gagner *Jaravena*, une autre colonie du czar de Moscovie, où nous serions en sûreté. Je dois observer que la troisième marche devoit nous faire entrer dans un grand désert, qui n'a point de nom, et dont je parlerai plus au long dans son lieu. Si dans cette circonstance nous nous y étions trouvés, il est vraisemblable, comme on le va voir, que nous aurions été tous détruits.

La seconde journée après la destruction de

l'idole, un nuage de poussière, qui paroissoit à une grande distance derrière nous, fit croire à quelques-uns de la caravane que nous étions poursuivis. Ils ne se trompoient pas. Nous n'étions pas loin du désert, et nous avions passé par un grand lac, appelé *Schaks-Oser*, quand nous apperçûmes un grand corps de cavalerie de l'autre côté du lac, qui tiroit vers le nord, pendant que nous marchions vers l'ouest. Nous étions ravis qu'ils eussent pris à côté du lac; au lieu que nous avions pris l'autre fort heureusement pour nous. Deux jours après nous ne les vîmes plus; car s'imaginant qu'ils nous suivoient toujours comme à la piste, ils avoient poussé jusqu'au fleuve *Udda*. Il est fort large et fort profond, quand il s'étend plus vers le nord, mais dans l'endroit où nous le vîmes, il est fort étroit et guéable.

Le troisième jour ils virent leur méprise, ou bien on les instruisit du véritable chemin que nous avions pris, et ils nous poursuivirent avec toute la rapidité imaginable. Nous les découvrîmes environ au coucher du soleil, et nous avions par hasard choisi un endroit pour camper fort propre à nous y défendre. Nous étions à l'entrée d'un désert de cinq cents milles de longueur, et nous ne pouvions pas nous attendre à trouver d'autre ville pour nous servir d'asyle, que *Jarawena*, qui étoit encore à deux journées de nous : nous avions dans le lieu où nous étions plusieurs petits bois, et notre camp étoit par bonheur dans un passage assez étroit, entre deux bocages peu étendus, mais extrêmement épais; ce qui diminuoit un peu la crainte que nous avions d'être attaqués cette même nuit. Il n'y avoit que nous quatre, qui savions au juste pourquoi nous étions pour-

suivis; mais comme les *Tartares Monguls* ont la coutume de parcourir le désert en grandes troupes, les caravanes se fortifient toujours contre des camps volans de voleurs de grand chemin, et ainsi nos gens ne furent pas surpris de se voir poursuivis par cette cavalerie.

Non-seulement nous étions campés entre deux bois, mais notre front étoit encore couvert par un petit ruisseau : de manière que nous ne pouvions être attaqués qu'à notre arrière-garde. Peu contens encore de tous ces avantages naturels de notre poste, nous nous fîmes un rempart devant nous de tout notre bagage, derrière lequel nous rangeâmes sur une même ligne nos chameaux et nos chevaux, et par-derrière nous nous couvrîmes d'un abattis d'arbres.

Nous n'avions pas encore fini cette espèce de fortification, quand nous eûmes déjà les Tartares sur les bras. Ils ne nous attaquèrent pas brusquement, comme nous avions cru, ni en voleurs de grand chemin. Ils commencèrent par nous envoyer trois députés pour nous dire de leur livrer les coupables, qui avoient insulté leurs prêtres, *et brûlé par le feu* leur dieu *Cham-Chi-Thaungu*, afin qu'ils fussent *brûlés par le feu*, pour expier leur crime; et ils nous dirent que, si on leur accordoit leur juste demande, ils se retireroient sans faire le moindre mal au reste de la caravane, sinon qu'ils nous brûleroient tous tant que nous étions.

Nos gens furent fort étourdis de ce compliment; ils se regardèrent les uns les autres pour examiner si quelqu'un ne découvriroit pas par sa contenance qu'il étoit particulièrement intéressé dans cette affaire. Mais celui qui avoit fait le coup s'appeloit *Personne*. Là-

dessus le commandant de la caravane fit assurer aux députés, qu'il étoit très-persuadé que les coupables n'étoient pas dans notre camp; que nous étions tous des marchands d'une humeur paisible, et que nous ne voyagions que pour les affaires de notre commerce; que nous n'avions pas songé à leur faire le moindre chagrin; que par conséquent ils feroient bien de chercher leurs ennemis autre part, et de ne pas nous troubler dans notre marche; ou bien que nous ferions tous nos efforts pour nous défendre, et pour les faire repentir de leur entreprise.

Ils furent si éloignés de croire cette réponse satisfaisante, que le lendemain au lever du soleil ils approchèrent de notre camp pour le forcer; mais quand ils en virent l'assiette, ils n'osèrent pas nous venir voir de plus près, que de l'autre côté du petit ruisseau qui couvroit notre front. Là ils s'arrêtèrent, en nous étalant une si terrible multitude, que le plus brave de nous en fut effrayé. Ceux qui en jugèrent le plus modestement, crurent qu'ils étoient dix mille tout au moins. Après nous avoir considérés pendant quelques momens, ils poussèrent des hurlemens épouvantables, en couvrant l'air d'un nuage de flèches. Nous nous étions heureusement assez bien précautionnés contre un pareil orage; nous nous cachâmes derrière nos ballots; et si je m'en souviens bien, aucun de nous ne fut blessé.

Quelque temps après, nous les vîmes faire un mouvement du côté droit, et nous nous attendîmes à être attaqués par-derrière, quand un cosaque de *Jaravena*, qui étoit dans le service moscovite, et qui étoit un fin drôle, s'approchant du commandant de la caravane, lui dit,

que, s'il vouloit, il se faisoit fort d'envoyer toute cette canaille vers *Siheilka*; c'étoit une ville éloignée de nous de plus de cinq journées du côté du sud. Voyant que le commandant ne demandoit pas mieux, il prend son arc et ses flèches et se met à cheval. S'étant séparé de nous du côté de notre arrière-garde, il prend un grand détour, et joignant les Tartares en qualité d'exprès, qui leur venoit donner des lumières sur ce qu'ils cherchoient à découvrir, il leur dit, que ceux qui avoient détruit *Cham-Chi-Thaungu* s'en étoient allés du côté de *Siheilka*, avec une caravane de *Mécréans*, dans la résolution de brûler encore *Schal-Isard*, le dieu des *Tartares Tonguois*.

Comme ce garçon étoit une espèce de Tartare lui-même, et qu'il parloit parfaitement bien leur langage, il ménagea si bien son histoire, qu'ils y ajoutèrent fois sans la moindre difficulté. Dans le moment même ils s'en allèrent à toute bride, et trois heures après nous n'en vîmes plus un seul, nous n'en entendîmes plus parler, et nous n'avons jamais su s'ils poussèrent jusqu'à *Siheilka* ou non.

Après nous être tirés de ce danger, nous marchâmes en sûreté jusqu'à la ville de *Jaravena*, où il y a une garnison moscovite, et nous y restâmes pendant cinq jours pour nous refaire de la fatigue que nous avions essuyée dans nos dernières marches, pendant lesquelles nous n'avions pas eu le loisir de fermer l'œil.

De là nous entrâmes encore dans un affreux désert, que nous ne pûmes traverser qu'en vingt-trois jours. Nous nous étions fournis de quelques tentes, pour passer les nuits plus commodément, et de seize charriots du pays, pour porter notre eau et nos provisions. Nous en ti-

rions encore un grand service; pendans la nuit ils nous tenoient lieu de retranchement, étant arrangés tout autour de notre camp; en sorte que, si les Tartares nous avoient attaqués, sans une supériorité excessive du nombre, nous aurions pu les repousser sans peine.

Dans ce désert, nous vîmes un grand nombre de ces chasseurs, qui fournissent tout le monde de ces belles fourrures de *Sables* et d'*Hermines*. Ils sont, pour la plupart, *Tartares Monguls*, et bien souvent ils attaquent de petites caravanes; mais la nôtre n'étoit pas leur gibier, aussi n'en avons-nous jamais vu de troupes entières. J'aurois été fort curieux de voir les animaux dont ils tirent ces peaux précieuses; mais il me fut impossible de parvenir à mon but; car ces messieurs n'osèrent pas approcher de nous, et ç'auroit été un grande imprudence à moi de me séparer de la caravane pour les aller voir.

Au sortir de ce désert, nous entrâmes dans un pays assez bien peuplé, et rempli, pour ainsi dire, de villes et de châteaux, où le czar a établi des garnisons pour la sûreté des caravanes, et pour défendre le pays contre les courses des Tartares, qui sans cela rendroient les chemins fort dangereux. Sa majesté czarienne a donné des ordres fort précis aux gouverneurs de ces places, de ne rien négliger pour mettre les marchands et les voyageurs hors d'insulte, et de leur donner des escortes d'une forteresse à l'autre, au moindre bruit qui se répandroit de quelque invasion des Tartares.

Conformément à ces ordres, le gouverneur de *Adinskoy*, à qui j'eus l'honneur de rendre mes devoirs avec le marchand écossois qui le connoissoit, nous offrit une escorte de cinquante

hommes jusqu'à la garnison prochaine, si nous croyions qu'il y eût le moindre danger dans la route.

Je m'étois imaginé pendant tout le voyage, que plus nous approcherions de l'Europe, et plus nous trouverions les gens polis et les pays peuplés; mais je m'étois fort trompé à ces deux égards, puisque nous avions encore à traverser le pays des *Tartares Tonguois*, où nous vîmes les mêmes marques d'un paganisme barbare, et même des marques encore plus grossières que celles qui nous avoient si fort choqués auparavant. Il est vrai qu'étant entièrement assujétis par les Moscovites, et mieux tenus en bride que les autres, ils n'étoient ni si insolens, ni si dangereux que les *Monguls*; mais, en récompense, nous vîmes très-clairement qu'ils ne le cédoient à aucun peuple barbare de l'univers en grossièreté de manières, en idolâtrie, et en nombre de divinités. Ils sont tout couverts de peaux de bêtes sauvages, aussi-bien que leurs maisons; et il n'est pas possible de distinguer un homme d'une femme par l'habit ni par l'air. En temps d'hiver, quand toute la terre est couverte de neige, ils vivent dans des souterrains distingués en plusieurs différentes cavernes.

Si les *Monguls* avoient leur *Cham-Chi-Thaungu* pour toute la nation, ceux-ci avoient des idoles en chaque tente et en chaque cave. D'ailleurs ils adoroient le soleil, les étoiles, la neige, l'eau, en un mot tout ce qui offroit à leur esprit quelque chose de merveilleux; et comme leur crasse ignorance leur fait trouver du surprenant par-tout, il n'y a presque rien qui ne soit honoré de leurs sacrifices.

Il ne m'arriva rien de particulier dans toute cette étendue de pays, dont les bornes étoient

éloignées du désert dont j'ai parlé en dernier lieu, de plus de quatre cents milles. La moitié de ce terrein peut bien passer pour un désert aussi, et nous fûmes obligés de voyager pendant douze jours, sans rencontrer ni maison, ni arbre, et de porter avec nous notre eau et nos autres provisions.

Après nous être tirés de cette solitude, nous parvînmes en deux jours de marche à la ville de *Janezay*, située près d'un grand fleuve du même nom. On nous dit là que ce fleuve sépare l'Europe de l'Asie; de quoi nos faiseurs de cartes géographiques ne tombent pas d'accord. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il borne vers l'orient l'ancienne *Sibérie*, qui ne fait qu'une province du vaste empire des Moscovites, quoiqu'elle soit plus grande que toute l'Allemagne.

Je remarquai que dans cette province même le paganisme et l'ignorance la plus brutale ont par-tout le dessus, excepté dans les garnisons russiennes. Toute l'étendue de terrein entre le fleuve *Oby* et le fleuve *Janezay*, est peuplée de païens, et de païens aussi barbares que les Tartares les plus reculés, et même que les Sauvages les plus brutaux de l'Asie et de l'Amérique.

Je pris la liberté de dire à tous les gouverneurs moscovites que j'eus l'honneur d'entretenir, que ces pauvres païens, pour être sous le gouvernement d'une nation chrétienne, n'en sont pas plus prêts à embrasser le christianisme. Ils me répondirent presque tous que je n'avois pas tort; mais que c'étoit une affaire qui ne les regardoit pas. « Si le czar, disoient-ils, avoit » envie de convertir ses sujets sibériens, ton» guois et monguls, il devroit envoyer pour cet » effet des ecclésiastiques, et non pas des soldats;

» et puisqu'il s'y prend d'une autre manière, il » est naturel de croire que notre monarque » songe plus à rendre ces peuples soumis à son » empire, qu'à en faire des chrétiens ».

Depuis le fleuve *Janezay* jusqu'à l'*Oby*, il nous fallut traverser un pays abandonné en quelque sorte : ce n'est pas que le terrein soit ingrat et incapable d'être cultivé; il n'y manque que des habitans et de l'industrie. A le considérer en lui-même, c'est un pays très-agréable et très-fertile ; le peu d'habitans qu'il contient consiste entièrement en païens, si vous en exceptez ceux qu'on y envoie de la Russie. Je dois observer ici en passant, que c'est justement dans ce pays situé de l'un et de l'autre côté de l'*Oby*, que sont envoyés en exil les criminels moscovites qui ne sont pas condamnés à mort ; et il leur est presque impossible de s'en échapper jamais.

Il ne m'arriva rien qui soit digne d'être rapporté jusqu'à mon arrivée à *Tobolski*, capitale de la *Sibérie*, où je demeurai pendant un temps considérable, par la raison que voici.

Nous avions mis à-peu-près sept mois à faire notre voyage, et l'hiver approchoit à grands pas. La caravane devoit aller à Moscow ; mais nous n'y avions aucunes affaires, mon associé et moi ; c'étoit notre patrie que nous avions uniquement en vue, et cette considération méritoit bien que nous tinssions un peu conseil à part. Il est vrai qu'on nous disoit merveilles des traîneaux tirés par des *rennes*, qui rendent si faciles et si rapides les voyages qu'on entreprend en temps d'hiver : je sais bien que ce qu'on nous en rapportoit, quelque surprenant qu'il fût, étoit la vérité toute pure. Les Russiens aiment mieux voyager en hiver qu'en été,

parce que dans leurs traîneaux ils passent les jours et les nuits avec toute la commodité imaginable, tandis qu'ils parcourent un espace extraordinaire. Tout le pays est couvert de neige durcie par le grand froid, qui fait une seule surface douce et égale des plaines, des rivières, des montagnes et des lacs.

Mais je ne pouvois rien gagner par un voyage de cette nature. Pour aller en Angleterre, je ne devois prendre que deux chemins. Je pouvois aller avec la caravane jusqu'à Jareslaw, et de là tourner vers l'ouest, pour gagner *Nerva* et le *golfe de Finlande*. Il m'étoit facile de passer de là, par mer ou par terre, à *Dantzick*, où peut-être je pouvois trouver l'occasion de me défaire avantageusement de mes marchandises des Indes. Ou bien je devois quitter la caravane à une petite ville située sur la Dwina, d'où, en six jours de temps, je pouvois venir par eau à *Archangel*, et passer de là par mer à Hambourg, en Hollande ou en Angleterre.

Or, il étoit également extravagant de songer à l'un et à l'autre de ces voyages pendant l'hiver. Il étoit impossible d'aller à *Dantzick* par mer, parce que la mer Baltique est toujours gelée dans cette saison; et de vouloir voyager par terre dans ce pays-là, c'étoit aussi dangereux que de marcher mal accompagné au travers des *Tartares Monguls*. D'un autre côté, si j'étois arrivé à *Archangel* au mois d'octobre, j'aurois trouvé tous les vaisseaux partis, et la ville presque déserte, puisque les marchands qui y font leur séjour pendant l'été, ont coutume de se retirer pendant l'hiver à Moscow. Ainsi j'aurois dû y essuyer un froid extrême, et peut-être une grande disette de vivres, sans

compter une vie triste et désagréable, faute de compagnie.

Il valoit mieux par conséquent laisser là la caravane, et faire tous les préparatifs nécessaires pour passer l'hiver dans la capitale de la *Sibérie*, où je pouvois faire fond sur trois choses très-essentielles, savoir, l'abondance des vivres, une maison bonne et chaude avec du bois en quantité, et enfin très-bonne compagnie.

Je me trouvois alors dans un climat bien différent de mon paradis terrestre, ma chère île, où je ne sentis jamais le froid que pendant les fri sons de ma fièvre ; au contraire, j'avois bien de la peine à y souffrir des habits sur mon corps, et je n'y faisois de feu que hors de la maison, uniquement pour me préparer quelques mets. Ici je commençai par me fournir de trois bonnes camisoles, et de quelques grandes robes qui me pendoient jusqu'aux pieds, et dont les manches étoient boutonnées jusqu'au poignet. Il faut remarquer même, que toutes ces différentes sortes d'habits étoient doublés de bonnes fourrures.

Pour chauffer ma maison, je m'y pris d'une autre manière que celle dont on se sert en Angleterre, où l'on fait du feu dans des cheminées ouvertes, qui sont placées dans chaque chambre, ce qui laisse un air aussi froid qu'il étoit auparavant, dès que le feu est éteint. Je fis placer une cheminée semblable à une fournaise, dans un endroit qui étoit le centre de six chambres différentes; le tuyau par où devoit sortir la fumée, alloit d'un côté, et l'ouverture par où sortoit la chaleur étoit justement du côté opposé : par-là toutes les chambres étoient entretenues dans une chaleur égale, sans qu'on découvrît le feu nulle part, de la même manière que dans les bains d'Angleterre.

C'est ainsi que mes appartemens étoient toujours chauds, quelque froid qu'il fît au-dehors, et je n'étois jamais incommodé de la fumée.

Ce qui doit paroître d'abord fort incroyable, c'est ce que j'ai insinué touchant la bonne compagnie que je trouvai dans un pays de barbares, dans une des provinces les plus septentrionales de la Moscovie, un pays situé dans le voisinage de la mer Glaciale, et seulement éloigné de quelques degrés de la Nouvelle-Zemble.

Mais on y ajoutera foi sans peine, quand on voudra bien se souvenir que j'ai dit que la Sibérie est le séjour des criminels d'Etat de la Moscovie. La ville capitale doit être par conséquent remplie de noblesse, de généraux, de grands-seigneurs et de princes même. J'y trouvai le célèbre prince *Galiczin*, le vieux général *Robostiski*, et plusieurs autres personnes du premier rang, parmi lesquelles il y avoit plusieurs dames de distinction.

Par le moyen du marchand écossois, qui fut obligé de se séparer ici pour moi, je fis connoissance avec plusieurs de ces seigneurs, et même avec quelques-uns du premier ordre : j'en reçus plusieurs agréables visites, qui contribuèrent beaucoup à me faire trouver courtes les tristes soirées de l'hiver. Ayant lié conversation un jour avec le prince... qui avoit été autrefois un des ministres d'état de sa majesté czarienne, je lui entendis raconter les choses les plus merveilleuses de la grandeur, de la magnificence, de la domination étendue, et du pouvoir absolu de son maître, l'empereur de la Grande-Russie. Je l'interrompis pour lui dire que je m'étois vu autrefois un monarque plus absolu que le czar de Moscovie, quoique mes sujets ne fussent pas si nombreux, ni mon empire tout-à-fait si grand

que celui de cet empereur. Ce discours donna une grande surprise au prince russien, qui, me regardant avec une attention extraordinaire, me pria très-sérieusement de lui dire s'il y avoit quelque réalité dans ce que je venois de lui débiter si gravement.

Je lui promis que son étonnement cesseroit dès que j'aurois eu le loisir de m'expliquer, et là-dessus je lui dis que j'avois eu le pouvoir de disposer absolument de la fortune et de la vie de mes sujets, et que, malgré mon despotisme, il n'y avoit eu personne dans tous mes états dont je n'eusse été aimé avec une tendresse filiale.

Il me répondit, en branlant la tête, qu'effectivement de ce côté là j'avois surpassé de beaucoup le czar son maître. « Ce n'est pas tout, » monseigneur, repris-je; toutes les terres de » mon royaume m'appartiennent en propre; » tous mes sujets n'étoient que mes fermiers, » sans y être contraints, et tous tant qu'ils » étoient, ils auroient hasardé leur vie pour » sauver la miene, et jamais prince ne fut plus » tendrement aimé, et en même temps si fort » respecté et si craint de son peuple ».

Après l'avoir encore amusé pendant quelque temps de ces magnifiques chimères, fondées pourtant sur des réalités, mais très-minces, je lui fis voir clair dans le fond de cette affaire, et je lui donnai un détail de tout ce qui m'étoit arrivé dans l'île, et de la manière que j'y avois gouverné mes sujets; en un mot, je lui fis là-dessus précisément le même récit que j'ai communiqué au public.

Toute la compagnie fut ravie de cette relation, et sur-tout le prince, qui me dit, en poussant un grand soupir, que la véritable grandeur de l'homme consistoit à être son propre maître,

et à s'acquérir un empire despotique sur ses propres passions; qu'il n'auroit pas changé une monarchie comme la mienne, contre toute la domination de son auguste maître; qu'il trouvoit une félicité plus véritable dans la retraite à laquelle il avoit été condamné, que dans la grande autorité dont il avoit autrefois joui à la cour de son empereur, et que, selon lui, le plus haut degré de la sagesse humaine, consistoit à proportionner nos desirs et nos passions à la situation où la Providence trouvoit bon de nous ménager un calme intérieur, au milieu des tempêtes et orages qui nous environnent extérieurement.

« Pendant les premiers jours que je passai » ici, continua-t-il, j'étois accablé de mon pré- » tendu malheur; je m'arrachois les cheveux, » je déchirois mes habits, en un mot, je m'em- » portois à toutes les extravagances ordinaires à » ceux qui se croient accablés par leurs infor- » tunes; mais un peu de temps et quelques ré- » flexions me portèrent à me considérer moi- » même d'une manière tranquille, aussi bien » que les objets qui m'environnent. Je trouvai » bientôt que la raison humaine, dès qu'elle a » l'occasion d'examiner à loisir tout le détail de » la vie, et la nature des secours qu'elle peut » emprunter de l'industrie pour la rendre heu- » reuse, est parfaitement capable de se procu- » rer une félicité réelle, indépendante des coups » du sort, et entièrement convenable à nos de- » sirs les plus naturels, et au grand but pour le- » quel nous sommes créés. Je compris en peu de » jours, qu'un bon air à respirer, des alimens » simples pour soutenir notre vie, des habits » propres à nous défendre des injures de l'air, » et la liberté de prendre autant d'exercice qu'il

» en faut pour la conservation de la santé, sont
» tout ce qui peut contribuer aux besoins véri-
» tables de l'homme. J'avoue que la grandeur,
» l'autorité, la richesse et les plaisirs qu'elle
» nous procure, et dont j'ai eu autrefois ma
» bonne part, sont capables de nous procurer
» mille agrémens ; mais d'un autre côté toutes
» ces sortes de plaisirs influent terriblement sur
» les plus mauvaises de nos passions. Elles ferti-
» lisent, pour ainsi dire, notre ambition, notre
» orgueil, notre avarice et notre sensualité. Ces
» dispositions de notre cœur, criminelles en
» elles-mêmes, contiennent les semences de
» tous nos autres crimes. Elles n'ont pas la
» moindre relation avec ces talens qui font
» l'homme sage, ni avec ces vertus qui consti-
» tuent le caractère du chrétien. Privé à pré-
» sent de tout ce bonheur extérieur, source or-
» dinaire des vices, éloigné du faux brillant, je
» ne le regarde que de son côté ténébreux ; je
» n'y trouve que de la difformité, et je suis
» pleinement convaincu que la vertu seule rend
» l'homme véritablement sage, grand, riche,
» et qu'elle seule le prépare à la jouissance d'une
» félicité éternelle. Dans cette pensée, ajouta-
» t-il, je me trouve plus heureux au milieu de
» ce désert, que tous mes ennemis, qui sont en
» pleine possession de la richesse et de l'autorité
» qu'ils m'ont fait perdre, et dont je me sens
» déchargé comme d'un fardeau pesant.

» Vous penserez peut-être, monsieur, me
» dit-il encore, que je suis uniquement forcé à
» entrer dans ces vues par la nécessité, et que,
» par une espèce de politique, je fais de pareilles
» réflexions pour adoucir un état que d'autres
» pourroient nommer misérable; mais vous vous
» tromperiez. S'il est possible à l'homme de con-

» noître quelque chose de ses propres sentimens, » je puis vous assurer que je ne voudrois pas re» tourner à la cour, quand le czar mon maître » auroit envie de me rétablir dans toute ma gran» deur. Si jamais j'en suis capable, j'avoue que » mon extravagance approchera de celle d'un » homme qui, délivré de la prison de cette chair, » et ayant déjà un goût de la félicité céleste, vou» droit revenir sur la terre, et se livrer de nou» veau aux foiblesses honteuses et à la misère » de la vie humaine ».

Il prononça ce discours avec tant de chaleur et avec une action si pathétique, qu'on pouvoit lire dans tout son air, qu'il exprimoit les véritables sentimens de son cœur.

Je lui dis que je m'étois cru autrefois une espèce de monarque dans l'état que je lui avois dépeint; mais que pour lui, il n'étoit pas seulement un souverain despotique, mais encore un grand *conquérant*, puisque celui qui remporte la victoire sur ses desirs rebelles, qui s'assujétit soi-même, et qui rend sa volonté absolument dépendante de sa raison, mérite mieux ce titre glorieux, que celui qui renverse les murailles de la plus forte place. — « Je vous conjure pour» tant, monseigneur, ajoutai-je, de m'accorder » la liberté de vous faire une seule question. S'il » vous étoit entièrement libre de sortir de cette » solitude, et de mettre fin à votre exil, vous » en serviriez-vous » ?

— « Monsieur, me répondit-il, votre question » est subtile, et il faut faire quelque distinction » très-exacte pour y répondre juste. Je vais pour» tant vous satisfaire avec toute la candeur dont » je suis capable. Rien au monde ne seroit assez » fort pour me tirer de mon exil, que les deux » motifs suivans; la satisfaction de voir mes

» parens, et le plaisir de vivre dans un climat » un peu plus modéré. Mais je puis vous protester » que si mon souverain vouloit me remettre dans » la pompe de sa cour, et dans l'embarras qui » accompagne l'autorité du ministre, je n'aban- » donnerois pas ces lieux sauvages, ces déserts, » ces lacs glacés, pour le faux brillant de la gloire » et de la richesse, ni pour les plaisirs, ou pour » mieux dire, les folies du courtisan le plus » favorisé du prince ».

— « Mais, monseigneur, repris-je, peut-être » n'êtes-vous pas seulement banni des plaisirs de » la cour, de l'autorité et des richesses dont vous » avez joui autrefois, il se peut que vos biens » soient confisqués, que vous soyez privé de quel- » ques-unes des commodités de la vie, et que » vous n'ayez pas assez largement de quoi sub- » venir aux besoins d'un état médiocre ».

— « Vous ne devinez pas mal, me répliqua-t-il, » si vous me considérez en qualité de prince, » comme je le suis réellement : mais si vous me » regardez simplement comme une créature » humaine, confondue avec le reste des hommes, » vous comprendrez facilement que je ne sau- » rois tomber dans la disette, à moins que d'être » attaqué par quelque maladie durable. Vous » voyez notre manière de vivre ; nous sommes » ici cinq personnes de qualité ; nous vivons dans » la retraite, et d'une manière convenable à des » exilés : nous avons sauvé tous quelque chose » des débris de notre fortune, ce qui nous » exempte de la fatigue de notre subsistance par » la chasse. Cependant les pauvres soldats qui se » trouvent ici, et qui courent les bois pour pren- » dre des renards et des sables, sont au large » autant que nous. Le travail d'un mois leur » fournit tout ce qui leur est nécessaire pour une

» année entière. Comme nous dépensons peu, » nos besoins sont petits, et il nous est aisé d'y » subvenir abondamment ».

Je m'étendrois trop, si je voulois rapporter toutes les particularités de l'entretien que j'eus avec cet homme, véritablement grand. Il y fit voir un génie supérieur, une grande connoissance de la véritable valeur des choses, et une sagesse soutenue par une noble piété. Il n'étoit pas difficile de se persuader que le mépris qu'il avoit pour le monde étoit sincère, et l'on verra dans la suite de mon histoire que ces apparences n'étoient pas trompeuses.

J'avois déjà été là pendant huit mois dans un hiver extrêmement obscur, et d'un froid si excessif, que je n'osois pas me hasarder dans les rues sans être enfoncé dans les fourrures, et sans même avoir un masque devant le visage, qui en fût doublé. Il n'y avoit qu'un trou pour la respiration, et deux autres pour me donner la liberté de voir et de distinguer les objets. Pendant trois mois nous n'eûmes que cinq heures de jour, ou tout au plus six, et le reste du temps il auroit fait une obscurité absolue, si la terre n'avoit pas été couverte de neige. Nos chevaux étoient conservés sous terre, et les trois valets que nous avions loués pour avoir soin de nous et de nos bêtes, souffrirent si fort de la saison, que de temps en temps il fallut leur couper quelque doigt, ou quelque orteil, de peur que la gangrène ne s'y mît.

Il est vrai que nous étions fort chaudement dans la maison, nos murailles étoient épaisses, les fenêtres petites et doubles. Les vivres ne nous manquoient pas ; ils consistoient principalement en viande de *renne séchée*, en biscuit fort bon, en poisson sec, en mouton, et en chair

de buffle, qui est un fort bon manger, à-peu-près du goût du bœuf. Notre boisson étoit de l'eau, mêlée d'esprit-de-vin au lieu d'eau-de-vie : quand nous voulions nous régaler, nous avions, au lieu de vin, de l'hydromel, qui étoit admirable. D'ailleurs, les chasseurs qui ne laissoient pas de battre les bois, quelque temps qu'il fît, nous apportoient de temps en temps du gibier fort gras et d'un goût excellent ; ils nous fournissoient aussi quelquefois de grandes pièces d'ours qu'on mange là comme une venaison excellente ; mais nous n'y trouvions pas grande délicatesse, nous autres Anglais. Ce qui nous venoit fort à propos, c'est que nous avions avec nous une grande provision de thé parfaitement bon, dont nous pouvions régaler nos amis. En un mot, à tout prendre, il ne nous manquoit rien pour vivre agréablement.

Nous étions entrés dans le mois de mars ; les jours commençoient à s'alonger, et le froid à devenir supportable : plusieurs voyageurs faisoient déjà les préparatifs nécessaires pour partir en traîneau ; mais pour moi, qui avois pris une résolution d'aller à *Archangel*, et non pas vers la Moscovie et vers la mer Baltique, je ne fis pas le moindre mouvement, persuadé que les vaisseaux qui viennent du sud ne partent guère pour cette partie du monde qu'au mois de mai ou au commencement de juin, et que par conséquent, si j'y arrivois au commencement d'août, j'y serois avant qu'aucun vaisseau fût prêt pour le retour.

Ainsi je vis partir devant moi tous les voyageurs et tous les marchands, qui avoient, dans le fond, raison de me devancer. Il arrive toutes les années qu'ils quittent la Sibérie pour aller en partie à Moscow et en partie à *Archangel*,

pour y débiter leur fourrures, et pour acheter à la place tout ce qui leur est nécessaire pour assortir leurs magasins: ils ont huit cents milles à faire pour revenir chez eux, et par conséquent il faut qu'ils se dépêchent.

Je ne commençai à emballer mes hardes et mes marchandises qu'à la fin de mai, et pendant que j'étois dans cette occupation, je me mis à penser à tous ces exilés qu'on laisse en liberté dès qu'ils sont arrivés en Sibérie. Ils peuvent aller par-tout où ils veulent, et j'étois fort surpris de ce qu'ils ne songeoient pas à gagner quelqu'autre partie du monde, où ils pourroient vivre plus à leur aise, et dans un meilleur climat.

Mon étonnement cessa, dès que j'eus proposé ma difficulté au prince dont j'ai fait déjà plusieurs fois mention. Voici ce qu'il me répondit: « Il faut considérer d'abord, monsieur, l'endroit dans lequel nous sommes, et en second » lieu, la situation où nous nous trouvons. Nous » sommes environnés ici, nous autres exilés, » de barrières plus fortes que des grilles et des » verroux. Du côté du nord, nous avons une » mer innavigable, où jamais vaisseau ni cha» loupe ne trouva passage; et quand nous au» rions quelque navire en notre possession, nous » ne saurions de quel côté faire voile. De toute » autre part nous ne saurions nous sauver, » qu'à travers une étendue de terrein apparte» nant à sa majesté czarienne, d'environ trois » cent quarante lieues. Il est absolument né» cessaire de suivre les grandes routes frayées » par les gouverneurs des provinces, et de pas» ser par des villes où il y a garnison russienne; » en suivant les chemins ordinaires nous serions » découverts indubitablement, et en prenant

» des routes détournées, nous ne saurions man-
» quer de mourir de faim. Par conséquent il est
» certain qu'on ne sauroit former une pareille
» entreprise, sans se rendre coupable de la plus
» haute extravagance ».

Cette seule réponse me réduisit au silence, et me satisfit pleinement. Elle me fit parfaitement bien comprendre, que ces exilés étoient aussi bien emprisonnés dans les vastes campagnes de la Sibérie, que s'ils étoient resserrés dans la citadelle de Moscow. Cette conviction ne m'empêcha pas de me mettre dans l'esprit, que j'étois en état de tirer ce grand homme de sa triste solitude, ni d'en former le dessein, quelque dangereux qu'il pût être pour moi-même. Un soir je trouvai l'occasion de lui expliquer mes pensées là-dessus, et de lui en faire la proposition. Je lui représentai qu'il m'étoit fort aisé de l'emmener avec moi, puisqu'il n'étoit gardé de personne, et que j'avois résolu de m'en aller à Archangel, et non à Moscow : que dans cette route je pouvois marcher avec mon train, en guise d'une petite caravane, et qu'ainsi je ne serois pas obligé de chercher des gîtes dans les garnisons russiennes ; mais que je pourrois camper toutes les nuits où je voudrois ; que de cette manière je le pouvois facilement conduire à Archangel, le mettre en sûreté à bord d'un vaisseau anglais ou hollandais, et le mener avec moi dans des pays où personne ne songeroit à le poursuivre. Je l'assurai en même temps que j'aurois soin de lui fournir pendant tout le voyage tout ce dont il auroit besoin, jusqu'à ce qu'il fût en état de subsister par lui-même.

Il m'écouta avec grande attention, et pendan_ tout le temps que je parlois, il me regarda

fixement ; je pus voir même par son air, que ce que je lui disois le mettoit dans la plus violente agitation. Sa couleur changeoit à tout moment, ses yeux paroissoient tantôt vifs, tantôt éteints, et son cœur sembloit flotter entre plusieurs passions opposées. Il ne fut pas d'abord en état de me répondre. S'étant enfin un peu remis : « Etat malheureux, s'écria-t-il, » que celui des pauvres mortels, quand ils ne » se précautionnent pas avec toute l'attention » possible contre tous les dangers qui menacent » leur foible vertu ! Les actes de l'amitié la » plus sincère peuvent leur devenir des piéges, » et avec la meilleure intention du monde, ils » deviennent les tentateurs les uns des autres. » Mon cher ami, continua-t-il d'un air plus » calme, il y a tant de désintéressement dans » l'offre que vous me faites, que je connoîtrois » fort peu le monde si je ne m'en étonnois » pas, et que je serois le plus ingrat des hom- » mes si je n'en avois toute la reconnoissance » possible. Mais parlez-moi naturellement, avez- » vous cru que le mépris que je vous ai fait » voir pour le monde, étoit sincère, et que je » vous ai découvert le fond de mon ame, en » vous assurant que, dans mon exil, je m'étois » procuré une félicité supérieure à tous les avan- » tages qu'on peut emprunter de la grandeur et » des richesses ? M'avez-vous cru vrai, quand » je vous ai protesté que je refuserois de rentrer » dans la condition brillante où je me suis vu » autrefois à la cour de mon maître ? M'avez- » vous cru honnête homme, ou m'avez-vous » pris pour un de ces hypocrites qui se dédom- » magent de leur mauvaise fortune, par une » fausse ostentation de piété et de sagesse » ?

Il s'arrêta là, non pas pour attendre ma ré-

ponse, mais parce que l'agitation de son cœur l'empêchoit de poursuivre. J'étois plein d'admiration pour les sentimens de ce grand homme, et cependant je ne négligeai rien pour l'y faire renoncer. Je me servis de quelques argumens pour le porter au dessein de se retirer de sa triste situation ; je tâchai de lui faire considérer ma proposition comme une porte que le ciel ouvroit à sa liberté, et comme un ordre qu'il recevoit de la Providence, de se mettre dans un état plus agréable, et de se rendre utile aux autres hommes.

« Que savez-vous, me répondit-il, si au lieu » d'un ordre de la Providence, ce n'est pas » plutôt une ruse du démon, qui, dans ma dé- » livrance, offre à mon ame l'idée d'une grande » félicité, uniquement pour me faire tomber » dans un piége, et pour me porter à courir moi- » même à ma ruine ? Dans mon exil, je suis » libre de toute tentation de retourner à ma mi- » sérable grandeur, et si j'étois libre, peut-être » l'orgueil, l'ambition, l'avarice et la sensualité, » dont la source n'est jamais entièrement tarie » dans la nature humaine, m'entraîneroient de » nouveau avec impétuosité. Alors cet heureux » prisonnier redeviendroit, au milieu des dou- » ceurs d'une liberté extérieure, l'esclave de » ses sens et de ses passions. Non, non, mon » cher monsieur, il vaut bien mieux que je » reste dans mon exil, banni de la cour, et » exempt de crimes, que de me délivrer de » cette vaste solitude, aux dépens de la liberté » de ma raison, aux dépens d'une félicité éter- » nelle, sur laquelle je fixe à présent mes yeux, » et que je pourrois perdre, si j'acceptois vos » offres obligeantes. Je suis un homme foible, » naturellement sujet à la tyrannie des passions :

» ne me tirez pas de mon heureuse défiance ; » ne soyez pas en même temps mon ami et mon » tentateur ».

Si j'étois surpris de son discours précédent, celui-là me rendit absolument muet. Son ame luttoit d'une telle force contre ses desirs, et contre ce penchant naturel à tout homme de chercher ses commodités, que, quoiqu'il fît un temps extraordinairement froid, il étoit tout en eau. Voyant qu'il avoit grand besoin de se tranquilliser, je lui dis en peu de mots, qu'il feroit bien de considérer cette affaire à loisir, et d'une manière calme, et là-dessus je m'en retournai chez moi.

Environ deux heures après, j'entendis quelqu'un à la porte de ma chambre, et lorsque je me levois pour l'ouvrir, il m'en épargna la peine : c'étoit le prince lui-même. « Mon cher » ami, me dit-il, vous m'aviez presque persua» dé, mais la réflexion est venue à mon secours, » et je me raffermis absolument dans mon opi» nion, ne le trouvez pas mauvais, je vous en » prie. Si je n'accepte pas une offre aussi obli» geante, et aussi désintéressée que la vôtre, » si je la refuse, ce n'est pas faute de recon» noissance : j'en ai toute la gratitude possible, » soyez-en sûr. Mais vous ne voudriez pas » que je me rendisse malheureux ; vous avez » trop de bon sens pour ne vous pas réjouir » de la victoire que j'ai remportée sur moi» même ».

— « J'espère, monseigneur, lui repartis-je, » que vous êtes pleinement convaincu qu'en » rejetant le parti que je vous propose, vous ne » désobéissez pas à la voix du ciel. — Monsieur, » me dit-il, si cette proposition m'avoit été faite » par une direction particulière de la Provi-

» dence, une direction toute pareille m'auroit
» forcé à l'accepter, et par conséquent j'ai lieu
» de croire que c'est par soumission à la voix
» du ciel, que je refuse un parti si avantageux
» en apparence. Vous allez vous séparer de moi,
» et si vous ne me laissez pas entièrement libre,
» du moins vous me laisserez homme de bien et
» armé contre mes desirs d'une sage précaution
» et d'une timidité prudente ».

Je ne pouvois que tomber d'accord de la sagesse de sa résolution, en lui protestant néanmoins que mon but avoit été uniquement de lui rendre service. Il m'embrassa là-dessus avec une action tendre et passionnée, et m'assura qu'il étoit convaincu de la pureté de mes intentions, et qu'il seroit charmé de m'en pouvoir témoigner sa reconnoissance. Pour me faire voir que ses protestations étoient sincères, il m'offrit un magnifique présent de sables, et d'autres fourrures de prix. J'avois de la peine à me résoudre à l'accepter d'un homme qui étoit dans une malheureuse situation; mais il ne voulut point être refusé, et pour ne pas le désobliger, force me fut de prendre un présent si magnifique.

Le jour après, je lui envoyai mon valet avec un présent de thé, à quoi j'avois joint deux pièces de damas de la Chine, et quelques petites pièces d'or du Japon, qui ne pesoient pas six onces en tout ; par conséquent il s'en falloit bien que mon présent n'égalât le sien, qu'à mon retour en Angleterre je trouvai de la valeur de plus de 200 livres sterling.

Il accepta le thé, une pièce de damas et une seule petite pièce d'or marquée du coin du Japon, qu'il ne prit sans doute que comme une curiosité ; et me renvoyant le reste, il me fit

dire qu'il seroit bien aise d'avoir une conversation avec moi.

M'étant venu voir là-dessus, il me dit que je savois ce qui s'étoit passé entre nous, et qu'il me conjuroit de ne lui en plus parler; mais qu'il seroit bien aise de savoir si, lui ayant fait une offre si généreuse, je serois d'humeur à rendre le même service à une personne qu'il me nommeroit, et pour laquelle il s'intéressoit de la manière la plus tendre. Je lui répondis naturellement, que je parlerois contre ma conscience si je disois que j'étois prêt à faire autant pour un autre que pour lui, pour qui je sentois un profond respect et la plus parfaite estime. Cependant, continuai-je, si vous voulez bien me nommer la personne en question, je vous répondrai avec franchise; et si ma réponse vous déplaît, j'ose espérer pourtant que vous ne m'en voudrez point de mal. Il me dit qu'il s'agissoit de son fils unique, que je n'avois jamais vu, et qui se trouvoit dans la même condition que lui, éloigné de *Tobolski* de plus de deux cents milles; mais qu'il trouveroit le moyen de le faire venir, si j'étois disposé à lui accorder cette grace.

Je n'hésitai pas un moment; je lui dis que j'y consentois de bon cœur, et que ne pouvant pas lui montrer à lui-même jusqu'à quel point je le considérois, je serois charmé de lui en donner des marques dans la personne de son fils. Le lendemain il envoya des gens pour aller chercher le jeune prince, et il arriva trois semaines après, amenant avec lui six ou sept chevaux chargés des plus riches fourrures, dont la valeur montoit à une somme très-considérable.

Ses valets conduisirent les chevaux dans la

ville, en laissant leur jeune seigneur à quelque distance de là; mais il entra la nuit *incognitò* dans la maison, et son père me le présenta. Dans le même moment nous concertâmes tout pour notre voyage, et nous en réglâmes les préparatifs.

J'avois troqué dans cette ville une partie de mes marchandises des Indes contre une bonne quantité de *sables*, d'*hermines*, de *renards noirs, et autres fourrures de prix*. Ce que J'avois donné en échange, consistoit sur-tout en noix muscades, et en clous de girofle, et dans la suite je me défis de ce qui m'en restoit à Archangel, où j'en tirai un meilleur parti que je n'aurois pu faire à Londres. Ce commerce plut fort à mon associé, qui étoit plus avide de gain que moi, et dont le négoce étoit plus le fait qu'il n'étoit le mien. Il se félicitoit fort du parti que nous avions pris de rester si long-temps dans la Sibérie, à cause des profits considérables que nous y avions faits.

C'étoit au commencement de juin que je partis de cette ville si éloignée des routes ordinaires du commerce, qu'elle ne doit pas faire grand bruit dans le monde. Notre caravane étoit extrêmement petite, puisqu'elle ne consistoit qu'en trente chameaux en tout. Tout cela passoit sous mon nom, quoiqu'il y en eût onze dont le jeune prince étoit propriétaire.

Ayant un si gros équipage, je devois avoir naturellement un bon nombre de domestiques; par conséquent ceux du prince pouvoient bien passer pour les miens. Ce seigneur lui-même prit le titre de mon maître-d'hôtel ; ce qui apparemment me fis prendre pour un homme d'importance: mais cette vanité me chatouilla fort peu.

Nous fûmes obligés d'abord de passer le plus grand et le plus désagréable désert que j'aie rencontré dans tout le voyage. Je l'appelle le désert le plus désagréable, parce qu'en plusieurs endroits le terrein est marécageux, et fort inégal en plusieurs autres. Tout ce qui nous en consoloit, c'étoit la pensée que nous n'avions rien à craindre de ces brigands de Tartares qui ne passent jamais l'*Oby*, ou du moins très-rarement. Cependant nous fûmes fort trompés dans ce calcul là.

Le jeune prince avoit avec lui un très-fidèle domestique moscovite, ou plutôt sibérien, qui connoissant parfaitement bien tout ce pays, nous conduisit par des routes particulières, pour éviter les villes qui sont sur les grands chemins, comme *Tumen*, *Soly-Kamskoy*, et plusieurs autres : il savoit que les garnisons russiennes qui s'y trouvent, observent avec une exactitude très-scrupuleuse l'ordre qu'elles ont d'examiner les voyageurs, pour voir si quelque exilé de marque ne s'aviseroit pas de se glisser dans le cœur de la Moscovie.

Les mesures que nous prîmes ne nous exposoient pas à de pareilles recherches; mais d'un autre côté elles nous forçoient à faire tout notre voyage par le désert, et à camper toutes les nuits sous nos tentes; au lieu qu'en passant par les villes, nous aurions pu jouir de toutes les commodités imaginables. Le jeune prince sentoit si bien les désagrémens où ma bonté pour lui m'engageoit, qu'il ne vouloit pas consentir de camper toutes les fois que nous nous trouvions près de quelque ville. Il se contentoit de coucher lui-même dans les bois avec son fidèle valet, et il savoit nous rejoindre dans les endroits où nous étions convenus de l'attendre.

Nous entrâmes dans l'Europe en passant la rivière appelée *Kama*, qui dans cet endroit sépare l'Europe de l'Asie. La première ville européenne qu'on rencontre de ce côté-là, s'appelle *Soly-Kamskoi*, c'est-à-dire, *la grande ville sur le fleuve Kama*. Nous crûmes voir là le peuple mieux poli dans sa manière de vivre, dans ses habillemens, et dans sa religion; mais nous nous trompâmes. Dans le désert que nous avions à traverser, et qui de ce côté-là n'a que deux cents milles d'étendue, quoiqu'il en ait sept cents dans d'autres endroits, nous trouvâmes les habitans peu différens des Tartares Monguls. Ils donnent dans un paganisme tout aussi grossier que les sauvages de l'Amérique. Leurs bourgs et leurs maisons sont pleines d'idoles, et leur manière de vivre est entièrement barbare, excepté dans les villes et dans les villages qui en sont proches, où l'on trouve des chrétiens qui se disent de l'église grecque, mais qui ont mêlé leur religion de tant de cérémonies superstitieuses, qui leur restent de leur ancienne idolâtrie, qu'on prendroit leur culte plutôt pour un *sortilége* que pour un culte chrétien.

En traversant cette vaste solitude, après avoir banni toute idée de danger de mon esprit, comme je l'ai déjà insinué, je courus risque d'être massacré avec toute ma suite par une troupe de brigands; je n'ai jamais pu savoir quelles gens c'étoient, si c'étoit une bande d'une espèce de Tartares appelés *Ostiachi*, ou si c'étoient des Monguls répandus au-delà des bords de l'Oby, ou bien si c'étoit une troupe de chasseurs de la Sibérie, qui s'étoient assemblés pour prendre une autre proie que des *sables* et des *renards*. Ce que je sais parfaitement bien, c'est qu'ils étoient tous à cheval,

qu'ils étoient armés d'arcs et de flèches, et que quand nous les rencontrâmes pour la première fois, ils étoient à-peu-près au nombre de quarante-cinq. Ils approchèrent de nous jusqu'à deux différentes reprises; et nous environnant de tous côtés, ils nous examinèrent avec une très-grande attention. Ensuite ils se postèrent justement dans notre chemin, comme s'ils avoient eu envie de nous couper le passage.

Là-dessus, n'étant en tout que seize personnes, nous plaçâmes devant nous nos chameaux tous sur une même ligne, afin d'être plus en état de repousser cette canaille; et ayant fait halte, nous envoyâmes le valet sibérien du prince pour les reconnoître. Son maître y consentit de bon cœur, d'autant plus qu'il craignoit que ce ne fût une troupe de Sibériens, détachée exprès pour l'attraper dans sa fuite, et pour le ramener par force.

Ce brave domestique s'avança de leur côté, et se tenant à une certaine distance, il leur parla dans tous les différens dialectes de la langue sibérienne, sans pouvoir entendre un seul mot de ce qu'ils lui répondoient. Cependant il comprit par leur action et par plusieurs signes qu'ils lui faisoient, qu'ils tireroient sur lui s'il avoit la hardiesse d'approcher davantage. Il retourna là-dessus sur ses pas, pour venir faire son rapport, sans avoir grand'chose à nous dire, sinon qu'il les croyoit *Kalmucks* ou *Circassiens* par leurs habits, et que, selon toutes les apparences, il devoit y en avoir la plus grande quantité répandue dans le désert, quoiqu'il n'eût jamais entendu dire auparavant que ces barbares se fussent si fort avancés du côté du nord. C'étoti une triste consolation pour nous; mais il n'y avoit point de remède.

Il y avoit à notre gauche, à un quart de mille de nous, et tout près de la route, un petit bosquet, où les arbres étoient extrêmement serrés, et je considérai d'abord qu'il falloit nous avancer jusque-là, et nous y fortifier le mieux qu'il nous seroit possible. Nous devions nécessairement gagner par-là un double avantage : les branches épaisses et entrelacées nous mettroient à couvert des flèches de nos ennemis, et ils ne pourroient jamais nous attaquer en corps. A parler franchement, c'étoit le vieux pilote portugais qui m'en fit d'abord venir la pensée. Ce bon-homme avoit cette excellente qualité, qu'il conservoit toujours son sang-froid dans le péril, et par-là il étoit toujours le plus propre à nous donner de bons conseils, et à nous inspirer du courage.

Nous exécutâmes d'abord ce projet avec toute la diligence possible, et nous gagnâmes le petit bois en question, sans que les Tartares ou les brigands fissent le moindre mouvement pour nous en empêcher. Quand nous y fûmes arrivés, nous trouvâmes, à notre grande satisfaction, que c'étoit un terrein marécageux, et qu'il y avoit d'un côté une grande source d'eau qui se répandoit dans une espèce de petit lac, et qui, à quelque distance de là, étoit jointe par une autre source de la même grandeur. En un mot, nous nous vîmes justement auprès de la source d'une rivière considérable qu'on appelle *Writska*.

Les arbres qui croissoient à l'entour de cette source, n'étoient qu'environ au nombre de de deux cents; mais il étoient fort serrés, comme j'ai déjà dit, et revêtus d'un branchage extrêmement touffu; en sorte que, dès que nous nous vîmes les maîtres de ce bocage, nous nous

crûmes hors de danger, à moins que nos ennemis ne missent pied à terre pour nous attaquer.

Pour rendre encore cette entreprise plus difficile, notre vieux portugais s'avisa de couper de grandes branches et de les laisser pendre dans les arbres, ce qui nous environna comme d'une fortification suivie.

Nous nous tînmes là en repos, pour voir ce que les ennemis entreprendroient contre nous: mais ils ne firent pas le moindre mouvement pendant un espace de temps considérable. Enfin à-peu-près deux heures avant la nuit, ils vinrent directement à nous, et quoique nous ne nous en fussions pas apperçus, nous trouvâmes que leur nombre étoit fort augmenté, et qu'ils étoient du moins quatre-vingts cavaliers, parmi lesquels nous crûmes remarquer quelques femmes.

Ils n'étoient éloignés de nous que d'une demi-portée de fusil, quand nous tirâmes un seul coup sans balle, en leur criant en même temps en langue russienne, *ce qu'ils vouloient, et qu'ils eussent à se retirer.* Comme ils ne nous entendoient pas, ce coup ne fit que redoubler leur fureur. Ils avancèrent à toute bride du côté du bois, sans s'imaginer que nous nous y fussions si bien barricadés, qu'il étoit absolument impossible de s'y faire un passage. Notre portugais qui avoit été notre ingénieur, étoit aussi notre capitaine. Il nous pria de ne point faire feu que lorsque nous verrions l'ennemi à la demi-portée du pistolet, afin que nous fussions sûrs de notre coup. Nous lui dîmes de nous en donner le signal, et il tarda si longtemps, que quelques-uns des ennemis n'étoient éloignés de nous que de la longueur de

deux piques quand nous fîmes notre décharge.

Nous visâmes si juste, ou pour mieux dire la Providence dirigea si bien nos coups, que nous en tuâmes quatorze, sans compter les chevaux, et ceux qui n'étoient que blessés; car nous avions tous chargé nos armes de deux ou trois balles tout au moins.

Ils furent terriblement étonnés d'une décharge si peu attendue, et se retirèrent à plus de deux cents verges de nous. Nous eûmes dans cet intervalle non-seulement le temps de recharger nos fusils, mais encore de faire une sortie et de saisir cinq ou six chevaux, dont les maîtres avoient apparemment perdu la vie. Nous vîmes facilement que nos ennemis étoient Tartares; mais il ne nous fut pas possible de voir de quels pays ils étoient, ni par quel motif extraordinaire ils s'étoient avancés jusque-là.

Environ une heure après ils firent un second mouvement pour nous attaquer, et ils furent reconnoître notre petit bois de toutes parts, pour voir s'ils n'y pouvoient pas trouver un autre passage; mais remarquant que nous étions prêts à leur tenir tête de tous côtés, ils se retirèrent de nouveau, et pour nous, nous prîmes la résolution de nous tenir là clos et couverts pendant toute la nuit.

Nous dormîmes fort peu, comme on le croira sans peine, et nous passâmes presque toute la nuit à nous fortifier davantage, et à barricader tous les endroits par lesquels les ennemis pouvoient le plus facilement venir à nous, sans négliger de poser par-tout des sentinelles, et de faire une garde exacte.

Dans cette posture nous attendîmes le jour avec impatience; mais il nous fit faire une découverte fort désagréable. Les ennemis, que

nous croyions découragés par la reception qu'ils avoient reçue, s'étoient augmentés jusqu'au nombre de plus de trois cents, et ils avoient dressé dix ou douze tentes ou huttes, tout comme s'ils avoient pris la résolution de nous assiéger. Ils avoient placé ce petit camp dans la plaine à un quart de lieue de nous. Nous fûmes tous fort consternés de cette vue, et j'avoue que pour moi je me crus perdu, avec tout ce que j'avois de richesses avec moi Quoique cette dernière perte eût été considérable, ce n'étoit pas celle-là qui me touchoit le plus; ce qui m'effrayoit davantage, c'étoit la pensée de tomber entre les mains de ces barbares, à la fin d'un si long voyage, après avoir échappé à tant de dangers, et surmonté des difficultés si grandes et si nombreuses; de périr à la vue du port, pour ainsi dire, et dans le moment même que je m'étois cru dans une entière sûreté. Pour mon associé, sa douleur alloit jusqu'à la rage; il protesta que la perte de ses biens et celle de sa vie lui étoient égales; qu'il aimoit mieux périr en combattant que de mourir de faim, et qu'il se défendroit jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Le jeune prince, qui étoit aussi brave que le plus vaillant guerrier de l'univers, étoit aussi du sentiment qu'il falloit se battre jusqu'au dernier souffle de vie, et le vieux pilote croyoit que, de la manière que nous étions postés, nous pouvions faire tête à nos ennemis et les repousser. Tout le jour se passa de cette manière, sans que nous pussions parvenir à une résolution fixe. Vers le soir, nous apperçûmes qu'un nouveau renfort étoit venu aux Tartares: ce qui nous fit croire qu'ils s'étoient séparés en différentes bandes, pour rôder par-tout, et pour chercher quelque

proie, et que les premiers avoient détaché quelques-uns des leurs, pour donner avis aux autres du butin qu'ils avoient découvert.

Craignant que le lendemain ils ne fussent encore plus forts, je me mis à questionner les gens que nous avions amenés avec nous de *Tobolski*, pour savoir d'eux s'il n'y avoit pas quelque route détournée par laquelle nous pouvions échapper à ces canailles pendant la nuit, et nous retirer vers quelque ville, ou bien trouver quelque part une escorte pour nous conduire à travers le désert.

Le Sibérien, domestique du prince, nous dit que, si nous aimions mieux leur échapper que de les combattre, il se faisoit fort de nous tirer de là, pendant la nuit, par un chemin qui alloit du côté du nord vers *Petrou*, et de tromper indubitablement les Tartares qui nous tenoient comme assiégés. Il ajouta que, malheureusement, son seigneur lui avoit protesté qu'il vouloit se battre et non pas se retirer.

Je lui répondis qu'il avoit mal pris les expressions de son maître, qui étoit trop sage pour vouloir se battre simplement pour avoir le plaisir de se battre, et qui, quoiqu'il eût déjà donné de grandes marques de son intrépidité, ne voudroit pas résister avec dix-sept ou dix-huit hommes à cinq ou six cents Tartares, sans y être contraint par une nécessité inévitable. Si vous savez réellement, ajoutai-je, un sûr moyen de nous tirer d'ici sains et saufs, c'est l'unique parti qu'il y a à prendre. Il me répliqua que si son seigneur vouloit le lui ordonner, il consentoit à perdre la tête, s'ils n'exécutoit pas le projet dont il s'agissoit.

Il ne fut pas difficile de porter le jeune prince à une résolution si sensée; il donna à son domes-

tique les ordres nécessaires, et dans le moment même, nous préparâmes tout pour faire réussir cette entreprise salutaire.

Dès qu'il commença à faire obscur, nous allumâmes du feu dans notre petit camp, en prenant nos mesures pour le faire durer pendant toute la nuit, afin de faire croire aux Tartares que nous y étions encore, et aussi-tôt que nous vîmes paroître les étoiles que le Sibérien avoit marquées pour notre départ, nos bêtes de charge étant déjà en état de marcher, nous suivîmes notre guide qui ne consultoit que l'*étoile polaire*, pour nous mener par ce pays, dont une grande partie ne consistoit qu'en plaines.

Après avoir marché vigoureusement pendant deux heures, nous vîmes que l'obscurité commençoit à disparoître, et qu'il faisoit plus clair qu'il n'étoit nécessaire pour notre dessein : la lune se levoit, ce qui nous auroit été fort désavantageux, si les Tartares s'étoient apperçus de notre retraite. Heureusement ils en furent les dupes; et nous arrivâmes le matin à six heures, après avoir fait quarante milles de chemin, et estropié plusieurs de nos bêtes, à un village appelé *Kermanzinskoy*, où nous nous reposâmes, sans entendre dire la moindre chose de nos ennemis pendant tout le jour.

Environ deux heures avant la nuit, nous nous remîmes en marche, et nous restâmes en chemin jusqu'au lendemain huit heures du matin. Il nous fallut passer une petite rivière appelée *Kirtza*, pour arriver à un gros bourg bien peuplé et habité par des Russiens, et nommé *Ozomois*. C'est là que nous nous délassâmes pendant quelque temps : nous y apprîmes que plusieurs *hordes de Tartares Kalmucs* s'é-

toient répandues dans le désert, mais que nous n'en avions plus rien à craindre ; ce qui nous donna une très-grande satisfaction.

Nous restâmes là cinq jours entiers, tant pour goûter quelque repos, après des marches si fatigantes, que pour nous y fournir de quelques chevaux, dont nous avions grand besoin. Nous avions les obligations les plus essentielles au brave Sibérien, qui nous avoit conduits jusques-là ; et mon associé et moi nous lui donnâmes la valeur de dix pistoles, pour le récompenser de cet important service.

Une autre marche de cinq jours nous mena à *Veussima* sur la rivière de *Witzogda*, qui se jette dans la *Dwina*, et de là nous vînmes à *Lawrenskoy*, le 3 de juillet. Nous goûtions là le plaisir de voir la fin de notre voyage par terre, puisque nous étions sur le bord de la *Dwina*, fleuve navigable, qui nous pouvoit conduire en sept jours à Archangel. Nous y louâmes deux grandes chaloupes pour notre bagage, et une espèce de barge fort commode pour nous-mêmes ; nous nous embarquâmes le 7, et nous arrivâmes tous sains et saufs à Archangel le 18, ayant été en chemin, dans notre voyage par terre, y compris notre séjour à *Tobolsky*, un an cinq mois et trois jours.

Nous fûmes obligés de rester dans cette ville six semaines, pour attendre l'arrivée des vaisseaux : nous aurions été forcés d'y rester bien plus long-temps, si un Hambourgeois n'étoit entré dans le port un mois avant le temps ordinaire qu'arrivent les vaisseaux anglais.

Après avoir mûrement délibéré sur le parti que nous devions prendre, nous considérâmes que nous pourrions nous défaire de nos marchandises aussi avantageusement à Hambourg

qu'à Londres, et nous résolûmes de nous embarquer tous dans ce navire; nous convîmes du *fret*, et dans le moment je fis embarquer toutes mes denrées. Il étoit fort naturel de faire aller à bord mon *maître-d'hôtel* en même temps, pour en avoir soin, et par-là le jeune prince eut toute la commodité imaginable de se tenir à l'écart, pendant tout le temps qu'il nous falloit pour faire nos préparatifs. Il ne quitta pas le bord pendant tout ce temps-là, de peur d'être reconnu dans la ville par quelques marchands moscovites.

Nous partîmes d'Archangel le 20 août, et sans avoir de grands malheurs dans notre voyage; nous entrâmes dans l'Elbe le 12 de septembre. Nous trouvâmes à Hambourg, mon associé et moi, des occasions très-favorables de vendre nos marchandises, tant celles des Indiens que les fournitures que nous avions apportées de la Sibérie. En partageant avec lui le produit de tous nos effets, j'eus pour ma part 3475 livres sterlings...... 17 schelings et 3 sols, malgré plusieurs pertes que nous avions été obligés de soutenir : il vrai que je comprends dans ma portion une partie de diamans que j'avois achetés à Bengale pour mon compte particulier, et qui valoient bien 600 livres sterlings.

Ce fut là que le jeune prince prit congé de nous. Il monta l'Elbe dans le dessein d'aller à la cour de Vienne, où il espéroit trouver de la protection, et d'où il pouvoit entretenir correspondance avec ceux des amis de son père, qui étoient encore en vie. Il ne se sépara pas de moi, sans me témoigner, de la manière la plus forte, la reconnoissance qu'il sentiroit toute sa

vie pour le service que je lui avois rendu, et pour les tendres marques d'amitié que j'avois données au prince son père.

Après être resté quatre mois à Hambourg, je passai par terre en Hollande, où m'étant embarqué dans le *paquebot*, j'arrivai à Londres le 20 de janvier 1705, dix ans et neuf mois après mon départ d'Angleterre.

Je me trouve à présent dans ma patrie, bien résolu de ne plus me fatiguer, en cherchant des aventures par le monde; il est temps que je me prépare à un voyage plus long que tous ceux que je viens de décrire. Pendant une vie de 72 ans, variée par un si grand nombre de différentes révolutions, j'ai appris suffisamment à connoître le prix de la retraite, et le bonheur inestimable qu'un homme sage doit trouver à finir ses jours en paix.

FIN.

